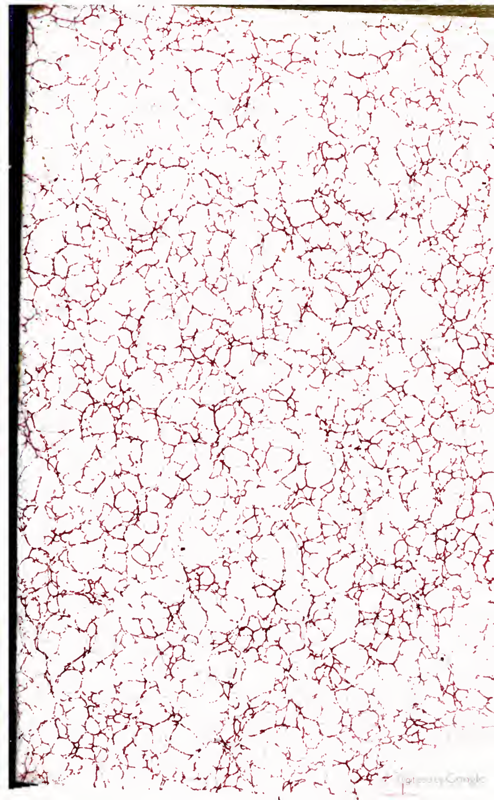
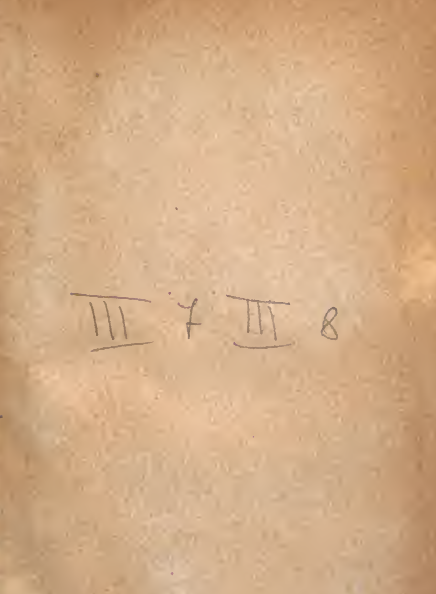

PALLI








III 7 III 8

LE

DERNIER DES BARONS

Coulommiers — Typogr. A. MOUSSIN.

LE

DERNIER DES BARONS

PAR

SIR EDWARD BULWER LYTTON

ROMAN ANGLAIS

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

SOUS LA DIRECTION DE P. LORAIN

PAR Mme BRESSANT

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1869



LE

DERNIER DES BARONS

LIVRE SEPTIÈME

LA RÉBELLION POPULAIRE

CHAPITRE PREMIER

Le lion blanc de La Marche secoue sa crinière.

« Quelles nouvelles? demanda Hastings en se retrouvant au milieu des écuyers du roi, tandis qu'on entendait encore les rires des tymbestères, et qu'on pouvait encore voir flotter à travers les arbres la robe de Sibyll qui se retirait.

— Milord, le roi a besoin de vous à l'instant. Un courrier vient d'arriver du Nord. Les lords Saint-John, Rivers, de Fulke et Scales, sont déjà auprès de Son Altesse.

— Où?

— Dans la salle du Grand-Conseil. »

Et vers cette salle mèmorable de la Tour-Blanche, dans laquelle on se rappelle, dès qu'on y entre, le nom et le sort d'Hastings, le lord dirigeait ses pas sans éprouver le moindre pressentiment de l'avenir.

Il trouva Édouard, non pas couché sur des coussins et sur des tapis, non pas vêtu de robes flottantes comme les femmes, avec son beau visage souriant nonchalamment. Le roi avait dépouillé sa longue robe, et se tenait droit dans une étroite tunique, dessinant avec une exactitude parfaite les admirables proportions d'un corps qui n'avait son égal ni pour l'activité ni pour la vigueur. Devant lui, sur la longue table, étaient posées

deux ou trois lettres ouvertes, et la dague dont s'était servi Édouard pour couper la soie qui les attachait. Autour du monarque étaient assis gravement lord Rivers, Anthony Woodville, lord Saint-John, Raoul de Fulke, le jeune et vaillant d'Eyncourt et beaucoup d'autres grands seigneurs. Hastings pressentit que des événements graves et importants étaient survenus; et dans l'œil étincelant du roi, dans ses narines dilatées, dans son attitude, dans ce front empreint d'un orgueil heureux et presque joyeux, le courtisan expérimenté lut les signes de la guerre.

« Sois le bienvenu, brave Hastings! dit Édouard d'une voix qui n'avait plus rien de sa douceur ordinaire, mais qui, forte, claire et stridente, vibra jusqu'à la moelle des os, jusqu'au fond du cœur de ceux qui entendirent cet accent terrible, semblable au son de la trompette guerrière. Sois le bienvenu sur le champ de bataille comme tu le fus toujours à nos banquets! Nous avons reçu des nouvelles du Nord qui nous obligent à lacer notre casque et à boucler notre épée. Une révolte que le bras seul d'un roi peut étouffer. Dans l'Yorkshire, cinquante mille hommes ont pris les armes sous la conduite d'un chef qu'ils nomment Robin de Redesdale : le prétexte est un impôt de blé exigé par l'hôpital de Saint-Léonard, le but véritable est de bouleverser le royaume. En même temps, notre frère Glocester, en ce moment sur les frontières, nous écrit que les Écossais ont arboré la Rose rouge. Il y aurait danger à laisser ces deux armées se rencontrer : nous n'avons point de temps à perdre; on selle nos chevaux; nous marchons à l'avant-garde de notre armée. Il fera chaud là-bas, milords : mais est-on digne de régner si l'on ne sait défendre son trône?

— Ce sont de tristes nouvelles, en effet, sire, dit Hastings gravement.

— Tristes! Ne parle pas ainsi, Hastings! La guerre est la chasse des rois. Sir Raoul de Fulke, pourquoi cet air soucieux et inquiet?

— Sire, je pensais que, si le comte de Warwick eût été en Angleterre, cela....

— Ah! interrompit brusquement Edouard en relevant fièrement la tête, Warwick est-il donc un soleil qui puisse dissiper tous les nuages par l'éclat de sa présence? Les rebelles n'ont pas besoin d'autre adversaire, ni mon royaume de régent, tant que moi, l'héritier des Plantagenets, j'aurai une épée à opposer aux uns et le sceptre pour gouverner l'autre. Nous partirons ce soir avant le coucher du soleil.

— Mon souverain, dit lord Saint-John d'un ton grave, sur quelles forces comptez-vous pour aller au-devant d'une troupe si formidable?

— Sur toute l'Angleterre, lord Saint-John!

— Hélas! mon souverain, puissiez-vous ne pas vous tromper! Mais, dans ce moment de crise, il est du devoir de vos sujets loyaux et fidèles de vous parler franchement. Il paraîtrait que les clameurs de ces insurgés ne s'élèvent pas contre vous-même, mais contre les parents de la reine. Oui, milord Rivers, contre vous et contre votre famille; et je crains que les insurgés n'aient pour eux tous les cœurs des Anglais.

— Il est vrai, sire, dit Raoul de Fulke hardiment; et si ces hommes nouveaux doivent être les chefs de votre armée, les guerriers de Touton se tiendront à l'écart.... Raoul de Fulke ne servira pas sous la bannière d'un Woodville. Ne froncez pas le sourcil, lord Scales; c'est votre rapacité et celle des vôtres qui ont attiré cette calamité sur le roi. Pour vous, les communes ont été pillées; pour vous, les filles de nos pairs ont été contraintes à des mariages monstrueux, en opposition avec le rang et la nature elle-même; pour vous, le noble Warwick, qui touche au trône par le sang, le défenseur et le soutien de notre ancien et vénérable ordre de seigneurs et de chevaliers, a été disgracié. Et si maintenant vous marchez à la tête de l'armée pour punir une révolte que vous avez causée, sachez-le, les soldats marcheront à contre-cœur, et les provinces que vous traverserez seront pour vous un pays ennemi.

— Insensé!... » commença Anthony Woodville; mais Hastings lui posa la main sur le bras, et Édouard, étonné de cet éclat de la part de deux défenseurs sur lesquels il avait surtout compté, eut la prudence de contenir son ressentiment et garda le silence. Ce ne fut pas toutefois sans témoigner par sa contenance qu'il saurait se faire obéir s'il jugeait à propos d'intervenir.

« Arrêtez, sir Anthony! dit Hastings, qui, dès le moment où il se trouvait avec des hommes, recouvrait cette fermeté mâle, cette profonde sagesse qui ont rendu son nom illustre, arrêtez, et laissez-moi la parole! Milords Saint-John et de Fulke, vos accusations sont plutôt dirigées contre moi que contre ces gentilshommes; car je suis, *moi*, un homme nouveau, écuyer de naissance, et fier de tirer mes honneurs de la même source que la vraie noblesse, c'est-à-dire de la faveur d'un noble suzerain et de la fortune heureuse des armes. Peut-être (et l'adroit favori, le plus aimé de toute la cour, s'inclina modestement), peut-être n'ai-je pas porté mes dignités assez humblement pour désarmer la critique. Dans la guerre qui va commencer, laissez-moi expier ma faute. Mon souverain, daignez écouter votre serviteur : ne me donnez aucun commandement; permettez que, simple soldat, je combatte à vos côtés. Qui ne suivra mon exemple? Qui serait trop fier pour marcher comme soldat dans le chemin frayé à travers la mêlée par l'épée de son souverain? Ce ne sera pas vous, lord Scales, vous, terrible, invincible à la lance et à la hache. Nous autres, hommes nouveaux, faisons taire l'envie par nos actions; et vous, lords Saint-John et de

Fulke, vous nous apprendrez comment vos pères conduisaient des guerriers qui ne combattaient pas avec plus de vaillance que nous le ferons nous-mêmes; puis, quand la révolte sera apaisée, quand nous nous retrouverons dans la grande salle de notre souverain, accusez-nous, accusez les hommes nouveaux, si vous pouvez nous trouver coupables de quelque faute, et nous nous défendrons alors de notre mieux. »

Ce discours, qui empruntait surtout son éloquence à la voix d'Hastings, émut tous les assistants. Les Woodville, père et fils, y trouvèrent de quoi irriter leur orgueil, et furent tentés d'y voir un piége tendu par le chambellan pour les humilier; mais ils ne firent aucune objection. Raoul de Fulke, aussi généreux que bouillant, tendit sa main à lord Hastings en lui disant :

« Lord Hastings, vous avez bien parlé. Que la volonté du roi soit faite!

— Milords, répondit Édouard gaiement, je veux que vous soyez amis tant que nous avons un ennemi à combattre. Hâtez-vous donc, je vous en prie, tous tant que vous êtes, de lever vos vassaux et de rejoindre notre étendard à Fotheringay. Je saurai vous trouver des grades qui satisferont les plus braves. »

Le roi fit un signe pour annoncer la fin de la séance, et, congédiant même les Woodville, il resta seul avec Hastings.

« Tu m'as servi à propos, William, dit le roi; mais je me souviendrai (et son œil brilla d'un feu sombre), je me souviendrai des criailleries de ces imitateurs dérisoires des lords de Runnymède. Je ne suis pas le roi Jean, pour être mené ainsi par mes vassaux. En voilà assez sur leur compte. Penses-tu que Warwick ait fomenté cette révolte?

— Une révolte de paysans et de yeomen! non, sire. S'il en avait agi ainsi, il pourrait dire adieu pour jamais à l'amour des barons.

— Hum!... et cependant Montagu, que j'ai envoyé, il y a dix jours, sur les frontières, en entendant parler de mécontentements, n'a rien fait pour les apaiser. Mais, advienne que pourra, il faut une forte lance pour entamer la cotte de mailles d'un roi. Maintenant, un baiser à milady Bessy, un verre do généreux vin des Canaries, et Dieu et saint Georges pour la Rose blanche! »

CHAPITRE II

Le camp d'Olney.

C'était quelques semaines après le jour où les bourgeois de Londres avaient vu leur vaillant roi à la tête des forces qu'il avait rassemblées à la hâte dans la capitale, pour aller à la rencontre des rebelles. Pendant cet intervalle, on avait reçu des nouvelles surprenantes et désastreuses. On avait d'abord eu des espérances ; on disait que l'insurrection avait été comprimée par Montagu, qui, après avoir défait les troupes de Robin de Redesdale près de la ville d'York, avait, suivant les mêmes bruits, fait décapiter les chefs de la révolte. Mais ce mince avantage n'avait fait qu'exciter l'incendie de la rébellion. La haine du peuple contre les Woodville était si forte, qu'à mesure qu'Édouard s'approchait du théâtre du combat, le pays se levait en armes, comme Raoul de Fulke l'avait prédit. C'étaient des seigneurs qui maintenant conduisaient l'armée des révoltés ; les fils des lords Latimer et Fitzhugh, proches parents des Nevile, prêtaient leurs noms à la cause des rebelles; et sir John Coniers, soldat expérimenté, dont les services avaient été dédaignés par Édouard, mettait à la disposition des insurgés les ressources de ses redoutables talents militaires. Dans toutes les bouches circulait l'histoire du maléfice de la duchesse de Bedford, et la figure de cire de Warwick avait plus fait peut-être pour soulever le peuple que n'aurait pu le faire le comte même en personne. Jusqu'à présent, cependant, les insurgés protestaient de leur respect pour la personne du roi ; dans leur manifeste, ils ne demandaient que le bannissement des Woodville et le rappel de Warwick. Par exemple, ils usaient sans scrupule du nom du comte, et déclaraient qu'ils allaient au-devant de lui. Dès qu'on sut que les parents du bien-aimé comte étaient parmi les révoltés, et qu'on dut supposer naturellement qu'il encourageait l'insurrection, le camp des rebelles s'accrut à tous moments, tandis que les chevaliers et les vétérans abandonnaient le drapeau royal. Le lord d'Eyncourt, un de ces rares seigneurs d'une famille illustre et d'une grande puissance sur lesquels les Nevile n'avaient aucune autorité, et qui n'avait point de haine contre les Woodville, avait été attaqué et blessé par

un détachement de maraudeurs pendant qu'il se rendait à son château du Lincolnshire, où sa présence était nécessaire pour rallier à la cause royale ses vassaux déjà infectés par la sédition. L'armée d'Édouard perdit ainsi un de ses chefs les plus puissants. Une violente dispute éclata dans le conseil du roi. Lorsque la nouvelle des manœuvres de la sorcière Jacqueline contre le comte parvint de l'ennemi au camp royal, Raoul de Fulke, Saint-John et d'autres, saisis d'une pieuse horreur, déclarèrent formellement qu'ils jetteraient leurs armes et se retireraient dans leur château, si les Woodville n'étaient bannis du camp, et si le comte de Warwick n'était rappelé en Angleterre. Le roi fut forcé d'accorder la première demande; pour la seconde, il temporisa. Il quitta Fotheringay, s'avança vers Newark. Les marques de mécontentement qu'il rencontra sur son passage n'effrayèrent pas en lui le soldat; mais, en sa qualité de capitaine d'une grande pénétration, il changea ses plans. Il se replia sur Nottingham, et adressa lui-même une lettre à Clarence, à l'archevêque d'York et à Warwick. Sa lettre à Warwick était touchante.

« Nous ne croyons pas, disait-il, que vos dispositions à notre égard soient telles que le dit la rumeur publique, vu la confiance et l'affection que nous vous portons. Cher cousin, n'oubliez pas que vous êtes le bienvenu près de nous. »

Mais ces lettres n'étaient pas encore arrivées à leur destination que la couronne était presque perdue. A Edgecote, le comte de Pembroke avait été défait et tué; cinq mille royalistes restèrent sur le champ de bataille. Le comte Rivers et son fils, sir John Woodville, qui, conformément aux ordres du roi, s'étaient retirés à Graveton dans la maison de campagne du comte, avaient été faits prisonniers et décapités par les insurgés. Le même destin attendait lord Stafford, sur lequel Édouard se reposait comme sur l'un des chefs les plus puissants; et Londres apprit avec effroi que le roi, entouré d'une poignée de soldats tièdes et mécontents, était cerné de tous côtés par des milliers d'ennemis qui se mettaient en marche.

De Nottingham, cependant, Édouard fit une habile retraite sur un village appelé Olney, qui se trouvait être en partie fortifié, et gardé par de hautes murailles avec une porte de défense. Là, les rebelles le poursuivirent. Édouard apprit que sir Anthony Woodville, jugeant que la mort de son père et de son frère ne lui laissait plus de motifs pour rester plus longtemps loin du théâtre de la guerre, était occupé à rassembler des forces aux environs de Coventry, en attendant les secours qu'on pouvait lui envoyer d'un moment à l'autre de Londres. Le roi fortifia, autant que le temps put le lui permettre, le village d'Olney, et attendit l'assaut des insurgés.

En ce moment critique, pendant que, dans toute l'Angleterre,



régnaient le trouble et la terreur, un jour, vers la fin du mois de juillet, une petite cavalcade se dirigeait rapidement vers le village d'Olney. Lorsque les cavaliers aperçurent ce bourg avec son clocher, et son portail de pierres grises, ils furent frappés en voyant, dans les plaines qui s'étendaient au loin autour du village, une forêt mouvante de piques et de plumets.

« Sainte Mère! dit un des cavaliers les plus avancés, quelque bon chevalier, quelque vaillant que soit Édouard, il aura fort à faire s'il veut sortir de ce hameau pour aller gagner la campagne. Mon frère, nous aurions encore été mieux reçus si nous avions amené plus de hallebardes et plus d'arcs à notre suite.

— Archevêque, répondit l'imposant personnage à qui ces paroles étaient adressées, nous apportons ce qui seul peut lever des armées et les disperser : un NOM que le peuple honore. Aussitôt que l'on verra l'ours blanc sur cette porte à côté de l'étendard royal, l'armée là-bas se dissipera comme la fumée poussée par le vent.

— Dieu vous entende, Warwick! dit le duc de Clarence; car bien qu'Édouard ait mal agi avec nous, en ma qualité de Plantagenet et de prince, je suis peiné de voir tous ces manants et tous ces varlets cerner ainsi un roi.

— Les manants et les varlets sont les pions de l'échiquier, cousin Georges, dit le prélat; le chevalier et l'évêque les trouvent très-utiles quand il s'agit de les pousser en avant pour l'attaque. Après cela le chevalier et l'évêque se montrent et peuvent se mettre en jeu. Warwick, ajouta le prélat tout bas, sans être entendu de Clarence, n'oublie pas, tout en apaisant la révolte, que le roi est en ton pouvoir.

— Fi, Georges! je ne pense pas à présent au roi injuste; je ne songe qu'au brave enfant que j'ai fait sauter sur mon genou et dont j'ai bouclé l'épée à Towton. Comme son cœur de Lion doit souffrir, condamné à voir en face un ennemi qu'en bon capitaine il juge insensé d'attaquer!

— Ah! Richard Nevile, oui, sans doute, dit le prélat avec une légère ironie, joue donc le paladin, pour en être la dupe; délivre le prince et trahis le peuple!

— Non. Je puis être fidèle à tous deux. Bah! mon frère, ta politique perd beaucoup devant le simple bon sens et la probité intrépide. Vous ralentissez votre marche, messieurs. Avançons! avançons! Voyez-vous marcher les rebelles! En avant pour Édouard et Warwick! » Et se lançant au galop, la petite troupe arriva aux portes.

Le son éclatant du cor des nouveaux venus reçut pour réponse les notes joyeuses de la vedette; et en même temps s'avançait sombre, lent et solennel, à travers les prairies, le nuage imposant de l'armée rebelle.

« Nous avons devancé les insurgés, dit le comte en sautant à

bas de son noir destrier. Marmaduke Nevile, déploie notre bannière. Hérauts, annoncez le duc de Clarence, l'archevêque d'York et le comte de Salisbury et de Warwick. »

A travers la ville alarmée, le long des murailles garnies de troupes et du haut des toits des maisons, s'éleva un cri de tonnerre qui pénétra jusque dans la salle d'une vieille maison qui touchait alors à l'église, et où le roi, armé de pied en cap, se tenait debout plein d'inquiétude, entouré d'officiers récalcitrants et mécontents ; ce cri, c'était : « Warwick! Warwick! tout est sauvé! voici Warwick! »

A peine eut-il entendu ce cri, que le roi se retourna vers son conseil étonné :

« Lords et capitaines, dit-il avec cette majesté inexprimable qu'il savait prendre dans ses meilleurs moments, Dieu et notre saint patron nous ont envoyé au moins un homme qui a eu le courage de combattre cent fois de misérables mécréants aux côtés de son roi, et pour l'honneur de la loyauté et de la chevalerie.

— Et qui peut dire, sire, répondit Raoul de Fulke, que nous, vos lords et vos capitaines, nous ne serions pas prêts à verser notre sang, à risquer notre vie pour notre roi et l'honneur de la chevalerie dans une juste cause? Mais nous ne voulons pas égorger nos compatriotes, parce qu'ils sont l'écho de nos plaintes, et qu'ils prient Votre Grâce d'empêcher une famille rapace et ambitieuse, que vous avez élevée au pouvoir, de dégrader plus longtemps vos nobles et d'opprimer votre peuple. Nous verrons si le comte de Warwick nous approuvera ou nous blâmera.

— Et moi, je réponds, dit Édouard avec hauteur, que, soit que Warwick vous approuve ou vous blâme, soit qu'il vienne en ami ou en ennemi, je sortirai plutôt seul de ces portes pour chercher la mort d'un soldat sous les coups des rebelles, que d'être une marionnette pour mes sujets, et d'obéir, malgré moi, à leur volonté. Je suis libre, et libre je veux rester, tant que la couronne des Plantagenets sera sur ma tête, d'élever ceux que j'aime et de défier les menaces de ceux qui m'ont juré fidélité. Si j'étais comte de La Marche, au lieu d'être roi d'Angleterre, cette salle aurait déjà été rougie du sang de ceux qui ont insulté les amis de ma jeunesse, l'épouse de mon cœur. Arrière, Hastings! je n'ai point besoin de médiateur avec mes sujets; ni ici, ni ailleurs, dans toute l'étendue de l'Angleterre, je ne me reconnais d'égal, et le roi pardonne ou méprise (choisissez le mot que vous voudrez, milords) ce que le simple gentilhomme punirait.»

Il serait impossible de décrire la sensation produite par ce discours. Il y a toujours quelque chose dans le courage et dans la volonté qui impose au nombre, même quand il est composé de braves. En face de cette valeur incontestée d'Édouard, de-

vant ce roi brillant qui dépassait de la tête tous ceux qui l'entouraient, et qui ne paraissait nullement gêné sous la pesante armure que bien peu des spectateurs auraient pu porter sans plier; cette déclaration d'un pouvoir absolu en présence d'une troupe mutinée, d'une armée marchant sur la ville, devait imposer un respect involontaire; aussi le sombre silence qui suivit, s'il prouvait le mécontentement, prouvait aussi l'admiration. Ceux qui, dans la paix, avaient méprisé le monarque voluptueux, toujours en fête dans son palais, et s'endormant dans les bras de la beauté, sentaient que, dans la guerre, c'était Mars personnifié. Enfin il était roi; et quand l'ennemi, qui assombrissait en ce moment le paysage, eût été composé de la plus noble chevalerie de France, pas un homme ne se serait refusé à donner sa vie pour un sourire de cette lèvre hautaine. Mais les barons étaient liés étroitement à la cause populaire, et mettre fin à la révolte, c'était pour eux élever les Woodville. Le silence n'était interrompu que par des paroles de persuasion adressées à voix basse, par lord Hastings, aux chefs les plus puissants et les plus obstinés, quand un bruit de pas se fit entendre au dehors; et désarmé, tête nue, le seul homme qui, dans toute la chrétienté, pût surpasser en grandeur et en majesté le roi Édouard, entra dans la salle.

Édouard ignorait encore quelle serait la conduite de Warwick, et doutait qu'une révolte faite en son nom, ayant pour chefs ses parents, n'eût pas son consentement. Entouré de tous ceux qui étaient surtout chers au comte, et certain que si Warwick était contre lui, tout était perdu, Édouard cependant ne perdit rien de la dignité de son maintien. S'appuyant sur sa grande épée à double poignée, décidé, au fond du cœur, à agir en roi courageux et en brave gentilhomme, si la chance tournait mal, il contempla son noble parent qui s'avançait majestueusement au milieu des bruyantes acclamations des capitaines mécontents, et dit :

« Cousin, vous êtes le bienvenu! car, j'en suis sûr, si vous aviez à vous plaindre, vous ne choisiriez pas, pour le faire, un moment de danger et de désastre. Et, quel que soit le moti qui ait pu m'aliéner votre cœur, le son de la trompette des rebelles fera taire nos différends et me rendra votre fidélité.

— O Édouard! ô mon roi! pourquoi m'avez-vous si mal jugé dans la prospérité, dit Warwick avec simplicité, mais avec une gravité touchante, puisque vous me jugez si bien dans l'adversité? »

Tout en parlant, il inclina la tête, et, pliant le genou, il baisa la main tendue vers lui.

Le visage d'Édouard devint radieux, et, relevant le comte, il jeta un regard plein de fierté sur les barons qui les entouraient, muets de surprise.

« Milords et messieurs, vous le voyez, ce n'est pas le comte de Warwick, notre plus proche parent après nos frères, et le sujet le plus près du trône, qui m'abandonnerait à l'heure du danger!

— Nous ne le ferions pas non plus, sire, répliqua Raoul de Fulke ; vous nous faites tort aux yeux de notre puissant compagnon en nous jugeant ainsi. Nous voulons combattre pour le roi, mais non pas pour les parents de la reine; et cela seul nous attire votre colère.

— Les portes vous seront ouvertes. Allez! Warwick et moi, nous suffirons pour repousser cette canaille. »

L'œil pénétrant du comte, et sa profonde expérience de l'esprit du temps, lui firent deviner à l'instant les causes de la querelle. Malgré sa générosité, il ne voulut pas perdre l'occasion qui se présentait de détruire pour toujours une influence qu'il savait hostile à sa personne et nuisible au royaume. Sa générosité n'était pas celle d'un enfant, mais celle d'un homme d'État. En conséquence, lorsque Raoul de Fulke eut cessé de parler, il prit la parole : « Mon souverain, nous avons encore une heure avant l'arrivée de l'ennemi aux portes. Votre frère et le mien m'ont accompagné; et voyez, ils entrent en ce moment. Vous plairait-il de vous entretenir quelques minutes avec eux, et de me permettre, pendant ce temps, de causer avec ces nobles capitaines? »

Édouard réfléchit un moment; mais devant le visage ouvert du comte, les soupçons qui avaient pu traverser l'esprit du roi tombèrent aussitôt.

« J'y consens, mon cousin; mais souviens-toi qu'à des conseillers qui menacent de m'abandonner dans un pareil moment, je ne ferai aucune concession. »

Et sortant à la hâte, il rencontra Clarence et le prélat au milieu de la salle, jeta son bras d'un air caressant sur l'épaule de son frère, et, prenant l'archevêque par la main, il se dirigea avec eux vers les remparts.

« Eh bien, mes amis, dit Warwick, que vouliez-vous obtenir du roi?

— Le renvoi de tous les Woodville, à l'exception de la reine; la révocation des concessions de terres qu'on leur a faites, en dépouillant les anciens nobles; et ... si vous n'étiez pas revenu, nous aurions aussi demandé votre rappel.

— Et si vous n'obteniez rien, quelle serait votre résolution?

— De partir, et d'abandonner Édouard à son sort. Si le roi nous accorde ce que nous demandons, nous sommes certains que les insurgés se disperseront; s'il nous refuse, devons-nous verser notre sang pour combattre une multitude dont la cause a notre approbation?

— La cause! mais la connaissez-vous bien? dit Warwick. Je la

connais, moi; car les enfants du Nord me sont familiers, et leur révolte a un but plus grave que vous ne le pensez. Eh! quoi! n'ont-ils pas déjà entraîné, pour s'en faire des chefs, mes parents, les fils de Latimer et de Fitzhugh, et le hardi Coniers aussi, dont le casque d'acier aurait bien dû couvrir une tête plus sage? N'ont-ils pas pris mon nom pour signe de ralliement? et pensez-vous que cette fausseté ne cache que de justes plaintes?

— Leur révolte, demanda Saint-John au comble de la surprise, n'était donc pas autorisée par vous?

— Le ciel m'en préserve! Si je voulais recourir aux armes pour redresser mes griefs, pensez-vous que je voulusse rester loin du champ de bataille? Non, milords, amis et capitaines.... Le temps presse; quelques mots suffiront pour vous mettre au courant de choses qui peuvent être encore obscures pour vous. J'ai reçu des lettres de Montagu et d'autres le même jour où je reçus celle du roi; elles m'éclairaient sur le but de nos compatriotes soulevés. Vous savez qu'en Angleterre, il a toujours existé, mais surtout depuis le règne d'Édouard III, des idées étranges et bizarres sur une liberté tout autre que celle dont nous jouissons; ces idées se sont peu à peu répandues dans la campagne. Parmi les communes, un demi-souvenir d'une distinction entre les nobles et les paysans nourrit une rancune, une haine secrète qui, dans les occasions de troubles, se montre amère et impitoyable, comme dans la révolte de Cade et autres. Si la récolte est mauvaise, si un impôt fait murmurer, il ne manque pas de gens qui font tourner la détresse du peuple au profit de quelque ambition particulière ou de quelque projet politique. Un de ces hommes a été le chef et l'âme de cette révolte.

— Ne parlez-vous pas de Robin de Redesdale, mort maintenant? demanda l'un des capitaines.

— Il n'est point mort. Montagu m'annonce que la nouvelle était fausse. Il a été battu près d'York, et s'est tenu caché quelques jours dans les bois; mais c'est lui qui a su entraîner dans le parti des révoltés les fils de Latimer et de Fitzhugh, et qui a cédé son commandement à sir John Coniers, l'habile capitaine. Ce Robin de Redesdale n'est pas un homme ordinaire. Il a reçu une éducation cléricale; il a parcouru les villes libres de l'Italie; il a des vues profondes. Parmi ses projets est la destruction de la noblesse, comme cela s'est fait autrefois à Florence, notre exclusion de toutes les charges et de tous les emplois, et d'autres changements inouïs qu'il serait trop long d'énumérer.

— Et nous aurions laissé triompher cet homme! s'écria de Fulke. Nous aurions été bien coupables!

— Sous un bon prétexte, il a rassemblé des forces, et main-

tenant il conduit une armée. J'ai lieu de croire que s'il eût réussi à vous séparer d'Édouard, et que le roi fût tombé, mort ou vif, entre ses mains, son dessein était de rétablir Henri de Windsor, mais en faisant des conditions qui n'auraient guère laissé au roi et aux barons que de vains titres dans le royaume. Je connaissais cet homme il y a bien des années; je l'ai surveillé depuis, et, quoique ceci puisse vous paraître étrange, je trouve en lui des qualités qui font que je l'admire comme sujet, mais qui me le feraient redouter si j'étais roi. Bref, voici mon avis : pour notre salut et celui du royaume, il faut disperser cette multitude; cela fait, nous nous occuperons du redressement des griefs dont ils se plaignent avec justice. Ne pensez pas, milords, que je ne cherche qu'à venger mes injures, quand je partage votre résolution pour obtenir que le roi écarte de ses conseils les parents de la reine, dont l'influence est fatale. Tant que ce point ne sera pas obtenu, point de paix en Angleterre. Semblable à la lèpre, leur avarice s'attache aux parties les plus nobles de l'État, et les dévore ou les souille. Cela me regarde; et bien que nous ayons l'intention de nous faire rendre justice un jour, aidons maintenant notre roi. »

D'une seule voix, les chefs mutinés donnèrent leur assentiment à tout ce que Warwick conseillait, et ils exprimèrent leur désir de sortir de la ville pour attaquer les rebelles.

« Mais, fit observer un vieux vétéran, que sommes-nous devant tant d'ennemis? Ici, une poignée d'hommes; là, une armée.

— Ne crains rien, respectable guerrier, répondit Warwick avec un sourire plein d'assurance. Cette armée n'est-elle pas en partie levée dans ma province d'York! n'est-elle pas composée d'hommes qui ont mangé mon pain et bu dans ma coupe? Nous verrons s'il se trouvera un homme qui veuille lancer sa flèche sur les murs qui renferment Richard Nevile de Warwick. Maintenant, que chacun de vous retourne à son poste; moi, je vais près du roi. »

L'arrivée du comte de Warwick produisit sur la garnison découragée l'effet d'un sang nouveau dans un corps décrépit : du plus profond désespoir, on passa tout à coup à la certitude du triomphe. Déjà, à la vue de sa bannière flottant à côté de celle du roi, le canonnier était retourné à ses pièces et l'archer avait repris son arc; le village lui-même, auparavant mécontent, envoya sur les murailles sa population tout entière, femmes, enfants, vieillards. Aussi, quand le comte rejoignit le roi sur les remparts, il trouva cet habile général, plein d'espérance et de sérénité, occupé à indiquer à Clarence les défenses naturelles du lieu. Pendant ce temps, les rebelles, instruits sans doute par leurs espions du secours qui venait d'arriver, avaient déjà fait halte, et l'on pouvait voir leur masse noire onduler indécise

sur la vaste plaine, comme un essaim d'abeilles qui ne sait encore où se poser.

« Eh bien, mon cousin, dit le roi, avez-vous fait rentrer ces Hotspurs dans le devoir?

— Oui, sire, dit Warwick gravement; mais nous n'avons pas ici de force capable de résister à cette armée.

— N'amenez-vous pas de renforts? dit le roi étonné. Vous avez dû passer par Londres; n'avez-vous pas laissé de troupes sur la route?

— Je n'en avais pas le temps, sire, et Londres est paralysée de terreur. Si je m'étais arrêté pour rassembler des troupes, j'aurais pu trouver la tête d'un roi déjà plantée sur ces murailles.

— Bien! reprit Édouard nonchalamment. Que nous soyons peu ou beaucoup, un gentilhomme vaut mieux que cent varlets. Nous sommes assez pour la gloire, comme disait Henri à Azincourt.

— Non, sire, vous êtes trop habile et trop sage pour croire ce que vous avancez. Ces hommes, nous ne pouvons les vaincre, mais nous pouvons les disperser.

— Par quel charme?

— Par la promesse du roi de faire droit à leurs plaintes.

— En exilant la reine, ma femme?

— Le ciel défend à l'homme de séparer ce que Dieu a uni, répondit Warwick. Non, ce ne serait pas l'exil de Sa Majesté la reine, mais celui des parents de Sa Majesté.

— Rivers est mort et le brave John aussi, dit Édouard tristement, n'est-ce point assez pour la vengeance?

— Ce n'est point la vengeance que nous voulons, mais des garanties pour la sûreté du pays, répondit Warwick. Et, pour parler net, si vous ne faites cette promesse, ces murailles seront votre tombeau. »

Édouard se promena seul à l'écart et médita profondément. Son caractère offrait de grands contrastes : personne n'avait plus de franchise que lui dans la vie ordinaire; personne n'avait plus de dissimulation quand il le fallait; personne n'était plus léger que lui dans ses frivoles amours, ou plus constant quand il avait pris quelqu'un sérieusement en amitié. Il était loin de témoigner de la reconnaissance pour un service rendu, et pourtant il protégeait chaleureusement ceux à qui il faisait du bien. Il était résolu à ne point abandonner les Woodville, et, après un instant de réflexion, il se détermina aussi à ne pas risquer sa couronne et sa vie en persévérant à refuser le renversement de cette famille. Intérieurement obstiné, mais cédant en apparence, il cacha sa fausseté sous sa bonne grâce militaire accoutumée.

« Warwick, dit-il en revenant près du comte, vous ne pouvez

me donner un conseil qui ne soit convenable; aussi, dans cette circonstance difficile, je remets ma conduite entre vos mains. Je ne veux pas démentir moi-même, devant ces gentilshommes mutins, ce que j'ai déjà dit; mais ce que vous jugerez convenable de promettre en mon nom, soit à eux, soit aux insurgés, je ne suppose pas que mon honneur puisse se refuser à l'accorder. Mais ne me quittez pas, ô vous le plus noble ami qui ait jamais approché un trône! ne me quittez pas avant que votre main ait serré la mienne, pour me prouver que tout ressentiment est oublié et mort entre vous et moi! Oui, et par cette main que je tiens encore dans la mienne, ne soyez pas trop sévère pour l'affection que votre roi témoigne aux parents de sa femme!

— Sire, dit Warwick, quoique sa générosité fût sur le point de le conduire à la faiblesse, et qu'il fût obligé de faire sur lui-même un effort pour persévérer dans sa résolution; sire, pour être exilés quelque temps, ils ne seront pas dégradés; et si l'on juge sage de retirer aux Woodville les terres et les honneurs dont vous les avez comblés, prenez à votre Warwick, qui, riche de l'amour de son roi, en aura toujours assez, prenez-lui le double de ce que vous leur enlèverez. Oh! soyez franc, sincère avec moi; soyez ferme, Édouard, et disposez de mes terres, quand vous voudrez contenter un favori.

— Ce n'est pas pour t'appauvrir, mon Warwick, répondit Édouard en souriant, que je t'ai appelé à mon aide. Du reste, je peux disposer au moins de mes domaines d'York. Va, maintenant, au camp des ennemis, vas-y comme seul ministre et lieutenant général de ce royaume, vas-y avec tous les pouvoirs, tous les honneurs qu'un roi peut donner; et quand ces provinces seront pacifiées, pars pour le pays de Galles en qualité de chef justicier de cette principauté. La triste fin de Pembroke me permet de disposer de ce poste élevé. Je ne puis rien ajouter à ta grandeur, mais ce sera seulement pour l'Angleterre une preuve de plus de la confiance de ton souverain.

— Et puisque cette preuve de confiance m'est donnée, dit Warwick les yeux humides, puisse le ciel renforcer mon bras dans les batailles et me donner la sagesse dans les conseils! Mais je m'oublie.... le soleil baisse; il ne doit pas se coucher tant qu'une armée ennemie menace le fils de Richard d'York. »

Le comte s'éloigna rapidement, et gagna l'espace où sa suite l'attendait à pied, mais tout près des coursiers.

« Trompettes, avancez! Poursuivants et hérauts, marchez en tête! Monte à cheval, Marmaduke! Je n'ai pas besoin de ma suite; nous allons au camp des insurgés. »

CHAPITRE III

Le camp des rebelles.

Les rebelles avaient fait halte à un mille environ de la ville, et déjà ils plantaient leurs tentes pour la nuit. C'était une troupe tumultueuse, bruyante, mais non pas tout à fait indisciplinée : car Coniers était un chef singulièrement habile dans l'art d'apprendre aux hommes la tactique militaire; et quand son habileté ne suffisait pas, l'influence prodigieuse et l'énergie de Robin de Redesdale contenaient les passions et rapprochaient des éléments si discordants. Ce dernier était digne en effet de l'estime que Warwick avait pour lui. Dans un siècle plus favorable à ses principes, il eût été un puissant démagogue, un heureux réformateur. Sa naissance était peu connue; son éducation, son caractère impérieux faisaient supposer généralement qu'il était de noble origine; mais fût-il descendu du sang royal, Robert Hilyard eût encore été l'enfant du peuple saxon. Warwick, cependant, faisait trop de cas peut-être de la sagesse d'Hilyard : car, en dépit de son expérience italienne, ses idées étaient loin de concevoir un système de démocratie clair et défini. Il brûlait de la fièvre du nivellement, de cet esprit de *acquerie* qui animait les gens de son siècle et de son pays; et il n'aurait pu probablement s'expliquer à lui-même tous les changements qu'il rêvait. Mais à sa haine pour les nobles, à sa sympathie profonde et ardente pour les pauvres, à ses rêves brûlants et fanatiques d'une république demi-politique et demi-religieuse, il avait lié, par une contradiction assez commune, la cause d'un roi détrôné. De même que l'on vit les covenantaires s'unir aux Stuarts contre la dynastie plus tolérante qui leur succédait, sans abandonner pour cela leurs théories antimonarchiques, de même que de nos jours les plus ardents démocrates se sont unis à la plus haute aristocratie pour écraser le parti modéré, leur ennemi commun; ainsi l'audacieux niveleur avait uni à son zèle pour Marguerite la cause que la maison de Lancastre devait le moins favoriser. Il espérait obtenir d'un souverain qui devrait sa restauration à un soulèvement populaire, de grands privilèges pour le peuple; et l'Église ayant abandonné la Rose rouge pour la Rose blanche, il cherchait à

persuader aux lollards, toujours disposés à montrer leur mécontentement, que Marguerite, pour se venger, leur accorderait une protection qu'ils n'avaient jamais pu obtenir sous le règne de son époux Henri V. Doué d'un talent extraordinaire, plein de ruse même pour les intrigues mondaines, énergique, souple, hardi, infatigable, et possédant surtout le don d'enflammer les masses, de les exciter et de guider leurs forces matérielles, Robin Hilyard avait été réellement l'âme de la révolte actuelle. Sa prudente modération, en donnant le commandement nominal à ceux dont le talent militaire et la haute naissance élevaient une émeute à la dignité de rébellion, avait donné à ce soulèvement la consistance et la régularité que les mouvements populaires n'atteignent jamais sans le concours de l'aristocratie.

Dans la principale tente du camp, les chefs de l'insurrection étaient assemblés.

Là se trouvait sir John Coniers, mari d'une Nevile, la fille de Fauconberg, lord grand amiral, mais qui n'avait pas tiré parti de cette parenté éloignée avec Warwick; car, malgré tout son mérite, c'était un homme avide et rapace, et il avait irrité le bouillant comte par des demandes trop impérieuses. Ce chevalier renommé était grand, élancé, et soixante hivers n'avaient pu courber ses membres de fer. Là se trouvaient aussi les jeunes héritiers de Latimer et de Fitzhugh, couverts de leurs armures brillantes et de manteaux écarlates; enfin, debout, armé d'une simple cuirasse faite de peaux de bêtes et d'un poids énorme, mais les jambes libres et chaussées de larges bottes de cuir, se tenait Röbin de Redesdale. D'autres capitaines faisaient aussi partie de l'assemblée, attirés par des motifs différents dans la confédération. On pouvait même y trouver un lollard caché, haïssant également la Rose rouge et la Rose blanche, sombre et morose, et ne reconnaissant d'autre chef qu'Hilyard, qu'il savait être fils d'un lollard. On pouvait y trouver aussi le libertin ruiné, mécontent de la fortune, et regardant la guerre civile comme un coup de dé qui donnait la mort au perdant, les richesses au gagnant. On y voyait encore le grossier écuyer saxon, opprimé par le petit baron de sa province, et plus désireux d'abaisser un voisin que de renverser un roi qu'il connaissait fort peu, et dont il ne se souciait guère. Puis, reconnaissables à leur barbe grise, à leur moustache retroussée, à leur maintien raide et grave, mais non réfléchi, se voyaient les guerriers de l'époque précédente, ceux qui avaient combattu Jeanne d'Arc, maintenant sans place, sans emploi, sans espoir, dans un temps de paix, déjà à moitié brigands de profession, et prêts à suivre l'étendard qui leur promettait de l'activité, une paye et du pillage.

Le conclave discutait avec chaleur de graves questions.

« Si cela est vrai, disait Coniers qui se trouvait au haut bout

de la table, son armet, sa hache, son épée et une carte grossière des fortifications d'Olney placée devant lui, si cela est vrai, si nos espions n'ont pas été déçus, si le comte de Warwick est dans le village, et si sa bannière flotte à côté de celle d'Édouard, je dirai hardiment, comme un soldat doit le faire, que j'ai été trompé et dupé!

— Et par qui, sir chevalier et cousin? dit l'héritier de Fitzhugh en rougissant.

— Par vous, jeune cousin, et par cet entêté, cet infernal boute-feu Robin de Redesdale! Vous m'avez assuré tous deux que le comte approuvait le soulèvement; qu'il permettait de lever ces troupes en son nom; qu'il savait le temps venu de se déclarer contre les Woodville, et qu'aussitôt qu'une armée serait rassemblée, il viendrait se mettre à sa tête; or, je vous le répète, si la nouvelle est fausse, vous avez attiré le déshonneur sur mes cheveux blancs!

— Eh quoi! sir John Coniers, s'écria Robin avec rudesse, quel honneur ont obtenu vos cheveux blancs avant d'être couverts du casque de fer? Quel honneur avez-vous obtenu sous le débauché Édouard et ses compagnons de plaisirs? Vous avez été mis de côté comme une faux brisée, sir John Coniers! On vous a laissé dans votre rouille! Warwick lui-même, l'illustre parent de votre femme, ne pouvait rien pour vous! Vous êtes maintenant à la tête de plusieurs milliers d'hommes; la vie et la mort sont entre vos mains; vous êtes maître d'Édouard et du trône! Nous avons fait tout cela pour vous, et vous venez nous faire des reproches!

— Et, reprit l'héritier de Fitzhugh, encouragé par la hardiesse d'Hilyard, nous avions tout lieu de croire que mon illustre parent, le comte de Warwick, approuvait notre entreprise. Quand ce brave homme (et il montrait Redesdale) vint m'informer qu'il avait vu de ses propres yeux l'image en cire de mon noble parent, œuvre infernale de la reine sorcière, j'allai trouver lord Montagu. Bien que ce prudent courtisan refusât de s'expliquer clairement, il me laissa voir que la guerre contre les Woodville ne lui déplaisait pas.

— Cependant, ce même Montagu, fit remarquer un des chefs, au moment où Hilyard s'approchait des portes de la ville d'York, opéra une sortie, et le défit sans pitié ni cérémonie.

— Oui, mais il épargna ma vie, et fit décapiter le cadavre du pauvre Hugh Withers à ma place; car John Nevile est rusé, et sait tirer les marrons du feu sans se brûler la patte. Ce n'était pas le moment pour lui de se joindre à nous, aussi il nous a battus avec civilité et discrétion. Mais qu'a-t-il fait depuis? Il reste à l'écart tandis que notre armée grossit, tandis que *le taureau* des Nevile et *le bâton noueux* du comte servent d'enseignes à notre révolte, et qu'Édouard ronge son cœur altier

dans les murs d'Olney? Comment penser alors que Warwick, quand même il serait en personne auprès du roi, soit au fond du cœur contre nous? Non; il a pu entrer dans les murs d'Olney, mais c'est pour s'emparer du tyran.

— S'il en est ainsi, dit Coniers, tout est pour le mieux; mais si le comte de Warwick, qui, bien qu'il m'ait maltraité, n'en est pas moins un solide guerrier qu'il faut craindre quand on ne peut l'aimer, si le comte de Warwick, dis-je, s'unit au roi, je briserai ce bâton, et vous chercherez un autre capitaine.

— Et\ nous en trouverons un, s'écria Robin. Sommes-nous des gens de si peu de valeur, que le départ d'un seul homme nous laisse sans chef et sans but. D'ailleurs, si Warwick nous trahit ainsi et se trahit lui-même, il n'amène aucune troupe, et jamais, par la grâce de Dieu, nous ne nous séparerons, sans avoir fait redresser les griefs de nos compatriotes!

— Bien dit! s'écria l'écuyer saxon en clignant de l'œil d'un air important; nous ne nous séparerons qu'après avoir renversé de fond en comble le château du baron de Bullstock.

— Oui, dit un lollard d'un air sombre, qu'après avoir raccourci la robe de pourpre des évêques, et avoir fait sentir aux abbés et aux prêtres le fouet avec lequel ils ont écorché les vrais croyants et les humbles fidèles.

— Et, ajouta Robin, qu'après avoir assuré du pain aux pauvres, de la viande pour leur marmite, la protection de la loi pour le faible, et l'échafaud pour le malfaiteur.

— Tout ceci est parfait, dit rudement sir Geoffrey Gates, le chef des mercenaires, soldat habile, mais pillard sans frein, sans discipline; mais, dites-moi, qui nous payera, moi et mes grands gaillards? »

A cette question fort juste, il se fit un mouvement général de mécontentement et de dégoût.

« C'est que, voyez-vous, mes maîtres, continua sir Geoffrey, tant que mes camarades et moi nous avons cru le riche comte, propriétaire de la moitié de l'Angleterre, à la tête ou à la queue de cette affaire, nous attendions volontiers un peu; mais du diable s'il est entré un seul groat dans ma sacoche; et, quant au pillage, qu'est-ce qu'une ferme ou un château? S'il s'agissait d'une église ou d'une forteresse, à la bonne heure : il y aurait là du butin.

— Il y a beaucoup de vaisselle plate et un ou deux sacs d'écus et de pièces d'or dans le château du baron de Bullstock, dit l'écuyer saxon, poursuivant avec rage le soin de sa vengeance.

— Vous voyez, mes amis, dit Coniers avec un sourire et en levant les épaules, qu'on ne peut ébranler un royaume avec des toiles d'araignée. Supposons que nous avons triomphé, que le roi Édouard est fait prisonnier, qu'il est tué même.... qu'arrivera-t-il?

— Le duc de Clarence, l'héritier mâle du trône, dit le jeune Latimer, est gendre de Warwick, et par conséquent vous est allié, sir John.

— C'est vrai, dit Coniers d'un air rêveur.

— Votre pensée n'est pas mauvaise, monsieur, dit sir Geoffrey Gates. Je serais d'avis de proclamer roi Clarence, et Warwick lord protecteur. Nous aurons quelque chance alors de gagner des angels d'or.

— D'ailleurs, dit l'héritier de Fitzhugh, notre dessein une fois clairement expliqué, il sera difficile à Warwick et à Clarence de marcher contre nous; il sera plus difficile encore pour le pays de croire qu'ils ne sont pas avec nous. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est donc d'aller en avant!

— Hum! fit le lollard, lord Warwick est bon, et quoique son frère soit archevêque, il n'a jamais soutenu la tyrannie de l'Église. Mais pour Georges de Clarence....

— Pour Georges de Clarence, interrompit Hilyard, qui voyait avec effroi et avec désespoir que la rébellion, destinée par lui à servir, à un jour donné, la cause des Lancastre, n'aurait pour tout résultat que de transporter la couronne de l'odieuse dynastie des Yorks d'une tête sur une autre; quant à Clarence, il a tous les vices d'Édouard sans en avoir le courage. » Il s'arrêta; mais comprenant que les circonstances critiques dans lesquelles il se trouvait avaient avancé l'heure où il devait se déclarer, son caractère entreprenant alla droit au sujet. « Non, continua-t-il en croisant les bras et en levant la tête, pendant que son regard ferme et perçant laissait lire tous ses hardis projets; non, milords et messieurs, puisqu'il me faut parler en cette circonstance, écoutez-moi avec calme. L'Angleterre n'a jamais prospéré depuis que nous avons abandonné notre roi légitime. Si nous nous débarrassons d'Édouard, que ce ne soit pas pour tomber des mains d'un débauché dans celles d'un ivrogne. Dans la Tour gémit notre vrai maître, déjà honoré à l'égal d'un saint.... Écoutez-moi, écoutez-moi jusqu'au bout. Sur les frontières, une armée qui met Glocester aux abois, s'est déclarée pour Henri et Marguerite. Marchons vers cette armée après avoir occupé Olney, et unissons nos forces. Marguerite est déjà prête à s'embarquer pour l'Angleterre. J'ai des amis à Londres qui doivent attaquer la Tour et délivrer Henri. A vous, sir John Coniers, je vous promets, au nom de la reine, le titre de comte et la Jarretière. A vous, héritier de Latimer et de Fitzhugh, les postes élevés qui conviennent à votre naissance. A vous tous, chevaliers et capitaines, une part dans les biens confisqués des Woodville et des Yorkistes; à vous, mes frères, et, en s'adressant aux lollards, sa voix prit une douceur dont la signification n'échappa pas à ces hommes, forcés de cacher leurs doctrines religieuses; à vous, mes frères, une protection

contre vos ennemis, et une législation tolérante. A vous, braves soldats, une paye que les coffres seuls du roi peuvent fournir. Donc, je dis à bas toutes les bannières vassales ! Vive la Rose rouge et la Gazelle ! longue vie à Henri VI ! »

Ce discours, qui flattait avec tant d'habileté les passions si diverses des assistants, et qui empruntait tant de force à la voix, à l'animation et à l'énergie de l'orateur, causa trop de surprise pour produire tout son effet.

Les lollards se rappelaient les bûchers allumés pour leurs martyrs par la maison de Lancastre ; et, malgré l'aveugle confiance qu'ils avaient dans la personne d'Hilyard, ils ne semblaient pas disposés à répondre à son appel. Le jeune fils de Fitzhugh, qui n'avait pris les armes que pour venger ce qu'on appelait les affronts faits à Warwick, son idole, ne voyait pas ce qu'on pourrait gagner à l'élévation de l'ennemie de Warwick, la reine Marguerite. Les mercenaires se rappelaient l'état déplorable du trésor au temps de Henri VI. Le propriétaire saxon se disait tout bas :

« Et que diable deviendra le château de Bullstock ! »

Mais sir Henri Nevile, fis de lord Latimer et rejeton de la branche de sa famille dévouée aux Lancastre, et qui était confident des secrets projets d'Hilyard, prit la parole, et dit :

« Hilyard n'excède pas ses pouvoirs; celui qui combattra pour la Rose rouge se découpera une belle seigneurie dans les domaines de chaque Yorkiste qu'il terrassera. »

Sir John Coniers hésita; pauvre et abandonné depuis longtemps, toujours entreprenant et toujours ambitieux, il était ébloui par l'éclat de toutes ces promesses; mais la vieillesse est lente à agir, et il s'exprima avec toute la prudence qu'on devait attendre de ses cheveux blancs.

« Le nom d'un roi, dit-il, est d'une grande puissance, surtout pour marcher contre un roi; mais c'est là un sujet qui exige l'assentiment général et de mûres réflexions. »

Avant qu'un autre eût pu répondre (car les idées ne s'exprimaient pas alors aussi facilement qu'aujourd'hui), on entendit un violent tumulte au dehors ; ce n'étaient pas des sons distincts, il n'y avait pas de nom clairement prononcé, c'étaient les acclamations d'une multitude agitée. Enivré par ces cris d'ardent enthousiasme qui sortaient de mille poitrines, et qui, circulant de rang en rang, retentissaient dans les airs, un guerrier se serait réjoui de conduire ses soldats à la victoire. Aussitôt, les capitaines effrayés coururent à l'entrée de la tente ; et là, sur un vaste espace qu'entourait une multitude de tentes (car les soldats de l'armée rebelle couchaient en plein air, et les tentes n'étaient faites que pour les chefs), ils virent, dis-je, au milieu de cet espace, une foule agenouillée, et, parmi elle, sur son bon destrier Saladin, qui faisait mille courbettes gracieuses, la tenue

martiale et la haute stature de Warwick. Ceux des officiers qui ne le connaissaient pas personnellement, le reconnurent à différents signes devenus populaires ; par exemple, à son cheval noir, dont la gloire avait été chantée par tous les ménestrels ; à la profonde sensation que produisit son arrivée ; aux armoiries de ses hérauts, marchant en groupe derrière lui avec leurs fastueux vêtements, et qui portaient le blason du duc-comte, azur, or et argent. Le soleil, en s'abaissant lentement à l'horizon, formait avec ses rayons, dans l'atmosphère brumeuse, comme une auréole autour de la tête nue du baron. Les hommages rendus par la foule à un homme sans armes, sans escorte, furent comme le coup de mort donné aux espérances d'Hilyard. Tous ses compagnons furent saisis d'effroi. La présence de ce seul homme semblait leur enlever, comme par enchantement, une puissante armée. Le pouvoir et son prestige, l'autorité, semblaient les abandonner tout à coup pour se concentrer en lui. Capitaines, ils manquaient de soldats. L'homme qui portait dans sa main tous les cœurs était au milieu de cette foule, et, du haut de son fier coursier, il régnait comme sur un trône.

« Par ma vie ! dit Coniers en se tournant du côté de ses camarades, c'est pour le coup que le comte est avec nous maintenant. Mais s'il ne vient pas pour nous conduire à Olney, j'aimerais autant avoir le prévôt du roi sur mon dos !

— La foule ouvre ses rangs ; son cheval accourt de notre côté, dit le jeune Fitzhugh, irons-nous à sa rencontre ?

— Non, certainement, s'écria Hilyard, nous sommes toujours les chefs de cette armée ; qu'il nous trouve à notre devoir, occupés à délibérer sur le siége d'Olney.

— C'est juste, dit Coniers, et s'il survient quelque dispute, la populace ne doit pas l'entendre. »

Les capitaines rentrèrent dans la tente, et attendirent, dans un grave silence, l'arrivée du comte. Il parut bientôt. Warwick, laissant la foule derrière lui, et ne prenant avec lui qu'un officier subalterne du camp rebelle pour lui servir de guide et d'introducteur, arriva à la tente, et fut admis au conseil.

Les capitaines, à l'exception d'Hilyard, saluèrent tous le comte avec un profond respect quand il se présenta.

« Soyez le bienvenu, puissant seigneur et illustre cousin, dit Coniers, qui avait pris une soudaine résolution. Vous êtes venu enfin prendre le commandement des troupes levées en votre nom ; je remets ce bâton en vos mains.

— Je l'accepte, sir John Coniers, répondit Warwick en prenant la place d'honneur ; puisque vous me nommez votre chef, je remplis immédiatement mes graves devoirs. Comment se fait-il, messieurs et chevaliers, qu'en mon absence, vous ayez osé faire de mon nom le prétexte d'une rébellion ? Parlez : vous, mon neveu ?

— Lord et cousin, dit le jeune Fitzhugh, qui rougit, mais sans humilité, nous devions croire que vous verriez d'un bon œil le soulèvement de ceux qui prétendent venger vos griefs et défendre votre vie. »

Il raconta brièvement l'histoire des figures de cire de la duchesse de Bedford, et désigna Hilyard comme témoin oculaire du fait.

« De plus, dit sir Henri Nevile, vous étiez visiblement banni de la cour; le pays parlait déjà de dissensions élevées entre vous et Édouard; on racontait les vices du roi, la honte du pays.

— Nous n'avons pas agi d'ailleurs sans avoir fait part de nos intentions à mon oncle, votre frère, lord Montagu, ajouta le jeune Fitzhugh.

— Pendant ce temps-là, dit Robin de Redesdale, les communes étaient opprimées, le peuple mécontent; les Woodville nous pillaient, et le roi gaspillait notre argent à entretenir des concubines et des mignons. C'étaient assez de motifs pour nous soulever. »

Le comte, gardant un grave silence, les écoutait tous l'un après l'autre.

« Et c'est pour tout cela, dit-il enfin, que vous avez, sans mon consentement, sans mon autorisation, levé une armée en mon nom; c'est pour cela que vous auriez montré à l'Europe Richard Nevile comme un traître qui n'avait pas le courage d'être un rebelle. La vie de chacun de vous est en mon pouvoir, et la loi vous condamne.

— Si nous avons encouru votre mécontentement, par excès de zèle pour vous, dit le fils de lord Fitzhugh d'un ton pénétrant, prenez notre vie, car elle vaut peu de chose. » Et le jeune homme, détachant son épée, la posa sur la table.

« Mais, reprit Warwick, sans paraître remarquer l'humble déférence de son neveu, moi, qui ai toujours aimé le peuple anglais; moi, qui ai toujours plaidé sa cause devant le roi et devant le parlement; moi, lieutenant général et premier officier de ce royaume, je déclare ici que si, par des motifs d'ambition ou d'intérêt, des hommes de haute naissance ont pu se laisser égarer, les communes, à mon avis, n'ont jamais pris les armes sans avoir une excuse à donner à leurs fautes. Parlez donc, vous qui êtes les chefs du mouvement, et, laissant de côté tout ce qui me regarde comme individu, énumérez les griefs dont le peuple se plaint. »

Il se fit un profond silence, car les chevaliers et les gentilshommes ne savaient guère de quoi la populace avait à se plaindre. Les lollards n'osaient parler de la persécution dont ils étaient l'objet; les écuyers et les franklins étaient trop ignorants pour exposer leurs plaintes. C'est alors que l'immense

supériorité du défenseur du peuple se manifesta tout à coup, et qu'Hilyard, dont le regard jusqu'ici avait été évité par Warwick, fit entendre sa voix puissante. Avec une précision surprenante, et d'un ton d'indignation qui n'avait rien de déclamatoire, il peignit les désordres du temps; les exactions insolentes des hôpitaux et des abbayes; la violence illégale des petits barons; la faiblesse du pouvoir royal pour réprimer l'oppression des seigneurs, et son pouvoir terrible pour soutenir l'oppresseur. Pour prouver combien la confusion était grande, il accumulait exemples sur exemples; il montrait la propriété exposée à tous les dangers, la monnaie altérée, les communes grevées d'impôts; c'étaient des veuves, des jeunes filles qui avaient été violées; l'industrie frustrée de ses droits; des maisons ouvertes par la force; des granges, des greniers mis au pillage; l'impunité assurée à l'offenseur, s'il était noble; la punition infligée à celui qui se plaignait, s'il était pauvre et de basse extraction. « N'allez point dire, ajoutait-il, que c'est une nécessité malheureuse du temps, une dure condition inhérente à l'humanité; il en était autrement, lord Warwick, quand Édouard prit en mains les rênes de l'État; car alors vous vous fîtes aimer du peuple par votre justice. On parle encore aujourd'hui de l'âge d'or du comte de Warwick; mais depuis, quoique grand officiellement, vous avez été de fait sans puissance, et pendant votre séjour à Calais ou votre retraite à Middleham, l'Angleterre n'a été que le jouet des Woodville, et les oreilles du roi ont été bouchées par la flatterie. Eh bien, ce n'est pas tout, continua Hilyard, qui s'échauffait en parlant, et qui, à la surprise des lollards, aborda résolûment leur principal grief, non, ce n'est pas tout. Lorsque Édouard monta sur le trône, il y avait, sinon de la justice, au moins trêve de persécution pour ceux qui croient que la parole de Dieu a été donnée à l'homme dans le but de la lire, de l'étudier, de la répandre en saintes œuvres. Je m'explique. Je veux parler de cette foi que votre grand-père Salisbury et plusieurs membres de la maison d'York passent pour avoir protégée; de cette foi des lollards, pour l'appeler par son nom, dont la persécution a détaché, plus que toute autre chose, de la maison de Lancastre, les cœurs des Anglais. Récemment l'Église, reprenant le pouvoir qu'elle saisit toujours sous les monarques les plus licencieux (car le prince pécheur et le prêtre tyran marchent toujours de pair), a remis en vigueur son ancienne législation contre la pensée et la conscience de l'homme, et nous nous asseyons à nos portes, non plus à l'ombre de la vigne et du figuier, mais à l'ombre du gibet. Voilà tous les motifs pour lesquels nous avons tiré l'épée; et si maintenant, prenant avantage de l'amour que vous portent les fils d'Angleterre, vous remettez cette épée dans le fourreau, sachez que, malgré votre générosité et votre grandeur d'âme tout à fait royales, vous n'en méri-

terez pas moins le sort que je prévois et que je peux vous prédire. Oui, s'écria l'orateur en étendant ses bras et en regardant fixement le fier visage du comte, sur lequel pouvait se lire l'émotion, je vous vois, après avoir abandonné le peuple, abandonné par lui quand vous en aurez besoin. Je vous vois trompé par un roi ingrat, dépouillé de tout pouvoir, de toute dignité, et chassé en exil. Et quand vous en appellerez en vain à l'affection de ce peuple dans le cœur duquel vous régnez maintenant, souvenez-vous, astre déchu, fils du matin, qu'à l'heure de sa puissance vous avez abattu le bras droit du peuple et paralysé son pouvoir; et maintenant, si cela vous plaît, laissez vos amis, les défenseurs de l'Angleterre, rougir de leur sang les échafauds de votre roi efféminé. »

Il se tut. Un murmure circula dans l'assemblée; chaque poitrine respirait péniblement, et chacun fixait ses regards sur Warwick. Ce grand homme d'État maîtrisa l'effet que la voix vibrante du défenseur du peuple avait produit sur lui; mais en ce moment il lui fallut toute sa franche et honorable loyauté pour se rappeler qu'il était là pour accomplir une promesse, pour remplir une mission de confiance; qu'il était là le délégué du roi et non pas son juge.

« Vous avez parlé, braves gens, dit-il, comme je voudrais, si j'étais roi, voir parler des hommes libres à l'heure où les droits des princes et les services des sujets sont pesés dans la balance. Et maintenant, vous, Robert Hilyard, et vous, messieurs, écoutez-moi comme l'envoyé d'Édouard. A tous je promets amnistie complète et entier pardon. Sa Majesté vous croit égarés, mais non pas criminels, et vos derniers actes seront effacés par vos services futurs. Voilà pour les chefs. Maintenant, voici pour les communes. Le roi, mon souverain, veut bien me rendre les postes élevés que j'ai occupés, et accroître ma puissance au lieu de la diminuer. En son nom je m'engage à examiner avec soin et justice tous les griefs cités par Robin de Redesdale, et je promets de les faire promptement et complétement redresser. Ce n'est pas tout. Sa Majesté, renonçant à ses projets de guerre contre la France, aura moins besoin de subsides, et pourra réduire les impôts et les contributions. Enfin, Sa Majesté, toujours jalouse de contenter son peuple, m'a autorisé, de la manière la plus bienveillante, à promettre que les parents de la reine, soit que vous les jugiez bien ou mal, n'auront plus ni part ni influence dans les conseils du roi. La duchesse de Bedford, comme il convient à son triste veuvage, se retirera dans son château, et lord Scales ira remplir une mission en Espagne. Ainsi, faisant droit à toutes les demandes raisonnables, promettant de remédier à tous les griefs réels, et vous offrant un gracieux pardon, j'accomplis mon devoir envers le roi et envers le peuple. Je souhaite que ces plaies malheureuses

soient à jamais cicatrisées par la grâce de Dieu et de notre saint patron; et au nom d'Édouard IV, seigneur suzerain d'Angleterre et de France, je romps ce bâton et je licencie cette armée! »

Tous les assistants, à ce discours sage et modéré, éprouvèrent un soulagement genéral; car la révolte, désavouée par le comte, perdait tout espoir de succès. Mais Hilyard ne partageait pas l'approbation générale. Il s'élanca sur la table, et saisissant les morceaux du bâton que le comte avait brisé comme une branche de saule, il s'écria :

« Eh bien! au nom du peuple, je prends le commandement que vous cédez si indignement! Oh! qu'ils étaient fous, ces pauvres souffre-douleur que je vois là-bas avec leurs mains calleuses, leur front plissé et leur jacquette de cuir, d'espérer du secours d'un chevalier et d'un noble! »

En parlant ainsi il fit un bond hors de la tente, et s'élança vers la multitude qui restait à distance.

« Vous, chevaliers et lords, vous tous dont le sang est noble, vous n'étiez que les instruments d'un nouveau Cade plus courageux et plus habile, dit Warwick avec calme. Suivez-moi! »

Le comte sortit de la tente, sauta sur son coursier, et fut, au milieu des troupes, avec ses hérauts à ses côtés, avant qu'Hilyard eût pu commencer la harangue qu'il voulait leur adresser. Les trompettes de Warwick retentirent pour commander le silence, et le comte, de sa voix forte et claire, adresssa quelques mots à la foule immense qui l'écoutait. Doué presque autant qu'Hilyard de cette éloquence populaire, qui, laconique et précise, généreuse et franche, marche droit à son but politique en excitant les passions de la multitude, Warwick, dans un discours bref, mais énergique, résuma devant les communes les promesses qu'il avait faites aux capitaines; aussitôt qu'on l'entendit parler de la suppression des taxes, de la réforme monétaire, de l'abolition de la dîme, du renvoi des Woodville, et du rappel du comte au pouvoir, la rébellion cessa. Warwick donna l'ordre aux rebelles de se disperser et de se retirer chacun chez eux. Ses paroles furent accueillies par de joyeux et bruyants vivat. Mais l'indomptable Hilyard, montant sur une petite éminence, allait commencer une nouvelle révolte, quand Warwick aperçut sa haute stature et sa main qui s'agitait dans l'air. Il vit aussi la foule se porter de son côté. Connaissant trop bien la légèreté du caractère de l'homme pour permettre un nouvel appel au peuple, il poussa de ce côté, et, se tournant vers Marmaduke, il lui dit à haute voix :

« Marmaduke Nevile, au nom du roi, arrêtez cet homme! »

Marmaduke sauta en bas de son coursier : sa main était déjà sur l'épaule d'Hilyard. Pas un des révoltés ne bougea pour

défendre le chef de la révolte. De même que les étoiles disparaissent devant la lumière du soleil, tous les astres d'un rang inférieur s'éclipsèrent devant l'éclat du nom bien-aimé de Warwick. Hilyard porta la main à son épée et lutta un instant ; mais en voyant ce silence apathique de la populace armée, une expression de pitié et de dédain passa sur cette figure altière.

« Vous souffrez cela, dit-il, vous souffrez que celui qui vous a mis l'épée à la main, soit chargé de fers et conduit à la mort !

— Le vaillant comte n'est pas capable de faire du tort à personne, » dit une voix; et la foule de répéter le mot.

« Eh bien ! monsieur, je ne tiens plus à la vie, puisque la liberté n'est plus ; je me constitue votre prisonnier.

— Un cheval pour mon prisonnier, dit Warwick en riant, et je vous promets qu'il ne sera lésé ni dans ses biens ni dans sa personne. Grâce à Dieu, le jour où Warwick et le peuple se rencontrent, il ne peut y avoir de victime. Hourra! pour le roi Édouard et pour la belle Angleterre! »

Il agita son bonnet à plumes en disant ces mots, et dans les murs d'Olney de bruyantes acclamations répondirent aux vivat.

Le comte et sa petite troupe tournèrent bride et revinrent lentement. Quand il passa, la foule ouvrit rapidement ses rangs ; et lorsque la lune parut à l'horizon, le camp n'était plus qu'une solitude.

Tel est (car notre nature est toujours plus grande dans l'individu que dans les masses), tel est le pouvoir de l'homme sur l'humanité.

CHAPITRE IV

Entretien du comte normand et du démagogue saxon.

En quittant le camp, Warwick fit galoper son cheval quelques pas devant son escorte. Il était grave et paraissait préoccupé. Enfin, lorsqu'on fut arrivé à un endroit où la route, faisant le coude, dérobait la petite troupe à la vue des rebelles, le comte fit signe à Marmaduke d'avancer avec son prisonnier. Le jeune Nevile obéit, puis se remit à l'arrière; de sorte que Robin et

Warwick continuèrent le chemin côte à côte, s'entretenant sans que les autres pussent les entendre.

« Maître Hilyard, dit Warwick, je suis bien content que mon frère, en reconnaissance du service que vous m'avez rendu autrefois, ait respecté votre vie quand vous êtes tombé entre ses mains.

— Votre noble frère, milord, répondit Robin sèchement, ne connaît peut-être pas le service que je vous ai rendu jadis. S'il m'a épargné, c'est plutôt parce que je l'ai aidé dans une entreprise qni devait précipiter les Woodville de leurs prétentions monarchiques, et rendre l'Angleterre aux Nevile. Sans moi, la tentative eût avorté. Votre frère est un homme qui voit loin!

— Je suis fâché de t'entendre parler de la sorte de lord Montagu. Je sais qu'il y a dans ses projets plus d'astuce que je ne voudrais en voir dans un noble chevalier et dans un homme sincère. Mais, pour aimer son roi, il l'aime; le but est juste, si les moyens de l'atteindre ne le sont pas. Mais en voilà assez, maître Hilyard, sur le mal passé. Quelques mois après la bataille d'Exham, il m'arriva, un jour que j'étais seul, de tomber au milieu d'une bande de fiers lancastriens bannis du pays. Toi, tu étais leur chef; tu reconnus le cimier de mon casque, et, te rappelant l'indulgence que j'avais montrée autrefois pour tes étranges idées d'indépendance républicaine, tu me sauvas de l'épée de tes compagnons. Depuis ce temps, j'ai cherché en vain à améliorer ton sort. Toutes les offres que je t'ai faites, tu les as refusées : et je n'ignore pas que tu as prêté ton bras à la fatale cause de Lancastre. Plus d'une fois j'aurais pu te livrer à la justice, mais la reconnaissance pour le service que tu m'avais rendu dans un moment critique, et aussi, pour te parler franchement, le dédain que m'inspiraient tous les efforts individuels en faveur d'une maison déchue, m'ont fait fermer les yeux sur ta conduite, qui n'aurait pas trouvé grâce devant le roi. Je sais maintenant que tu es un homme de tête et de cœur, et que tu peux mettre des nations en péril. Warwick, en ce moment, te laisse la liberté et la vie; mais si tu renouvelles tes tentatives, ne vois plus en moi que le ministre du roi. Nous sommes quittes l'un envers l'autre. Voici un chemin qui conduit à la forêt; adieu. Mais attends! un mot encore. C'est la pauvreté peut-être qui t'a conduit à cette trahison?

— La pauvreté! interrompit Hilyard. La pauvreté, lord Warwick, conduit les hommes à sympathiser avec les pauvres, et voilà pourquoi j'ai rompu avec les richesses. » Il s'arrêta; sa poitrine se soulevait. « Cependant, ajouta-t-il tristement, maintenant que j'ai vu la lâcheté et l'ingratitude des hommes, mon rôle est fini; mon courage est anéanti!

— Hélas! dit Warwick, que l'homme soit riche ou pauvre, l'ingratitude n'en reste pas moins le vice de l'humanité, et, toi

qui l'as éprouvée dans la multitude, tu me menaces de l'ingratitude de mon roi ! Mais chacun ici-bas doit se frayer son chemin, sans se soucier des applaudissements ou du blâme des autres. La tombe seule est notre juge. »

Robin regarda fixement le visage du comte, qui, en prononçant ces mots, devint sombre et triste. Puis, s'approchant, il lui dit :

« Lord Warwick, j'accepte d'autant plus volontiers de vous la liberté et la vie, qu'une voix, sur laquelle je ne me trompe pas, me dit et me répète depuis longtemps que tôt ou tard le temps nous unira l'un à l'autre. Différent des autres nobles, vous devez votre puissance beaucoup moins à votre titre de comte, à vos domaines, à votre naissance et à la faveur du roi, qu'à l'affection du peuple, que vous avez noblement conquise. Vous seul, en vrai chevalier et en généreux chrétien, vous avez dans la guerre épargné le pauvre ; vous seul, en robuste et indomptable champion, vous avez dirigé votre lance contre vos pairs, et votre voix a toujours crié aux barbares guerriers : « Ne frappez pas les communes ! » En temps de paix, vous seul vous êtes levé au milieu de ce parlement hautain pour réclamer des lois justes ou pour demander la grâce du peuple. Votre château a donné le pain et l'hospitalité au pauvre affamé et sans asile. Votre orgueil, qui a bravé des rois et rabaissé les parvenus, n'a jamais eu un mot sévère pour les gens du commun ; voilà pourquoi, moi, le fils du peuple, au nom du peuple, je bénis votre existence, et je me demande en soupirant si le peuple reconnaissant ne portera pas le deuil en souvenir de Warwick quand Warwick ne sera plus. Prenez garde au sourire trompeur d'Édouard, à l'inconstance de Clarence, à l'astuce impénétrable de Glocester. Regardez là-bas : le soleil se couche, et, pendant que nous parlons, d'épais nuages s'amoncellent sur votre tête empanachée. »

Son doigt, lorsqu'il eut fini de parler, montra le ciel, et un sourd roulement de tonnerre sembla répondre à son prophétique avertissement. Sans attendre que le comte lui répliquât, Hilyard piqua des deux, et disparut bientôt dans les détours du sentier tortueux.

CHAPITRE V

Comment Edouard IV se propose de remplir ses engagements à l'égard du comte et du peuple.

Édouard reçut son ambassadeur triomphant les bras ouverts : il lui prodigua les marques de la plus vive reconnaissance. Il n'épargna rien, dans le festin qui couronna la journée, pour se concilier ses nouveaux et illustres hôtes, et surtout pour effacer, dans l'esprit de Raoul de Fulke et dans celui de ses officiers, le souvenir de leurs rancunes. Il n'y a pas de talent plus rare et qui réussisse mieux dans les intrigues du monde que celui qu'Édouard possédait à un très-haut degré, c'est-à-dire l'hypocrisie de la franchise. La dissimulation est souvent humble, souvent élégante, très-souvent aussi grave, souple, doucereuse et bienséante; mais elle est rarement gaie et joviale; rarement on l'entend pousser de bruyants éclats de rire; rarement on lui voit la mine souriante et ouverte des bons vivants. Tel était cependant le merveilleux talent d'Édouard IV. Il avait naturellement un tel entrain, tant de bonne humeur, que cette joyeuse hypocrisie ne lui coûtait aucun effort. Tout fier de la dispersion de ses ennemis et de la perspective de revenir à sa vie de plaisirs, il avait dans sa gaieté une affabilité si séduisante, qu'il parvint à subjuguer le fier caractère de Raoul de Fulke, et les soupçons opiniâtres de Saint-John, plus réfléchi que l'autre. Clarence, tout à fait réconcilié avec Édouard, le regardait avec des yeux mouillés de larmes de tendresse, et il ne tarda pas lui-même à se livrer, en buvant, à une joie tumultueuse. L'archevêque, plus réservé, animait encore la société par ses saillies et ses épigrammes caustiques, que trouvait facilement un esprit aussi instruit et aussi subtil que le sien. Quant à Warwick, il avait des idées tristes, de sombres pressentiments, auxquels, malgré tous ses efforts, il ne pouvait se soustraire. Il n'était pas satisfait de voir qu'Édouard avait refusé de discuter les graves questions auxquelles se rattachaient les promesses que le comte avait faites aux insurgés; et son esprit mâle et viril considérait avec quelque dédain, et surtout avec soupçon, une légèreté qui, selon lui, convenait peu à la circonstance.

Le festin terminé, Édouard renvoya ses officiers, gardant seul avec lui lord Hastings, qui, en vertu de ses fonctions, était admis dans la chambre à coucher du roi.

Le sourire avait quitté les lèvres d'Édouard. Il se promenait dans la chambre d'un pas rapide, puis, ouvrant tout à coup la fenêtre, et montrant la campagne silencieuse et calme, éclairée par les rayons de la lune :

« Hastings, dit-il brusquement, il y a quelques heures, le sol semblait produire des hallebardes, regarde maintenant. Puissent disparaître ainsi tous les ennemis du roi!

— Oui, sans doute, si c'était sur un mot du roi ou devant sa hache d'armes; mais sur l'ordre d'un de ses sujets!... Non, je ne serai jamais roi, tant qu'un autre dans mon royaume pourra à son gré former et disperser des armées. Par le ciel! cela ne peut pas durer. »

Hastings regarda la physionomie d'Édouard : à son affabilité si charmante avait succédé l'expression d'un sauvage courroux. En voyant cette altération dans les traits du monarque, Hastings puisa dans sa mélancolique et triste expérience les réflexions suivantes : « Comme l'homme tire peu de profit de ses vertus aux yeux des hommes! Voilà un sujet qui sauve la couronne de son roi, et celui qui la porte ne peut lui pardonner cette présomptueuse usurpation de ses droits! »

« Vous ne dites rien, monsieur? s'écria Édouard dans un moment d'impatiente colère. Pourquoi me regardez-vous ainsi?

— Beau sire, reprit le favori d'un ton calme, je cherchais à découvrir sur votre physionomie si c'était votre orgueil qui parlait ou vos nobles instincts.

— Allons donc! dit le roi avec emportement, la plus noble qualité d'un roi, c'est le sentiment d'orgueil que lui inspire sa royauté. » Il se remit à marcher, puis s'arrêta. « Mais le comte s'est pris dans son propre piége, continua-t-il; il a fait en mon nom des promesses que je n'exécuterai pas. Le peuple saura une bonne fois que son idole l'a trompé. Il me demande de renvoyer de la cour la mère et les parents de la reine! »

Hastings, dont les sentiments sur ce point étaient complétement d'accord avec ceux du comte et du peuple, Hastings, dont les seuls ennemis en Angleterre étaient les Woodville, répliqua simplement :

« C'est, il me semble, sire, payer bon marché la vie d'un roi et le trône d'Angleterre! »

Édouard tressaillit; son œil gris lança un éclair de cruauté sombre, que jamais œil noir, au milieu des passions les plus violentes, ne saurait égaler.

« Est-ce là votre avis, monsieur? Par le sang de Dieu! celui qui a proféré de telles promesses s'en repentira dans toutes les veines de son corps! Écoutez, William Hastings de Hastings.

Je sais que vous êtes rusé et ambitieux, mais il eût mieux valu pour vous recouvrir votre docte cervelle du capuchon d'un frère mendiant, que de conformer une seule de vos pensées à celles du comte de Warwick. »

Hastings, qui ressentait profondément pour Édouard l'affection que ce monarque inspirait généralement aux personnes admises dans son intimité, et qui, loin de sympathiser avec le comte, excepté pour la haine qu'il portait aux Woodville, voyait bien que, sous cet arbre puissant, aucune plante nouvelle ne pouvait prendre son entier développement, rougit de colère à cette impérieuse menace.

« Mon souverain, dit-il d'un ton digne et convenablement fier, si c'est là le langage que vous tenez à votre confident le plus éprouvé, à votre ami le plus loyal, vous n'avez pas de plus dangereux ennemi que vous-même.

— Demeurez, dit le roi, parlant d'un ton plus calme. Je me suis emporté, mais c'est la bête sauvage qui a été irritée en moi. Je voudrais que Glocester fût ici!

— Je puis vous dire quels seraient les conseils de ce sage et jeune prince, car je connais sa pensée, répondit Hastings.

— Oui, vous et lui, vous vous aimez bien; parlez.

— Le prince Richard lit beaucoup les ouvrages italiens. Il dit que les petits États de ce pays sont des trésors d'expérience. D'après ces écrivains, le prince Richard vous dirait : « Quand un sujet est assez grand pour être craint, et trop aimé du peuple pour être renversé, le roi doit se souvenir de la manière dont Tarpéia fut écrasée. »

— Je ne me rappelle pas un mot de cette Tarpéia, et je déteste les paraboles.

— Tarpéia, sire (c'est une histoire de l'ancienne Rome), fut écrasée sous le poids des présents. O monseigneur, continua Hastings avec cette chaleur que donne à un homme capable le sentiment de sa supériorité, si j'étais roi un an, au bout de ce temps-là Warwick serait le plus impopulaire, et par conséquent le plus faible seigneur de l'Angleterre.

— Et comment ferais-tu, toi, qui te crois si habile? »

Hastings, sans faire attention au reproche du roi, commença à recommander, d'une façon assez singulière, comme moyen de détruire l'influence du comte, la même méthode que l'archevêque avait préconisée à Montagu comme devant rendre cette influence stable et absolue.

« Beau sire, dit-il, lord Warwick est aimé du peuple parce qu'on le croit maltraité; il est estimé du peuple parce qu'on le croit au-dessus de toute séduction; il est vénéré du peuple parce qu'on croit le comte indépendant du roi, et pur de tous les sujets de plainte de la nation opprimée. Au lieu de cette affection, je voudrais éveiller contre lui la jalousie; au lieu

de lui montrer de la froideur, je l'accablerais de mes bonnes grâces. Au lieu d'estime et de vénération, je ferais naître les soupçons; car je l'attacherais si bien à votre maison, qu'ayant pieds et mains liés, il ne pourrait pas faire un seul mouvement contre vous. Je ferais vos frères ses héritiers. Le duc de Clarence a déjà épousé une fille de Warwick; mariez l'autre à lord Richard. Fiancez votre jeune princesse au fils de Montagu, le représentant des Nevile : les immenses possessions du comte, rentreront ainsi nésessairement dans votre famille. et le comte, loin de former une puissance à part, finira par devenir une partie intégrante du trône. Les barons s'irriteront contre celui qui aura presque cessé de leur appartenir, et qui gardera à lui seul le monople de toutes leurs dignités; le peuple ne verra plus en lui son défenseur, mais le favori et l'homme du roi. Ni les barons ni le peuple alors ne viendront désormais se ranger sous sa bannière.

— Tout cela est fort bien et fort sage, répondit Édouard d'un air réfléchi; mais, en attendant, que deviendront les parents de ma femme? Me faudra-t-il régner dans une solitude? Car, voyez-vous, Hastings, vous savez bien que, si des insensés m'ont accusé d'avoir trop de faiblesse pour ma femme, mon but réel a été d'élever de nouvelles familles. J'ai voulu une nouvelle noblesse pour contre-balancer l'ancienne; car une nouvelle dynastie ne peut compter que sur la nouvelle noblesse qu'elle a créée.

— Milord, je ne voudrais pas exciter de nouveau votre colère, mais, je le répète, les parents de la reine feraient bien pour le moment de se retirer.

— Bonsoir, Hastings! répondit brusquement le roi; je verrai cela : la nuit porte conseil. »

Quel que fût le projet auquel le roi, abandonné à lui-même, eût pu s'arrêter après de mûres réflexions, les nouvelles qui lui arrivèrent le lendemain des révoltes nouvelles, le dispensèrent de prendre une décision immédiate. Les communes s'étaient soulevées dans le Lincolnshire et dans le comté de Warwick. Anthony Woodville lui avait envoyé une note dans laquelle il lui disait que si le roi voulait se montrer au milieu de l'armée qu'il avait levée près de Coventry, toute la noblesse marcherait contre les manants révoltés.

Profitant de ces nouvelles que lui apportaient ses courriers particuliers, impatient d'ailleurs d'échapper à cette soldatesque incertaine d'Olney, Édouard, sans même prendre conseil du comte, sauta à cheval, et ses trompettes furent le seul signal par lequel il daignât annoncer son départ.

Ce sans-façon déplut à l'orgueil de Warwick, cependant il ne proféra aucune plainte; il prit place à côté du roi, qui lui dit brièvement :

« Cher cousin, nous sommes dans des circonstances qui ré-

clament toute notre énergie. Je cours à Coventry pour mettre le feu sous le ventre aux recrues que je dois y trouver; mais je vous prie, vous et votre frère l'archevêque, de mettre tout en œuvre pour lever des troupes fraîches dans ce canton; car je sais qu'à votre nom des hommes armés jaillissent de toutes parts des prairies et des champs, des fossés et des haies. Venez me trouver dans trois jours à Coventry, avec les troupes que vous aurez pu ramasser, et avant que la faucille soit dans les épis, l'Angleterre sera en paix. Dieu vous protége! Holà, messieurs, en marche! à franc étrier! »

Sans attendre de réponse, car le roi voulait éviter toute question qui pourrait faire découvrir qu'il allait retrouver un Woodville, le roi piqua des deux, et, tandis que ses hommes couraient çà et là, il arriva un moment où il se trouva presque seul : il était déjà à un bon mille de la ville, lorsqu'il fut rejoint par l'armée que conduisaient Saint-John et Raoul de Fulke, et par Hastings, qui n'avait pas de commandement.

« Je me méprends peut-être sur les intentions du roi, dit Warwick d'un air sombre, mais j'ai donné ma parole au peuple, il faudra bien qu'on la tienne.

— On n'est jamais plus sûr de faire tenir sa parole que quand on a le bras ferme et puissant, dit le silencieux archevêque. Hier, vous avez dispersé une armée; levez-en une aujourd'hui. »

Warwick ne répondit pas; mais, après avoir réfléchi un instant, il fit un signe à Marmaduke.

« Mon cousin, dit-il, courez, avec dix hommes de ma petite compagnie, rejoindre le roi. Revenez me dire s'il y a un Woodville dans le camp de Coventry.

— Où vous retrouverai-je?

— A mon château de Warwick. »

Marmaduke s'inclina. Habitué, comme il l'était, au langage laconique du comte, il se hâta d'aller exécuter ses ordres. Warwick fit venir ensuite son second écuyer.

« Milady et ses filles, dit-il, sont en route pour Middleham. Ce papier vous instruira de leur marche. Allez les rejoindre avec le reste de ma troupe, excepté mes hérauts et mes trompettes. Dites-leur qne je ne tarderai pas à aller les retrouver à Middleham.

— C'est une singulière manière de lever une armée, dit l'archevêque d'un ton ironique, que de commencer par se défaire des troupes qu'on peut avoir.

— Frère, répondit le comte, je serais fort aise de montrer à mon gendre, qui peut devenir la souche de toute une dynastie, qu'un général peut être bien embarrassé à la tête de plusieurs milliers de soldats, tandis qu'un homme qui a pour lui l'amour de la nation, peut marcher seul, sans rien craindre.

— Puisse Clarence profiter de la leçon! Mais où est-il donc pendant tout ce temps-là?

— Au lit, dit le vaillant comte avec une légère expression de dédain. Puis il ajouta d'un ton plus doux : « La jeunesse est toujours nonchalante. Mieux vaut après tout, dans un homme, la nonchalance que la fausseté. »

Nous laisserons Warwick remplir le devoir qui lui était imposé, pour suivre le monarque hypocrite.

CHAPITRE VI

Ce qui arrive au roi Edouard à son départ d'Olney.

Aussitôt qu'Édouard eut perdu de vue le clocher d'Olney, il ralentit sa course et fit signe à Hastings de s'approcher de lui.

« Cher William, lui dit le prince, j'ai pensé à ton conseil : voici bientôt l'occasion d'en faire l'épreuve; mais je crois que tu seras de mon avis, si je te dis que les concessions faites par un roi ne sont jamais plus oppórtunes que lorsqu'il a une armée à lui. Par le ciel! dans le camp d'un Warwick j'ai moins de pouvoir qu'un lieutenant. Maintenant, écoute-moi : je vais prendre le commandement de quelques recrues, levées à la hâte près de Coventry. Le Nord sera nécessairement le théâtre du combat. Consens-tu, par amour pour ton roi, à marcher nuit et jour, à travers les ronces et les bruyères, pour aller trouver Glocester sur la frontière? Dis-lui de se replier sur York, si l'état de l'Ecosse le permet : s'il ne peut lui-même quitter son poste, qu'il envoie les hommes dont il peut disposer, tu les ramèneras sous ta bannière. A défaut de ces renforts, traverse le Yorkshire et mets sur pied tout ce que tu rencontreras de soldats. Mais, avant tout, vois Montagu. Assure-toi à tout hasard de lui et de son armée. S'il hésite, dis-lui que son fils épousera la fille de son roi, et portera la couronne ducale. Ha! ha! pour un gros poisson, il faut une grosse amorce! Cette insurrection, je le vois, n'est pas une petite affaire : c'est une convulsion générale du royaume. Il ne faut pas que Warwick soit le seul homme en Angleterre qui puisse faire à son gré la pluie et le beau temps.

— Beau sire, répondit Hastings, vous parlez en roi et en

guerrier, et je ferai tout mon possible pour réaliser votre devise royale *Modus et Ordo*. Si je puis seulement publier la promesse que Votre Altesse a momentanément renvoyé les Woodville, vous pouvez compter qu'avant deux mois je placerai sous votre commandement une armée digne du souverain de la vaillante Angleterre.

— Va, cher Hastings, je m'en remets complétement à toi, répondit le roi. »

Le gentilhomme baisa la main qu'Édouard lui tendait, abaissa sa visière, et, faisant signe à son écuyer de le suivre, disparut dans les sinuosités d'un vert sentier, évitant avec soin la grande route où il aurait pu rencontrer les officiers laissés à Olney.

Dans un petit village, voisin de Coventry, sir Anthony Woodville avait réuni environ deux mille hommes : cette armée était composée surtout des tenanciers ou des vassaux de la nouvelle noblesse, qui regardaient le brillant Anthony comme leur chef. Les officiers étaient braves et ambitieux, comme le sont toujours les parvenus; quant à leurs vassaux, on ne pouvait pas s'y fier : car, à cette époque, l'influence du clan était encore forte, et ces hommes avaient été élevés sous la souveraineté des seigneurs lancastriens, dont les biens confisqués avaient été donnés aux favoris de la maison d'York. Aussi lorsque le roi se montra fut-il accueilli par de tièdes acclamations. Froissé de se voir si froidement reçu, il mit pied à terre; et moins fier qu'il ne l'était à son départ d'Olney, il se rendit à la tente de son beau-frère.

Les vêtements de deuil d'Anthony, sa physionomie attristée par la sanglante exécution de son père et de son frère, tout cela n'était pas de nature à égayer le roi.

Woodville lui raconta la douleur de la reine et le triste état où l'avaient mise les malheurs de sa maison; il lui exprima tout ce que Jacqueline avait éprouvé d'indignation lorsqu'elle avait appris les coupables pratiques que lui attribuait la rumeur populaire : tous ces détails contribuèrent à rendre plus chère encore au roi une famille qu'il considérait comme victime d'injustes persécutions. L'affection, même dans les cœurs les plus froids, est ranimée par la contradiction, et l'attachement du roi pour les parents de la reine augmentait en raison des attaques dont ils étaient l'objet : le prince n'en mettait que plus d'opiniâtreté à les défendre.

Élisabeth en se pliant au caractère du roi, en fermant les yeux sur sa conduite galante, avait complétement conquis le cœur de son époux. Le prince s'était laissé entraîner par cette soumission, cette douceur de caractère qui s'accommodait à ses brusques mouvements d'humeur et contrastait avec le rude orgueil de Warwick et la nature capricieuse et inconstante de

Clarence. Quant à Anthony Woodville, son extérieur séduisant, son élégante distinction qui lui donnait tant de traits de ressemblance avec Édouard, le type du galant gentilhomme du temps, moins la franchise et l'honneur, ne pouvait manquer d'en faire l'indispensable compagnon du roi. Les natures indolentes se laissent facilement gouverner tant qu'on ne trouble ni leurs habitudes ni leur bien-être; sinon, elles se révoltent. Édouard, à l'idée que les personnes qu'il aimait le mieux étaient bannies ou même rejetées dans l'ombre, croyait voir se tarir la source de sa gaieté et de son bonheur.

Il conversait encore avec Woodville, et l'assurait qu'il pourrait bien louvoyer un moment, mais qu'il n'abandonnerait jamais les parents de la reine, lorsqu'un gentilhomme entra d'un air tout effaré, annonçant que lord Saint-John et lord de Fulke, à la nouvelle qu'Anthony Woodville était à la tête de l'armée, avaient quitté le camp, sans avoir mis pied à terre et avaient emmené avec eux leurs vassaux, dont le contingent pouvait être évalué à la moitié de la petite armée, sortie avec eux des murs d'Olney.

« Qu'ils s'en aillent, dit Édouard d'un air sombre, le jour se lèvera bientôt sur leurs cadavres sans tête.

— O mon roi! dit Anthony, alors comte de Rivers, qui, beaucoup moins égoïste que les autres membres de sa famille, éprouvait des remords en songeant au malheur que son mariage d'amour avait attiré sur Édouard; ô mon roi! dit-il, maintenant que Votre Altesse peut me soulager du poids du commandement, laissez-moi partir du camp; je désire faire un pélerinage à Saint-Jacques de Compostelle et aller prier pour les péchés de mon père, et pour le salut de mon roi.

— Voyons d'abord quels renforts nous arrivent de Londres, répondit le roi. Richard ne tardera pas à revenir de la frontière, et quelle que soit la résolution de Warwick, Montagu, dont je tiens le cœur dans ma main, m'amènera son armée : attendons! »

Mais le lendemain point de renforts; le surlendemain pas davantage. Le roi se retira de bonne heure dans sa tente en proie à l'inquiétude et à la colère. Tout à coup au milieu de la nuit, il est réveillé en sursaut par le pas des chevaux, par le son des trompettes et le « qui vive! » des sentinelles. Au moment où il sort de sa couche et court tout effrayé saisir son armure, le comte de Warwick paraît. Son visage est sombre, mais calme et triste. Le vaillant cœur d'Édouard palpite à la vue de son redoutable sujet.

« Roi Édouard, dit Warwick d'une voix lente et triste, vous m'avez trompé; j'ai promis aux communes le bannissement des Woodville, et c'est auprès d'un Woodville que vous avez cherché un refuge.

— Votre parole a été donnée à des rebelles envers lesquels on n'est pas tenu de la garder; et j'ai passé d'un repaire de mutins dans le camp d'un loyal guerrier.

— Sire, répondit Warwick, ce n'est pas le moment de perdre son temps en vaines paroles. Vous plaît-il de monter à cheval et de courir vers le Nord? Les Écossais ont eu de grands avantages sur les frontières. Le duc de Glocester est repoussé. Tous les Lancastriens du Nord se sont soulevés; Marguerite d'Anjou est sur les côtes de Normandie, prête à faire voile au premier succès décisif de ses partisans.

— Je vous accompagne, répondit Édouard, et je me réjouis à l'idée que je vais enfin voir un ennemi en face. Jusqu'ici il me semble que je n'ai été poursuivi que par des ombres; mais maintenant j'espère lutter corps à corps avec un danger plus substantiel et plus solide.

— Un cheval, préparé pour Votre Grâce, vous attend.

— De quel côté nous dirigeons-nous d'abord?

– A mon château de Warwick, tout près d'ici. Demain à midi tout sera prêt pour notre marche vers le Nord. »

Édouard qui, pendant cette conversation, s'était armé, sortit de la tente. La scène avait quelque chose de frappant. La lune était claire, le ciel serein. Mais autour de la tente se tenaient des hommes qui portaient des torches allumées. La lueur rougeâtre brillait d'une façon sinistre sur l'acier des cavaliers et sur les bannières du comte, où l'ours blanc à l'œil farouche était brodé sur un fond noir écartelé du taureau tacheté et couronné d'or avec l'aigle des Monthermer. Aussi loin que le roi pouvait regarder, il ne vit que les lances de Warwick, pendant qu'un murmure confus qui régnait dans son propre camp, l'avertissait que les troupes levées par Anthony Woodville n'étaient pas encore en ordre de bataille. Édouard recula.

« Et lord Anthony de Scales et Rivers, dit-il en hésitant.

— Choisissez, prince, entre lord Anthony de Scales et Rivers, et Richard Nevile, répondit Warwick tout bas, mais d'une voix sévère. »

Édouard s'arrêta et, en ce moment, d'une tente voisine de celle du roi sortit Anthony lui-même, avec l'archevêque d'York qui s'était mêlé au cortège de Warwick.

« Monseigneur, dit ce vaillant chevalier en mettant un genou en terre, je viens d'apprendre de l'archevêque les nouveaux périls qui menacent Votre Altesse. Je suis peiné de voir que, dans une circonstance aussi critique, vos conseillers paraissent devoir m'interdire l'honneur de combattre ou de tomber à vos côtés. Je connais trop la malheureuse haine attachée à ma maison et à mon nom dans les contrées du Nord pour m'opposer à la mesure politique qui exige que je m'éloigne de votre armée. Jusqu'à ce que ces querelles soient terminées, je demande

votre royale autorisation pour quitter l'Angleterre et accomplir mon pèlerinage à la sainte châsse de Compostelle. »

Le roi sentit le rouge lui monter au visage; il releva son beau-frère et le pressa contre son sein.

« Allez ou restez, comme il vous plaira, Anthony, dit-il; mais que ces hommes orgueilleux sachent que ni le temps ni l'absence ne pourront vous arracher du cœur de votre roi!

— Mais puisqu'il faut que l'envie ait son moment de victoire, lord Warwick, je vous accompagne, en prisonnier plus qu'en souverain, ce me semble. »

Warwick ne répondit pas. Le roi monta à cheval et adressa de la main un signe d'adieu à Anthony. Les torches se balancèrent, les trompettes retentirent et, au milieu d'un silence qui attestait la mauvaise humeur et le ressentiment de part et d'autre, Édouard et son terrible sujet se dirigèrent vers les tours de Warwick.

Le lendemain le roi put contempler avec étonnement les forces immenses qu'en un temps si court le comte avait réunies sous ses drapeaux.

De sa fenêtre qui dominait la pelouse gracieuse, sur laquelle plus d'un touriste, en promenant ses yeux, cherche à rappeler dans son esprit le souvenir de ces temps chevaleresques, Édouard vit le comte sur son célèbre coursier noir passer en revue ses milliers de soldats, dont les lances et les piques s'agitaient sous un ciel serein.

« Après tout, murmura le roi, je ne puis faire d'un nouveau noble un grand baron; et si en temps de paix un grand baron porte ombrage à la splendeur du trône, en temps de guerre, ce même trône n'a pas de meilleur boulevard qu'un grand baron. En vérité, j'aurais été bien fou de repousser une telle armée, une armée si bien faite pour être conduite par un roi. Ils obéissent à Warwick maintenant, mais Warwick est moins que moi dans l'art habile de la guerre; et les soldats sont comme les chiens, ils s'attachent de préférence au plus habile chasseur. »

CHAPITRE VII

Comment le roi arrive au château de Middleham.

Sur les remparts du château de Middleham, à l'endroit même où Anne avait avoué à Isabelle le roman de son amour d'en-

fance, nous retrouvons encore les deux sœurs, qui attendaient l'arrivée de leur père et du roi. Elles n'étaient à Middleham avec leur mère que depuis deux jours, et la veille au soir une estafette était venue annoncer l'approche du comte avec son royal compagnon, son hôte illustre. Du haut de la terrasse, elles apercevaient déjà le long et magnifique cortége qui se dirigeait vers l'imposant château.

« Regarde! s'écria Isabelle, regarde! il me semble apercevoir déjà le cheval blanc de Clarence! Oui, c'est lui.... c'est mon George! mon mari! La bannière qui flotte en avant porte sa devise.

— Ah! heureuse Isabelle! dit Anne, en poussant un soupir, quel bonheur d'attendre l'arrivée de celui qu'on aime!

— Ma chère Anne, reprit Isabelle, en passant affectueusement son bras autour de la taille de sa sœur, une fois que tu auras dominé tes ridicules souvenirs d'enfance, tu trouveras ton Clarence aussi. Et cependant, ajouta la jeune duchesse en souriant, pour que tu sois heureuse, il te faut un Clarence bien différent du mien. Moi, j'aime la gaieté de George : toi, tu aimes un front mélancolique. J'aime cette charmante condescendance pour mes volontés de femme; toi, au contraire, tu aimes une nature fière qui t'impose. Je n'en ai pas moins de respect pour George, parce que je sais que mon esprit est plus fort que le sien : mais toi, tu es le vrai portrait de ma bonne mère; tu veux que ton époux soit ton seigneur et maître en toutes choses; tu veux que ton existence dépende de la sienne comme l'ombre dépend du soleil. Mais où as-tu laissé notre mère?

— Dans l'oratoire, en prière!

— Depuis quelque temps elle est triste.

— Les moments de troubles assombrissent son front; elle craint toujours que le roi, par hypocrisie ou par caprice, ne pousse le comte à quelque entreprise téméraire. La lettre de mon père, qu'elle a reçue hier, l'a empêchée de dormir cette nuit.

— Ah! s'écria la duchesse d'un ton de jalouse curiosité, ma mère a plus de confiance en toi qu'en moi. Est-ce que tu as vu la lettre?

— Non.

— Édouard finira par se mettre dans l'impossibilité de régner, dit Isabelle brusquement. Les barons le forceront d'abdiquer, et alors... et alors... Anne, ma chère Anne... les filles de Warwick ne sont pas nées pour être de simples sujettes.

— Isabelle, que Dieu modère ton ambition! ah! dompte-la, comprime-la. N'abuse pas de ton influence sur Clarence. Que le frère n'aspire pas à la couronne du frère!

— Ma sœur, un diadème de roi cache toutes les mauvaises pensées de la tête qu'il recouvre. »

Pendant que la duchesse parlait, ses yeux étincelaient, sa taille semblait se grandir : sa beauté était presque terrible.

Anne, la douce Anne regarda sa sœur et frissonna : elle n'avait pas encore trouvé les mots de reproche qu'elle voulait lui adresser, lorsqu'elles aperçurent toutes deux la gracieuse comtesse, leur mère, qui s'avançait lentement de leur côté. Elle portait son costume de grande cérémonie pour recevoir son royal hôte : un corsage montant, qui se rattachait à une pèlerine d'hermine et qui était semée de pierreries à profusion ; des manches étroites, recouvertes d'autres manches larges et pendantes, qui retombaient jusqu'à terre; une robe de velours rouge, bordée d'hermine, qui lui donnait autant de grâce que de magnificence, et qui lui prenait si bien la taille qu'elle faisait ressortir toutes les justes et élégantes proportions de ce corps toujours jeune, pendant que la jupe flottante ajoutait de la majesté à cette beauté naturellement douce et féminine plutôt que fière et imposante. Lorsqu'elle s'approcha de ses enfants, le regard qu'elle fixa sur elles était plutôt le regard d'une sœur que celui d'une mère, car le temps semblait avoir épargné une femme que les chagrins devaient épargner si peu.

Il y avait sur la physionomie de la comtesse une mélancolie si tendre, une si douce résignation, que la fière Isabelle même se sentit attendrie. Elle baisa la main de sa mère et lui demanda si de mauvaises nouvelles avaient précédé l'arrivée de leur père.

« Hélas, ma chère Isabelle, dit la comtesse, les temps où nous vivons sont par eux-mêmes de mauvaises nouvelles. Vous êtes jeunes et vous ne vous rappelez guère ces jours, ces tristes jours, où le frère combattait contre le frère, où le fils osait lever l'épée sur la poitrine de son père. Mais moi, qui me les rappelle, je tremble au moindre murmure qui semble nous menacer de la guerre civile. »

Elle s'arrêta, puis avec un sourire forcé, elle ajouta : « Et pourtant, nous autres femmes, malgré nos appréhensions, nous ne devons pas recevoir nos maris la tristesse sur le front; car les hommes, en rentrant au foyer, ont droit au sourire de leurs femmes : ainsi, Isabelle, pour toi et pour moi, notre titre d'épouses nous impose le devoir de vivre au jour le jour, mais écoute! le son des trompettes se rapproche de plus en plus : allons dans la grande salle. »

Elles n'étaient pas encore rentrées au château, lorsqu'une fanfare perçante retentit au dehors. La herse fut levée : au même instant, le jeune duc de Clarence, avec l'impétuosité d'un nouveau marié, entra seul à cheval sous la voûte sombre; Isabelle, qui aperçut son visage tourné vers les remparts, poussa un cri et agita sa main. Clarence l'entend, la voit, saute de dessus son coursier et il serrait déjà Isabelle contre son sein,

que sa sœur Anne et la comtesse n'avaient pas encore eu le temps de reconnaître le nouveau venu.

Isabelle, cependant, qui conservait toujours une certaine dignité imposante, se remit aussitôt de la joie subite que lui avait fait éprouver le retour de son époux ; et se dérobant doucement à son affectueuse étreinte, elle regarda en rougissant du côté des bastions. alors remplis de soldats. Clarence la vit et interpréta son regard.

« Eh bien, belle-mère, dit-il en s'adressant à la comtesse, parce que ces fidèles serviteurs sont témoins de la joie qu'une épouse charmante inspire à son mari de retour, est-ce une raison de rougir pour ces jolies joues roses?

— Le roi est-il encore avec mon père? demanda vivement Isabelle, qui ne laissa pas à la comtesse le temps de répondre.

— Oui, certainement, et tout près d'ici encore. Mais pardon, j'oubliais de vous dire, chère Milady, que mon royal frère a annoncé qu'il était dans l'intention de haranguer ses principaux officiers dans le château de Middleham. Cette nouvelle m'a servi de prétexte pour voler vers vous et vers Isabelle.

— Tout est préparé pour recevoir Son Altesse, dit la comtesse· il ne nous reste plus qu'à lui présenter nos hommages, il faut nous hâter.... viens, Anne. »

La comtesse prit sa jeune sœur par la main : cependant la duchesse fit signe à Clarence de s'approcher. Clarence recula derrière la comtesse, et Isabelle le prenant à part lui dit :

« Mon père s'est-il réconcilié avec Édouard ?

— Non,... ni Édouard avec lui.

— C'est bien ! Le roi n'a pas de soldats à lui dans cette troupe armée qui l'escorte?

— Non, sauf quelques recrues d'Anthony Woodville, il n'en a pas un seul à lui. Raoul de Fulke et Saint-John se sont retirés dans leurs tours, animés d'une sombre rancune. Mais n'avez-vous pas de plus tendres questions à m'adresser pour mon retour, bèlla mia?

— Pardonnez-moi... j'en ai beaucoup, mon roi.

— *Mon roi?*

— Le successeur d'Édouard IV peut-il porter un autre nom?

— Isabelle, dit Clarence très-ému, pourquoi me tenter? Édouard IV respecte la vie de Henri VI ; et son frère conspirerait pour attenter à la sienne?

— Les saints m'en préservent! s'écria Isabelle, pouvez-vous si mal interpréter la pureté de mes intentions? Comment, George, pouvez-vous croire que votre femme, la fille de Warwick, nourrisse la pensée d'un assassinat? Non, assurément; l'avenir qui s'ouvre devant vous est pur et sans tache. Mais Édouard peut-il régner? Abandonné des barons, lassant même la longue et crédule affection de mon père, odieux à toutes les

communes, excepté à Londres, la ville du luxe et de la mollesse, comment voulez-vous qu'il règne? Et alors, quel choix reste-t-il? Aucun..... Sinon Henri de Lancastre ou George d'York.

— S'il en était ainsi... dit le faible duc, puis il ajouta en balbutiant, croyez-moi, Warwick ne médite pas de semblables changements en ma faveur.

— Le temps mûrit vite les choses, répondit Isabelle. Mais écoutez, on baisse le pont-levis pour nos hôtes. »

CHAPITRE VIII

Les anciens avaient raison de donner à la déesse de l'éloquence une couronne.

La comtesse de Warwick se tenait debout sur le seuil de la porte qui, placée au côté intérieur du large quadrangle, conduisait aux appartements particuliers de la famille; à la tête de l'escorte imposante qui s'avançait en rangs sous la sombre arcade du porche, parut le comte sur son noir destrier, et près de lui le jeune roi.

De l'endroit même où elle se trouvait, la *châtelaine* inquiète put voir l'air sombre et morose avec lequel Édouard regardait les épaisses murailles de la forteresse et les bastions garnis des piques et des casques des hommes d'armes qui contemplaient au-dessous d'eux le cortége dans le silence de la discipline militaire.

« Ah! chère Anne, dit-elle tout bas à sa plus jeune fille qui se tenait à ses côtés, à quoi servent les femmes dans les querelles des hommes? Si nos sourires avaient seulement le pouvoir de guérir les blessures qu'un mot d'outrage peut faire à un cœur orgueilleux! »

Anne émue et touchée par les paroles de sa mère, et curieuse de voir celui qui occupait le trône du prince qu'elle aimait, s'approcha plus en face, et soudain le roi ayant tourné la tête rencontra son regard ardent et son frais visage.

« Qui est cette belle jeune fille, cousin Warwick? demanda le roi.

— Ma fille, sire.

— Ah! votre cadette! je ne l'avais pas vue depuis son enfance. »

Édouard arrêta son cheval, et le comte, sautant à terre, vint tenir l'étrier du roi pour l'aider à descendre, mais son visage était sévère et triste.

« Je tenais à être le premier, sire, dit-il d'un ton un peu affecté et comme pour s'excuser lui-même de sa condescendance à faire les honneurs de Middleham au fils du duc Richard.

— Votre souverain, milord comte, ajouta Édouard avec non moins de fierté; et s'appuyant légèrement sur l'épaule de Warwick, il descendit lentement de cheval.

— Levez-vous, madame, dit-il en relevant la comtesse qui s'était mise à genoux, et vous aussi, belle demoiselle. Pardieu, nous portons envie à celui qui a mis devant vous genou en terre! » Et en parlant ainsi, il prit avec une grâce toute royale la main de la comtesse, et ils entrèrent dans la grande salle pendant que les musiciens, de la galerie, saluaient l'arrivée du roi par leurs fanfares éclatantes.

L'archevêque, qui avait suivi de près Warwick et le roi, dit alors tout bas à son frère :

« Pourquoi Édouard veut-il haranguer les capitaines?

— Je ne sais.

— Pendant la marche, il s'est montré familier avec plusieurs d'entre eux.

— La familiarité avec un casque d'acier convient mieux à un roi que le laisser-aller des plaisirs avec un sale bonnet plat.

— Vous ne craignez point qu'il séduise les vassaux de l'Ours-Blanc?

— Autant vaudrait craindre qu'il ne détournât les étoiles de leur révolution autour du soleil. »

Pendant qu'ils échangeaient ces quelques mots, la comtesse conduisit le roi à un trône, élevé sur une estrade, et à côté duquel se trouvaient placés deux siéges d'honneur; au même moment le duc et la duchesse de Clarence descendirent. Le roi les empêcha de se mettre à genoux et embrassa Isabelle sur le front, d'un air indifférent et grave.

« Ainsi donc, noble dame, je fais compliment à la duchesse de Clarence de son entrée dans la famille royale d'Angleterre. »

Sans attendre de réponse, il monta s'asseoir sur le trône; Isabelle et son mari occupèrent les deux fauteuils d'honneur.

Le roi ayant fait un geste, la comtesse et Anne se placèrent sur des siéges moins élevés, mais encore sur l'estrade. Puis, comme Édouard était assis, la salle se remplit peu à peu de lords et de chevaliers qui commandaient la suite de Warwick, et le comte et l'archevêque se tinrent debout au milieu d'eux, gardant le silence, l'un armé de pied en cap et appuyé sur son épée, l'autre les bras croisés dans sa longue robe.

Le roi promena son regard clair, ferme et majestueux sur cette assemblée martiale, digne d'être le conseil de guerre d'un monarque plutôt que d'un homme enrôlé lui-même sous la bannière d'un roi! Leur silence, leur discipline, l'éclat de leurs armures, l'éclat plus grand encore de leurs noms illustres, contrastaient péniblement avec le petit camp mutiné d'Olney, et les recrues mécontentes et inexpérimentées d'Anthony Woodville. Mais Édouard, dont le maintien, l'extérieur et le regard proclamaient hautement l'homme qui se reconnaît le droit de commander à tous, ne laissa pas deviner à ceux qui l'entouraient l'orgueil superbe, le ressentiment cruel qui gonflaient son cœur. Toujours assis, il leva sa main gauche pour commander le silence. et de sa main droite il remit sur son front sa toque ornée de plumes

« Milords et messieurs, dit-il (en s'arrogeant tout d'un coup sans façon le droit de prononcer cette allocution solennelle), nous avons demandé à notre hôte la permission de vous adresser quelques paroles; de ces paroles qu'un roi aime à prononcer, et qui ne blessent jamais les oreilles d'un loyal sujet. Au milieu de ces graves circonstances où la fortune chancelle, nous n'avons pas besoin, nobles dames, de nous excuser de parler de guerre devant vous à des chevaliers qui ont juré de défendre nos filles et nos femmes. Les filles et la femme de notre cousin Warwick ont trop de sang de héros dans les veines pour pâlir en voyant des héros.

« Compagnons d'armes, nous avons jusqu'ici marché vers l'ennemi sur les frontières sans avoir dégainé l'épée, sans avoir lancé une seule flèche. Nous croyons que la bénédiction du ciel est descendue sur la tête de votre roi légitime et que la trompette de l'ange gardien retentit devant ses pas, annonçant la victoire qui lui est réservée. Ici, dans cette salle du comte de Warwick, notre lieutenant général, nous vous remercions du courage que vous avez montré, et de vos loyaux services. Et ici même, comme il sied à un roi, nous nous promettons tous les honneurs qu'un *roi seul* peut dignement accorder. »

Il s'arrêta et son œil perçant alla d'un chef à l'autre, puis il reprit :

« Nous sommes informé que certains lords égarés et traîtres à leurs devoirs se sont joints à la Rose de Lancastre, quiconque sera convaincu de cette félonie sera condamné à perdre la vie et ses titres de noblesse. Ses biens et ses dignités seront destinés à enrichir et à anoblir ceux qui auront combattu pour moi. Puisse le ciel me donner assez d'ennemis pour récompenser tous mes amis! A tout baron qui reconnaîtra Édouard IV comme roi, non pas comme un roi purement nominal, roi de festin et de plaisir, mais roi guerrier, marchant au combat à la tête de ses troupes, je m'engage à donner une nouvelle ba-

ronnie; à chaque chevalier un nouveau fief; à chaque yeoman un acre de terre; à chaque soldat un an de paye. Que puis-je faire de plus? Je vous le demande à tous; s'il y a moyen de faire davantage, je vous permets de le dire. Car si mes domaines d'York sont grands, mon cœur l'est bien davantage. »

Un murmure approbateur et respectueux circula dans les rangs. Ces guerriers sentaient, malgré leur dévouement au comte, la présence d'un monarque parmi eux.

« Eh bien! qu'en dites-vous? nous sommes mûrs pour la gloire, nous resterons trois jours à Middleham chez notre noble sujet qui nous donne l'hospitalité.

— Trois jours, sire, répéta Warwick d'un ton de suprise.

— Oui, et pour ce délai, beau cousin, et vous milords et messieurs, voici ma raison : j'ai dépêché sir William, lord de Hastings, au duc de Glocester avec l'ordre de nous rejoindre ici. »

L'archevêque tressaillit, mais il reprit tout à coup son air de placide gravité.

« J'ai envoyé dire aussi à lord Montagu, comte de Northumberland, de rassembler tous les vassaux de notre comté d'York. Semblables à trois fleuves qui débouchent dans l'Océan, nos trois armées se rencontreront pour s'élancer toutes ensemble sur le champ de bataille. Sachez, messieurs, que le roi entend n'être redevable de son royaume et de son honneur à personne, pas même au comte de Warwick, qu'il n'admettra que comme son compagnon de guerre. Si vous prenez les armes au nom de Warwick et non au mien, j'y consens; je lui envie la possession de tels amis, mais je veux avoir une armée à moi; je veux montrer à mes soldats anglais comment un Plantagenet combat pour sa couronne. Messieurs, vous pouvez allez prendre quelque repos. Dans trois jours nous nous mettrons en marche! Et s'il en est parmi vous qui connaissent dans ce beau royaume un homme, qu'il appartienne ou à York ou à Lancastre, plus capable de commander à de braves sujets que celui qui vous parle en ce moment, je leur dirai : « Tournez bride et laissez-nous. » Que les tyrans et les lâches aient recours à la force pour recruter des soldats, ma couronne à moi me vient des cœurs de mes sujets. Je ne veux régner que par leur amour... ou qu'ils me pleurent si je tombe! Que Dieu et saint Georges me protégent, comme je dis la vérité! »

Lorsque le roi eut cessé de parler, il se découvrit la tête et baisa la croix de son épée. Un frémissement circula dans l'auditoire. Il y en avait beaucoup parmi les assistants qui n'aimaient pas Édouard et auxquels l'influence seule de Warwick avait pu faire prendre les armes. Mais lorsqu'ils eurent entendu cette allocution remplie de sentiments élevés et vraiment dignes d'un roi, rien ne peut donner une idée de l'effet produit

par ces paroles qui empruntaient encore plus de force à la voix et à l'attitude de l'orateur. Il n'y eut plus qu'un seul sentiment dans ces poitrines bardées de fer; c'était le sentiment d'une fidélité enthousiaste et d'une admiration qui allait presque jusqu'à l'attendrissement.

Lorsque le roi éleva la croix de son épée, toutes les lames sortirent du fourreau et brillèrent en l'air; les drapeaux couverts de poussière s'agitèrent comme sous le souffle d'un vent violent, quand, au milieu du cliquetis des armes, retentirent de tous cotés les cris : « Vive Édouard IV! vive le roi! »

La douce comtesse, malgré tout ce qu'avait d'émouvant cette scène dramatique, tenait ses yeux inquiets fixés sur Warwick. La physionomie de ce dernier, sur laquelle retombaient les noires plumes de son casque dont la visière était levée, ne laissa paraître aucun des sentiments de son âme. Ses filles, au contraire, étaient en proie à une vive émotion : car Isabelle n'était pas assez aveuglée par son ambition pour ne pas reconnaître la puissance et la majesté toute royale d'Édouard, qui brisait pour le moment ses espérances. Était-ce bien là cet homme qu'elle déclarait incapable de régner? était-ce bien là l'homme qui abdiquerait spontanément? était-ce bien là enfin l'homme auquel George de Clarence pouvait succéder sans crime? Non! dans Édouard IV, c'était Édouard Ier et Édouard III qui avaient parlé. Le lion indomptable des augustes Plantagenets avait secoué sa crinière et lancé les éclairs de ses yeux. La même conviction, mais avec des sentiments plus tendres et d'une mélancolie plus sainte, s'était emparée du cœur de la jeune Anne; elle voyait, comme pour la première fois, clairement devant elle l'ennemi imposant contre lequel son prince bien-aimé, son prince malheureux, avait à lutter pour obtenir le trône. En contraste avec cette taille qui n'appartient qu'à la première jeunesse de l'homme; en contraste avec ce géant en force et ce dieu en beauté, elle voyait s'élever la délicate et triste figure d'un enfant qui, dans la solitude de l'exil, unissait au milieu de ses rêves, son sceptre et sa fiancée. Par un de ces mystères que le magnétisme cherche à expliquer, la crainte qu'Anne ressentit au milieu de ces vives et fortes émotions et des frissons qui parcoururent tout son être, prit à ses yeux les proportions d'une prophétie fatale. Du sol qui paraissait se mouvoir, elle crut voir sortir des flots de sang; l'image de son jeune prince, enchaîné, sans amis, était devant le trône de ce roi guerrier; au milieu de ces innombrables épées qui avaient brillé en l'air, elle crut voir une lame meurtrière dirigée contre l'héritier des Lancastres : cette lame descendait, descendait!... A la vue de ce spectre évoqué par son imagination, elle fut saisie d'une terreur subite, et avant que le dernier hurrah eût envoyé son écho sonore au plafond lambrissé de la salle, elle tomba de son

siége sur le sol, sans couleur, privée de sentiment, comme un cadavre.

Ce n'était pas sans dessein que le roi avait permis, par une singulière exception, que des femmes assistassent à cette assemblée guerrière. D'abord il n'ignorait pas les sentiments ambitieux d'Isabelle; ensuite il comptait réveiller l'affection que lui avait montrée dans son enfance la comtesse, qui passait pour avoir une extrême influence sur son époux. Mais ce qu'il voulait surtout, en admettant les femmes, c'était d'éviter toute espèce de discussion, toute espèce de question. En un mot il voulait laisser produire tout son effet à son éloquence pour laquelle, parmi ses contemporains, il n'avait de rival que Glocester. Il se leva donc et, au moment où il répondait par de majestueux saluts à l'acclamation des guerriers, ses yeux se retournèrent du côté des dames, et il fut le premier à s'apercevoir de l'évanouissement de la belle Anne.

Avec ce tendre empressement qui caractérisait sa galanterie, il descendit promptement de son trône et souleva de ses bras robustes ce corps inanimé. Lorsqu'il se pencha sur la jeune fille, ses yeux furent si singulièrement frappés de la beauté de cette figure, malgré sa pâleur mortelle et son immobilité, qu'en ce moment un frisson subit parcourut toutes les fibres de son cœur, toujours aussi sensible au charme de la beauté que la harpe éolienne au souffle du zéphir.

« C'est la chaleur qui lui aura fait mal, milady, pas autre chose, dit le roi à la comtesse alarmée. J'espère que l'intérêt que ma belle cousine porte aux maisons de Warwick et d'York *jusqu'ici* liées ensemble....

— Puissent-elles l'être toujours! » dit Warwick qui, en voyant l'état de sa fille, s'était promptement approché de l'estrade. Ému par ces paroles du roi, par son dernier discours, par les dangers qui menaçaient le trône et par la tendresse qu'il venait de montrer à sa fille bien-aimée, Warwick, oubliant son ressentiment et l'étiquette, tendit au monarque sa main gantée de fer. Édouard, après avoir remis Anne entre les bras de sa mère, saisit avec la franchise d'un soldat la main que lui tendait Warwick, et, avec cette présence d'esprit qui le caractérisait, même au milieu des émotions les plus vives, il s'avança sur le bord de l'estrade, en tenant toujours la main de Warwick couverte d'acier dans la sienne toute nue et toute brillante de joyaux; et, s'adressant aux principaux officiers qui s'étaient groupés en avant, à l'occasion de l'accident de la fille de Warwick, et qui criaient :

« Voyez! Warwick et Édouard se tenant par la main comme ils étaient le jour où les clairons sonnèrent la charge à Touton. Quelles épées, forgées sur une enclume humaine, pourront briser ce lien! »



Aussitôt tous les genoux fléchirent et Édouard vit avec une joie triomphante que cette noblesse réunie d'abord pour faire honneur au comte n'avait plus d'hommages que pour son roi.

CHAPITRE IX

Confidences conjugales et amour. Le comte et le prélat. Le prélat et le roi. Plans, ruses. Naissance d'une noire pensée destinée à éclipser un soleil.

Pendant que, pour se préparer au banquet, Édouard, suivant la coutume classique du temps, se reposait de ses fatigues morales et physiques, dans le bain de l'hospitalité, l'archevêque se rendait au cabinet de son frère.

« Mon frère, dit-il en se jetant avec une certaine vivacité sur l'unique siége que contenait le cabinet, d'ailleurs magnifique; quand vous m'avez quitté pour aller trouver Edouard au camp d'Anthony Woodville, de quoi étions-nous convenus?

— Je ne m'en souviens pas, répondit le comte qui, ayant déposé son armure et congédié ses écuyers, s'appuyait contre la muraille tout rêveur, encore en habits de fête, à l'exception du court et brillant surcot posé sur le tabouret.

— Vous ne vous souvenez pas? réfléchissez! Avez-vous amené ici Édouard comme hôte ou comme prisonnier? »

Le comte fronça le sourcil.

« Comme prisonnier, archevêque! »

Le prélat le regarda avec un froid sourire.

« Warwick, vous qui ne voudriez tromper personne, vous cherchez, en ce moment, à vous tromper vous-même. »

Le comte recula et son mâle visage pâlit légèrement. Le prélat reprit :

« Vous avez emmené Édouard de son camp et vous l'avez éloigné de ses troupes; vous l'avez placé au milieu de votre suite; vous l'avez conduit, malgré son dépit et sa colère, dans cette forteresse inexpugnable; et maintenant vous vous arrêtez, étonné de la grandeur de votre captif; on dirait un homme qui a fait entrer un tigre chez lui, ou une araignée qui a pris un frelon dans sa toile....

— Révérend frère, dit le comte avec calme, vous autres gens d'Eglise, vous ne savez pas ce qui se passe dans le cœur de ceux qui sentent vivement et ne connaissent pas la ruse.

Quand j'ai appris que le roi avait fui près des Woodville, qu'il était sur le point de violer la promesse faite en son nom aux communes révoltées, j'ai juré qu'il dégagerait ma parole et la sienne, ou que je quitterais à jamais son service. Et ici, dans ces murs qui ont abrité son enfance, j'ai espéré, j'espère encore pouvoir faire un dernier appel à sa droite raison.

— Malgré tout cela, vos contemporains et l'histoire considèreront Édouard comme votre prisonnier.

— Aux yeux de mes contemporains, mes paroles et mes actions se justifieront d'elles-mêmes. Quant à l'histoire, laissons les clercs et les savants s'amuser de tous ses mensonges écrits sur du parchemin. Celui qui a été acteur dans l'histoire méprise ces hommes de robe qui, assis à leur aise dans leur cloître, écrivent ce qu'ils ne connaissent pas. »

Le comte s'arrêta, puis reprit ainsi :

« J'avoue cependant que j'avais mon projet. Je voulais convaincre le roi du peu de secours qu'il trouverait au milieu de la tempête dans ces lords parvenus. Je voulais lui montrer qu'il ne tient sa couronne que des barons et du peuple.

— Je reconnais bien là lord Warwick.

— Peut-être suis-je la personnification des nobles et du peuple à la fois; mais je n'ai en vue, dans tout cela, que le salut du roi. Ah! le vaillant prince! comme il s'est bien comporté aujourd'hui!

— Oui, ma foi, en te dérobant tous les cœurs qui te sont dévoués.

— Et, vive Dieu! c'est peut-être le moment où je l'ai le plus aimé. Il me semble que c'est pour un jour comme celui-ci que j'ai élevé sa jeunesse et conquis sa couronne. O prêtre, prêtre! tu te méprends sur ma conduite. Je suis brusque, emporté, fier, prompt dans mes actions. Je n'aime pas à plier le genou devant un homme parce qu'on l'appelle roi, si sa vie est perverse, s'il ment à ses engagements. Mais qu'Édouard soit toujours comme il s'est montré aujourd'hui, et je saluerai en lui un souverain qu'un baron peut vénérer, et un soldat servir. »

Avant que l'archevêque eût eu le temps de répondre, la porte s'ouvrit doucement et la comtesse parut. Warwick sembla joyeux de cette interruption; il se retourna vivement :

« Comment va ma fille? lui demanda-t-il.

— Elle est revenue de cet étrange évanouissement et est toute prête à te sourire quand tu viendras la voir. Oh! Warwick, tu es réconcilié avec le roi?

— Cela te réjouit donc, ma sœur, dit l'archevêque.

— Assurément. N'est-ce pas à l'honneur de mon seigneur et maître?

— Puisse-t-il le trouver ainsi! dit le prélat, et il quitta la chambre.

— Mon frère le prêtre est irrité, dit le comte en souriant. C'est grand dommage qu'il ne soit pas né marchand, il aurait fait de fameuses affaires. En vérité, si nos prêtres brûlent les juifs, c'est par envie. Ah! *m'amie*, comme te voilà belle aujourd'hui! il me semble que les joues même d'Isabelle sont moins roses que les tiennes. »

Puis le guerrier, attirant doucement sa femme vers lui, lui promena la main sur sa chevelure et lui baisa affectueusement le front.

« Ma lettre t'a contrariée, je le sais, car tu aimes Édouard, et tu ne blâmes pas mon amour pour lui. Il est vrai qu'il m'a trompé et que j'ai pris un moment une fatale détermination : je n'en voulais pas à sa couronne, mais j'avais l'intention de l'abandonner à sa destinée et de résigner mes fonctions dans cette salle même. Mais son langage, ses regards m'ont fait croire que je voyais la figure de sa mère, que j'entendais la voix de son chèr père : alors le passé s'est évanoui, ma colère m'a abandonné. Puisque je n'ai pas de fils, pourquoi ne serait-il pas le mien? La voix du comte tremblait, des larmes mouillaient ses yeux noirs.

— Parle ainsi à Isabelle, cher époux! car je crains l'exaltation de son orgueil.

— Ah! si Isabelle eût été sa femme! »

Il s'arrêta : il allait se retirer. Puis, comme s'il lui tardait de se soustraire à de pénibles souvenirs, il ajouta : « Et maintenant, ma tendre amie, que ces doigts délicats qui m'ont si souvent attaché ma cotte de mailles, placent aujourd'hui sur ma poitrine cet insigne de Saint-Georges : et s'il me revient à l'esprit de tristes pensées, je me rappellerai que le jour où je le portais pour la premiére fois, Richard d'York disait à son jeune Édouard : Enfant, si jamais dans les temps de trouble et d'orage tu désires savoir tout ce qu'il y a de sûreté dans un cœur qui n'a jamais connu le mensonge, tu n'auras qu'à regarder cette étoile! »

Pendant le banquet, le roi, qui n'avait à sa table que le duc de Clarence et la famille du comte, fut gracieux pour tout le monde ce jour-là; et particuliérement pour lady Anne; car il attribuait l'indisposition subite de la jeune demoiselle à une cause flatteuse pour lui : la beauté de la fille du comte, qui avait, à part l'expression avantageuse de sa jeunesse, quelque ressemblance avec la beauté de la reine, était précisément de celles pour lesquelles il avait le plus d'admiration. Il y avait un certain charme même dans sa timidité et dans la réserve craintive avec laquelle elle lui répondait : car semblable en ce point à beaucoup d'hommes d'un caractére impérieux et d'une volonté opiniâtre, il préférait voir dans la femme de la faiblesse même, plutôt que de l'énergie et de la résolution : telle était peut-être

la cause de son indifférence pour la beauté plus éblouissante d'Isabelle. Après le repas, les nombreuses demoiselles, nobles et belles, qui contribuaient à augmenter le royal cortège de la comtesse, se rassemblèrent dans la longue galerie située au troisième étage du château, et qui servait de salon d'honneur. La danse commença, mais Isabelle s'excusa de ne pouvoir danser la pavone, et le roi offrit la main à la mélancolique lady Anne, qui parut accepter à contre-cœur.

La fière Isabelle, qui n'avait jamais pardonné à Édouard de l'avoir refusée en mariage, éprouva un ressentiment plus profond encore, quand elle vit l'admiration qu'il montrait visiblement pour sa sœur. Comme elle conversait à l'écart avec l'archevêque, celui-ci, grâce à sa finesse et à sa pénétration, lui tira facilement des lèvres l'aveu d'une ambition qui dépassait encore la sienne. Il ne l'encouragea ni ne la dissuada. A ses yeux, il y avait encore des choses plus impossibles que l'avénement de Clarence au trône; mais c'était un homme qui ne conspirait jamais, excepté pour lui-même et pour l'Eglise.

La fête allait se terminer; le comte avait fait les honneurs de son château avec cette exquise courtoisie qui charmait ses inférieurs et qui ne ressemblait guère à la fierté qu'il montrait à ses égaux : en ce moment, le prélat s'approcha de lui et lui dit tout bas à l'oreille : Édouard est de bonne humeur, ne laissons pas échapper l'occasion. Veux-tu te reposer sur moi du soin de terminer tous vos différends, avant qu'il s'endorme? Deux orgueilleux ne peuvent se rapprocher sans la médiation d'un caractère plus conciliant.

« Tu as raison, dit Warwick en souriant, et même ce qui est à craindre, c'est que, loin d'être entêté, je ne fasse trop de concessions. Mais fais-y bien attention, tout ce que je demande, c'est qu'il soit fait honneur à ma parole et que l'on garde la foi donnée à cette armée que j'ai dispersée au nom du roi.

— *Tout* ce que tu demandes! murmura le prélat en s'en allant, mais c'en est plus qu'il n'en faut pour vous brouiller tous deux, et moi, je n'ai rien à y gagner. »

Le comte et l'archevêque accompagnèrent le roi jusqu'à sa chambre, et lorsqu'on eut servi à Édouard les derniers rafraîchissements, le comte lui dit avec le plus franc sourire :

« Sire, nous avons encore des affaires à arranger; avec qui voulez-vous vous entendre pour cela? avec moi ou avec l'archevêque.

— Oh! avec l'archevêque, sans aucun doute, beau cousin! s'écria Édouard avec la même franchise, car si nous restons seuls tous les deux, que les saints nous protégent! Quand le caillou et l'acier viennent à se heurter, l'étincelle jaillit et le feu peut prendre à la maison. »

Le comte sourit de la candeur et soupira de la légèreté de la

réponse du roi, puis il quitta la chambre sans ajouter un mot. Le roi, resserrant autour de lui sa large robe de chambre, se jeta sur son magnifique couvre-pieds, et s'y couchant nonchalamment de toute sa longueur, il fit signe au prélat de s'asseoir au pied du lit. L'archevêque obéit. Alors Édouard se souleva sur son coude, et, à la lueur de sept flambeaux gigantesques placés dans des candélabres d'argent massif, le prêtre et le roi se regardèrent fixement et gravement, l'un l'autre, sans parler.

Enfin Édouard partant de son meilleur, de son plus franc, de son plus sonore éclat de rire : « Avouez, dit-il, cher cousin, que nous ressemblons tous les deux à deux habiles maîtres d'escrime : chacun a peur de se découvrir en commençant l'attaque.

— Certes, dit l'archevêque, Votre Grâce exagère l'opinion favorable que j'ai de moi-même, en pensant que j'oserais me croire à la hauteur d'un si glorieux duel. S'il y avait quelque dispute entre nous, il ne me resterait plus qu'à découvrir ma poitrine. »

La lèvre du roi se plissa comme d'un rire moqueur; mais cette espèce de sourire fut bientôt remplacé par une dignité grave. « Laissons là les paroles, dit-il, et venons au fait. George, Warwick est mécontent de ce que je ne veux pas abandonner les parents de ma femme; et vous, avec plus de raison, de ce que je vous ai repris les sceaux du chancelier...

— Pour ce qui me concerne, je répondrai humblement que Votre Grâce est dans l'erreur. Je n'ai jamais convoité d'autres honneurs que ceux de l'Eglise.

— Ah! vraiment? dit Édouard, en examinant de son œil fin et pénétrant le visage doucereux du jeune prélat. Maintenant je commence à comprendre. En quoi ai-je offensé l'Église? Ai-je trop laissé dormir la loi contre les Lollards? Dans ce cas, c'est Warwick qu'il faut blâmer.

— Au contraire, Sire, différent en cela des autres prêtres, j'ai toujours pensé que cette persécution n'était pas un remède contre le schisme. Ne soufflons pas sur un feu qui s'éteint. Je suis plutôt porté à croire que des rigueurs exagérées ont récemment encore, non moins que les arcs et les lances des Lollards, contribué au dernier soulèvement. Milady, la mère de la reine, injustement accusée de sorcellerie, a cherché à se justifier, et peut-être avec trop de zèle, en excitant Votre Grâce contre ce géant invisible qu'on appelle l'hérésie.

— Continuons, dit Édouard. Ce n'est donc pas d'indifférence à l'Église que vous m'accusez. Serait-ce de négligence à l'égard des gens d'Église? Ah! ah! vous et moi, tout jeunes que nous sommes, nous connaissons les couleurs qui composent ce monde bigarré. Archevêque, j'aime une existence agréable; si

votre frère et ses amis consentent à me laisser cela, qu'ils prennent le reste. Mais, comme je le disais, venons-en au fait. Je ne puis bannir les parents de ma femme, mais je veux resserrer encore davantage les liens qui unissent votre maison à la mienne. J'ai une fille qui, à défaut d'héritier mâle, me succèdera au trône. Je désire la fiancer à votre neveu, au fils de mon bien-aimé Montagu. Ils sont encore enfants, mais leur âge s'accorde assez bien. A mon retour à Londres je nommerai duc de Bedford le jeune Nevile, titre qui jusqu'ici a été réservé à la race royale. Que ce soit un gage de paix entre la mère de la reine qui porte ce même titre et la maison de Nevile à laquelle il passera. »

Les joues de l'archevêque rougirent d'un orgueilleux plaisir; il inclina la tête et allait répondre; mais Édouard sans lui en laisser le temps continua :

« Warwick est déjà si haut que, par ma foi, sauf ma place sur le trône, je n'ai plus de degrés à lui faire monter, et, vérité de Dieu, j'aimerais mieux être lord Warwick que le roi d'Angleterre; quant à vous, écoutez-moi : notre seul cardinal anglais est vieux et maladif; quand il s'endormira dans le sein d'Abraham, quel autre que vous réunira les suffrages du sacré collége? Vous savez que je suis assez en faveur auprès du souverain pontife. Disposez de moi à votre gré. Maintenant, George, sommes-nous amis? »

L'archevêque baisa la gracieuse main qui lui était tendue, et tout surpris de voir, comme par enchantement, tous ses plans détruits par la soudaine réalisation de ses espérances, sa voix, sous l'influence d'une émotion réelle, ne put que balbutier quelques mots, lorsqu'il voulut exprimer sa reconnaissance. Mais tout à coup il s'arrêta, son front s'assombrit, et, au souvenir amer de la franche et rude susceptibilité de son frère :

« Hélas! mon souverain, dit-il, dans tout cela il n'y a rien qui puisse satisfaire notre hôte opiniâtre.

— Par saint George et par la tête de mon père! s'écria Édouard, rougissant de colère et se dressant sur ses pieds, que veut donc cet homme?

— Vous savez, répondit l'archevêque, que l'orgueil de Warwick ne se réveille que lorsqu'il croit son honneur compromis. Malheureusement il pense s'être engagé, avec le consentement de Votre Grâce, à l'égard des insurgés d'Olney, à obtenir honorablement le renvoi des Woodville. Si cela ne lui est accordé, je crains bien qu'il ne rejette toutes les conditions, et que l'amitié envers vous et lui ne soit plus qu'un vain mot. »

Édouard traversa la chambre en trois pas, s'arrêta en face de l'archevêque, puis, lui mettant ses deux mains sur les épaules, il lui dit en le regardant fixement :

« Répondez-moi franchement, suis-je prisonnier ou non dans ce château ?

— Non, Sire.

— Prêtre, vous me trompez. J'ai été amené ici contre ma volonté. Je suis presque sans gardes. Je suis à la merci du comte; cette chambre peut être mon tombeau et cette couche mon linceul.

— Sainte mère! Pouvez-vous penser cela de Warwick, Sire? vous me glacez de terreur.

— Eh bien! alors, si je refuse de satisfaire l'orgueil de Warwick, et que je dédaigne d'abandonner de fidèles serviteurs à d'insolents rebelles, que fera Warwick? Parlez, archevêque.

— Je crains, Sire, que Warwick ne résigne toutes ses fonctions civiles et militaires; je crains que cette belle armée qui dort maintenant au dedans et au dehors de ces murs ne disparaisse, et que Votre Altesse ne se trouve seule au milieu d'hommes nouveaux, en face de tout le pays mécontent. »

La main ferme d'Édouard trembla. Le prélat continua avec un sourire caustique :

« Sire, Anthony Woodville, maintenant lord Rivers, vous a délivré de toute espèce d'embarras. Nul doute que lord Dorset et ses parents ne soient assez loyaux chevaliers pour tenir la même conduite. La duchesse de Bedford se conformera au décorum en se retirant dans la vie privée pour passer dans le deuil le temps de son veuvage. Lorsqu'une année sera écoulée, ces nobles personnages pourront reparaître à la cour. Votre parole et la volonté du comte auront au moins été exécutées.

— Je vous comprends, dit le roi en souriant à demi; mais j'ai mon orgueil comme Warwick a le sien; cette concession ne peut qu'humilier celui qui la fait.

— J'ai réfléchi aux moyens de tout arranger, sans humilier personne. La mère de Votre Altesse est tendrement aimée de Warwick et vénéré de tout le monde. Depuis votre mariage, elle a vécu loin des affaires. En sa qualité de proche parente du comte, intéressée comme elle l'est à tout ce qui concerne Votre Grâce, elle sera une médiatrice convenable dans tous les différends. Qu'on soumette la question à son arbitrage.

— Prélat rusé que vous êtes! vous savez la haine que mon orgueilleuse mère porte aux Woodville, par conséquent vous connaissez d'avance sa décision.

— Peut-être; mais au moins Votre Grâce s'épargnera toute humiliation pénible.

— Warwick y consentira-t-il?

— Je l'espère.

— Prenez des renseignements là-dessus, et vous me les communiquerez. En voilà assez pour ce soir. »

Édouard resta seul et son esprit se mit à parcourir rapidement le champ d'action ouvert devant lui.

« J'ai à moitié conquis les soldats du comte, pensait-il; mais je perdrais tout le terrain que j'ai gagné dans leur affection, s'ils savaient que ces malheureux Woodville ont été la cause d'une seconde rupture entre nous. Certes les Lancastriens relèvent énergiquement la tête, certes les circonstances présentes demandent des ménagements et du calme, et cependant ces pauvres gentilshommes m'aiment comme je désire être aimé; ils ne m'étreignent pas comme l'ours de ce comte intraitable. Comment cet homme rébarbatif a-t-il fait pour avoir une si jolie fille? Anne, douce créature, j'ai surpris ses yeux souvent fixés sur moi; il y avait dans ce regard une tendre timidité que mon cœur palpitant n'osait interpréter. Oui, vraiment, voilà bien quatre semaines que j'ai passées sans entendre un soupir de femme! Faut-il s'étonner qu'un si beau visage me rende fou d'amour? Si Warwick la prenait pour son ambassadeur encore!... Je sens que ce serait fait des Woodville. Ces hommes-là ne savent pas me conduire, et pourtant Dieu merci cette tâche est facile aux femmes. »

En terminant ce soliloque il se mit à rire gaiement. Puis il éteignit les flambeaux; mais le sommeil ne vint pas visiter sa couche. Après s'être tourné, retourné pendant quelque temps, cherchant en vain à dormir, il se leva et ouvrit sa fenêtre pour rafraîchir l'atmosphère échauffée par la lumière des flambeaux. A une autre fenêtre, dans une tourelle qui faisait saillie sur le bâtiment, au-dessous de la tour où se trouvait sa chambre, le roi aperçut une lumière solitaire qui brûlait encore. Une lumière à pareille heure le surprit fort. « C'est peut-être, se dit-il, ce rusé de prélat. L'astuce ne dort jamais. » Mais un examen plus attentif lui montra la figure même qui avait chassé son sommeil. Au-dessous de sa fenêtre à moitié ouverte il vit le charmant profil de lady Anne. Elle était penchée, et, grâce à la clarté de la lune et à celle de la lampe qui brillait dans sa chambre, il vit distinctement qu'elle pleurait. « Anne, murmurait l'amoureux monarque, que je voudrais être à côté de toi pour essuyer ces larmes avec un baiser! » Au moment où ce souhait profane passait sur ses lèvres, la jeune fille se leva. Sa jolie main, qui semblait presque transparente à la clarté de la lune, ferma la fenêtre, et, quoique la lumière brillât encore quelques instants avant de laisser les sombres murailles du château sans autre signe de vie que le pas des sentinelles, Anne ne reparut plus.

« Folie, folie, folie! murmura le roi. Cette race des Nevile m'est fatale de toute manière, par la haine ou par l'amour! »

LIVRE HUITIÈME

LE DERNIER LIEN ENTRE LE FAISEUR DE ROIS ET LE ROI SE BRISE

CHAPITRE PREMIER

Lady Anne à la cour.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis les derniers évènements. L'orage suspendu au-dessus des destinées du roi Édouard était dissipé pour le moment, et cependant des nuages épars obscurcissaient encore l'horizon; le comte de Warwick avait battu les Lancastriens sur la frontière, et leur chef avait péri sur l'échafaud, mais la vaillante épée d'Édouard n'avait pas brillé dans la bataille. Enchaîné par un attrait plus puissant que celui du combat, il était resté tranquille à Middleham pendant que Warwick conduisait son armée à York. Quand le comte arriva à la capitale du duché héréditaire d'Édouard, l'habile et actif Hastings ayant appris, même avant son arrivée au camp du duc de Glocester, l'apparente captivité d'Édouard et sa marche à Middleham, avait jugé à propos de s'arrêter à York, et de convoquer à la hâte tous les chevaliers et tous les barons que leur amour pour le roi, ou leur jalousie contre Warwick pourrait rassembler. On s'accordait à dire qu'Édouard était retenu contre son gré à Middleham, et Hastings, dès l'arrivée de Warwick à York, demanda sévèrement au comte de démentir ces bruits. Le comte, pour se disculper d'un soupçon qui entravait tous ses mouvements militaires, dépêcha lord Montagu à Middleham. Celui-ci revint, non-seulement avec le roi, mais avec la comtesse et ses filles qu'Édouard, sous prétexte de prouver la sincère amitié qui existait entre Warwick et lui, amenait avec sa suite. L'arrivée du roi à York calma les différends. Mais Édouard laissa Warwick marcher seul contre l'ennemi, et ce fut seulement après la victoire décisive qui

laissa pour un temps son royaume sans ennemi déclaré, qu'il revint à Londres.

Ce fut là que le comte, d'après l'avis de ses amis, se rendit aussi; et dans une assemblée de pairs, convoquée dans ce but, il daigna réfuter les bruits que faisaient circuler ses ennemis, et auxquels le vulgaire ajoutait foi, sur sa connivence avec l'insurrection populaire et la captivité du roi à Middleham. Puis, d'après le conseil de l'archevêque, eut lieu une entrevue solennelle entre les chefs des maisons d'York et de Warwick, dans laquelle la mère du roi, jadis la belle rose de Raby, joua le rôle de médiateur et d'arbitre. La promesse faite aux communes par le comte, à Olney, fut ratifiée. Édouard consentit à l'exil temporaire des Woodville, quoique le brave Anthony eût différé son pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. On satisfit la vanité de Clarence en lui accordant le gouvernement de l'Irlande; mais, sous divers prétextes, Édouard retarda le départ de son frère pour ce poste important. Une amnistie générale fut proclamée; un parlement fut convoqué pour faire droit aux plaintes du peuple; et les fiançailles de la fille du roi et de l'héritier de Montagu furent annoncées : le dernier reçut le titre de duc de Bedford, et le pays entier se réjouit de la paix recouvrée dans le royaume, de l'exil des Woodville, et de la réconciliation du jeune roi avec son sujet aimé de tous. Jamais le pouvoir des Nevile ne parut si assuré; jamais le trône d'Édouard ne sembla mieux affermi.

Le roi obtint, à ce moment, du comte et de la comtesse la permission de laisser lady Anne accompagner la duchesse de Clarence dans une visite au palais de la Tour. La reine avait supporté avec tant de douceur l'humiliation de sa famille, que le fier Warwick même en était ému et touché : la visite de sa fille en ce moment devint un hommage qu'il convenait à la courtoisie du comte de rendre à Élisabeth. Le public vit dans cette visite, faite avec grande pompe et cérémonie, la probabilité d'une alliance nouvelle qui ne pouvait manquer d'être populaire. L'archevêque avait laissé courir le bruit de l'attachement de Glocester pour lady Anne, et les faiseurs de commérages d'alors attendaient avec impatience le retour du jeune prince des frontières du Nord.

Ce fut dans cette circonstance que Warwick témoigna sa gratitude pour le dévouement de Marmaduke Nevile.

« Mon cher et brave cousin, lui dit-il, je n'ai pas oublié qu'au moment où tu as quitté le roi et la cour pour le ministre disgracié et son triste château, tu m'as parlé de ton amour pour une belle jeune fille, amour qui n'a pas prospéré suivant tes mérites. Ce ne sera pas du moins faute de terre ou de l'éperon d'or, qui permet à tous ceux qui le portent de marcher à côté d'un roi ou d'un empereur, que tu ne pourras pas choisir

une épouse selon ton cœur. Je te prie, bon cousin, d'accompagner ma fille, lady Anne, à la cour, où le roi ne te montrera pas mauvais visage; je veux te récompenser ainsi de la perte de ton poste dans la chambre de Sa Majesté. J'ai reçu du roi l'autorisation de faire chevaliers ceux qui peuvent payer la redevance, et tes terres suffiront pour ton rang. Plie le genou et relève-toi, sir Marmaduke Nevile, lord du manoir de Borrodaile, avec ses forêts et ses fermes, et puissent Dieu et la sainte Vierge te rendre fort dans les batailles et heureux en amour! »

Avec ce nouveau titre, qu'il pouvait défendre contre les plus braves, sir Marmaduke Nevile accompagna donc le comte et lady Anne au palais de la Tour.

Comme Warwick laissait sa fille au milieu du brillant cercle qui entourait Élisabeth, il se tourna vers le roi, et dit avec une noblesse simple et touchante :

« Ah! mon souverain, s'il vous fallait un otage pour garant de ma foi, vous l'avez; mon cœur est ici, car vraiment songez que le plus pur de mon sang me serait moins cher que cette douce enfant, qui est tout le portrait de sa mère, quand mes lèvres touchèrent les siennes pour la première fois! »

Le front hardi d'Édouard se baissa et il rougit en répondant :

« Mon Élisabeth sera pour elle une sœur. Mais, mon cousin, ne partez-vous pas maintenant vers le Nord?

— Avec votre permission, j'irai d'abord à Warwick.

— Ah! vous ne voulez pas approuver mes préparatifs contre la France?

— Votre Altesse ne parle pas sérieusement? J'ai promis aux communes que vous ne demanderiez aucun subside pour une guerre aussi ruineuse.

— Vous savez que j'ai l'intention de remplir toutes les promesses par vous faites. Mais le pays regorge de tant de soldats licenciés que je crois sage de leur donner une espérance de service, et de laisser ainsi les nuages se dissiper graduellement.

— Hélas! mon souverain, dit Warwick avec gravité, je suppose qu'une couronne apprend à celui qui la porte à faire bien des projets; mais une paix bien franche, ou une guerre ouverte, me semble toujours ce qu'il y a de mieux. »

Édouard sourit et s'éloigna. Warwick regarda sa fille, qu'Élisabeth caressait d'une manière flatteuse, poussa un soupir, et les pygmées de la cour se sentirent soulagés d'un grand poids lorsque sa tête superbe se courba sous le portail, et que, suivi de son long et pompeux cortége, il disparut à tous les yeux.

« Choisissez, belle lady Anne, dit la reine, choisissez parmi mes dames celles que vous désirez pour votre suite, nous serions fâché que votre entourage ne fût pas vraiment royal. »

La douce Anne voulait en vain refuser un honneur, à la fois ‹agéré et capable d'exciter la jalousie, quoique, dans son in-ɔcence elle ne devinât pas la malice de la reine, car Anne ʳait accueilli comme une faveur spéciale la prière que lui avait ıite Élisabeth de choisir ses dames d'honneur parmi celles de ı cour, et Élisabeth voulait la forcer à un choix qui ne pour-ıit manquer de mortifier celles qui ne seraient pas préférées. ais jetant un regard timide sur le cercle qui l'entourait, l'œil ə la noble jeune fille s'arrêta sur un gracieux visage, et ce visage veillait en elle un si tendre intérêt, des souvenirs si doux et . tristes à la fois, qu'elle s'approcha presque involontairement e l'étrangère, et lui prit ingénument la main. Les jeunes filles e haute naissance, groupées autour d'elles, se regardèrent vec un sourire railleur et reculèrent. La reine elle-même parut urprise, mais se remettant bientôt, elle inclina gracieusement ı tête et dit :

« Avons-nous bien compris votre intention, lady Anne? Dé-irez-vous que cette jeune fille, mistress Sibyll Warner, soit otre demoiselle d'honneur?

— Sibyll!... ah! je pensais bien que ma mémoire ne me trom-ait pas, murmura Anne, » et s'étant inclinée devant la reine n signe d'assentiment, elle dit : « Ne vous souvenez-vous pas, elle demoiselle, de notre rencontre, lorsque nous étions en-ınts tous deux, il y a bien des années?

— Je m'en souviens, noble dame, répondit Sibyll. »

Et comme Anne, avec sa gracieuse modestie, empreinte ce-endant de noblesse et d'aisance, se tournait vers la reine pour ıi raconter qu'elle avait connu Sibyll dans son enfance, le roi int réclamer l'attention de sa noble visiteuse. Il sembla naturel toutes les personnes présentes que le roi s'occupât tout parti-ulièrement de la fille de Warwick et de la sœur de la duchesse e Clarence, et la reine elle-même ne soupçonna pas une ga-ınterie coupable dans la voix contenue, les manières empres-ées que son bel époux eut ce jour-là jusqu'à l'heure du souper, ɪour une demoiselle dont la haute naissance devait, selon toute pparence, écarter des sentiments indignes d'elle.

Mais Anne, trop innocente pour suspecter les procédés ga-ınts d'Édouard, cherchait cependant à se dérober à ses poli-esses, et se sentait saisie d'une vague terreur. La beauté du oi, tout le prestige de sa personne, ne pouvaient arracher de 'esprit de la jeune fille le souvenir du prince exilé. Que dis-je? es qualités brillantes d'Édouard ne faisaient qu'augmenter son ıversion pour lui. Car la beauté gracieuse et si populaire d'É-louard d'York éclipsait la pâle figure d'Édouard de Lancastre, ɜt cette comparaison compromettait dans l'esprit de lady Anne 'avenir du pauvre prisonnier. Aussi salua-t-elle avec bonheur e moment où elle fut conduite à sa chambre. Congédiant avec

courtoisie le pompeux cortége attaché à sa personne, elle se trouva seule avec la jeune fille qu'elle avait choisie pour son service spécial.

« Et vous, vous souvenez-vous aussi de moi, belle Sibyll ? dit Anne de sa voix douce et tendre.

— Ah ! vraiment, qui pourrait vous oublier? à l'époque, noble dame, où vous vous écartiez des autres enfants, avec le jeune prince dans lequel tous les autres voyaient leur roi futur, j'entendis comme le murmure général d'une fausse prophétie.

— Comment? de quelle prophétie? fit Anne.

— On prédisait que la main que pressait le prince de ses doigts roses, que la main de la fille du grand Warwick serait un jour le plus ferme soutien du trône de son père. »

La poitrine de lady Anne se souleva, et de son petit pied elle traça des caractères étranges sur le parquet.

« Ainsi, dit-elle d'un air rêveur, même ici, au milieu de cette nouvelle cour, vous n'oubliez pas le prince Édouard de Lancastre. Oh ! j'espère bien trouver des moments où je pourrai causer avec vous de ce temps qui n'est plus. Mais comment se fait-il qu'après avoir passé votre enfance à la cour de Marguerite, vous ayez trouvé plus tard un si bon accueil auprès d'Élisabeth ?

— La cupidité et le pouvoir avaient besoin de la science de mon père. Mon père est un savant de bonne naissance, mais il a perdu sa fortune : à cette heure même, et toute la nuit, il est à l'ouvrage. J'étais au nombre des dames de la duchesse de Bedford; mais quand la duchesse quitta la cour, le roi ayant retenu mon père à son service, Sa Majesté la reine voulut bien m'admettre parmi ses dames d'honneur. Heureusement, j'habite avec mon père, autrement, qui prendrait soin de lui?

— Vous êtes donc son unique enfant? Il doit avoir pour vous une tendre affection ?

— Oui, mais il ne m'aime pas autant que je l'aime : il vit séparé du monde. Après tout, peut-être y a-t-il plus de plaisir à aimer qu'à être aimé ? »

Cette réponse toucha vivement lady Anne, qui possédait à un haut degré la sensibilité de son sexe; elle s'approcha de Sibyll, et passant son bras autour de sa fine taille, elle l'embrassa sur le front.

« Veux-tu que je t'aime, Sibyll? dit-elle avec la naïve simplicité d'une jeune fille, et si je t'aime, m'aimeras-tu ?

— Ah! madame! vous avez tant de personnes qui vous aiment! père, mère, sœur, tout le monde. Il n'est pas jusqu'au soleil qui ne semble réserver pour les grands ses rayons les plus doux.

— Non, dit Anne réclamant avec une ardeur jalouse cette participation aux souffrances, à laquelle prétendent les natures

sensibles : je puis avoir des chagrins, dont tu es exempte. Je t'avouerai, Sibyll, qu'il y a quelque chose, un je ne sais quoi inexplicable, qui m'attire d'une façon étrange, vers ta bonne et gracieuse figure. Le mariage m'a ravi mon unique sœur : car Isabelle, depuis son mariage, n'est plus la même pour moi. Je voudrais que tu prisses sa place. Si je t'enlevais à la reine, quand je partirai! Ah! tu aimeras ma mère! car, vois-tu, pour aimer ma mère, il suffit de respirer l'air qu'elle respire. Embrasse-moi, Sibyll. »

Depuis longtemps, Sibyll n'était plus accoutumée à des témoignages d'affection, surtout de la part d'une femme, et d'une femme de son âge. L'amitié de lady Anne fut pour elle ce qu'est la rosée du matin pour une fleur qui n'est pas encore éclose : elle entoura de ses bras la nouvelle amie que le ciel semblait lui envoyer; puis baisant la figure et les mains de lady Anne, elle les inonda de ses larmes reconnaissantes.

Lorsqu'elle eut maîtrisé son émotion, elle s'écria : « Ah! si amais je pouvais vous servir, vous témoigner ma gratitude! Je serais heureuse, dussent ces mots gracieux être les derniers lont vos lèvres consentissent à m'honorer! »

Anne fut enchantée; jusqu'ici elle n'avait encore trouvé personne à protéger; elle n'avait encore trouvé personne en qui elle pût avoir une entière confiance. Malgré la bonté de sa mère, l y avait, à cette époque, même dans cette famille si unie de Warwick, une si grande distance entre un enfant et ses parents, qu'elle n'aurait jamais osé avouer à la comtesse l'étrange aiblesse de son cœur.

L'extrême jeunesse aime à confier, à révéler ses impressions : hez lady Anne, si franche, si disposée à s'appuyer sur un ras ami, ce besoin d'épanchement était encore plus vif que hez d'autres : aussi nous l'avons vue rechercher Isabelle pour n faire sa confidente; mais dès les premiers mots, elle n'avait ouvé dans cette femme, si peu accessible aux sentiments ndres, qu'une pitié presque dédaigneuse, et, tout récemment ncore, depuis la visite d'Édouard à Middleham, la duchesse e Clarence s'était tellement renfermée dans son égoïsme imérieux et dans son ambition mécontente, que la timide Anne avait pas même osé lui dire un mot de ses secrets sur lesiels elle rougissait de revenir. Cette visite à la cour, ce théâe si nouveau, si étrange pour elle, cet éloignement de toutes s anciennes affections avaient fait naître en elle ce sentient d'isolement, si pénible pour ceux que la sévère expéence du monde réel n'a pas encore habitués au sort commun. issi, avec cette sensibilité exagérée et quelque peu maladive son caractère, n'écoutant que les inspirations de son cœur, le se jeta sans hésiter dans les bras de cette gracieuse amie i lui apparaissait soudain. Elle trouvait là une personne de

son âge, qui avait connu le chagrin, dont la voix et les yeux la charmaient, une personne qui ne serait point sévère même pour ses rêves insensés, une personne surtout qui avait vu son prince bien-aimé, qui s'associait à ses plus chers souvenirs et qui devait avoir bien des choses à raconter sur ce temps où le pauvre exilé était l'héritier d'un roi. Dans sa sensibilité enfantine, elle pleurait presque de joie à l'idée qu'elle avait rencontré un être dans le sein duquel elle pourrait verser son âme. Déjà presque une femme, elle était heureuse de trouver pour amie une femme; encore à demi enfant, elle s'attachait à une nouvelle compagne de ses jeux.

« Ah! Sibyll, dit-elle tout bas, ne me quitte pas cette nuit... Ce lieu étrange me fait peur, et les figures de la tapisserie me semblent si grandes que je crois voir des spectres. Et puis, on dit que la vieille tour est hantée. Reste, chère Sibyll ! »

Et Sibyll resta.

CHAPITRE II

L'innocence sommeille. Le crime veille.

Les deux charmantes jeunes filles causaient ainsi innocemment : la douce voix de lady Anne racontait avec naïveté les rêves de son imagination et toutes deux s'aidaient à se déshabiller. La main dans la main, elles s'agenouillèrent pour prier devant le crucifix dans l'enfoncement obscur : elles éteignirent toutes peureuses la lumière et se glissèrent dans la couche. Tandis qu'elles chuchotaient tout bas, toujours plus bas, s'endormant d'un innocent sommeil, le roi impur marchait à grands pas dans sa chambre solitaire, dévoré par la fièvre d'une passion ardente, subite, effrénée qui chassait d'un cœur chez lequel chaque sentiment prenait des proportions gigantesques, toute notion d'honneur, de reconnaissance, de justice.

Cette nature d'homme d'une trempe si forte est un phénomène inconnu aux temps modernes. Une pareille figure n'appartient qu'à ces âges primitifs qui ont fourni à la Grèce ses terribles légendes, revêtues par Ovide d'un feu sombre, et qui reparurent au milieu de la civilisation analogue du moyen âge, en Italie, ou dans les pays septentrionaux. Étrange civilisation! où le crime empruntait un caractère de grandeur à son énor-

mité, où le pouvoir absolu et sans limite brisait tous les freins de la conscience, où le despote n'était que la *volonté* incarnée, où l'honneur était une religion, sans doute, mais une religion dont le dogme était la valeur, et dont le décalogue était écrit avec la pointe d'une épée intrépide.

La jeunesse d'Édouard IV ressemblait à la jeunesse d'un ancien Titan ou à celle d'un Borgia italien; dans ses veines roulait impétueusement son sang, semblable à une flamme dévorante. Ce qui rendait encore plus terrible la violence et la fougue de ce tempérament, c'était son incontinence en toutes choses, alimentée par le vin et la débauche : ses vertus même contribuaient à fortifier ses vices. Chez lui, le courage le rendait sourd même à la voix de la prudence; sa raison, étrangère à toute discipline, lui enseignait à dédaigner les obstacles qui entravaient ses désirs.

Édouard, sans doute, était, comme nous l'avons vu, faux, astucieux, patient, hypocrite, mais c'était comme le tigre qui rampe afin de mieux sauter sur sa proie au moment où on s'y attend le moins. Si l'on venait à le découvrir, la ruse cédait la place à l'audace, et alors, la robuste bête farouche aurait pu affronter dix mille ennemis, en se confiant à ses griffes, à son cœur intrépide et à son impétuosité irrésistible. Puis à toutes ces facultés particulières à Édouard, se joignait ce caractère singulièrement léger et inconséquent, inhérent à sa jeunesse. Aussi nous l'avons vu se jouer du pouvoir de Warwick, se jouer des barons et du peuple, lorsque tout autre prince, eût-il possédé le double de ses talents, aurait tremblé à l'idée de soulever ces deux classes puissantes contre un trône encore sans racines. Édouard, lui, fut intrépide : on eût presque dit qu'il aimait à provoquer ce péril pour procurer à son esprit le plaisir de l'affronter, ou à son bras robuste le plaisir de le vaincre. Comme tout son être avait toujours besoin de surexcitation, il ne restait plus au beau monarque, au voluptueux Édouard, déjà fatigué des plaisirs et du faste des cours, que l'espérance de satisfaire de criminels désirs. Dans son palais, il y avait cent femmes qui valaient Anne pour la beauté, je parle d'une beauté qui réunisse tous les suffrages, mais il savait qu'auprès d'elles un seul sourire de lui suffirait pour assurer une facile conquête. Comme il n'y avait ni péril affreux à courir, ni crime abominable à commettre pour venir à bout de ces vulgaires et trop fragiles vertus, Édouard n'était pas tenté. Mais là-bas reposait une jeune vierge, la fille de son plus puissant sujet, le précieux trésor de l'homme qui, de son bras puissant, avait élevé son trône et dont la parole avait dispersé une armée : elle reposait là-bas! Les avertissements de sa raison, les cris de sa conscience ne servaient qu'à enflammer davantage son infernale passion!

Comme tous les hommes de cette nature, Édouard était tout à fait incapable d'un amour pur et constant. L'affection qu'il avait pour la reine avait tous les dehors de cette affection divine qu'on appelle l'amour, mais un examen sérieux montrait que cette affection était formée de sentiments bien différents. Pour satifaire une passion subite, il n'avait reculé devant aucun sacrifice, pas même devant une alliance indigne de son rang. Sa vanité, en dépit de ses vices, sorte de magnanimité étrange, le portait à se faire le protecteur de ce qu'il avait élevé, à mettre à l'abri de toute atteinte l'honneur d'un sujet, puisque cet honneur lui venait du roi. Il avait cela de commun avec les natures les plus rudes et les plus despotiques qu'il était accessible à la sensibilité paternelle et que le visage de ses enfants contribuait à maintenir l'influence de leur mère. Cependant il est inutile de dire que le véritable amour qui commence par être tout à coup une vive passion pour devenir une amitié dévouée, n'existait pas. Chez lui, l'amour se souciait peu de l'objet aimé : son but unique était son propre plaisir : il désirait posséder, rien de plus. Pour lui, désirer c'était *vouloir*, et *vouloir* avec l'opiniâtreté d'un roi qui ne connaît ni crainte ni scrupule. Comme ses désirs avaient toujours été satisfaits, l'ardeur qu'il ressentait en ce moment était aux faibles passions des hommes ordinaires ce que la tempête est à l'aquilon. Cependant, il faut le dire, à cette heure où il se promenait à grands pas dans sa chambre au milieu du silence de la nuit, le crime affreux qu'il allait commettre se dressa comme un spectre devant lui et effraya même cette conscience indomptable. Il croyait manquer d'air; ses joues étaient pourpres, et l'instant d'après son visage était couvert d'une pâleur mortelle. Il entendait les battements de son cœur. Il s'arrêta, puis, se laissant tomber sur un siége, il se cacha la tête dans ses mains; tout à coup il se releva, s'écriant : « Non! non! Je ne puis chasser de mon esprit ce doux visage, ces beaux yeux bleus. Ce sont eux qui me poussent à ma perte et à la sienne. Mais pourquoi parler de ma perte et de la sienne? Si elle m'aime, qui saura ce qui s'est passé? si elle ne m'aime pas, osera-t-elle révéler sa honte? Sa honte! non... un baiser de roi ne déshonore jamais. Le bâtard d'un roi est l'honneur d'une maison! Tout est calme! la lune même disparaît du ciel! La galerie ne répétera pas l'écho de mes pas. Allons donc! Est-ce qu'un Plantagenet connaîtrait la crainte! » Il ne s'arrêta pas plus longtemps : il ouvrit doucement la porte et se glissa dans la galerie. Il connaissait bien la chambre; car on l'avait donnée d'après ses ordres, et tout à côté de la porte ordinaire du corridor, un petit cabinet conduisait à un panneau caché derrière la tapisserie. C'était l'appartement occupé, pendant ses visites à la cour, par la rivale de la reine, lady Élisabeth Lucy. Il entra dans le cabinet, leva le panneau et se trouva

dans cette chambre que la reconnaissance, la loyauté d'un chevalier, et le respect de l'hospitalité auraient dû rendre aussi sacrée à ses yeux que le saint autel. Au moment même où il entra, la lune, avant de se cacher derrière un sombre nuage, se montra dans une splendeur imposante, et ses rayons, pénétrant par la fenêtre qu'il avait devant lui, inondèrent la chambre d'une lumière blanche et fantastique.

Ce jour solennel et lugubre, qui apparut tout à coup, l'effraya, comme s'il eût vu la figure courroucée d'un être vivant : la présence de quelque objet surnaturel sembla s'interposer entre la victime et le crime. Cependant il ne s'arrêta qu'un instant. Il s'avance, écarte les plis du rideau tout pesant d'or, et la figure endormie de lady Anne est là, silencieuse devant lui. Ce visage sous les reflets de la lune est pâle, mais d'une ineffable sérénité. Ses lèvres semblent sourire plus gracieusement encore que lorsqu'elle est éveillée.

Édouard la regardait si fixement, ses yeux et son cœur se repaissaient avec tant d'avidité de ce gracieux tableau d'innocence et de jeunesse, qu'il fut quelques instants sans s'apercevoir qu'elle n'était pas seule. Une exclamation soudaine sort de ses lèvres; il sert le poing comme en proie à un jaloux désespoir, s'approche, se penche, écoute... Il entend le bruit calme et régulier de la respiration inconnue aux rêves du criminel, puis il voit le pur et chaste embrassement : c'était la figure calme aussi, mais un peu mélancolique de Sibyll, qui semblait pâle comme un marbre à la clarté de la lune : sa tête recouvrait en partie celle de sa compagne, comme si elle eût voulu veiller sur elle, même pendant son sommeil; ces deux êtres charmants si étroitement entrelacés semblaient n'avoir qu'une seule existence ; les deux poitrines se levaient et s'abaissaient en même temps, les noires boucles de Sibyll se mêlaient avec l'abondante et blonde chevelure de lady Anne, le noir dans le blond, les tresses dans les tresses, retombaient indistinctement sur les deux cous qui brillaient comme l'albâtre sous ce voile commun. En présence de ce spectacle, à la vue de cette double beauté, le sentiment, la conviction de cette protection mystérieuse que la chasteté exerce sur elle-même, it circuler le frisson dans ses veines brûlantes. Malgré toute sa puissance de monarque et d'homme, il comprit tout ce qu'il y avait d'imposant dans cette protection inattendue de la virginité veillant sur la virginité, de l'innocence gardant l'innocence. La vue de cette double défense l'effraya et le confondit. Le bras léger entourant ce joli cou, qu'il aurait voulu étreindre u prix de son royaume, défendait sa victime plus énergiquement que n'eussent pu le faire les boucliers de tous les vaillants soldats réunis sous la bannière du fier Warwick. La uit et l'occasion le favorisaient en vain. Tant que Sibyll serait

là, il n'y avait pas de danger pour Anne. Il grinça des dents et murmura quelques mots. En ce moment Anne se retourna avec inquiétude. Le mouvement qu'elle fit réveilla sa compagne qui n'était qu'assoupie. Elle articula des paroles à peine intelligibles, mais dont le son retentit comme le bourdonnement de la honte aux oreilles du roi coupable. Il laissa tomber le rideau et sortit.

Si l'un de ceux qui vécurent assez pour entendre parler et pour parler eux-mêmes de l'événement tragique qui, à en croire l'histoire, mit fin à la descendance masculine d'Édouard, avait vu ce roi se glisser lâchement hors de sa chambre et marcher d'un pas chancelant dans la galerie, s'il avait pu voir son visage altéré par une passion désordonnée, ses lèvres pâles et tremblantes, sa beauté resplendissante souillée et ternie, il aurait été presque porté à croire qu'au moment où Édouard contemplait dans le sommeil ces deux visages innocents, la vue anticipée du drame futur avait terrassé sa pensée criminelle pour la remplacer par une vision; et quelle vision! grand Dieu!... Deux corps aussi tendrement entrelacés et plongés dans un sommeil aussi pur : puis des hommes qui s'introduisent dans la chambre, méditant un crime aussi odieux que le sien; et enfin les fautes du père prenant tout à coup un corps et devenant les bourreaux de ses fils.

CHAPITRE III

De nouveaux dangers menacent la maison d'York, et le cœur du roi fait alliance avec les rebelles contre le trône du roi.

Quel beau spectacle que l'amour réciproque de deux jeunes êtres! Que cette tendresse est touchante, quand ces deux êtres sont des femmes! comme le soleil riant éclaire avec bonheur et leur réveil après une nuit de pur et saint sommeil, et cet échange du baiser et du sourire virginal accompagnés d'un affectueux « bonjour! »

Anne se réveilla la première : c'était par une belle matinée d'hiver, et le soleil, pénétrant à travers les vitres gelées, brillait gaiement sur le visage de Sibyll. Anne, qui la contemplait, fut frappée à la vue d'une beauté qu'elle n'avait pas suffisamment observée la veille; car, dans le sommeil de la jeunesse, la

trace des soucis disparaît, les souffrances du cœur sont endormies pendant le repos du corps, les lignes accentuées de la physionomie deviennent plus moelleuses, les roses du visage alors plus fraîches prennent une teinte plus veloutée, et le corps, délivré de la gêne pénible des vêtements, emprunte à son mol abandon je ne sais quel grâce séduisante. La jeunesse semble plus jeune dans son sommeil, la beauté plus belle et la pureté plus pure! Ses blanches paupières étaient frangées de longs cils noirs, et la fraîcheur de ses lèvres entr'ouvertes invita sa compagne à lui donner un baiser qui réveilla la dormeuse.

« Ah! madame, dit Sibyll en écartant les tresses qui couvraient ses yeux bleus d'azur, vous êtes là... saine et sauve... Bénis soient les saints et Notre-Dame, car j'ai fait un rêve cette nuit qui m'a frappée d'épouvante.

— Les miens n'étaient que joie et bonheur, dit Anne. Quel était le tien?

— Il me semblait que vous dormiez dans cette chambre : je n'étais pas à vos côtés, mais je veillais sur vous à une petite distance. Soudain, un horrible serpent sort de son trou, et rampe vers votre oreiller; j'entends ses sifflements : je veux venir à votre aide; mais, efforts inutiles! une force invincible semblait enchaîner mes membres. Enfin, je retrouvai la voix, je criai de toutes mes forces et je m'éveillai. Ne vous moquez pas de moi; mais bien sûr j'ai entendu des pas qui s'éloignaient, et le grincement sourd d'une porte qui se refermait.

— Tu étais encore sous l'influence de ton mauvais rêve. J'ai souvent éprouvé la même chose. Cette nuit même, moi aussi, j'ai fait un rêve. J'étais devant l'autel avec une personne qui est bien loin, et quand je m'éveillai, car je m'éveillai aussi, je fus longtemps avant de pouvoir croire que c'était ta main que je tenais dans la mienne, et que c'était ton bras qui me tenait embrassée. »

Les jeunes amies se levèrent, et elles finissaient à peine leur toilette, qu'elles virent entrer dans la chambre le cortége imposant des dames attachées momentanément à la personne de lady Anne. Sibyll fit un mouvement pour sortir.

« Et où allez-vous? demanda Anne.

— Je vais voir mon père : c'est mon premier devoir tous les matins, répondit Sibyll à voix basse.

— Vous me permettrez de lui rendre visite aussi un peu plus tard. Venez me trouver ici à onze heures, Sibyll. »

Anne passa la matinée auprès de la reine. Le repas, la broderie, les jeux remplirent ses instants. La duchesse de Clarence avait quitté le palais avec son époux pour aller visiter la reine mère au château de Baynard, et la timide Anne se sentait toute triste de ne voir autour d'elle que des visages étrangers

et Élisabeth toujours silencieuse. Cette faible et malheureuse reine avait en elle un je ne sais quoi qui l'empêchait de gagner les cœurs. Malgré ses efforts opiniâtres pour se créer un parti, elle ne réussissait jamais à obtenir la confiance ou le respect, et jamais une personne aussi haut placée ne fut plus abandonnée qu'Élisabeth, lorsque, dans son triste veuvage, elle fut reléguée dans le sanctuaire de la douairière. Tout son pouvoir n'était que le reflet du soleil royal, et il s'évanouit quand l'astre disparut prématurément. Et cependant elle avait bien des qualités pour elle : ses manières étaient empreintes d'une grâce doucereuse qui, au premier abord, semblait devoir lui faire des partisans; mais sa voix n'avait rien de naturel, et son regard était froid et faux. Tout dans son maintien grave annonçait la constante préoccupation de soi-même, un égoïsme profond. Son rire avait quelque chose de désagréable : elle riait sans retenue comme sans gaieté; elle n'avait pas ce laisser-aller, cette ardeur dans la joie, cette gravité dans la tristesse qui inspirent la sympathie. Sa beauté n'avait rien de séduisant, son caractère n'avait aucun charme; les belles proportions de son corps pouvaient attirer les regards sensuels, mais le prestige n'allait pas plus loin. Elle avait un esprit vulgaire, bien que rusé et dissimulé, et l'égalité de son humeur n'était autre chose que la régularité toute machinale d'un cœur qui n'a pas la conscience de ses propres mouvements. Orgueilleuse dans la prospérité, comment s'étonner de la voir si abattue dans le malheur? comment s'étonner que plus tard, à une époque plus sombre, accusant Richard III du meurtre de ses deux fils, et le sachant au moins l'assassin de son frère et de l'enfant de son premier mari, elle consentît à remettre ses filles sous sa garde, quoiqu'elles y fussent accusées d'illégitimité, et qu'elle-même ne fût acceptée que comme la maîtresse d'Édouard?

Pendant ce temps, le roi était sorti seul à cheval, et aucun homme n'aurait osé, en son absence, s'introduire dans le cercle des femmes. Ce fut avec toute la joie d'un enfant, qu'Anne s'échappa enfin pour regagner sa chambre où elle trouva Sibyll, et, guidée par elle, parcourut les sombres détours du palais.

« Avant d'aller voir ton père, lui dit-elle tout bas, laisse-moi regarder la tour qui renferme le malheureux Henri. »

Sibyll la fit passer sous l'arcade de cette tour, nommée maintenant la *Tour sanglante*, et lui montra l'étroite fenêtre, enfoncée dans l'épaisse muraille, en dehors de laquelle on voyait suspendue une cage avec un sansonnet qui réchauffait ses plumes aux rayons du soleil d'hiver. Anne attacha ses regards sur cette fenêtre avec cet intérêt profond et ce tendre respect quo toute femme éprouve naturellement pour le père de celui qu'elle aime. Pendant qu'elle restait ainsi triste et silencieuse, la fenêtre s'entr'ouvrit et elle aperçut le doux

visage du captif; il semblait parler à l'oiseau qui lui répondait par ses chants joyeux, et en battant des ailes.

A ce moment, on entendit résonner non loin de là les sons du cor, bientôt suivis d'un cliquetis d'armes, annonçant le salut des sentinelles. Les jeunes filles rentrèrent sous l'arcade, et montèrent l'escalier conduisant à cette même chambre, alors inoccupée, où, suivant la tradition, furent massacrés les neveux de Richard III. A peine avaient-elles gagné cette retraite que, près de la Porte sanglante, devant la prison de la Tour, parut, monté sur son cheval, le roi qui avait usurpé le trône du captif. Son coursier, tout resplendissant sous sa brillante housse, ses vêtements magnifiques, les chevaliers et les écuyers s'élançant de tous côtés pour tenir son étrier d'or, sa jeunesse, sa vigueur, son air de santé et de bonheur, tout contrastait d'une manière saisissante avec ce visage creusé par les soucis, qui le regardait avec douceur à travers la petite fenêtre de la tour de Wakefield. Le grand œil vif et bleu d'Édouard aperçut tout d'un coup ces traits qui lui étaient autrefois si familiers. Il le regarda fixement et son œil rencontra celui du roi déchu. Il changea de visage, mais avec cette grâce chevaleresque naturelle à son caractère plus brillant que solide, il s'inclina fort bas sur sa selle devant le captif, et ôta de son front orgueilleux sa toque garnie de plumes.

Henri sourit tristement et secoua sa tête vénérable, comme pour repousser doucement cette raillerie amère, puis il ferma la fenêtre et Édouard passa plus loin.

« Comment le roi peut-il tenir ici sa cour tout près d'une prison? Oh! cœur dur, murmura lady Anne, quand Édouard eut disparu, et que toutes deux se dirigèrent vers la chambre d'Adam.

— Le comte de Warwick approuverait-il votre pitié, douce lady Anne? demanda Sibyll.

— Mon père a le cœur trop généreux pour la condamner, répondit Anne en essuyant les pleurs qui coulaient de ses yeux. Ah! combien de fois ce visage m'apparaîtra au milieu des fêtes! »

La tour dans laquelle était placée la chambre de Warner flanquait l'aile habitée par la famille royale et ses hôtes les plus illustres (c'était, à proprement parler, le palais, pour le distinguer de la forteresse). Cette chambre communiquait aux appartements royaux par un long corridor, élevé au-dessus du cloître et ouvrant sur une cour. A l'une des extrémités de ce corridor, une porte donnait sur le passage où se trouvait la chambre de lady Anne; l'autre extrémité aboutissait à un vieil escalier de pierre, conduisant aux pièces occupées par Warner. Laissant Sibyll présenter son docte père à la gentille Anne, nous suivrons le roi dans le jardin où il était entré après

être descendu de cheval. Il y trouva l'archevêque d'York, qui s'était rendu au palais dans sa barque avec quelques gens seulement de sa suite, et qui s'entretenait vivement avec Hastings à voix basse.

Le roi, qui semblait soucieux et fatigué, s'approcha d'eux et dit avec un sourire forcé :

« Quelle docte question occupe ces deux savants?

— Sire, dit l'archevêque, Minerve n'était pas précisément la déesse qui dominait nos pensées en ce moment. J'ai reçu hier soir une lettre du duc de Glocester, et comme je n'ignore pas l'amitié du prince pour lord Hastings, je demandais à votre chambellan s'il ne devinait pas les nouvelles qu'elle renferme.

— Et quelles peuvent être ces nouvelles? » demanda Édouard d'un air distrait.

Le prélat hésita.

« Sire, dit-il gravement, l'entière confiance dont Votre Majesté et le duc de Glocester honorent le chambellan, me permet de communiquer le contenu de la lettre en sa présence. Le jeune duc m'informe qu'il a depuis longtemps conçu un attachement qu'il voudrait consacrer par le mariage, mais avant de s'adresser soit à la demoiselle, soit au père, il me prie d'en conférer avec Votre Majesté, dont le bon plaisir en cela, comme dans tout le reste, sera pour lui une loi sacrée.

— Ah! Richard m'aime plus sincèrement que Georges de Clarence! Mais quelle femme peut-il avoir vue sur ces frontières qui soit digne d'être l'épouse d'un prince?

— Ce n'est pas une passion subite, sire, comme je vous l'ai fait entendre, et même elle a été depuis quelque temps assez notoire pour ses amis et pour bon nombre de personnes de la cour; il s'agit de son amour pour une personne qu'il a connue dans son enfance, et qui lui est liée par le sang; c'est ma nièce, Anne Nevile. »

Comme s'il eût été piqué par un scorpion, Édouard repoussa le bras du prélat sur lequel il s'était appuyé avec sa courtoisie habituelle et caressante.

« C'en est trop! dit-il vivement, et son visage auparavant un peu pâle se couvrit de rougeur. Toute la royauté d'Angleterre doit-elle appartenir aux Nevile? N'ai-je pas assez rétréci la base de mon trône? Au lieu de marier ma fille à un prince étranger, en Espagne, en Bretagne, je la donne au jeune Montagu! Clarence épouse Isabelle, et maintenant Glocester... Non, prélat, je n'y puis consentir. »

L'archevêque était si peu préparé à cette sortie, qu'il resta muet. Hastings pressa le bras du roi comme pour l'avertir de ne pas montrer aussi imprudemment son ressentiment. Mais le roi marchait sans l'écouter, et fort troublé. Hastings échangea un regard avec l'archevêque et suivit son souverain.

« Mon roi, dit-il tout bas et d'un ton grave, quoi que vous décidiez, ne réveillez pas de malheureuses querelles maintenant apaisées. Ce matin déjà je me suis présenté chez vous, mais vous étiez sorti. Je voulais vous dire que j'ai reçu la nouvelle d'un récent soulèvement des Lancastriens dans le Lincolnshire, sous la conduite de sir Robert Welles et du brave chevalier de Scrivelsby, sir Thomas Dymoke. Ce n'est pas le moment d'irriter l'orgueil des Nevile.

— O Hastings! Hastings! dit le roi avec un accent de vive émotion, il y a des instants où le cœur humain ne peut dissimuler! Cependant ton avis est bon et sage. Non, il ne faut pas irriter les Nevile! »

Il se tourna brusquement, rejoignit l'archevêque qui était resté à l'endroit où le roi l'avait laissé, les bras croisés sur sa poitrine, le visage calme, mais hautain.

« Mon très-révérend cousin, dit Édouard, pardonnez à la vivacité bien connue de mon caractère pétulant! J'espérais que Richard aurait réparé par une alliance étrangère l'occasion que Clarence a perdue de consolider ma dynastie à l'extérieur. Mais n'importe! nous parlerons de tout cela plus tard. Ne dites rien à Richard jusqu'à ce que le temps ait mûri nos résolutions; ' est encore bien jeune! Quelles étranges nouvelles on m'appren du Lincolnshire!

— La maison de votre pourvoyeur, sir Robert de Burgh, est brûlée, ses terres dévastées. Les rebelles ont à leur tête des lords et des chevaliers. Robin de Redesdale qui, je le crois, est protégé par un charme, a même essayé de soulever les mécontents jusque dans le comté de mon frère.

— Oh! Henri! s'écria le roi, en jetant les yeux vers la tour du prisonnier, tu as bien raison d'appeler la couronne royale une couronne d'épines!

— J'ai déjà envoyé des courriers à mon frère, dit l'archevêque, pour le rappeler de Warwick, où il est allé en quittant Votre Altesse. J'ai fait plus. Animé d'un zèle qui me fait oublier les intérêts de l'Église pour ceux de l'État, j'ai convoqué à ma maison de More lord Saint-John, lord de Fulke et d'autres. J'ose supplier Votre Altesse de vouloir bien consentir à une entrevue avec eux, dans la persuasion où je suis qu'un seul sourire de vos lèvres royales suffira pour reconquérir leur cœur et pour les maintenir dans leur fidélité, au moment où de nouveaux périls demandent l'appui de tous les bras puissants.

— Vous avez agi très-sagement. Je me rendrai à votre palais; fixez-moi le moment.

— Il faudra encore quelques jours avant que les barons arrivent. Je crains que nous ne soyons obligés d'attendre plus d'une semaine.

— Eh bien! dit le roi d'un ton de gaieté qui surprit ses auditeurs, accoutumés à son impétueuse vivacité, ce délai ne peut que nous être favorable. A l'égard de Warwick, permettez-moi de modifier vos arrangements : qu'au lieu de passer cet intervalle à Londres, où il est inutile, il s'occupe de lever des soldats dans le voisinage de son château, et de déjouer les projets perfides de ce misérable Redesdale. Nous autoriserons Warwick et Clarence à lever ces troupes. Hastings, veillez à ce que nos ordres soient exécutés immédiatement. Vous dites que sir Robert Welles est à la tête des varlets du Lincolnshire. Je connais son père. lord Welles; c'est un nomme timide et même craintif. Je le ferai venir, et la tête du père me répondra de la fidélité du fils. Pardonnez-moi, cher cousin, si je vous quitte pour m'occuper de ces affaires. De grâce, allez faire une visite à la reine, pendant que nous avons le bonheur de vous posséder.

— Non, Votre Altesse daignera accepter mon excuse; moi aussi j'ai trop à cœur vos intérêts royaux pour donner même une heure à mes plaisirs. Je verrai les amis de notre maison actuellement à Londres, puis je retournerai au More, où je réunirai mes tenanciers et mes vassaux.

— Toujours raison! que Dieu vous protége, cardinal futur. Votre bras, Hastings! »

Le roi et son favori se dirigèrent vers les appartements de réception.

« Ne pousse pas Glocester à cette alliance! ne l'y pousse pas! dit le roi d'un ton solennel.

— Réfléchissez, sire; cette alliance donne à Warwick un sage conseiller au lieu du remuant duc de Clarence. Songez aux périls qui pourraient vous menacer, si un lord ambitieux, mécontent de votre gouvernement, obtenait en mariage la fille du puissant comte, et la moitié de cent baronnies fournissant une armée plus nombreuse que celle du roi. »

Ces raisons qui auraient pu convaincre Édouard, s'il eût été de sang-froid, furent mal écoutées dans ce moment où ses passions le dominaient.

« Hastings, s'écria-t-il en frappant violemment du pied, taisez-vous ou bien... » Il s'arrêta et, maîtrisant son émotion : « Allez, continua-t-il, réunir notre conseil privé; nous avons à nous occuper maintenant d'affaires plus graves que du mariage d'un enfant. »

Édouard cherchait en vain à éteindre le feu de sa nature fougueuse en s'appliquant aux affaires d'État, en étudiant les mesures urgentes qu'il avait à prendre contre tant de dangers imminents, enfin en méditant des projets de guerre et de vengeance. La fatale passion qui s'était emparée de lui le suivait partout jour et nuit. Quelques jours après cette visite coupable

qu'il avait faite dans la chambre de la jeune fille, il sentit se réveiller dans son cœur quelque chose de la loyauté du chevalier, quelque remords de conscience; en un mot la voix de la raison, surtout en songeant aux dangers récents et aux efforts actifs que faisaient les Nevile pour apaiser la révolte, luttait avec ses coupables désirs et donnait à sa conscience plus de force que lorsqu'elle avait à combattre d'ordinaire ses passions. Mais la société d'Anne, dans laquelle il se trouvait nécessairement plusieurs heures par jour, et cela surtout après la licence des repas, avait plus de puissance qu tous les conseils de sa vertu; vertu si peu pratiquée d'ailleurs qu'elle n'empruntait aucune force à l'habitude. A mesure qu'il voyait approcher le moment où il devait se rendre chez l'archevêque, se mettre à la tête de son armée contre les rebelles, car leurs forces croissaient de jour en jour, malgré la captivité de lord Welles et de sir Thomas Dymoke qui, sur les sommations du roi, s'était réfugié dans son camp et ne s'était livré que sur la promesse d'avoir le pardon et la vie sauve; à mesure, dis-je, qu'Édouard voyait approcher le moment où il lui faudrait rendre Anne à sa mère, son trouble devenait plus visible à toute la cour; mais grâce à sa ruse naturelle, il essayait de dissimuler le motif de cette agitation. Pour la première fois de sa vie, il n'eut pas de confident; pas même Hastings. Son cœur se rongeait lui-même. Quoiqu'il se glissât constamment auprès de lady Anne, il ne risquait dans ses discours aucun mot qui pût l'alarmer et l'éclairer. Il sentait que toutes ses attentions galantes, remarquées par les courtisans dans la première soirée où parut la jeune fille, ne pourraient plus être renouvelées sans danger. Auprès d'elle, il avait même l'air grave et contraint; et l'étiquette de la cour ne lui offrait aucune occasion de se trouver seul avec elle. Dans cette lutte inégale et dissimulée qui le livrait à son amoureuse passion, le temps s'écoula et l'on était déjà à la veille du jour fixé pour l'entrevue du château de More. Le matin, lorsqu'il quitta sa couche où il avait passé une nuit sans sommeil, la lutte était terminée et le crime résolu. Sa première pensée fut de séparer Anne de Sibyll; il feignit de savoir mauvais gré à la reine d'avoir donné à la noble visiteuse une compagne qui lui était inférieure, et qui était accusée (pauvre fille!) de sorcellerie. La reine lui ayant répondu que lady Anne avait fait ce choix elle-même, il se retourna d'un autre côté et imagina d'aller faire une visite à Warner lui-même, sous prétexte de constater les progrès de son travail.

Il affecta d'être frappé de l'apparence souffrante du savant, envoya chercher Sibyll et lui dit, avec l'air du plus vif intérêt, que son premier devoir était de soigner son père.

La reine, disait-il, la dispenserait pendant quelques jours de sa présence à la cour, et lui-même avait donné des ordres

pour qu'on lui préparât la chambre voisine de celle de maître Warner, occupée par frère Bungey. Ce dernier s'étant retiré de la cour avec sa protectrice, Sibyll habiterait cette chambre provisoirement.

Étonnée d'une telle marque de bienveillance de la part de l'insouciant monarque, mais l'attribuant à la haute estime qu'Édouard avait pour les travaux de son père, Sibyll remercia le roi avec une simplicité grave et se retira. Arrivée dans l'antichambre, elle rencontra Hastings qui se rendait chez le roi; il s'arrêta tout surpris, et, avec un sentiment de jalousie, il lui dit :

« Quoi! c'est toi, Sibyll, qui sors du cabinet du roi! Qui t'a amenée ici?

— Un ordre de Sa Majesté. »

Trop généreuse pour savourer le plaisir que les esprits frivoles trouvent à exciter l'incrédulité afin de mieux constater leur pouvoir, Sibyll ajouta :

« Le roi m'a parlé avec bienveillance de la santé de mon père. »

A ces mots, le front du courtisan s'éclaircit, et, après avoir réfléchi un moment, il lui dit tout bas :

« Je te supplie de venir me trouver dans une heure sur le rempart de l'est. »

Depuis que lord Hastings était revenu au palais, il avait avec elle une étrange froideur, peu convenable de la part d'un amant agréé et très-blessante pour l'affection et l'amour-propre de Sibyll. Cependant la jeune fille conservait une entière confiance dans son amour et dans sa fidélité; elle ressentait pour lui une admiration qui ressemblait à l'idolâtrie. Aussi éloignait-elle tout motif d'alarme en cherchant à le justifier par les graves préoccupations politiques auxquelles il était livré; et tout bas elle se répétait le mot d'*épouse*, qui, sorti comme un accent mélodieux et passionné de ces lèvres bien-aimées, avait jeté un brouillard sur le présent, mais une auréole resplendissante sur l'avenir. L'ordre du roi qui avait retenu au palais Adam Warner, malgré le vif désir qu'avait la duchesse de Bedford de l'emmener avec elle, ainsi que le frère Bungey, pour le rendre à ses occupations d'alchimiste, l'avancement qu'elle venait d'obtenir elle-même dans son service auprès de la reine, tout semblait prouver à Sibyll l'influence de son puissant amant. Sa voix était tendre, quoique grave et sérieuse. Assurément, dans cette entrevue demandée, tout ce quelle ne comprenait pas devait lui être expliqué. Aussi elle s'éloigna le cœur content.

Hastings, qui la suivit du regard jusqu'à la porte de l'appartement, poussa un soupir et se dit à lui-même :

« Si j'étais l'obscur gentleman d'autrefois, quelle jolie trouvaille envoyée par le destin que le cœur de cette petite! Mais,

bah! une fois que nous avons tâté du pouvoir et des dignités, et que nous avons la triste expérience du monde, que peut donner l'amour? Une heure de félicité, une vie de regrets. »

Sa lèvre fine prit une expression dédaigneuse; puis, mettant fin à son soliloque, il entra dans le cabinet du roi. Édouard, la tête appuyée sur ses deux mains, promenait ses yeux brillants dans l'espace; mais ils prirent encore plus d'animation, lorsqu'ils s'arrêtèrent sur son favori.

« Cher William, dit le roi, sais-tu que l'on dit que tu es ensorcelé?

— Beau sire, j'ai entendu dire souvent la même chose de vous, lorsqu'un beau visage avait captivé votre grand cœur.

— Cela peut bien être, car, par ma foi, l'amour nous vient de Satan! »

Le roi se lève, marche d'un pas agité dans sa chambre, puis s'arrêtant :

« Hastings, dit-il, tu aimes donc la jolie fille du mathématicien? Elle vient de me quitter. Es-tu jaloux?

— Heureusement pour moi, Votre Altesse ne trouve rien de beau dans des boucles de cheveux qui ont l'éclat des corbeaux et dans des yeux d'une teinte violette.

— Non, je suis fidèle, moi; je suis fidèle à un seul genre de beauté : ce qui me charme, sous mille formes variées, ce sont des yeux bleus comme un beau ciel d'été, des boucles brillantes comme les rayons du soleil. Mais je veux te tranquilliser, William. Sache donc que c'est tout simplement l'effet de ma compassion pour l'état maladif du savant, que tu tiens en si haute estime. J'ai placé Sibyll dans la chambre voisine de celle de son père. Le jeune Lovell dit que tu serais assez disposé à épouser la fille du sorcier.

— Et quand cela serait, beau sire? »

Edouard prit un air grave.

« Si cela était, mon pauvre William, tu perdrais ta réputation de haute sagesse qui justifie ta rapide élévation. Non, non, tu es la fleur, le prince de ma nouvelle noblesse, tu dois t'allier avec un nom et une fortune dignes de ta réputation et de tes espérances. Aime la beauté, mais épouse la puissance, William. C'est en vain que ton roi voudrait t'élever, si une femme méprisée te retenait à la terre. »

Hastings écouta le roi avec une attention profonde. Édouard n'attendit pas sa réponse, mais il ajouta en riant :

« C'est ta faute, rusé galant, si tu ne mets pas fin à tous ces enchantements!

— Comment mettre fin aux enchantements de la jeunesse et de la beauté, beau sire?

— En la possédant, » répondit le roi d'une voix sourde et murmurante.

Hastings allait répondre, mais la porte s'ouvrit, et l'officier le service annonça le duc de Clarence.

« Ah ! dit Édouard, Georges vient m'importuner pour me demander la permission de partir dans son gouvernement d'Irlande. Et moi je dois lui faire savoir qu'à mes yeux lord Worcester est celui des deux qui m'offre le plus de garantie.

— Votre Altesse me pardonnera, mais quoique j'aie pu croire que vous aviez peut-être mis un peu trop de générosité à accorder ce gouvernement, je dois dire qu'il serait dangereux maintenant de le retirer.

— Il serait plus dangereux encore de le confirmer. Élisabeth m'a fait voir combien il était insensé de faire des concessions après le malvoisie (vin dans lequel, par parenthèse, le pauvre Georges déclare qu'il se noierait volontiers). Vice-roi d'Irlande! mon père a eu ce gouvernement, et une fois qu'il eut goûté des douceurs de la royauté, il cessa d'être sujet. Non, non, Clarence....

— Clarence ne peut méditer une trahison pour ravir la couronne à son frère. Aurait-il assez d'esprit, assez d'énergie, assez de talent pour une si haute prétention?

— Non, mais il a la vanité. Et je te parierais mille marcs contre un penny que mon bouffon serait bien capable de souffler à mon étourdi de Georges qu'il peut aspirer à être soudan d'Égypte ou pape à Rome. »

CHAPITRE IV

Les frères de lait.

Sir Marmaduke Nevile étalait au soleil la splendeur de sa personne, dans la tour Verte, au milieu de tous les autres oisifs de la cour. Il s'enorgueillissait de sa chaîne et de ses éperons d'or, qui attestaient son nouveau rang, et n'était pas fâché d'avoir échangé les sévères murailles de Middleham pour la joyeuse vie de ce palais de plaisir. Tout à coup, à son grand étonnement et à sa grande surprise, il aperçut son frère de lait sous la porte. Nicolas était à peine entré qu'un essaim de jeunes courtisans se précipita au-devant de lui.

« Grand merci! dit Marmaduke à l'un des courtisans, qu'est-il donc arrivé pour que Nicolas Alwyn ait un pareil succès et

pour que tant d'ailes de satin voltigent autour de lui comme des moineaux autour d'un hibou, car, par le saint crucifix, il ressemble à un hibou comme deux gouttes d'eau avec son visage grave et sérieux !

— Ne savez-vous pas que maître Alwyn, depuis qu'il fait le commerce à son compte, s'est acquis déjà la réputation du plus habile orfèvre de Londres? On n'oserait porter aucune poignée d'épée, aucune boucle, qui ne sortît de la maison de maître Alwyn, et s'il vit et que la maison d'York prospère, en vérité, maître Alwyn l'orfèvre sera, avant peu, l'homme le plus riche et le plus considéré de Mile-End au Sanctuaire.

— Voilà qui me réjouit, » dit le bon Marmaduke avec une franchise cordiale. Puis, s'approchant d'Alwyn, il fit tressaillir le grave négociant en le frappant amicalement sur l'épaule.

« Bah! est-ce qu'on serait trop fier maintenant pour se souvenir de Marmaduke Nevile? Viens là-bas dans ma chambre, et tout en buvant le vin de Canarie du roi, nous parlerons du bon vieux temps.

— Pardon, cher maître Nevile.

— Maître ! en voilà bien d'une autre? sir Marmaduke, s'il te plaît, sir Marmaduke, chevalier de la main de lord Warwick, enfin, sage Alwyn, sir Marmaduke Nevile, seigneur d'un manoir qu'il n'a pas encore vu. » Sur ce, Marmaduke donna le bras à son frère de lait et le conduisit à son logement.

Les premières minutes de l'entretien furent consacrées à un échange de félicitations sur leur avancement respectif; le gentilhomme était arrivé à une position et à un rang distingués, uniquement à cause de son dévouement pour un protecteur puissant : le commerçant, par son intégrité, son zèle et son travail, avait déjà de la réputation, et une grande fortune en perspective. Et cependant, pour être juste, nous devons dire qu'il y avait autant de mérite dans la loyauté de Marmaduke envers Warwick, que dans les qualités qu'Alwyn possédait pour faire fortune. Après les compliments réciproques. Alwyn, d'un ton un peu hésitant, dit à son frère de lait :

« Eh bien! trouves-tu la jeune Sibyll plus favorablement disposée pour toi que lorsque tu te plaignais de sa cruauté?

— Ma foi! mon bon Nicolas, je serai franc avec toi. Quand je quittai la cour pour suivre lord Warwick, il circulait des bruits sur les galanteries de lord Hastings à l'égard de la demoiselle, ce qui fut pour mon cœur une cruelle blessure. Je lui en parlai en termes francs, mais honnêtes. Je n'obtins en retour que des regards hautains et des paroles de mépris.... Bon ami, je te remercie de ton serrement de main et de ton soupir compatissant. Pendant mon absence, je luttai au château de Middleham pour oublier l'inhumaine qui se souciait si peu de moi. Je te dirai, mon cher Alwyn, que ces minois du Yorkshire sont terri-



blement agaçants, et d'une douceur et d'une bonté incroyables. Aussi j'en ai tant vu qu'elles ont chassé la cruelle Sibyll de mon cœur.

— Et tu ne l'aimes plus?

— Non, par ce gobelet! En revenant ici, il est vrai, j'éprouvai quelque plaisir à faire résonner en sa présence mes éperons d'or; je voulais voir si ma fortune récente ne ferait pas naître sur ses lèvres un sourire approbateur, et je dois dire que la demoiselle s'est montrée gracieuse et aimable; elle m'a parlé si cordialement de la joie que mon avancement lui causait, que je me suis hasardé à lui glisser quelques mots de mon ancienne folie; mais mademoiselle s'est redressée comme une princesse, et me voilà guéri.

— Sur ta parole?

— Sur ma parole. »

Alwyn laissa retomber sa tête sur sa poitrine, absorbé dans ses réflexions. Sir Marmaduke vida son gobelet, et réellement le jeune chevalier avait un air si distingué, si galant, dans son nouveau surcot de velours, qu'il n'y avait rien d'étonnant qu'il trouvât de quoi se consoler dans une cour où l'on passait six heures par jour à faire l'amour.... et pas en pure perte.

« Et que dit-on encore de lord Hastings? reprit Alwyn en rompant le silence. Rien, j'espère, qui puisse porter atteinte à l'honneur de la pauvre jeune fille, quoique cet homme si frivole et si inconstant se moque peut-être bien un peu de sa naïve innocence? La langue n'est pas d'acier, mais elle coupe tout de même, comme dit le proverbe du calomniateur.

— Non, les commérages respectent sa vertu comme femme, mais ils s'en prennent à ses manœuvres de sorcière. On dit qu'Hastings n'a point triomphé, ni cherché à triompher, parce qu'il est ensorcelé. Par saint Thomas! tu m'avoueras que Marmaduke a eu de la chance d'échapper à une demoiselle de ce métier.

— Sir Marmaduke, dit Alwyn d'un ton grave et sérieux, je dois, en qualité d'ami loyal et très-humble, et aussi en qualité d'honnête homme, te confier mon secret en échange du tien. Cette jeune fille, je l'aime. L'amour est un mot étrange, n'est-ce pas, dans la bouche d'un artisan; mais il n'est point de caillou qui ne cache du feu. Quant à devenir ton rival, le ciel m'en préserve si tu nourris encore des espérances, ou si seulement tu me défends d'aimer. Mais si tu ne me dis pas non, je tenterai la fortune, et j'essayerai d'affranchir une âme pure des poursuites d'un homme artificieux. »

Marmaduke demeura saisi de surprise, et, quoique bien certainement il eût parlé franchement quand il disait être guéri de son amour pour Sibyll, il sentit pourtant une sorte de jalousie en entendant l'aveu inattendu d'Alwyn; sa vanité souffrait que

l'artisan avec sa mine assez commune eût regardé la jeune fille qui avait repoussé le beau gentilhomme. Cependant sa noble et honnête nature parvint, après une lutte de quelques instants, à prendre le dessus, et, chassant ces mauvaises pensées, il tendit la main à Alwyn en lui disant :

« Mon cher frère de lait, tente la fortune et jette le dé si tu veux. Que le ciel te favorise, s'il doit en résulter du bien pour toi; mais si elle est réellement adonnée à la sorcellerie.... Maudit Alwyn, pourquoi cette grimace à ce mot? Si elle est, dis-je, adonnée à la sorcellerie, il ne peut en résulter rien de bon pour le foyer domestique.

— Hélas! dit Alwyn, la sorcellerie est du côté d'Hastings. Il a le charme de la réputation, du rang, de la langue dorée et de la séduction éprouvée, mais elle ne succombera pas, si un bras fidèle peut la sauver; l'espérance n'est qu'un petit enfant, et cependant elle peut soulever une ancre pesante. »

Ces paroles étaient dites d'un ton si sérieux, qu'elles jetèrent une nouvelle lumière dans l'esprit de Marmaduke. Son cœur généreux lui tenant lieu de pénétration, il comprit les nobles motifs qui faisaient agir l'heureux favori du commerce.

« Mon pauvre Alwyn, dit-il, si tu peux sauver cette jeune fille, que par ma foi j'ai bien aimée, et qui, me dit-elle, m'aime aussi d'un amour de sœur, vraiment, j'en serai bien aise. Mais tu risques ton repos pour le sien. Bonne chance, je te le répète encore, et si tu veux tenter la fortune sur-le-champ, car l'attente est le purgatoire de l'amour, saisis le moment. J'ai vu Sibyll, un instant avant de te rencontrer, se diriger seule sur le rempart. En cette saison rigoureuse, le lieu est désert.... Va!

— J'y vais de ce pas, dit Alwyn en se levant et fort pâle. Mais arrivé à la porte, il s'arrêta et dit :

— J'oubliais, maître Nevile, que je venais apporter au roi sa bague avec son chiffre : *le Faucon et la chaîne.*

— Ah! ils te garderont trois heures dans l'antichambre, le duc de Clarence est maintenant avec le roi. Confie-moi la bague, je verrai Son Altesse ici avant de dîner. »

Même entraîné par son amour, Alwyn conservait le caractère réfléchi du Saxon pour les affaires, il hésita. « Ne pourrais-je pas encourir la disgrâce du roi et perdre sa pratique? dit le commerçant.

— Bah! mon cher, tu ne connais pas le roi Édouard. Il ne tient guère aux cérémonies. D'ailleurs, les Nevile sont tout-puissants à la cour. Je fais partie de la suite de la douce lady Anne, que le roi aime comme une fille, bien qu'il soit trop jeune pour être le père d'une aussi grande demoiselle. Un seul mot de la bouche de la dame, s'il en était besoin, et tout deviendrait aussi net et aussi clair que ma collerette! »

Ainsi rassuré, Alwyn remit la bague à son ami et prit aussitôt

le chemin des remparts. Marmaduke resta pour finir le flacon de Canarie, se demandant comment un homme si sage avait pu devenir un si ardent amoureux. Il n'était pas moins surpris de voir que son ami, tout en conservant un accent provincial assez fort, et en semant son discours de vieux proverbes et de vieux dictons, avait élevé son langage et ses manières à la hauteur de sa nouvelle fortune.

« S'il va toujours ainsi, et qu'il devienne lord-maire, murmura Marmaduke, vraiment, il aura presque la mine d'un gentilhomme. »

Le jeune chevalier n'eut pas le loisir de s'abandonner longtemps à ses méditations. Un messager arriva de Warwick-House, lui annonçant la nouvelle que le comte était sur la route de Londres, et désirait voir sir Marmaduke à son arrivée, qui ne pouvait pas tarder. Le jeune chevalier, quelque peu troublé par le canarie, par la confidence d'Alwyn et par cette nouvelle inattendue, s'empressa d'obéir aux ordres de son chef, et ne se rappela la bague que lui avait confiée Alwyn qu'au moment où il se trouva devant la maison du comte.

« Qu'importe, dit-il philosophiquement, le roi a bien assez de bagues à tous ses doigts pour pouvoir se passer de celle-là une, heure ou deux. Et, d'ailleurs, je n'ose la remettre à personne. Ma foi! je crois que je ferai bien de me plonger la tête dans un bain d'eau froide pour chasser les fumées du vin. »

CHAPITRE V

L'amant et le galant. Choix d'une femme.

Alwyn dirigea ses pas vers les remparts, dont une partie, alors plantée d'arbres, ornée de vertes pelouses, d'allées tournantes, et de bancs disposés à de courts intervalles pour le repos des promeneurs, ressemblait aux boulevards d'une ville de France. Pendant les soirées d'été, ce lieu était le rendez-vous favori des oisifs de la cour; mais à cette époque (on était alors en hiver), il était habituellement désert, et l'on n'y voyait que des sentinelles de distance en distance. Le commerçant marchait depuis peu de temps quand il aperçut, à quelques pas devant lui, l'homme qu'il avait le plus sujet de redouter et lord Hastings, ntendant craquer les feuilles sèches qui co1-

vraient le chemin, se retourna brusquement au moment où Alwyn arrivait près de lui.

A la vue de son redoutable rival, Alwyn avait pris une de ces résolutions dont les hommes de son caractère décidé, franc et énergique, sont seuls capables. Sa rare finesse et sa pénétration lui avaient fait découvrir les qualités du chambellan, aussi bien que ses plus petits défauts, et il comptait sur les qualités d'Hastings quand il prit sa détermination. Les réflexions d'Hastings, en ce moment, étaient de nature à faire espérer la réussite du projet de l'humble amant, car, au milieu des scènes émouvantes qui venaient de se passer depuis qu'il avait quitté Sibyll, Hastings s'était en partie guéri de son influence. Trouvant difficile de concilier son honneur et ses espérances ambitieuses en donnant suite à un amour vivement exprimé, mais non profondément senti, il s'était décidé à couper le nœud gordien qu'il ne pouvait délier, en informant Sibyll qu'un mariage entre elle et lui était impossible. C'était dans ce but qu'il lui avait donné ce rendez-vous, et sa conversation avec le roi n'avait servi qu'à le confirmer dans son intention.

Il était dans cette disposition d'esprit quand il fut accosté par Alwyn.

« Milord, oserai-je réclamer votre indulgence charitable pour quelques mots que vous pourriez juger présomptueux?

—Sois bref, alors, maître Alwyn, car on m'attend.

— Hélas! milord, je devine qui vous attend, c'est une personne que je cherche moi-même, Sibyll Warner?

— Comment, monsieur l'orfévre! dit Hastings avec hauteur, d'où sais-tu mes actions, et que m'importent les tiennes?

— Écoutez, milord Hastings, écoutez! dit Alwyn, en commandant à son ressentiment et avec un ton si grave qu'il captiva l'attention de son auditeur; écoutez et ne jugez pas l'artisan comme les nobles le font, mais comme un homme doit juger un homme. Comme le dit le proverbe, nous serons tous égaux dans la tombe. Dès le premier jour que je vis Sibyll Warner, je l'aimai. Oui, souriez avec dédain, mais écoutez encore. Elle était inconnue et malheureuse. Je l'aimais non pour sa beauté seule, mais pour ses belles qualités; je l'aimais à cause de son travail infatigable, à cause de son dévouement filial, à cause des efforts qu'elle faisait pour procurer du pain à son père. Je ne me suis pas dit : « Cette jeune fille fera une charmante maîtresse, une adorable favorite! » Je me disais : « Cette fille si bonne pour son père sera une femme qu'un honnête homme pourra presser sur son cœur et chérir. » Le pauvre Alwyn s'arrêta : les larmes étouffaient sa voix, et son émotion l'empêchait de parler; enfin, il continua : « Ma position semblait plus belle que la sienne; je ne voyais rien qui pût m'empêcher d'espérer. A dire vrai, j'avais alors un rival;

jeune comme moi, de plus haute naissance, et plus beau, mais elle ne l'aimait pas. Je prévoyais que l'amour du jeune homme, si toutefois c'était de l'amour, cesserait. Il me semblait que l'âme de la jeune fille comprendrait la mienne, car, je puis le dire, mon âme soupirait après la sienne. Je ne pouvais voir les jeunes filles de ma classe, qui avaient vécu près de moi, sans que..... Ah! milord, je le répète, sans que, non pas la beauté, mais les qualités, l'esprit, le cœur de Sibyll ne les rejetassent bien loin dans l'ombre. Vous pouvez trouver singulier que moi, rude et grossier, moi qui fais le commerce, qui travaille de mes mains, qui suis un homme rangé, j'aie de tels sentiments, mais je vous dirai pourquoi des gens comme moi les éprouvent, les nourrissent, les chérissent plus que vous autres lords et gentilshommes qui avez tant de moyens agréables pour plaire. Nous ne connaissons pas les amours éphémères! Pour nous, point de distraction passagère à notre seule passion durable! Nous autres, modestes fils du commerce et de l'industrie, nous ne sommes point des galants universels, nous aimons franchement, mais nous n'aimons qu'une fois et nous aimons de tout notre cœur. Qui ne connaît le proverbe : « Que « cherche le gentilhomme, sinon son plaisir? » et qu'est-ce que le plaisir, sinon le changement? Quand Sibyll vint dans ce palais, j'entendis aussitôt associer son nom au vôtre; je vis sa joue rougir quand vous parliez. Bien! bien! c'est bon! après tout, comme disent les vieilles femmes, la rougeur est la livrée de la vertu. Je me disais donc : « Elle est chaste et c'est une « fille d'un noble cœur. Tout cela passera et le temps viendra « où elle pourra comparer l'autre amour et le mien. » Maintenant, milord, ce temps est venu. Je sais que vous la cherchez. Oui, je sais qu'en ce moment son cœur bat en entendant le bruit de vos pas. Dites un mot, dites que vous aimez Sibyll Warner avec le dessein de l'épouser, dites ce mot sur votre honneur, noble Hastings, comme gentilhomme et comme pair, et, à genoux, je vous demanderai pardon de mes vaines folies et je retourne à mon commerce, à mes travaux sans me plaindre. Dites ce mot..... Mais vous vous taisez. Je vous supplie encore comme pair et comme gentilhomme de permettre qu'un amour honnête sauve la jeune fille d'un hommage qui détruirait son repos et flétrirait son nom. Maintenant, lord Hastings, j'attends votre gracieuse réponse. »

Mille sentiments divers agitaient le cœur d'Hastings pendant les derniers mots d'Alwyn : mais d'abord l'admiration et la pitié furent les plus puissants.

« Mon pauvre ami, dit-il avec douceur, si vous aimez ainsi une demoiselle qui mérite tout mon respect, vos paroles et vos sentiments vous rendent digne de prétendre à sa main. Mais écoutez mon conseil, bon Alwyn : ne venez pas, vous, habitant

de la Chepe, ne venez pas choisir une femme à la cour. Oubliez cette fantaisie.

— Milord, cela est impossible. Je ne puis oublier, je ne puis que regretter.

— Tu ne peux réussir, mon ami, reprit le noble un peu plus froidement, et tu ne réussirais pas davantage, quand William Hastings n'aurait jamais existé. Les yeux des femmes, accoutumés aux splendeurs extérieures du monde, sont aveugles sur un mérite modeste comme le tien. Peut-être en eût-il été autrement, si la demoiselle n'eût jamais habité un palais; mais puisque cela est, mon brave garçon, apprends comment on guérit ces blessures du cœur et comment on s'endurcit. Qui es-tu donc, maître Nicolas Alwyn, continua Hastings d'un ton soucieux et avec un sourire amer, qui es-tu pour espérer un bonheur refusé à moi, à nous tous, le bonheur de faire entrer la poésie dans la vie, de rester jeune dans la maturité, en épousant..... *la première femme aimée?* Mais ne crois pas, monsieur l'amant, que je dise ceci par jalousie ou par mépris. Regarde là-bas, près de l'orme sans feuilles, la blanche robe de Sibyll Warner. Va et plaide ta cause.

— Vous ai-je bien compris, milord? dit Alwyn, confus et troublé par le ton et les manières d'Hastings. Ce qu'on dit est-il faux? N'aimez-vous pas cette jeune fille?

— Beau maître, répondit Hastings avec dédain, tu n'as pas le droit, je pense, de sonder mes pensées et mes secrets. Je ne puis reconnaître mon juge en toi, bon joaillier et orfévre. C'est assez, je crois, de courtoisie de te céder le pas. Conte-lui ton histoire avec autant de sentiment, si tu le veux, que tu me l'as contée à moi-même. Dis de moi tout ce que tu imagines avoir raison de soupçonner, et si, maître Alwyn, tes vœux sont écoutés, ne manque pas de m'inviter à ton mariage. »

Il y avait dans ce discours, dans l'air de l'orateur cette légèreté superbe, cette supériorité qu'on ne peut définir, mais qui a conscience d'elle-même, cette froide et ironique tranquillité qui impose et humilie plus qu'un dédain sérieux ou une colère impétueuse. Alwyn grinçait des dents en l'écoutant parler, et regardait avec un désespoir et une rage contenus le lord impassible. On ne pouvait dire de ces deux hommes qu'ils étaient parfaitement beaux. Alwyn avait l'avantage de la jeunesse; il avait la taille plus haute, les membres plus vigoureux, mais aussi moins souples et moins gracieux. Dans leur costume, la différence alors très-marquée entre les classes diverses était peu sensible; car la tunique et le surcot de drap brun d'Hastings étaient même plus simples que l'habit aux couleurs éclatantes du commerçant, avec ses larges bordures de fourrure et ses aiguillettes de riches rubans. En quoi donc consistait la différence entre ces deux hommes, différence qui frappait les

regards, immense, insurmontable dans tout ce qui peut charmer l'imagination et captiver les yeux, et qu'Alwyn lui-même ne pouvait s'empêcher de reconnaître? Hélas! les distinctions les plus difficiles à analyser sont cependant celles qui produisent toujours le plus d'effet! Quelle aisance pleine de noblesse dans cet œil tranquille, comme endormi dans son propre éclat! Quelle magie de commandement dans ce front pâle! Quel charme de persuasion dans cette lèvre artificieuse! Alwyn, réfléchissant en lui-même, inclina la tête involontairement, et quitta tout à coup Hastings pour aller trouver Sibyll. Celle-ci, en ce moment assez près d'eux, s'était arrêtée toute surprise de cette conversation entre le grand seigneur et le bourgeois.

Quand il fut prés de Sibyll, le pauvre Alwyn sentit qu'il ne lui restait plus rien de cette fermeté, de ce courage qu'il avait montrés avec Hastings. L'émotion qu'un amour craintif, mais profond, cause aux hommes de son caractére, rendit ses mouvements plus contraints et plus gauches encore que de coutume, tremblant comme il était devant la jeune fille qu'il aimait sincérement.

« Me cherchiez-vous, maître Alwyn? dit Sibyll avec douceur, en voyant qu'il s'était arrêté près d'elle et ne lui parlait pas.

— Oui, » répondit vivement Alwyn; puis il garda de nouveau le silence.

Enfin, levant les yeux et regardant autour de lui, il vit Hastings à quelque distance, appuyé contre le rempart, les bras croisés. La froideur et l'arrogante indifférence de son rival contrastaient tellement avec le feu qui courait dans ses veines et les angoisses qui torturaient son cœur, qu'il sentit se réveiller son mâle courage et qu'il trouva ces accents éloquents que donne l'émotion quand elle a brisé les chaînes qu'elle se forgeait elle-même.

« Regardez! regardez, Sibyll! dit-il en lui montrant Hastings. Regardez cet homme par qui vous croyez être aimée! S'il vous aimait, pourrait-il rester là?... regardez-le bien, loin de vous, dédaigneux, insouciant, quand il sait que je suis près de vous!... »

Sibyll tourna vers l'orfévre des yeux pleins d'innocente surprise, des yeux qui disaient, aussi clairement que des yeux peuvent le dire :

« Et pourquoi non, maître Alwyn? »

Alwyn comprit ce regard et répondit :

« Parce qu'il doit savoir combien est pauvre et faible un caprice d'amour qui naît dans un cœur blasé, comparé à ce que j'avoue ressentir pour toi, Sibyll, à l'ardente passion d'un cœur qui a toute la vigueur de la première jeunesse; parce qu'il devrait craindre que cette passion ne vînt à te fléchir, car cette passion doit te fléchir. Sibyll, entre nous il n'y a pas d'inégalité, et par conséquent pas d'obstacle. Oh! écoute-moi encore, je te prie. Écoute-moi! ne prends par cet air sévère. Ne détourne pas ton visage. »

La vue de son rival le piquait et l'animait : il était enflammé par cette lutte qui devait décider du bonheur de sa vie et du salut de Sibyll : aussi sa voix était comme le cri d'une mortelle angoisse qui pénétra la jeune fille jusque dans les profondeurs de son âme.

« Oh! Alwyn, je n'ai pas un visage sévère pour toi, dit Sibyll avec douceur; je ne me détourne pas, je souffre à l'idée que je puisse faire de la peine à un cœur si bon, si généreux, mais....

— Non, ne réponds pas encore. Je t'ai étudiée.... je t'ai lue comme un savant lirait un livre. Je sais que tu es fière, que tu as de hautes prétentions, que tu t'enorgueillis de ton sang noble et que tu méprises le yeoman. Tu le vois : je ne m'aveugle pas sur tes défauts, mais malgré ces défauts, je t'aime : et pour les satisfaire, tes défauts, j'ai travaillé, médité, rêvé, avancé dans mon état ; je t'offre aujourd'hui l'espérance d'un bonheur futur avec la certitude de pouvoir le réaliser. Veux-tu la fortune? sois patiente (l'ambition l'est toujours); dans quelques années tu auras plus d'or que la femme de lord Hastings ne peut en posséder : tu auras pour logement une demeure plus splendide et plus somptueuse : tu marcheras, si tu le veux, sur des tapis d'or. Veux-tu des titres? Je te les obtiendrai, moi. Richard de la Pole, qui a maintenant le plus grand duché du royaume, était plus pauvre que moi, quand il entra dans le commerce. Avec l'or on a tout ce qu'on veut maintenant. Ah! plût au ciel qu'il me servît au moins à pouvoir t'acheter.

— Maître Alwyn, ce n'est pas avec de l'or qu'on achète l'amour. Console-toi. Quelle expression pourrais-je employer pour adoucir tout ce qu'il y a de sévère dans ce mot : « Non! »

— Ainsi vous me renvoyez sans pitié. Je ne demande pas votre main à présent. Je veux bien attendre, ajourner la réalisation de mes espérances, pendant des années entières, qu'importe, jusqu'à ce que je puisse tenir toutes mes promesses. »

Sibyll, touchée jusqu'aux larmes, secoua tristement la tête; il y eut un moment de long et pénible silence. Jamais on ne vit de déclaration d'amour dans des circonstances plus étranges. Deux prétendants en face l'un de l'autre; l'un, déclarant ses feux, pendant que l'autre le regarde à quelque distance. Celui-là ardent, passionné; celui-ci calme et impassible. Et le silence du dernier, hélas! obtenant tout le succès refusé à l'éloquence de l'autre. On pouvait dire que le choix offert en ce moment à Sibyll était le type du choix toujours laissé, mais en vain, à l'enfant du génie. Ici, une existence simple, mais paisible; un intérieur honorable, un sort tranquille, sans rêve idéal, il est vrai, mais aussi sans incertitude et sans crainte, sans passions orageuses. Là, l'influence fatale d'une affection créée par l'imagination, sinistre, équivoque, de mauvais augure, mais irrésistible.... et l'enfant du génie remplit sa destinée.

« Maître Alwyn, dit Sibyll faisant sur elle un effort exigé par

la circonstance; je me rappellerai toujours avec reconnaissance votre gracieuse amitié: je ne cesserai de prier avec ferveur pour votre bonheur ici-bas, mais ne m'en demandez pas davantage, je ne pourrais l'accorder. »

Frappé du ton grave et solennel de Sibyll, Alwyn étouffa un gémissement qui cherchait passage à travers ses lèvres et répondit avec tristesse : »

« Je vous obéis, belle demoiselle, et je retourne à mon travail; mais avant de vous quitter, ne m'en voulez pas quand je vous dirai que, si je vous ai ainsi importunée, ce n'était pas seulement dans l'espérance du jour où je pourrais vous appeler ma femme, mais c'était tout autant, je vous le jure, avec le désir qu'éprouvait mon cœur de vous sauver des malheurs et des égarements, des périls et des chagrins, des mauvais jours et des nuits sans sommeil que je crains pour vous. Mieux vaut petit feu qui chauffe que brasier qui brûle. Croyez-vous, par exemple, que lord Hastings, le libertin, le débauché....

— Cessez, monsieur, dit Sibyll avec fierté. Blâmez-moi si vous le voulez, mais ne diminuez pas l'estime que j'ai pour vous en calomniant les autres.

— Quoi! dit Alwyn avec amertume, même un simple avertissement vous offense! Quand je vous dis que si vous vous figurez que lord Hastings aime Sibyll Warner comme on aime la jeune fille qu'on veut épouser, vous vous trompez pour votre malheur! Si vous voulez en avoir la preuve, allez le trouver maintenant, et dites-lui : « Veux-tu me donner un intérieur paisible et « honoré, un abri pour la vieillesse de mon père sous le toit de « son gendre, un abri que le commerçant dédaigné par moi me « propose inutilement?

— Et si cette offre m'avait déjà été faite par lui! » dit Sibyll à voix basse et en rougissant.

Alwyn tressaillit.

« En bien! je lui ai fait tort et.... et.... ajouta-t-il dans la générosité de son âme, quoiqu'il lui en coûtât un grand effort, je puis être encore heureux à l'idée que vous serez heureuse; adieu, mademoiselle, que les saints vous préservent de conserver un souvenir pénible de ce qui s'est passé entre nous. »

Il enfonça vivement son bonnet sur son front et s'éloigna d'un pas inégal et rapide. Quand il passa à l'endroit où Hastings se tenait debout, le bras sur le rempart et le visage appuyé sur sa main, le chancelier leva les yeux et dit :

« Eh bien! monsieur l'orfèvre, avouez du moins que l'épreuve a été loyale, » Puis, frappé de l'angoisse peinte sur le visage d'Alwyn, il s'avança vers lui, et, avec une franche et cordiale sympathie, il lui dit en lui mettant la main sur l'épaule : « Alwyn, j'ai éprouvé ce que vous éprouvez maintenant. J'y ai survécu et la fortune ne m'en a pas moins souri dans ce monde. Em-

portez avec vous ma compassion qui vous honore, loin de vous humilier.

— Ne la trompez pas, milord, elle a confiance en vous, elle vous aime! vous n'avez jamais trompé un seul homme, on le dit partout; ne trompez pas une femme! Les actions tuent les hommes, les paroles tuent les femmes. »

Après ces mots prononcés avec une naïve émotion, Alwyn s'éloigna et disparut.

Hastings s'avança lentement et en silence vers Sibyll. Le refus qu'elle avait fait d'Alwyn n'avait aucunement réconcilié le seigneur avec le mariage dont il avait parlé en l'air. Il avait bien pu supposer qu'une jeune fille, même quand elle ne serait pas guidée par l'amour, n'hésiterait pas entre un puissant seigneur et un obscur orfévre. Son orgueil était cruellement blessé à l'idée que celui-ci se fût cru l'égal d'une personne qu'il s'était proposé, même dans un mouvement d'égarement passager, d'élever jusqu'à lui. Cependant, lorsque, plus près de Sibyll, il la vit accourir à lui d'un pas léger, les yeux brillants d'une douce joie et tout pleins de confiance, il recula devant un aveu qui était de nature à flétrir un cœur qui s'épanouissait devant lui dans tout l'éclat de la jeunesse et de l'amour.

« Ah! mon beau seigneur, dit la jeune fille, c'était bien mal à vous de laisser le pauvre Alwyn m'infliger une si grande peine, et de rester là, tranquillement, à quelques pas. Sans doute, hélas! quand votre humble rival m'aurait offert une couronne, il en eût été de même pour Sibyll, mais combien le chagrin que je lui cause m'affligeait! Et cependant, malgré tout, j'ai senti, dans un mouvement d'amour-propre coupable, comme un rayon de bonheur, en songeant que je n'aurais pas été si sincèrement aimée, si j'avais été tout à fait indigne du seul amour que je désire et que j'ambitionne.

— Et cependant, Sibyll, ce jeune homme peut en tout point, sauf la fortune et un nom éclatant, te donner plus que je ne puis moi-même, un cœur qui n'est pas assombri par de pénibles souvenirs, un caractère qui n'est pas aigri par la triste et amère expérience du monde, de la faiblesse humaine et des maux de cette vie. Votre âge est à peu près le même, et vous pourrez doucement vous avancer vers une tombe commune, la main dans la main. Mais moi, plus vieux encore de cœur que d'âge, je suis tellement ton aîné par les années, que ces cheveux seront gris et ce dos voûté, quand ta beauté sera dans tout son éclat, et..... Mais tu pleures!

— Je pleure de te voir renfermer dans le cercle limité du temps mes pensées qui s'élancent dans l'éternité. L'amour ne connaît point d'âge. Il ne prévoit point la tombe, son bonheur et sa confiance ici-bas n'envisagent sur la terre qu'une gloire qui se fond doucement dans l'azur des cieux, où ceux qui ont



aimé avec constance montent en paix pour y vivre éternellement! Vois, je ne pleure plus.

— Et cet honnête bourgeois, poursuivit Hastings, ému et embarrassé, mais résolu à poursuivre son cruel dessein, ne t'a-t-il pas dit de te défier de moi?.... ne t'a-t-il pas dit que tous mes vœux sont faux?

— Quand un ange me l'eût dit, je ne l'aurais pas cru.

— Mais voyons, Sibyll; suppose vrais ces avertissements, suppose qu'en ce moment je t'ai cherchée pour te dire que cette destinée que rêve l'ambition me défend d'accomplir une promesse faite dans un moment de passion, et que je ne puis t'épouser? Ne te semblerais-je pas perfide? Ne trouverais-tu pas que je me suis joué de ton cœur ingénu? Et ne pourrais-tu pas alors rappeler celui dont l'amour plus vrai et plus digne de toi résonne encore à ton oreille; dis, ne pourrais-tu être heureuse avec lui? »

Sibyll leva ses yeux noirs, encore humides de larmes, sur le visage impassible du lord; elle le regarda avec une tristesse inquiète, cherchant à deviner sa pensée; puis, s'éloignant de lui, elle croisa tranquillement ses bras sur sa poitrine et dit :

« Si, depuis que vous m'avez quittée, une telle pensée vous est survenue, si, en face du sacrifice de votre orgueil ou de la diminution de votre pouvoir, une pensée de repentir.... » (elle s'arrêta tout émue et n'acheva pas); « en un mot, si vous voulez vous rétracter, dites-le-moi maintenant, et, loin de vous accuser de fausseté, je bénirai votre franchise.

— Ton orgueil de femme pourrait donc te consoler de la perte d'un indigne amant?

— Milord, sont-ce là des questions à me faire? »

Hastings garda le silence. Ses bons sentiments luttaient violemment avec les mauvais. La fierté de Sibyll le touchait autant que sa sincérité; dans l'une et dans l'autre l'amour de la jeune fille se manifestait si clair, si profond, si délicieusement différent de toutes les froides et frivoles natures au milieu desquelles le sort l'avait jeté, qu'il n'osait repousser à jamais un cœur qui ne pouvait être remplacé. Arrivé à cet âge où l'on a la vieillesse devant soi et la jeunesse en arrière, il sentait qu'il ne pouvait plus être aimé ainsi, et que, s'il l'était, ce ne serait jamais par une personne aussi digne de l'amour pur, de la jeune poésie que conservait encore son âme solitaire et mélancolique.

Il lui prit la main, et, à ce contact, Sibyll sentit sa fermeté l'abandonner : elle laissa tomber sa tête sur son sein et fondit en larmes.

« Oh! Sibyll, pardonne! souris-moi encore, Sibyll! s'écria Hastings, vaincu et attendri. » Mais, hélas! le cœur une fois blessé et ulcéré se guérit lentement, et il se passa quelques

minutes avant que les paroles les plus tendres que l'éloquence pût inspirer à l'amant parvinssent à sécher ses larmes brûlantes et à rappeler le sourire enchanteur; encore ce sourire était-il forcé et sans joie. Ils se promenèrent quelques moments tous les deux pensifs; enfin, Hastings lui dit :

« Tu m'aimes, Sibyll, et tu es digne de tout l'amour qu'un homme peut ressentir pour une femme, et cependant veux-tu me résoudre cette question et ne pas t'offenser si je te la fais : n'aimes-tu pas le monde, et le jugement du monde plus que moi-même? Qu'est-ce que les femmes appellent honneur? Pourquoi repoussent-elles tout amour qui ne se présente pas à leurs yeux entouré des vaines cérémonies du monde? L'amour cesse-t-il d'être l'amour, parce que le prêtre n'a pas prononcé son inutile bénédiction sur les trésors de confiance et d'émotion que recèlent deux cœurs? Dans ton aimable fierté tu te sentirais irritée si, en t'épousant, je pouvais me rappeler le sacrifice qu'un homme tel que moi, je l'avoue franchement, regarde comme le plus grand qu'il puisse faire; et pourtant tu fuirais mon amour, si je te demandais, à toi, un sacrifice? »

La question était faite avec art, et Hastings souriait en lui-même à la pensée de la réponse qu'elle allait amener. Sibyll répondit avec la rougeur que ce sujet devait provoquer :

« Hélas, milord, je suis une pauvre casuiste; mais je sens que, si je vous demandais de violer ce que les hommes respectent, tout ce qu'ils honorent, qu'ils regardent comme chevaleresque, si je vous demandais d'être traître ou lâche, vous ne pourriez plus m'aimer; et vous vous étonneriez, quand un homme invite une femme à manquer aux devoirs que son sexe regarde comme les plus sacrés, à devenir parmi les femmes ce que sont les traîtres et les lâches parmi les hommes, vous vous étonneriez que la voix de sa conscience, et celle de Dieu parlassent plus haut que celle qui sort des lèvres humaines. Les biens et les pompes du monde, nous sommes libres de les sacrifier, et l'amour véritable ne s'en occupe ni ne s'en soucie; mais le véritable amour ne peut sacrifier ce qui constitue l'amour, il ne peut sacrifier le droit d'être aimé ici-bas, l'espérance d'aimer un jour dans le ciel, le pouvoir de prier avec un cœur pur pour la félicité qu'il aspire à donner; le bonheur de paraître toujours honnête et parfait, aux yeux de celui par qui seul il veut être jugé; enfin, cher lord, l'amour véritable ne songe jamais à un tel sacrifice; et s'il se croit sincèrement aimé, il a pour celui qu'il aime une confiance entière, une foi imperturbable!

— Sibyll, plût au ciel que je t'eusse connue dans ma jeunesse! Plût au ciel que je fusse plus digne de toi! » et dans cette entrevue, Hastings n'eut pas le cœur de prononcer ce qu'il avait résolu : « Sibyll, je ne te cherchais que pour te dire adieu. »

CHAPITRE VI

Retour de Warwick. Il apaise un prince mécontent et s'entretient avec un conspirateur obstiné.

Ce ne fut que fort tard dans la soirée que Warwick arriva à sa bello résidence de Londres, où il trouva non-seulement Marmaduke Nevile prêt à le recevoir, mais un hôte plus auguste dans la personne de Georges, duc de Clarence.

A peine le comte eut-il passé le seuil de la porte que le duc le prit par le bras, et, le conduisant dans une pièce attenante à la grande salle, lui dit :

« Vraiment, Édouard est plus que jamais assoté de la famille avide de sa femme. Vous savez ma nomination au gouvernement de l'Irlande; Isabelle, comme moi, ne peut supporter l'espèce de servage dans lequel nous tiennent à la cour les froids regards et les paroles aigres-douces de la reine. Vous savez aussi sous quels vains prétextes Édouard m'a mis à l'écart; et aujourd'hui même il m'a dit qu'il avait changé d'idée, que je ne suis pas assez grave pour les paysans irlandais; qu'il m'aime trop pour me bannir, et que Worcester, le boucher du peuple, mais le favori de la reine, aura le poste qu'on m'a si solennellement promis. Je reconnais dans tout cela la malice d'Élisabeth. Cette lutte entre le sang royal et la famille de la reine ne finira-t-elle point?

— Calme-toi, Georges; demain je verrai le roi et j'espère qu'il fera droit à ta juste réclamation. Certes, le frère du roi est le gouverneur qui convient le mieux aux turbulents paysans irlandais, qui sont toujours flattés d'obéir à la pompe et à la grandeur. Ce poste t'a été promis; Édouard plaisante sans doute. D'ailleurs Worcester, bien qu'il soit vraiment instruit (et mordieu! il me semble que la science ne remplit la tête que pour dessécher le cœur), Worcester, dis-je, est tellement abhorré à cause de ses cruautés, que son débarquement en Irlande causerait seul une nouvelle révolte à ajouter à nos troubles déjà assez cruels. Calme-toi, te dis-je. Où as-tu laissé Isabelle ?

— Avec ma mère.

— Et Anne? La reine ne glace pas son jeune cœur des gracieuses avances de sa froide amabilité?

— Non, la reine n'ose se livrer à sa malice contre la volonté d'Édouard, et, pour être juste, je dois dire qu'il a comblé d'honneur la fille de Warwick.

— C'est un galant prince, malgré tous ses défauts, dit le père du fond de son cœur, et il faut être patient avec lui, Georges, car, en vérité, il semble qu'il ait un charme pour gagner les cœurs. Reste ici, partage mon léger repas, et, en buvant, nous causerons de tes affaires. Je te demande quelques moments de liberté; j'ai à préparer assez de besogne pour une nuit qui ne me verra pas dormir. Cette révolte de Lincolnshire est menaçante; lord Willougby s'y est joint; plus de vingt mille hommes sont sous les armes. J'ai déjà convoqué les chevaliers et les barons sur lesquels le roi peut compter, et je presserai leur départ pour leurs châteaux afin qu'ils lèvent des hommes et qu'ils marchent à l'ennemi. Pendant qu'Édouard s'amuse, son ministre doit travailler. Attends-moi ici jusqu'à ce que je revienne. »

Le comte rentra dans la grande salle et fit un signe à Marmaduke qui se tenait au milieu d'un groupe d'écuyers.

« Suis-moi, j'aurai peut-être de la besogne pour toi. »

Warwick prit un flambeau des mains d'un serviteur et se dirigea vers ses appartements particuliers. Sur le palier de l'escalier, près d'une petite porte, se tenait son écuyer du corps.

« Le prisonnier est-il là?

— Oui, milord.

— C'est bon! »

Le comte ouvrit la porte devant laquelle l'écuyer montait la garde et dit à Marmaduke d'attendre en dehors.

L'hôte en question, dont les habits portaient les marques d'un voyage à cheval pénible et récent, leva vivement la tête à l'entrée du comte.

« Robin Hilyard, dit Warwick, j'ai longtemps médité sur les moyens de concilier mes devoirs envers le roi avec la reconnaissance que je dois à un homme qui m'a sauvé d'un grand danger. Au milieu de tes malheureux et séditieux desseins, tu as été arrêté et conduit devant moi; les papiers que l'on a trouvés sur toi prouvent une révolte en faveur des Lancastre; une révolte dont les puissants effets ne se feront pas longtemps attendre, une révolte si formidable, à cause du nombre des partisans poussés par l'or et par les intrigues de Louis à risquer leurs terres et leur vie pour la *Rose rouge*, que le moment est venu où les amis du roi doivent tout faire pour sauver son trône. Dans cette révolte, tu as été la tête, le bras, la mèche de la bombarde, le tison jeté sur les étoupes. Tu souris? Hélas! ne vois-tu pas que mon devoir rigoureux m'oblige à t'envoyer

pieds et poings liés devant le conseil du roi, pour qu'on t'arrache par la torture tes dangereux secrets, et que le gibet termine ta carrière?

— Je suis préparé, dit Hilyard. Quand la bombarde éclate, la mèche est devenue inutile; quand la flamme monte jusqu'aux cieux, le tison peut se consumer!

— Homme téméraire! que vois-tu dans cette rébellion qui te soit avantageux?

— Je vois passer au travers des brèches faites à l'ordre féodal par la guerre civile, l'image gigantesque d'un peuple libre.

— Et tu voudrais être le martyr d'une multitude qui t'a abandonné à Olney?

— Comme tu veux l'être pour le roi qui t'a déshonoré à Shene! »

Warwick fronça le sourcil, et il y eut un moment de silence. Enfin le comte reprit :

« Écoute, Robin, je ne voudrais pas souiller mes mains du sang d'un homme qui m'a sauvé la vie. Je te crois, bien que tu sois un fanatique à moitié fou, je te crois aussi sincère en paroles qu'audacieux en action. Jure-moi, sur la croix de cette dague, que tu n'entreras dans aucune conspiration, dans aucun complot favorable à cette révolte, que tu ne prêteras aucune aide, que tu ne prendras aucune part aux dissensions, aux guerres civiles, et je te rends ta liberté et la vie. Dans cette intention, j'ai amené ici mon parent, Marmaduke Nevile, il attend à cette porte; il te conduira en sûreté au bord de la mer, d'où tu gagneras sans danger mon gouvernement de Calais, et mon sénéchal te donnera tout ce dont tu auras besoin; des vivres pour ta faim et de l'argent pour tes plaisirs. Accepte mon pardon, prête serment et pars.

— Milord, dit Hilyard profondément ému, ne te fais aucun reproche si cette carcasse devient un jour la pâture des corbeaux et que mon sang retombe sur ma propre tête! Je ne puis faire ce serment. Je ne puis vivre en paix; les dissensions et les révoltes me sont aussi nécessaires que le pain et l'eau. Oh! milord, vous ne savez pas les souvenirs pénibles, affreux qui ont fait de moi un instrument dans la main de Dieu contre l'impitoyable Édouard! »

Et tout hors de lui, les lèvres tremblantes, les traits bouleversés, Hilyard raconta à Warwick étonné la même histoire qui avait éveillé la sympathie d'Adam Warner.

Le comte, qui aimait par-dessus tout son foyer domestique et sa famille, fut plus touché que le savant à ce récit effroyable.

« Malheureux! lui dit-il l'œil humide, je te plains du fond du cœur. Mais toi, triste victime de la guerre civile, comment veux-tu maintenant la fomenter à ton tour?

– Si Édouard t'avait traité, toi, grand seigneur, comme il m'a traité. moi, pauvre franklin, quelle serait ta réponse? C'est en vain que l'on parle raison à celui qui voit le spectre de son enfant assassiné, qui entend les cris d'une femme folle lui demander vengeance. Ainsi envoie-moi à la torture, à la potence. Et que ce soit une malédiction de plus sur l'âme d'Édouard !

— Tu ne mourras pas sur mon témoignage, » dit le comte vivement; et il quitta la chambre.

Ayant assuré la porte par un fort verrou, il donna ordre à son écuyer de veiller au bien-être du prisonnier. Puis, entrant dans son cabinet avec Marmaduke, il lui dit :

« Je t'avais fait appeler, jeune cousin, dans le but de remettre à ta charge une personne que je croyais utile de faire sortir d'Angleterre; je dois renoncer à ce dessein. Retourne au palais, et vois le roi, s'il se peut, avant son coucher. Dis-lui que ce soulèvement du Lincolnshire est plus qu'une émeute; que c'est le premier mouvement d'une révolution; que je tiens conseil ici ce soir, et que chaque comté, avant demain matin, aura son chef. Je verrai le roi dans la matinée. Écoute encore : cherche ma fille Anne; elle quittera le palais demain matin. J'irai la chercher; ordonne à sa suite de se tenir prête; elle et la comtesse doivent partir demain pour Calais; voilà que l'Angleterre recommence à n'être plus un lieu de sûreté pour des femmes !

— Que faire de ce pauvre rebelle ? murmura le comte quand il fut seul. Le mettre en liberté, je ne le peux; le tuer, je ne le veux pas. Hum ! Il y a dans ces murs assez de place pour contenir un captif! »

CHAPITRE VII

La peur et la fuite.

Le roi Édouard se livrait aux plaisirs de la table, et Sibyll était assise dans la chambre de son père; celle-ci silencieuse, absorbée par ses pensées d'amour, Adam silencieux, absorbé par ses travaux scientifiques. L'*Eurêka* était presque achevée; elle s'élevait de ses ruines plus parfaite, plus perfectionnée que jamais. La jeune fille et le savant semblaient près d'atteindre



au but désiré : l'une à l'autel de l'amour avec son fiancé, l'autre, seul, à l'autel de la gloire.

La soirée avançait... la nuit arrivait... la nuit devenait plus profonde. Le festin du roi était terminé, mais dans sa chambre où brûlaient les parfums, le vin étincelait encore dans sa coupe d'or. On lui annonça que sir Marmaduke Nevile, qui arrivait de la maison du comte, demandait une audience. Le roi, plongé dans une profonde rêverie, remit avec impatience l'audience au lendemain.

« Demain! dit le gentilhomme de service, sir Marmaduke m'a prié de vous prévenir, dans la crainte que l'heure avancée ne vous empêchât de le recevoir, que lord Warwick lui-même se présenterait devant Votre Grâce. Je crains, Sire, que les troubles ne soient grands en effet, car les écuyers et les gentilshommes de la suite de lady Anne ont reçu l'ordre de l'accompagner demain à Calais.

— Demain! demain! répéta le roi, c'est bien, monsieur, vous pouvez vous retirer. »

Lady Anne, à laquelle Sibyll avait raconté la bienveillante attention du roi pour maître Warner, venait de voir Marmaduke et avait appris les nouveaux dangers qui menaçaient le trône et le royaume. Les Lancastriens avaient ouvertement pris les armes pour le prince qu'elle aimait et contre son redoutable père!

Lady Anne resta un moment triste et pensive, puis elle s'agenouilla devant son crucifix et pria.

Sir Marmaduke Nevile descendit dans la cour, et là, trois ou quatre gentilshommes affairés et curieux, qui veillaient encore, le prirent par le bras et le prièrent de leur dire si c'est qu'il y avait une tempête dans l'air.

La nuit est plus noire.... le roi Édouard a vidé son verre et quitté sa chambre..... Sibyll, qui a supplié en vain son père de suspendre son travail, a déposé un baiser sur son front mouillé de sueur, elle se dispose à se retirer dans la chambre voisine. Elle est déjà sur le seuil, lorsque, soudain, elle entend..... elle entend un faible cri dans le lointain, une voix de femme et le bruit d'une porte qui se referme. Cette voix, c'est la voix de lady Anne. Sibyll sort et se trouve dans le corridor. La clarté de la lune pénètre à travers les arcades ouvertes. L'air est blanc et froid de gelée. Tout à coup la porte du fond s'ouvre et livre passage à une personne qui s'élance dans le corridor, passe devant Sibyll, s'arrête, promène ses regards autour d'elle.

« Oh! Sibyll, s'écria lady Anne tout éperdue, sauve-moi! défends-moi! au secours! ciel miséricordieux! le roi!... »

Par un mouvement instinctif, Sibyll, surprise et tremblante, attira lady Anne dans la chambre qu'elle venait de quitter, et,

au moment où elles se réfugiaient dans cette pièce, Anne tomba sur le carreau. En cet instant l'éclat d'un vêtement d'or brilla dans l'obscurité de la nuit, et le roi Édouard, portant encore la robe avec laquelle il avait ébloui tous les yeux dans son royal banquet, parut dans la chambre. Sa physionomie était agitée par la passion ; la peau transparente de son visage était empourprée du vin qu'il avait bu. Quand il entra, Anne se releva et courut à Warner qui, muet de surprise, avait suspendu son travail et se tenait devant son *Eurêka :* la machine exhalait une noire vapeur, et l'on entendait le gémissement des roues féeriques qui tournaient, tournaient sans cesse.

« Monsieur, s'écria Anne s'attachant convulsivement à lui, vous êtes père, par l'âme de votre enfant, protégez la fille de lord Warwick! »

Tiré de ses méditations par ce cri de détresse, le pauvre savant, entourant de son bras la taille de celle qui s'attachait ainsi à lui, releva la tête avec dignité en répondant :

« Ton nom, ta jeunesse et ton sexe te protégent.

— Lâche cette dame, vil sorcier, s'écria le roi. Je suis son protecteur. Viens, Anne, gentille Anne; viens, douce demoiselle. C'est une méprise, viens, lui dit-il tout bas : ne laisse pas croire à ces gens du peuple des choses qui peuvent porter atteinte à ton honneur. Viens, ton royal cousin va te ramener vers ta paisible couche. »

Il chercha à détacher doucement les bras de la jeune fille qui enlaçaient le vieillard; mais Anne, sans rien écouter, en proie à une terreur qui semblait avoir ébranlé tout son être et menacé sa raison, continua à crier, implorant un appui au nom de son père, de son noble et généreux père qui, en ce moment même, veillait sur le trône chancelant du ravisseur démasqué.

Édouard avait encore assez de sang-froid pour craindre que quelques gens attardés ou que les sentinelles n'entendissent des cris qu'il excitait davantage en voulant les apaiser. Perdant patience et grinçant des dents, il dit à Adam : « Tu me connais, ami. Je suis ton roi. Puisque lady Anne préfère tes services aux miens, aide-moi à la reporter dans son appartement : et toi, jeune fille, donne-lui le bras. L'antre de ce magicien n'est pas convenable pour la demeure d'une si noble visiteuse.

— Non, non, maître Warner, ne me faites pas sortir d'ici. Cet homme! Ce roi!... ne me livrez pas à...

— Prends garde, » s'écria le roi..

Ce fut alors seulement que le bon et simple Adam Warner comprit la véritable cause des frayeurs de lady Anne. Sibyll n'avait encore rien deviné ; elle se tenait debout toute tremblante à côté de son amie, se serrant contre son père.

« Ne craignez rien, mademoiselle, dit Adam Warner, en touchant de sa main les boucles qui flottaient en désordre sur son sein. Je suis vieux et faible, mais Dieu et ses anges sont partout où la vertu alarmée résiste à la violence. Seigneur roi, votre sceptre ne peut étendre son pouvoir sur les âmes des mortels.

— Vieux radoteur, pas de sermon! » dit Édouard, en portant la main à son poignard.

Sibyll vit ce mouvement, et, instinctivement, elle se plaça entre son père et le roi. A la vue de cette fine et jolie taille, de ces yeux limpides et fermes, de ces traits à la fois nobles et délicats, Édouard sentit renaître en lui cette crainte respectueuse qu'il avait éprouvée la première fois qu'il avait voulu exécuter son noir projet : cette crainte s'emparait encore de lui en ce moment. Il recula.

« Je ne veux faire de mal à personne, dit-il presque d'un ton d'humilité, et puisque j'ai le malheur d'épouvanter lady Anne par ma présence, je me retire, jeune fille, en te priant de veiller sur elle et de la reconduire dans sa chambre quand elle le voudra. Maintenant, vieillard, et vous, jeune fille, retirez-vous à l'écart, je veux dire un mot à lady Anne. »

Puis, s'avançant doucement vers lady Anne, il lui prit la main : mais celle-ci, la retirant brusquement, s'échappa des bras de Warner, courut à la fenêtre, l'ouvrit, et apercevant dans la cour des ombres vagues à quelque distance, elle poussa un cri d'angoisse qui frappa Édouard de remords et de terreur.

« Hélas! murmura-t-il, elle ne m'écoutera pas! Elle a perdu la raison! A quelle aveugle passion je me suis laissé entraîner! Anne, pardon, pardon! »

Adam Warner, prenant le bras du roi, écarta l'impérieux monarque aussi facilement qu'une nourrice conduit un docile enfant.

« Prince, dit l'honnête vieillard, puisse Dieu vous pardonner, car si cette noble demoiselle a été victime du dernier outrage, David ne fut pas un plus grand pécheur que vous.

— Elle est pure et sans tache, je le jure, dit le roi humblement. Anne, dites seulement que vous me pardonnez! »

Mais Anne ne répondit point; son regard était fixe, sa bouche entr'ouverte, elle était insensible comme un cadavre : sous l'empire de son indicible effroi, elle semblait avoir perdu la parole et la vie. Soudain on entendit un bruit de pas dans l'escalier; la porte s'ouvrit, et Marmaduke Nevile entra brusquement.

« Certainement j'ai entendu la voix de mademoiselle, certainement! mais je ne m'explique pas... Comment! le roi ici! pardon, mon souverain, » et il plia le genou.

La vue de Marmaduke rompit le charme de respect et d'humilité repentante qui semblait s'être emparé de l'indomptable cœur du roi. La ruse perverse de son caractère reprit le dessus.

« L'étrange et diabolique invention de notre savant (Édouard montra l'*Euréka*) a effrayé notre belle cousine, comme cela devait être, par notre bon saint Georges! Retournez, sir Marmaduke, nous laisserons lady Anne pour le moment aux soins de Sibyll. Demoiselle, n'oublie pas mes ordres. Venez, monsieur, » et il entraîna hors de la chambre Marmaduke, qui ne pouvait revenir de son étonnement. Mais lorsque le roi eut vu le gentilhomme descendre l'escalier et regagner la cour, il revint sur ses pas, rentra dans la chambre, et dit à voix basse et d'un air sévère : « Faites bien attention, maître Warner, et vous, jeune fille; si jamais vous soufflez le moindre mot de la scène à laquelle, pour votre malheur, vous avez assisté, rappelez-vous que les rois n'ont qu'un moyen de punir les mauvaises langues, et que votre silence seul peut vous sauver ne jouez pas avec la mort! »

Il ferma la porte et se retira dans sa chambre. Les parfums orientaux qui brûlaient dans les chambres à coucher des grands personnages contribuaient, par leur odeur enivrante, à rendre encore plus lourde l'atmosphère de la chambre du roi. Le prince s'assit et fit effort pour recueillir tous ses souvenirs et pour envisager les périls qu'il avait fait naître. La résistance et l'effroi de lady Anne avaient réellement banni de son cœur la passion criminelle qu'il avait nourrie; car les émotions de cette nature, surtout chez Édouard, changeaient promptement. Le sentiment qui le dominait actuellement, c'était un repentir poignant, la honte et le remords. Mais lorsqu'il fut sorti de cet ordre d'idées et de sentiments dont les caractères légers et frivoles cherchent toujours à s'affranchir, l'image du comte, au front sévère, apparut devant lui, et la crainte succéda à l'humiliation; mais ce sentiment de crainte, quelque bien fondé qu'il fût, ne pouvait durer longtemps chez un homme si naturellement disposé à mépriser le danger. Avant le jour, se disait-il, Anne sera revenue à elle. Un cœur si doux pourra certainement, par le raisonnement, être éloigné de toute idée de vengeance, quand il ne serait vaincu que par la pensée de révéler à son horrible père un secret qui peut faire répandre des flots de sang sur notre verte Angleterre. Quelle femme voudrait provoquer la guerre et faire verser le sang, et pourquoi? Pour un mal qui n'a pas été fait, pour un dessein qui n'a pas été accompli. Le roi était heureux que sa victime lui eût échappé. Il voulait voir Anne avant l'arrivée du comte, apaiser sa colère, obtenir son silence. Quant à Warner et à Sibyll, ils n'oseraient rien dire, et s'ils l'osaient, les lèvres qui accusent

un roi se démentent bientôt quand la torture peut étouffer la vérité, et qu'entre le sujet et le monarque il n'y a pour tout juge que le bourreau. Toutes ces pensées lui permettaient de braver la solitude. Cependant Marmaduke avait regagné la cour. Nous l'avons vu plus haut occupé de s'entretenir avec quelques gentilshommes de la suite du roi qui, sachant qu'il apportait des nouvelles importantes du comte, n'avaient pas voulu se livrer au sommeil avant d'apprendre de sa bouche si les progrès de la nouvelle insurrection ne réclameraient pas immédiatement leurs services. Marmaduke, charmé de son importance, avait satisfait de très-bon cœur et de son mieux leur curiosité, puis il allait se retirer dans sa chambre, lorsque les cris de lady Anne le ramenèrent dans l'escalier conduisant à l'appartement d'Adam qui, heureusement, n'était pas fermé. Lorsqu'il était revenu, il avait eu de nouvelles curiosités à satisfaire. Après avoir raconté brièvement que maître Warner avait choisi cette heure indue pour effrayer les femmes avec cette machine qui vomissait de la fumée et poussait des gémissements lamentables, Marmaduke, laissant ses camarades qui allèrent se coucher, se disposait à remonter dans sa chambre. Tout à coup, en levant les yeux, il aperçut une main blanche qui brillait à la froide clarté de la lune et qui s'agitait comme pour l'appeler. Le chevalier se signa, monta l'escalier avec répugnance, et entra de nouveau dans l'antre du sorcier. Lady Anne avait recouvré ses sens; une sorte de calme qui n'était pas naturel avait succédé à son état de surexcitation, et cette jeune fille, ordinairement si douce et si timide, semblait ferme et déterminée. Elle voulait, s'il était possible, fuir ce palais profane. Aussitôt que Marmaduke reparut, elle alla au-devant de lui sur le seuil de la porte, et lui prenant convulsivement le bras, elle lui dit :

« Par le nom que vous portez, par l'affection que vous avez pour mon père, aidez-moi à quitter ces murs ! »

Marmaduke, surpris, la regarda sans pouvoir répondre un mot.

« Me refusez-vous ce que je vous demande, monsieur? dit Anne d'un ton presque sévère.

— Honorée demoiselle, répondit Marmaduke, je suis votre serviteur en toutes choses. Mais comment quitter ces murs, ce palais? Les portes sont fermées. Et que dirait mon maître si la nuit...

— Si la nuit, » répéta Anne d'une voix sourde; puis, s'arrêtant, elle poussa un éclat de rire épouvantable. Mais soudain, revenant à elle, elle s'avança vers la porte.

« Je partirai seule à la garde de Dieu et de Notre-Dame. »

Sibyll se précipita devant elle pour la retenir, et Marmaduke, s'approchant vivement de Warner, lui dit à l'oreille : « Pauvre

demoiselle, sa tête est dérangée ! L'aurais-tu réellement rendue folle avec tes enchantements et tes sortiléges !

— Chut ! » répondit le vieillard; et il murmura quelques mots à l'oreille de Marmaduke.

A peine le chevalier eut-il entendu la confidence d'Adam, qu'il pâlit : ses yeux étincelèrent.

« La fille du comte ! s'écria-t-il. C'est affreux ! c'est infâme ! Elle a raison ! » Il quitta le savant, puis, s'approchant de lady Anne, qui essayait encore de sortir malgré Sibyll, il s'agenouilla devant elle, et, avec une voix suffoquée à la fois par la colère et une tendre compassion, il lui dit :

« Demoiselle, vous avez raison. Il paraîtra sans doute étrange qu'une personne de votre qualité et de votre sexe quitte ce château sans autre compagnie que la mienne. Mais j'ai, au moins, un cœur d'homme et la loyauté d'un chevalier. Remettez-vous à moi du soin de votre sûreté, noble demoiselle, et je saurai vous frayer un chemin jusqu'à votre généreux père, dussions-nous traverser le cœur de ce roi déloyal. »

Anne ne parut pas bien comprendre les paroles de Marmaduke, mais, en le voyant s'agenouiller devant elle, elle sourit et lui tendit sa main. En songeant à la responsabilité qu'il avait assumée, le jeune chevalier sentit renaître toutes les forces vives de son être. Au moment où, prenant cette main qui lui était tendue, il y déposait un baiser, il sentit l'anneau qu'il avait à son doigt, cet anneau que lui avait confié Alwyn, cet anneau enfin qui, portant le cachet du roi, avait le pouvoir de faire ouvrir toutes les portes. Il poussa une joyeuse exclamation, ouvrit son long manteau, supplia Anne de s'en envelopper et rabaissa le capuchon sur sa tête. Il se disposait à sortir avec elle quand tout à coup il s'arrêta :

« Hélas! dit-il en se tournant du côté de Sibyll, lors même que nous pourrions sortir de la tour, nous ne trouverons pas de batelier sur le fleuve à cette heure. Pour nous aventurer dans les rues, la nuit est bien noire, la route est périlleuse, infestée comme elle l'est de brigands qui rôdent à minuit.

— C'est vrai, dit Warner, le danger est passé maintenant. Que la noble demoiselle reste ici jusqu'à demain matin, le roi n'oserait plus...

— Il n'oserait plus! reprit Marmaduke; hélas! que vous connaissez peu le roi Édouard ! »

A ce nom, Anne frissonna, ouvrit la porte et descendit rapidement l'escalier. Sibyll et Marmaduke la suivirent.

« Écoutez! sir Marmaduke, dit Sibyll, lorsque vous serez sorti de la tour, ici près se trouve la maison d'une noble dame, la dame de Longueville, où Anne pourra rester en sûreté pendant que vous irez chercher lord Warwick. J'irai avec vous, si vous pouvez obtenir pour nous deux la permission de sortir.

— Courageuse jeune fille! dit Marmaduke d'une voix ému; mais songez-vous à votre propre sûreté, à la colère du roi? Non..... trois personnes à la fois..... vos vêtements bien connus exciteraient les soupçons du gardien. Indiquez-moi la maison.

— La troisième à gauche, sur le bord du fleuve, avec une porte voûtée, et la fleur de lis sculptée sur les murs.

— Il ne fait pas si noir que nous ne puissions la reconnaître. Adieu, gentille demoiselle. »

Tout en parlant, ils avaient rejoint lady Anne; Sibyll persistait toujours dans son désir d'accompagner sa jeune amie. Mais les représentations de Marmaduke, qui lui montraient le danger que courait la vie de son père, si Édouard venait à savoir qu'elle avait favorisé la fuite de lady Anne, finirent par l'emporter. Le chevalier et sa protégée arrivèrent à la porte extérieure.

« Vite! vite! maître gardien, cria Marmaduke en frappant la porte avec le pommeau de son épée jusqu'à ce qu'il la vit s'ouvrir péniblement; des messages importants pour lord Warwick! nous avons le cachet du roi. Ouvrez! »

Le gardien, endormi, regarda l'anneau; les portes furent ouvertes; nos deux fugitifs étaient dehors; ils pressaient le pas.

« Courage, noble demoiselle, vous êtes sauvée; vous ne tarderez pas à être vengée, » dit Marmaduke, qui sentait sa compagne chanceler dans sa marche.

La réaction s'était opérée en elle. Les efforts qu'Anne avait faits jusqu'ici ne tendaient qu'à la fuite, à la liberté. Lorsqu'elle eut atteint le but si désiré, ses forces l'abandonnèrent; sa tête se pencha nonchalamment; elle murmura quelques mots incohérents, et tomba sans connaissance. Marmaduke, embarrassé, effrayé presque, s'arrête. Mais il aperçoit une lumière briller dans une maison devant lui : cette maison est la troisième sur le bord du fleuve. la seule qui ait une porte voûtée comme l'a dépeinte Sibyll. Il enlève dans ses bras vigoureux son léger et sacré fardeau. Il arrive à la porte, qu'à son grand étonnement il trouve ouverte; l'escalier est éclairé; il écoute et entend à l'étage supérieur des voix qui chuchotent, des pas légers et rapides qui vont, qui viennent. Portant toujours sa compagne inanimée, il monte l'escalier, et entre tout d'un coup dans une chambre, où, à la lueur d'une lumière blafarde, il aperçoit deux ou trois personnes réunies autour d'un lit placé dans une alcôve. Au moment où il met le pied sur le seuil, un homme au maintien grave s'avance.

« Qui demandez-vous? lui dit-il.

— Lady Longueville.

— Chut!

— Qui a besoin de moi? dit une voix faible sortant des rideaux de l'alcôve.

— Mon nom est Nevile, répondit Marmaduke, avec une franche brièveté de langage. Mlle Sibyll Warner m'a dit que je pourrais trouver dans cette maison un refuge provisoire pour ma compagne lady Anne, fille du comte de Warwick. »

Marmaduke remit sa protégée entre les mains d'une vieille femme qui gardait la malade. Elle releva le capuchon de la jeune fille, réchauffa ses mains froides et sans vie. Le chevalier se dirigea vers l'alcôve; lady Longueville était sur son lit de mort : une maladie de deux jours l'avait conduite sur le bord de la tombe; mais son regard et sa physionomie avaient une certaine animation inquiète et surnaturelle, sa voix était claire et pénétrante.

« Comment se fait-il, dit-elle, que la fille de Warwick, le yorkiste, cherche un refuge dans la maison d'une lancastrienne, ruinée et sans famille?

— Jurez-moi, au nom de vos espérances dans le Christ, que vous garderez et que vous protégerez cette jeune fille, pendant que j'irai chercher le comte, et je vous répondrai.

— Étranger, je m'appelle Longueville; ma naissance est noble, ce gage de l'hospitalité et de la loyauté vaut mieux que de vains serments, continuez !

— Eh bien! dit tout bas le chevalier, en faisant signe aux assistants de s'éloigner, la fille de Warwick est ici parce qu'elle fuit le déshonneur qui la menace dans le palais d'un roi, et que son offenseur est le roi lui-même. »

Avant que la mourante eût eu le temps de répondre, Anne, rappelée à elle par les soins de la garde expérimentée, s'élança vers l'alcôve, et, s'agenouillant au chevet de la malade, elle s'écria tout éperdue :

« Sauvez-moi! cachez-moi! sauvez-moi!

— Allez chercher le comte dont la main a détruit ma maison et renversé le trône de son roi légitime, allez! Je vivrai jusqu'à ce qu'il arrive, » dit la veuve privée d'enfant. Et son visage hagard s'illumina d'un rayon de joie sauvage et triomphante.

CHAPITRE VIII

Le lit de mort de la veuve lancastrienne.

Les premiers rayons du soleil brillaient à travers les nuages grisâtres sur une petite troupe d'hommes armés à la hâte, qui étaient groupés autour d'une litière couverte près de la porte de la maison de lady Longueville. Dans la chambre de la mourante, le comte de Warwick, le visage aussi pâle que la malade, était debout près du lit. Anne s'appuyait avec une confiance calme sur son sein; ses yeux étaient fermés, et des larmes mouillaient ses longs cils.

« Oui, oui, disait la noble dame lancastrienne, vous autres hommes violents et turbulents, vous recueillez ce que vous avez semé : c'est là le roi pour lequel vous avez détrôné le saint Henri; c'est là celui pour lequel vous avez versé le meilleur sang de l'Angleterre. Ah! mon époux! mes fils martyrs! regardez du haut du ciel! la fille de votre plus puissant ennemi vient chercher un refuge à ce foyer solitaire, près du lit de mort de la faible femme, contre l'usurpateur infâme que cet ennemi a placé sur le trône!

— Épargnez-moi, » murmura Warwick d'une voix étouffée et les dents convulsivement serrées.

Tout le monde était sorti de la chambre, et le docteur Godard, l'homme vénérable, qui d'abord avait parlé à Marmaduke et qui était le prêtre appelé pour assister la mourante, fut seul témoin de cette conférence solennelle et terrible. Car Anne avait à peine conscience de ce qui se passait autour d'elle.

« Silence! ma fille, disait l'homme de paix, en élevant le saint crucifix : calme-toi par de plus saintes pensées ! »

La dame fit un geste d'impatience pour éloigner le prêtre, et saisissant le bras vigoureux de Warwick de ses doigts amaigris et tremblants, elle reprit d'une voix qui luttait contre le hoquet de l'agonie :

« Mais toi, toi, pourras-tu supporter cette infamie? toi, le chef des barons anglais, tu ne verrais pas le déshonneur dans l'amour outrageant du plus vil de tous les rois anglais! Oh! oui! vous autres, yorkistes, vous avez des cœurs de varlets, mais non des cœurs de guerriers et de pères.

— Par le symbole de la foi qui devrait t'occuper à cette heure, femme, s'écria le comte en s'abandonnant à la fureur que la présence de la mort avait d'abord comprimée, par celui que matin et soir je bénis à genoux pour les vertus de cette enfant chérie, je tirerai vengeance du mécréant que j'ai fait roi, une vengeance qui vivra dans les annales de l'Angleterre, jusqu'au jour où l'on entendra retentir la trompette du jugement dernier.

— Mon père! dit Anne, réveillée de sa torpeur par la véhémence de son père, mon père, ne pense plus au passé, ramène-moi près de ma mère : j'ai besoin de me sentir serrée dans les bras de ma mère !

— Laissez-nous, laissez la mourante, sir comte et cher fils, dit Godard. Moi aussi je suis lancastrien, moi aussi je donnerais ma vie pour le saint roi Henri, mais je frémis, à l'heure de la mort, d'entendre ces lèvres pâles qui, au lieu de prier pour le pardon, ne prêchent que la vengeance.

— Vengeance! s'écria lady de Longueville, qui, s'affaiblissant par degrés, entendit ce mot. Vengeance! tu as juré vengeance sur Édouard d'York, lord Warwick : tu l'as jurée dans la chambre d'une mourante, à une oreille qui va porter cette parole aux héros martyrs de cent batailles. Ah! le soleil se lève!.... saint prêtre... Godard! ton bras... aide-moi, soutiens-moi, porte-moi à la fenêtre. Vite! Vite! Je voudrais voir encore une fois mon roi! Vite! Vite! et puis... et puis... après cela, j'entendrai tes prières. »

Le prêtre, moitié grondant, moitié ému de compassion, porta la mourante à la fenêtre. Elle lui fit signe de l'ouvrir : il obéit. Le soleil resplendissant alors dans les cieux se réflétait sur la majestueuse Tamise et brillait sur la fenêtre de la prison de Henri.

« Là..., là..., c'est lui..., c'est mon roi. Viens ici, lord rebelle, viens ici, contemple ton souverain. Repentir! Vengeance! »

Et sa main livide indiquait la sombre tour de Wakefield. L'œil noir du comte aperçut au loin un visage pâle et vénérable qu'il reconnut malgré la distance. La mourante fixa ses yeux vitreux sur le puissant baron outragé, et soudain son bras retomba le long de son corps. Son visage devint immobile comme du marbre; le dernier souffle de la vie s'échappa de sa poitrine. Mais ses yeux restaient fixés sur le pâle visage du comte qui entendait résonner encore à son oreille ce mot que mille passions répétaient aussi dans son cœur, ce mot qui avait remplacé la prière et avec lequel avait fui l'âme de la pécheresse : *Vengeance!*

LIVRE NEUVIÈME

LES VAGABONDS ET LES EXILÉS

CHAPITRE PREMIER

Comment le grand baron devient un grand rebelle.

Hilyard dormait encore dans la chambre qui lui avait été assignée comme prison, quand il fut réveillé tout à coup par une rude main qui se posa sur lui. Ses yeux, en s'ouvrant, aperçurent le comte, dont la physionomie habituellement franche et majestueuse était devenue si sombre et si triste, que Robin ne put s'empêcher de dire :

« Vous m'envoyez au bourreau, je suis prêt.

— Silence! Tu détestes Édouard d'York?

— Dût cette réponse être la dernière, oui!

— Frappe là, nous sommes amis! ne me regarde pas avec ces yeux étonnés; pas de pourquoi, ni de comment. Qu'il te suffise de savoir que la nuit passée a donné à Édouard un rebelle de plus dans la personne de Richard Nevile. Un cheval t'attend à ma porte; cours vite porter cette lettre au jeune sir Robert Welles; recommande-lui de n'avoir pas peur et de tenir bon, car avant peu de jours lord Warwick et peut-être le duc de Clarence joindront leurs forces aux siennes. Remarque bien une chose; je ne te dis pas que je suis pour Henri de Lancastre, je dis seulement que je suis contre Édouard d'York. Adieu! et, quand nous nous reverrons, béni soit le bras qui le premier se sera frayé un chemin au cœur du tyran. »

Warwick n'en dit pas davantage et quitta la chambre. Hilyard, au premier abord, n'en put croire ses sens; mais pendant qu'il s'habillait à la hâte, il réfléchit à tous les motifs de discorde qui existaient depuis longtemps entre Édouard et le comte : il se réjouit à l'idée de voir enfin s'accomplir une prophétie qu'il

avait hasardée depuis longtemps avec une si étrange pénétration. Il descendit l'escalier et gagna la porte où Marmaduke l'attendait, tandis qu'un domestique tenait par la bride une robuste haquenée (comme on disait alors en parlant des montures communes). Les qualités et l'éducation de la bête lui promettaient une célérité et un courage à toute épreuve.

« Montez, maître Robin, dit Marmaduke. Je ne prévoyais guère que nous chevaucherions ensemble comme amis ; montez, notre chemin est le même pendant quelques milles au sortir de Londres. Vous allez dans le comté de Lincoln et moi dans le comté de Hertford.

— Et pour le même motif? demanda Hilyard en sautant sur son cheval et en partant au trot avec son camarade.

— Oui.

— Lord Warwick a changé enfin.

— Enfin!

— Pour longtemps?

— Jusqu'à la mort.

— C'est bien! je n'en demande pas davantage! »

Derrière eux on entendit le bruit de plusieurs chevaux qui galopaient. Le franklin tourna la tête et vit une troupe assez considérable, armée jusqu'aux dents qui, sortant de la maison du comte, vint se placer sous les ordres de Marmaduke.

Pendant ce temps Warwick était enfermé avec Montagu.

Malgré le caractère mondain de ce dernier et son attachement personnel pour Édouard, il ne laissait pas que d'être très-sensible à tout ce qui touchait l'honneur de sa maison; et, à la nouvelle de la mortelle insulte faite à sa nièce, il exprima son indignation d'une manière beaucoup plus énergique que l'irascible comte.

« Estimer, s'écria-t-il, estimer Élisabeth Woodville digne du trône, et ne voir dans Anne Nevile qu'une femme digne tout au plus d'être sa concubine!...

— Oui, dit le comte avec un calme d'autant plus terrible qu'il contrastait étrangement avec sa chaleur ordinaire, même quand il n'était que faiblement irrité. Oui, tu l'as dit; mais sois tranquille, vois-tu, sois froid, froid et dur comme le fer; maintenant il faut comploter : il ne s'agit plus de tonner, ni de menacer. Et moi, qui jamais n'ai comploté! Tu as bien raison, l'honnêteté est la politique des imbéciles. Que n'ai-je su cela, seulement une heure avant d'avoir appris cette nouvelle? J'ai déjà envoyé nos amis dans leurs provinces respectives pour soutenir la cause du roi Édouard. Il est encore roi, il est encore roi pour quelques instants. C'est la nuit dernière que je les ai envoyés, la nuit dernière, précisément à l'heure où... O Dieu, je vous en prie, donnez-moi de la patience. » Il s'arrêta et ajouta à voix basse : « Encore..., encore..., que les moments sont

longs. Avant le coucher du soleil, Édouard, j'espère, sera en mon pouvoir.

— Comment cela?

— Il va aujourd'hui au More; il ira malgré le crime qu'il a tenté; il se fiera à l'archevêque pour faire sa paix avec moi... Les gens d'Église ne sont pas pères. Marmaduke Nevile a mes ordres; une centaine d'hommes armés, qui marcheraient sur un mot de moi contre Satan lui-même, cerneront le More et saisiront notre hôte.

— Mais alors? si Édouard..., je n'ose dire le mot; qui lui succèdera?

— Clarence est l'héritier mâle.

— Mais que dire au peuple? qui proclamer?

— Ah! nous y voici, nous y voici! interrompit Warwick. J'ai pensé à cela, j'ai pensé à tout, mon esprit me paraît avoir traversé des mondes depuis le point du jour. Cela est vrai, tout bouleversement, pour réussir, veut un motif que tout le monde comprenne. Cependant toi, Montagu, tu as une éloquence plus persuasive que la mienne, va trouver nos amis, les ennemis d'Édouard, interroge-les, sonde-les.

— Et je leur dirai le forfait d'Édouard?

— Par la mort, y songes-tu! Toi, un Monthermer, un Montagu, aller révéler à la face de toute l'Angleterre l'infâme outrage fait au foyer d'un gentilhomme anglais, d'un pair! Fournir aux licencieux *bourdours* une chanson et un rondeau sur la honte virginale de lady Anne! Raconter comment le roi Édouard s'est glissé dans sa chambre au milieu de la nuit, lui a fait des serments d'amour! Dieu du ciel! si cette main pouvait le serrer à la gorge... Non, frère, non, il y a des outrages que nous ne pouvons dire; il y a des gonflements au cœur qu'on ne peut soulager qu'en faisant couler le sang. »

Pendant cette conversation entre les deux frères, Édouard, dans son palais, était saisi d'effroi en apprenant que lady Anne n'était plus dans sa chambre; il envoya dire à Adam Warner de comparaître devant lui. Il apprit du savant naïf, qui ne savait rien cacher, la manière dont Anne s'était enfuie de la Tour. Le roi renvoya brusquement Adam, après lui avoir adressé du fond du cœur mille malédictions accompagnées de vagues menaces. Puis, songeant à la nécessité d'inventer quelque conte plausible pour faire cesser l'étonnement de la cour et pour expliquer la brusque disparition de son hôtesse, il se dit que la personne la plus capable d'inventer et de faire circuler un pareil conte, était la reine. Il se rendit à l'instant même chez elle, déterminé à lui confier un secret que très-peu de maris en semblables rencontres osent révéler. Cependant il adoucit assez son récit pour ne laisser croire qu'à un péché véniel. « Il avait, disait-il, trop souvent vidé son verre; puis, en

se promenant dans la galerie pour prendre l'air, il avait aperçu une femme qu'il ne reconnut pas, et quelques propos galants, dont il se souvenait à peine, avaient été mal interprétés. En voyant à qui il s'était adressé, il avait tenté d'apaiser la colère et l'effroi de lady Anne; mais la jeune fille, se méprenant toujours sur ses intentions, s'était enfuie dans la chambre de Warner. Il l'y avait suivie, enfin elle s'était échappée du palais. » Telle était son histoire, qu'il raconta négligemment et en riant, énumérant toutefois sérieusement les dangers auxquels l'avait exposé son imprudente conduite.

Quels que fussent les sentiments d'Élisabeth et de quelque manière qu'elle pût interpréter cette confession, elle agit avec sa discrétion accoutumée. Elle affecta, après quelques tendres reproches, de croire entièrement au récit de son mari, et elle offrit de prévenir tout scandale par une histoire vraisemblable : elle dirait que le comte n'ayant pu venir en personne chercher sa fille, comme il en avait eu le dessein, forcé qu'il était de quitter Londres le matin même, à cause des nouvelles récentes de la rébellion, avait chargé son parent Marmaduke de reconduire lady Anne chez elle. Sa vive pénétration féminine lui disait que, quelle que fût la licence qui avait terrifié Anne, au point de lui faire prendre si promptement la fuite, l'orgueilleux comte ne reculerait pas moins qu'Édouard lui-même devant la publicité d'une insulte que la médisance changerait bientôt en déshonneur pour sa fille; et Élisabeth pensait que Warwick ne daignerait pas démentir le prétexte qu'on aurait inventé. La reine, en dépit de sa haine pour le ministre et de son désir de voir une rupture sérieuse entre Édouard et Warwick, ne pouvait, comme reine, comme femme et comme épouse, s'empêcher de souhaiter qu'un motif plus honorable pour Édouard et moins odieux aux yeux du peuple fût donné à leur querelle. Elle recommanda donc instamment au roi d'aller aussitôt au More, comme cela avait été convenu, et de ne rien épargner, de ne dédaigner aucune expression de repentir ou d'humiliation pour obtenir la médiation de l'archevêque. Le roi, un peu calmé par cette entrevue et ce conseil, embrassa Élisabeth avec une tendre reconnaissance, et retourna dans ses appartements faire ses préparatifs de départ pour le palais de l'archevêque. Mais se rappelant alors qu'Adam et Sibyll possédaient son secret, il résolut tout à coup de les bannir de la Tour. Un moment, il pensa aux prisons de sa forteresse, à la corde de son bourreau, mais sa conscience, à cette heure, était inquiète et troublée. Sa rage, contenue par le sentiment de sa honte, le fit reculer devant un nouveau crime; et, de plus, son bon sens le persuada que ce témoignage d'un sorcier abhorré, évité de tous, n'aurait aucun poids dès l'instant où il perdait l'influence que lui donnait la protection d'un roi. Il ordonna d'amener un



bateau à la porte Saint-Thomas, fit appeler de nouveau Adam, et lui dit brièvement :

« Maître Warner, les ouvriers de Londres crient si fort contre ton invention, qui doit diminuer le travail et réduire les pauvres à mourir de faim; les matelots, sur les quais, sont si irrités à la pensée de vaisseaux qui marcheront sans rameurs, que je cède à la voix de mon peuple comme tout bon roi doit le faire. Retourne donc chez toi sur-le-champ. La reine dispense ta jolie fille de tout service : qu'elle t'accompagne. Un bateau vous attend en bas; une escorte vous conduira chez vous. Songe que ce qui s'est passé dans ces murs est un rêve, un rêve, qui raconté serait mortel, et qui ne peut nuire, s'il célé et oublié. »

Sans attendre de réponse, le roi appela de l'antichambre un de ses gentilshommes et lui donna des ordres spéciaux pour le départ du digne savant et de sa fille.

Édouard fit ensuite venir le gardien de la porte et apprit qu'il était le seul informé de la manière dont son hôtesse avait fui, et, jugeant sage de ne laisser en liberté aucune personne qui pût commenter l'histoire qu'il avait inventée, il condamna le gardien étonné à trois mois de prison au secret pour s'être montré devant lui en tenue négligée. Une heure après, le roi, avec une suite peu nombreuse, mais brillante, était sur la route du More.

L'archevêque avait, suivant sa promesse, rassemblé dans son palais les plus puissants des seigneurs mécontents, et son éloquence avait si bien agi sur eux, qu'Édouard ne vit à son entrée dans la salle que de gais visages où se peignaient des sentiments de fidélité et de respect. Après les premiers compliments, le prélat, suivant la coutume du jour, conduisit Édouard dans une chambre où il pouvait se rafraîchir par un peu de repos et un bain avant le repas.

Édouard profita de l'occasion et raconta son histoire. Mais, bien qu'elle fût adoucie, elle suffisait encore pour éveiller la plus vive contrariété chez son auditeur. Le fastueux échafaudage, par lequel l'ambitieux prélat espérait arriver à la papauté, lui sembla s'écrouler. Le roi et le comte étaient également nécessaires aux plans de Georges Nevile : il tança le royal laïque avec une sévérité plus que sacerdotale pour la faute qu'il avait commise. Mais Édouard la confessa si humblement, que le prélat se dérida enfin et promit de porter au comte l'assurance du repentir du roi.

« Il ne faut pas perdre une heure, dit-il. La seule personne qui puisse apaiser sa colère est la mère de Votre Altesse, notre noble parente. Permettez-moi d'écrire à Sa Grâce pour la prier de voir le comte, auquel j'écrirai par le même courrier.

— Faites tout ce que vous voudrez, dit Édouard, en laissant

tomber son surcot et en trempant ses mains dans un bassin parfumé. Je n'aurai point de repos avant de m'être agenouillé devant lady Anne et d'avoir obtenu mon pardon. »

Le prélat se retira, et à peine avait-il quitté la chambre que sir John Ratcliffe, un des gentilshommes de la suite du roi et attaché à sa personne, entra pâle et tremblant :

« Mon souverain, dit-il à voix basse. Je crains que vous ne soyez cruellement trahi. J'ai vu au milieu des arbres, au-dessous de cette tour, briller des armures. Je me suis glissé à travers le feuillage et j'ai compté jusqu'à cent hommes armés. Leur chef est sir Marmaduke Nevile, parent du comte de Warwick.

— Ah! murmura le roi, et son hardi visage pâlit. Le comte vient-il déjà se venger?

— Et, continua Ratcliffe, j'ai entendu sir Marmaduke dire : « La porte de la tour du jardin n'est pas gardée. Attendez le « signal. » Fuyez, mon souverain. Écoutez. En ce moment encore j'entends le cliquetis des armes. »

Le roi se glissa vers la fenêtre : le jour baissait. Le feuillage était épais et sombre autour du mur. Il vit un homme armé sortir de l'ombre, puis un second, puis un troisième.

« Vous avez raison, Ratcliffe. Je dois fuir. Mais comment?

— Par ici, mon souverain. Dans le passage que j'ai suivi un escalier mène à une porte qui communique à la cour intérieure. Là j'ai fait amener un cheval. Daignez, par précaution, prendre mon chapeau et mon manteau. »

Le roi suivit ce conseil à la hâte. Précédé de Ratcliffe qui marchait sans bruit, il gagna la porte, sauta sur son coursier, et, galopant à travers la foule assemblée devant le château, il partit seul à toutes brides. Sans être poursuivi par aucun ennemi humain, le roi était aiguillonné par cet ennemi qui monte en croupe derrière le cavalier, qui franchit avec lui les champs, les montagnes, les fossés et les haies, et au milieu de la nuit, il s'arrêta enfin devant les tours royales de Windsor.

CHAPITRE II

Beaucoup de choses en peu de mots.

Les événements qui suivirent la fuite du roi furent rapides et émouvants. Les barons, assemblés au château du More, furieux



de voir qu'Édouard s'était méfié d'eux, se séparèrent en exprimant hautement leur indignation. L'archevêque apprit d'un de ses serviteurs, qui avait découvert l'embuscade de Marmaduke, la cause de cette colère, mais il était trop prudent pour donner de la publicité à un événement qui pouvait le compromettre. Il vola vers Londres pour engager la duchesse d'York à joindre ses efforts aux siens dans le but d'amener une réconciliation.

Le comte reçut les ouvertures qui lui étaient faites de ce côté avec une froideur qui avait quelque chose de sombre et de sinistre, et se retira tout à coup à son château de Warwick, emmenant avec lui lady Anne. Il y fut rejoint le même jour par le duc et la duchesse de Clarence.

Dans le comté de Lincoln, l'insurrection gagnait du terrain. Édouard, par une feinte adroite, chargea officiellement Clarence et Warwick d'aider à disperser les rebelles; en cas de refus, l'odieux de l'offensive retombait visiblement sur eux. Sous l'impulsion de son ambition personnelle plutôt que par sympathie pour les griefs de Warwick, excité par les différends qu'il avait eu récemment avec son frère, envisageant l'abdication probable d'Édouard et par conséquent son propre avènement au trône, enflammé enfin par l'ambition et l'orgueil d'une femme qu'il craignait et qu'il adorait, Clarence ne marchanda pas son concours au comte. Mais aucun des seigneurs, aucun des officiers que Montagu avait sondés, ne parurent vouloir prêter leur appui à la déposition d'un frère en faveur de l'autre. Clarence était populaire sans doute, mais il était trop jeune pour commander le respect. Il y en avait beaucoup qui eussent soutenu le comte s'il avait eu des prétentions au trône, mais à l'exception de ce choix, interdit par le comte lui-même, il ne pouvait y avoir en Angleterre que deux partis en présence : le parti d'Édouard IV et celui de Henri VI.

Lord Montagu s'était retiré au château de Warwick pour faire part lui-même au comte du résultat de sa diplomatie. Warwick, chez qui la franchise et la cordialité s'étaient changées en une défiance taciturne, écouta dans un sombre silence.

« Maintenant, dit Montagu avec la généreuse émotion d'un homme dont les nobles sentiments ont été vivement excités, si vous êtes résolu à faire la guerre à Édouard, je consens au sacrifice de mon ambition personnelle. Je renonce à la main de la fille d'un roi pour mon fils, afin de pouvoir venger l'outrage fait à notre nom. Et pourtant j'ai eu tant d'affection pour Édouard, je l'avoue, que je me sentirais disposé à vous inviter à la réflexion, si je ne me défiais de moi-même, si je ne craignais que, pendant cet intervalle, son adresse ne me ramenât fatalement à notre ancienne amitié. Néanmoins, c'est à votre

bras et à votre grande âme que je dois tout; si vous êtes résolu à frapper un grand coup, je suis prêt à courir tous les risques. »

Le comte détourna son visage et serra la main de son frère.

« Il me semble que notre père entend ta voix du fond de la tombe, dit-il d'un ton solennel; » puis il y eut un long moment de silence; enfin il reprit : « Retourne à Londres, ne parais prendre aucune part à mes actions, quelles qu'elles soient. Si je succombe, pourquoi t'entraîner dans ma ruine? Et cependant, crois-moi, je ne suis plus emporté, ni téméraire. Celui qui a dans son cœur un grand objet devient sage tout d'un coup. Lorsqu'un trône sera dans la poussière, qu'une voix proclamera du haut de la croix de Saint-Paul jusqu'à Carlisle et au cap Finistère que le règne d'Édouard IV est passé, alors, Montagu, je réclamerai ta promesse et je t'appellerai à mon aide; mais pas avant. »

Cependant le roi, impatient de remplacer ses pensées par des actions, s'avança en personne contre les rebelles. Excité à la cruauté par la crainte, il fit décapiter, au mépris de sa parole royale, ses otages, lord Welles et sir Thomas Dymoke; somma sir Robert Welles, le chef des révoltés, de se rendre; mais il reçut cette réponse : « Sir Robert Welles ne se confie pas à l'homme perfide qui a assassiné son père. » Marchand sur Erpingham, il défit les rebelles dans une grande bataille et couronna ses exploits par une série de cruautés inouïes, commises en son nom par le féroce et savant comte de Worcester, *le boucher de l'Angleterre*.

Avec cette vigueur d'action et ces brillantes qualités de général qu'Édouard déployait toujours sur le champ de bataille, il se fraya un chemin sanglant jusqu'aux troupes que Clarence et Warwick avaient levées avec l'intention de les réunir aux rebelles vaincus; je dis avec l'intention, car les hostilités n'étaient pas encore déclarées. Il envoya son héraut, décoré de la jarretière, sommer le comte et le duc de comparaître devant lui à jour fixe; ce délai expiré, il les déclarait traîtres et offrait une récompense à ceux qui les arrêteraient.

La défection de Warwick avait été si soudaine, les mouvements du roi si rapides, que le comte n'eut pas le temps de réunir toutes ses ressources, d'assembler tous ses vassaux, et de combiner ses plans avec certitude. La nuit même où Édouard récompensait ses loyaux services par une si noire ingratitude, il avait rempli le pays d'hommes armés qu'il allait avoir à combattre. Il n'était entouré que de quelques soldats rassemblés à la hâte parmi ses tenanciers, dans le simple comté de Warwick, lorsqu'Édouard, dans sa marche rapide, vint lui couper toute communication avec les provinces où son

nom était adoré, où le son de la trompette aurait pu faire lever des armées entières. Il fut désappointé dans le secours qu'il avait attendu de son puissant, mais égoïste beau-frère, lord Stanley. La vengeance lui était devenue plus chère que la vie, mais il ne fallait pas risquer la vie pour ne pas perdre la vengeance. Le roi s'avançait, s'avançait toujours, et le jour où ses troupes entrèrent à Exeter, Warwick, les dames de sa famille avec Clarence et une petite suite armée, s'embarquèrent à Darmouth, firent voile pour Calais, et ils étaient à l'ancre devant cette ville, lorsqu'Isabelle accoucha de son premier-né. Le comte vit avec colère et douleur son lieutenant Vauclerc tirer sur ses bâtiments; puis, faisant voile vers la Normandie, il captura en chemin quelques vaisseaux flamands, comme pour braver son vieil ennemi, le comte de Bourgogne. Il débarqua à Harfleur où il reçurent de l'amiral de France, lui et ses compagnons, des honneurs royaux, puis il se dirigea enfin à la cour de Louis XI à Amboise.

« Le danger est passé pour toujours, dit le roi Edouard en faisant pétiller son vin mousseux dans sa coupe; la rébellion a perdu son chef, et maintenant enfin, pour la première fois, je règne seul! »

CHAPITRE III

Le complot dans l'hôtellerie. — La jeune fille et le savant dans leur demeure.

Le pays était encore agité; les partisans de Henri et ceux du comte se soulevaient encore en beaucoup d'endroits, sans pouvoir cependant parvenir à rassembler une grande armée, grâce à la vigueur extraordinaire déployée, non-seulement par Édouard, mais par Glocester et Hastings. Les choses en étaient là, lorsqu'un matin, après les événements que nous venons de raconter rapidement, l'hôtellerie de maître Sancroft, située dans le faubourg ce Marybone, retentit des cris joyeux d'un groupe de buveurs portant différents costumes.

Une dizaine de soldats, revenant triomphants du camp royal, s'assirent autour d'une table assez agréablement placée dans l'embrasure d'une grande fenêtre en saillie ; avec eux se trouvaient réunies presque autant de femmes, étrangement vêtues et couvertes d'oripeaux. Les femmes étaient toutes très-jeunes;

une ou deux même paraissaient être à peine sorties de l'enfance. Et cependant leur physionomie dure et sinistre n'avait rien de la jeunesse : le fard grossier remplaçait la fraîcheur du teint; les plus jeunes avaient déjà des rides au front; leurs corps n'avaient déjà plus cette taille gracieuse et souple des premières années de la jeune fille. Vivant surtout en plein air, habituées dès l'enfance à une vie active, leurs muscles étaient forts et saillants; il y avait dans leurs traits quelque chose de l'audace et de la rudesse de l'homme. Chez elles la santé inspirait plus de dégoût que ne l'eussent fait des mines maladives. Le vice avait marqué d'une empreinte indélébile et mystérieuse ces figures de bronze. Leurs yeux n'avaient jamais senti couler une seule larme de pitié, une seule de ces larmes que la femme répand dans sa douce sensibilité; leurs fronts ne s'étaient jamais couverts d'une aimable pudeur; leurs voix même démentaient leur sexe, tant elles étaient grossières, rauques et éraillées; tant leurs éclats de rire étaient discordants! Quelques-unes n'étaient pas dépourvues d'une certaine beauté, mais la beauté des traits s'effaçait sous la vulgaire et hideuse expression de leurs physionomies; c'était à la fois une expression de ruse et d'audace, de dévergondage et d'effronterie. Ces femmes, honteusement vicieuses, qui n'avaient rien de la femme, ces créatures devenues insensibles pour avoir trop tôt usé leur existence, étaient entre les deux sexes comme une affreuse monstruosité, participant à la fois de la dépravation de l'un et de l'autre. Elles paraissaient arriver d'un long voyage; leurs chaussures et les bords de leurs robes étaient couverts de boue et de poussière; elles avaient la figure hâlée, et les veines de leurs bras nus, musclés et brunis par le soleil, étaient gonflées par la fatigue. Chacune avait déposé par terre à côté d'elle un tambourin; chacune portait à la ceinture un long couteau dans une gaîne; heureusement que la gaîne cachait le couteau, car pas une, pas même l'enfant de quinze ans que vous voyez là-bas avec son regard impassible n'aurait pu s'empêcher d'y laisser voir une tache livide de sang humain.

La présence de ces soldats, tout nouvellement arrivés du théâtre de la guerre, avait naturellement amené dans l'hôtellerie quelques gobe-mouches du faubourg, qui se tenaient debout autour de la table, accueillant avec une avide curiosité toutes les fanfaronnades des gens de guerre. A une petite table, séparée de celle des buveurs en goguette, se trouvait un moine, qui prêtait évidemment une oreille attentive à toutes les nouvelles, tout en vidant avec gravité un énorme pot de bière. De temps en temps, sous prétexte de boire, il levait la tête et lançait un regard libertin sur l'une des tymbestères.

« Ah! si vous les aviez vus, dit un troupier, le principal orateur de la table; si vous les aviez vus ces manants, comme ils

couraient, quand le roi Édouard les a chargés lui-même! On aurait dit, ma foi! un furet dans un clapier! On voyait bien que le comte n'était pas avec eux. car ses hommes, à lui, se battent comme de vrais démons.

— Mais, dit un autre en replaçant le pot de bière sur la table, il y avait parmi eux un grand gaillard. qui combattait dur et ferme; et sans moi et mes camarades il serait arrivé jusqu'au roi.

— Oui, oui, c'est vrai : nous avons sauvé Son Altesse; on aurait dû nous faire chevaliers, mais aujourd'hui on ne sait plus ce que c'est que la reconnaissance.

— Et quel était donc ce redoutable guerrier? dit un des assistants, partisan de cœur de la révolte.

— Ma foi! on disait que c'était Robin de Redesdale. Celui qui combattit et chassa Montagu devant York.

— C'est notre Robin! s'écrièrent plusieurs voix. Ah! oui! il a toujours été un courageux garçon! pauvre Robin!

— Votre Robin! votre pauvre Robin! je vous en donnerai, manants! s'écria le premier soldat. Prenez garde à vous. Que voulez-vous dire avec votre Robin?

— Ma foi! monsieur le soldat, dit un boucher, en se grattant la tête, et d'une voix respectueuse, avec votre permission et celle du roi, je vous dirai que maître Robin a demeuré quelque temps dans cet endroit. que c'était un excellent voisin et qu'il avait la langue diablement déliée. Vous rappelez-vous, voisins, ajouta-t-il rapidement, impatient qu'il était de donner une autre direction à la conversation, vous rappelez-vous comme il nous a empêchés de brûler maître Warner, le vieux nécromancien dans son repaire, là-bas. Quel autre que lui aurait pu se permettre ça? Mais si nous avions su que Robin se fût révolté contre le roi Édouard, nous l'aurions rôti avec le sorcier. »

Une des joueuses de tambourin, la conductrice de la bande, qui entourait de son bras le cou d'un soldat, leva les yeux à ces derniers mots, et suivit du regard le geste du boucher, indiquant du doigt par la fenêtre la demeure sombre et délabrée d'Adam Warner.

« N'était-ce pas là la maison que vous vouliez incendier? demanda-t-elle brusquement.

— Oui; mais Robin nous a dit que le roi ferait pendre ceux qui empiéteraient sur les saints privilèges qu'il possède de bruler les nécromants; et en effet deux ou trois semaines après, le vieil Adam Warner fut promu à la dignité de sorcier en chef de Sa Majesté le roi. »

En entendant prononcer le nom de Warner, le moine fit un léger mouvement; il rapprocha sa chaise du principal groupe, et abaissa complétement son capuchon sur son visage.

« Oui, s'écria l'artisan, dont le fils avait été la cause inno-

cente du siége mémorable soutenu par le misérable réduit du pauvre Adam, oui; et qu'a-t-il fait, une fois là ? Est-ce qu'il n'a pas inventé une horrible machine pour ruiner les pauvres gens.... Une machine qui à elle seule devait faire tout l'ouvrage en Angleterre, avec l'assistance du démon. Un gentilhomme avait-il besoin d'une cotte de mailles, c'était à la machine qu'il fallait s'adresser; voulait-il une bonne tunique en drap, encore la machine; sa dame désirait-elle de la laine de Norwich, encore et toujours la machine. Le yeoman voulait une charrue, une voiture, et sa brave épouse une marmite ou un chaudron, ce n'était pas à l'armurier, au drapier, au tailleur, au tisserand, au charron, au chaudronnier qu'il fallait s'adresser, mais toujours à la machine. Maître Warner vous met en mouvement tous ses lutins de l'enfer, et avec sa vapeur d'eau et son charbon de terre, il vous fait cottes de mailles et tuniques, laine et voiture, marmite et chaudron, tout battant neuf. Oh! mais c'est que j'en ai entendu dire de belles sur le compte de ce sorcier par mon frère qui travaille dans la Chepe, pour maître Stockton le mercier! et maître Stockton était un des honorables membres de la députation, devant laquelle le vieux nécromancien a eu le front de vanter son invention.

— C'est vrai, dit tout à coup le moine.

— Oui, révérend père, c'est vrai, dit l'ouvrier, en ôtant son béret et en inclinant sa figure brûlée par le soleil, devant ce témoin inattendu qui venait de corroborer la véracité de son récit. Un murmure d'animosité et de haine circula parmi les assistants. Les soldats insouciants s'occupèrent de leurs femmes. Il se fit un court moment de silence, et par un mouvement involontaire, les badauds se penchèrent par-dessus la table pour apercevoir la maison de ce diabolique oppresseur du pauvre peuple.

— Voyez, dit le boulanger, la fumée sort encore du toit. J'ai entendu dire qu'il était revenu. La vieille Madge, sa servante, m'a acheté des gâteaux, il y a une huitaine de jours; maintenant il n'y a plus que la fine fleur de farine qui lui convienne, je crois. Cependant la justice est la justice après tout, et.....

— Il est revenu, s'écria l'irascible artisan, le hibou est retourné à son juchoir. Et si ce n'était pour le roi, je verrais bientôt comment le sorcier est capable de supporter le feu et l'eau.

— Assieds-toi, mon chéri, dit tout bas une des jeunes saltimbanques au dernier orateur.

Viens, un baiser, mon amour;
A toi les baisers amoureux.

— Arrière! dit l'ouvrier d'un ton bourru, et se dégageant des bras séducteurs de la tymbestère. Arrière! je n'ai ni sou

ni maille pour toi et les tiennes. Honte à toi! un enfant de ton âge, un bon coup de corde sur ton échine serait la meilleure caresse qu'un ami pourrait te faire. »

Les yeux de la jeune fille étincelérent, et instinctivement elle porta la main à son couteau, puis se tournant du côté de son soldat, elle lui dit : « Tu entends cela sans rien dire!

— Mille tonnerres! jura le soldat au sentiment duquel elle venait de faire appel, plus de respect pour le sexe, manant! si je ne te casse pas la coloquinte avec le pommeau de mon épée, c'est parce que Griselle la rouge peut se charger de corriger à elle seule vingt drôles de ton espèce. Ces braves filles nous ont accompagnés dans nos guerres; le roi Édouard n'empêche pas chaque soldat d'avoir avec lui sa jolie compagne. Voyons! parle franchement, Griselle! Dis-nous un peu combien de solides gaillards tu as délivrés des misères de cette vie, après la bataille de Losecote.

— Rien que cinq, Henri; répondit la jeune fille aux regards impassibles; et ouvrant sa bouche comme une jeune tigresse, elle laissa voir ses dents brillantes, « mais l'un d'eux était capitaine. Je ferai mieux la prochaine fois; ce n'était que ma première affaire, tu sais bien! »

Les plus timides parmi les assistants échangèrent un regard d'effroi et se retirèrent. L'ouvrier continua d'un ton bourru :

« Je ne cherche querelle ni aux jeunes filles ni à leurs amoureux. Je suis un homme rond et franc : j'ai une femme et des enfants qui me sont chers, et si j'en veux au nécromancien, c'est qu'il a jeté un charme sur mon pauvre Tim. Regardez! puis saisissant un bel enfant aux yeux bleus, qui se tenait contre lui, il lui releva la manche et découvrit son bras aux spectateurs; on vit une large cicatrice sur un bras atrophié et desséché.

— Ça été ma faute, dit le petit garçon d'un ton suppliant. »

Le tendre père imposa silence à la victime en lui appliquant un bon soufflet sur la figure et continua :

« Vous vous rappelez, voisins, le jour où le maudit sorcier a pris ce petit dans ses bras : eh bien, trois semaines après, jour pour jour, notre petit bonhomme était tranquille comme un agneau auprès du feu, le chaudron de notre épouse se mit à bouillir sans rime ni raison, et échauda le bras de cet enfant, au point de le dessécher comme une feuille d'automne : si ce n'est pas là de la sorcellerie, pourquoi, je vous le demande, avons-nous des lois contre les sorciers?

— C'est vrai, c'est vrai, répondirent sourdement toutes les voix. »

Le petit garçon, qui avait reçu le soufflet paternel sans murmurer, s'aventura à faire une seconde observation :

« L'eau bouillante est bien tombée sur la chatte grise,

aussi, et cependant maître Warner ne l'avait pas ensorcelée, papa.

— Il prend sa défense! Vous entendez le petit drôle? Il prend la défense du vieux nécromancien... signe certain qu'il est ensorcelé... mais je vais l'étriller de la bonne façon pour faire partir le charme, et l'ouvrier de lever son robuste bras. Cette fois, le petit garçon n'attendit pas le coup ; il s'esquiva sous le tablier du boucher, gagna la porte et disparut.

— Voyez, il apprend à nos enfants à se sauver devant nous, » dit le père avec des larmes dans la voix.

Les voisins poussèrent un soupir de commisération.

« Oh oui! s'écria-t-il avec emportement en grinçant des dents, et en menaçant de son poing la triste demeure d'Adam Warner, oh oui! je le répète! si le roi ne protégeait pas ce vil sorcier, je délivrerais le pays de toutes ses manœuvres diaboliques, avant que son moricaud de maître eût eu seulement le temps de venir à son secours.

— Le roi n'en donnerait pas un fétu de votre maître Warner et de ses inventions, mon fils, dit une voix forte et rude. » Tous se retournèrent et aperçurent le moine debout au milieu du groupe. « Ignorez-vous, mes enfants, que le roi a chassé le sorcier du palais, pour avoir ensorcelé le comte de Warwick et Sa Grâce lord de Clarence, à un tel point, qu'ils ont été assez dénaturés pour tourner leurs armes contre leur parent, le roi! Mais voyez-vous : *Manus malorum suos ossos brisat*, ce qui veut dire que les poings des méchants ne brisent que leurs propres os. Vous avez tous entendu parler de frère Bungey, mes enfants?

— Oui, oui, répondirent deux ou trois voix en même temps; c'est un sorcier, il est vrai, et un fameux celui-là; mais il n'a jamais fait de mal aux pauvres gens, quoiqu'on dise qu'il ait fait un drôle de portrait du comte, et....

— Silence! silence! interrrompit le moine, tout ce qu'a fait Bungey, c'était pour essayer de désenchanter lord Warwick, sur lequel ce mécréant avait jeté un charme! Pauvre Bungey! en voilà un qui est véritablement l'ami du peuple; aussitôt qu'il sut que maître Adam méditait la ruine de ce bon peuple, il n'épargna aucune peine, je vous l'assure, pour déjouer son iniquité. Comme il jeûnait! comme il veillait! que de combats acharnés et opiniâtres il a livrés au diable lui-même, pour obtenir l'infernale invention! car la machine une fois dans ses mains, il en tirerait bon parti, je vous le promets; il vous donnerait la pluie pour faire pousser le blé, et le soleil pour le faire mûrir. Mais l'ennemi du genre humain a commencé par avoir le dessus, et le roi Édouard, ensorcelé lui-même tout d'abord, aurait fait pendre frère Bungey pour offense envers le vieil Adam, si lui, frère Bungey, n'avait crié trois fois à haute et

intelligible voix : « Presto ! pepranxenon ! » et si, métamorphosé en oiseau, il ne se fût enfui par la fenêtre. Aussitôt qu'Adam Warner se trouva maître du terrain, il employa sa fille pour ensorceler lord Hastings; il irrita le frère contre le frère , et mit aux prises le roi et lord Georges; il alluma le feu de la révolte, et le diable seul sait où il se serait arrêté, si votre ami frère Bungey, qui tout sorcier que vous le dites, n'est sorcier que pour vous être utile, et par-dessus le marché un saint prêtre, n'avait, avec l'aide du bon esprit qu'il évoqua de Tartarie, désensorcelé le roi; s'il ne lui avait fait voir en rêve tout ce que cet infâme Warner méditait contre sa couronne et son peuple; voilà pourquoi, aidé de frère Bungey, il battit ses ennemis et les chassa de son royaume. Par conséquent, si vous voulez préserver vos enfants de toute malice et de toute méchanceté, il faut vous mettre hardiment à l'œuvre, à la condition toutefois de ne pas toucher à la machine de fer du vieil Adam. Malheur à vous si vous songez à la détruire! Apportez-la intacte au frère Bungey, que vous retouverez au palais, et la paye des ouvriers sera augmentée d'un penny par jour pendant les dix années prochaines. En disant ces mots, le moine jeta ce qu'il devait sur le comptoir, et gagna majestueusement la porte.

— Si je pouvais vous croire, dit le père du petit Tim en retenant le moine par le bord de sa robe.

— Vous pouvez le croire, vous pouvez le croire ! s'écria la principale tymbestère en s'élançant des bras de son soldat, car c'est frère Bungey lui-même ! »

Il y eut un moment de surprise et de terreur générales.

« Frère Bungey lui-même, répéta le gros imposteur. Tu as raison, jeune fille, tu as raison; et il va de ce pas au palais de la Tour pour murmurer de bonnes paroles magiques à l'oreille du roi Édouard, afin de détruire l'effet des mauvais enchantements, et de faire baisser le prix de la bière. *Fax fobiscum.* »

Après cet adieu, charitable sans doute, mais d'une latinité douteuse, le moine s'éloigna du cabaret. La tymbestère sauta légèrement sur la table, posa un pied sur l'épaule du soldat, et sauta par la fenêtre. Elle vit le moine qui montait sur un robuste mulet, attaché à un poteau près de la porte.

« Fi! Graul Skellet ! fi donc! dit le magicien. Respecte ma robe! Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble dans la rue pendant le jour. Tiens, voilà un *groat* pour toi! *Vade exsecrabilis*, ce qui veut dire, bonjour, jolie friponne!

— Un mot, frère, un seul mot! Veux-tu faire brûler, noyer ou mettre en pièces le vieillard ? Il a aussi une fille qui a voulu un jour nous faire concurrence avec sa guitare, une fille qui avait alors une robe que je n'aurais pas voulu ramasser dans la rue, et qui, la dernière fois que je l'ai vue, portait florence

et linon, et avait un grand lord pour galant. » Les yeux de la tymbestère brillaient d'une malicieuse envie, et elle ajouta : « Graul Skellet n'aime pas voir celles qui ont porté de la laine et de la serge se promener en vêtements de florence et de linon. Graul Skellet n'aime pas les filles qui ont des grands seigneurs pour galants, et qui s'éloignent de Graul et de ses sœurs comme un homme qui craint pour sa peau s'éloigne du lépreux

— Bah ! répondit le moine avec impatience. Je n'ai rien à dire contre cette fille, c'est une jolie personne, mais trop fière pour moi. Quant à son père, je ne demande pas sa vie, ce que je demande, c'est sa machine, son invention ! qu'il aille en paix, si j'obtiens sa mécanique, sinon... eh bien ! je la veux à tout prix ! Voilà tout ce que je te demande.

— Et puis tu m'apprendras les derniers tours de cartes, et ton grand secret pour faire venir les spectres sur la muraille ?

— Apporte-moi la machine, Graul, et je t'en apprendrai bien davantage; par exemple, le flambeau du mort, le sortilége du lézard, et je te donnerai, par-dessus le marché, le capuchon du parricide que tu m'as demandé si souvent. Hum ! tu as dans ta troupe une fille dont l'œil brillant me plaît assez ! Mais va toujours et accomplis mes ordres ! Le travail avant le jeu ! et le benedicite avant la soupe ! »

La tymbestère inclina la tête en signe d'assentiment, fit claquer ses doigts en l'air, et, fredonnant une chansonnette qui n'était pas très-orthodoxe, elle rentra dans le cabaret par la porte.

Cette courte conversation révèle au lecteur les relations de part et d'autre intéressées qui existaient entre le sorcier et les tymbestères. Ces filles, ou peut-être leurs mères, avaient connu le frère autrefois, quand il était saltimbanque ou tregetour, et dans sa position élevée à la cour et dans le clergé, il ne dédaignait pas les anciennes relations qui pouvaient le mettre bien avec la populace, car ces hideux enfants du vice se voyaient partout, au milieu des fêtes aussi bien qu'au milieu des combats ; en temps de paix, c'était dans les réjouissances publiques et dans les hôtelleries ; en temps de guerre, elles suivaient l'armée au camp, et on les voyait, la nuit, rôdant sur le champ de bataille, pour achever les blessés et voler l'argent des cadavres. Dans les fêtes, dans les cabarets, dans les camps, elles pouvaient répandre la renommée de frère Bungey, et le soutenir à la fois comme un savant redoutable, et comme un ami dévoué du peuple.

Ce n'était pas tout. Il y avait encore un lien entre les tymbestères et le sorcier ; ils étaient tous diseurs de bonne aventure par profession. Ils pouvaient échanger entre eux les anecdotes que chacun puisait dans ses rapports avec les différentes

classes de la société. La tymbestère pouvait ainsi révéler les secrets du gentilhomme et du courtisan, le sorcier les secrets de la classe ouvrière.

Sibyll et Warner, qui ne se doutaient pas de l'animosité de leurs voisins, respiraient l'air tiède des premiers jours du printemps dans leur petit jardin. La disgrâce du savant l'avait moins affecté qu'on ne l'aurait cru. En perdant la faveur du roi, il voyait ajournée indéfiniment, et pour la vie peut-être, l'application de sa théorie adorée, mais il gardait toujours avec lui sa théorie qui le consolait. En mettant les choses au pis, il espérait pouvoir trouver quelque disciple, quelque élève ingénieux, et dans une position plus heureuse que la sienne, à qui il lèguerait son secret, et Adam se disait que cet héritier de sa science, lorsqu'il serait descendu dans la tombe, apprendrait au monde à vénérer son nom. Son temps lui appartenait maintenant; il était maître chez lui, quoique ce *chez lui* fût en fort mauvais état; il était libre dès qu'il pouvait penser librement; voilà pourquoi, en se promenant dans son étroit jardin, il marchait d'un pas plus léger, et dans une disposition d'esprit moins préoccupée qu'au temps où, desséché par la fièvre de la crainte et de l'espérance, il était appelé à démontrer l'utilité pratique de son principe au tribunal douteux des préjugés et de l'ignorance.

« Mon enfant, dit Warner, pour la première fois de ma vie je sens la différence des saisons. Je sens que nous nous promenons par un agréable jour de printemps. Les jours de ma jeunesse reparaissent à mon esprit comme des rêves; peu s'en faut que je ne me figure encore avoir ta mère à mes côtés. »

Sibyll pressa la main de son père, et un tendre soupir, un soupir mélancolique, s'échappa de ses lèvres roses. Sibyll aussi sentait le parfum de la jeunesse; cependant les paroles de son père coïncidaient avec de tristes et inquiètes préoccupations qui la rendaient rêveuse. La jeunesse dans son amour naïf ne trouve pas, comme le vieillard dont la sagesse a été méconnue, des attraits assez puissants dans la solitude pour la dédommager de la privation du monde, de ses passions et de son activité. En rentrant dans son ancienne demeure, en promenant ses regards sur ces murailles noircies et tristes, sur ce jardin négligé et inculte, Sibyll éprouvait un sentiment de malaise qui la faisait frissonner. Était-elle donc retombée du haut de ses ambitieuses prétentions dans son ancienne et humble condition! Toutes les espérances qu'avait nourries son cœur de relever la fortune de ses ancêtres, de venger la réputation outragée de son père bien-aimé, toutes ses espérances étaient-elles ensevelies dans la fange de la misère! Les ailes du papillon s'étaient-elles repliées dans une obscure et inerte chrysalide? L'abime social qui la séparait de lord Hastings ne l'a-

vait pas aussi vivement frappée à la cour; mais là, dans sa pauvre demeure, les murailles même, dans leur nudité, proclamaient cette inégalité. Lorsque Édouard avait renvoyé les deux témoins malencontreux de son attentat, il avait ordonné qu'on leur fît prendre, pour les ramener chez eux, les chemins les moins fréquentés. Le monarque, naturellement, ne voulait pas fournir à la curiosité publique l'occasion de faire des commentaires sur leur départ. Sibyll et son père, à l'insu de leurs voisins, avaient pu rentrer par la porte de leur petit jardin. La vieille Magde, en les revoyant, fut saisie d'effroi, car elle avait pris l'habitude d'aller voir Sibyll toutes les semaines au palais, et grâce à cette longue familiarité qui existait alors entre une jeune fille et la femme qui l'avait élevée, elle avait acquis une connaissance approfondie de son cœur. Magde aussi avait caressé les plus douces espérances pour l'avenir de sa jeune maîtresse, que maintenant sa destinée ramenait au travail et à la misère. Le garde qui les avait accompagnés avait, conformément aux ordres d'Édouard, laissé quelques pièces d'or; Adam les avait refusées, mais la vieille Magde les avait acceptées sans rien dire et les avait sagement dépensées. C'était là toute leur fortune. Mais ce n'était ni au travail ni à la pauvreté que songeait Sibyll; elle ne songeait qu'à Hastings; une passion indomptable, confiante, incessante la ramenait toujours vers Hastings absent. Oh! il la chercherait... il viendrait dans sa pauvre demeure... les malheurs de celle qu'il aimait ne feraient qu'augmenter sa tendresse pour elle! Mais Hastings ne vint pas. Elle ne tarda pas à savoir pourquoi. La guerre menaçait le pays; Hastings était à son poste à la tête des armées. Oh! quel bouclier de prières elle opposait au fer des ennemis pour défendre la poitrine de son bien-aimé! Et maintenant le vieillard parlait du bonheur du printemps, la fête des amants et de l'amour; et la jeune fille en soupirant disait, dans la tristesse de son cœur : « Le monde a retrouvé son soleil; mais le mien, où est-il? »

Le paon marchait avec orgueil devant ses pauvres maîtres, étalant son riche plumage aux rayons resplendissants du soleil printanier. Alors Sibyll se rappela le jour où, dans ce même endroit, se promenant avec Marmaduke, celui-ci lui avait parlé de sa jeunesse, de son ambition, de ses brillantes espérances, pendant qu'elle, Sibyll, silencieuse et absorbée, se disait en elle-même : « S'il s'ouvrait devant moi une carrière comme devant ce jeune homme! car moi aussi j'ai de l'ambition, et une ambition qui doit atteindre son but. Maintenant, quel contraste! L'homme est enrichi et honoré; si aujourd'hui il est en danger ou en exil, demain il pourra continuer sa marche triomphale. Pour un cœur courageux et pour un nom sans tache, le monde est une patrie. Mais la femme est rentrée dans

son pauvre logis, véritable prison, entourée du mépris universel, impuissante à se venger, sans pouvoir prendre la fuite; pourquoi cela! » Sibyll sentait la supériorité de son intelligence et de sa nature; pourquoi donc ce contraste! Le succès était pour lui parce qu'il était homme, la disgrâce pour elle parce qu'elle était femme. Malheur sans doute à l'homme qui devance son siècle! mais jamais il ne s'est trouvé un siècle où la femme ait pu avoir impunément du génie et de l'ambition.

Le père et la fille rentrèrent dans la maison. Le jour était sur son déclin. Adam retourna dans sa chambre, à ses patientes études, Sibyll alla trouver son unique servante.

« Quelles nouvelles? quelles nouvelles, ma bonne? La guerre est finie, dis-tu? Le vaillant comte et sa charmante fille se sont sauvés sur la mer à l'abri de tout danger; mais Hastings, Hastings, que dit-on de lui?

— Ma toute belle, mon petit oiseau, je n'ai que de bonnes nouvelles à vous apprendre. J'ai vu un soldat qui a servi sous lord Hastings lui-même; je lui ai parlé, eh bien! lord Hastings est sain et sauf; il est à Londres. Mais on dit qu'une partie de ses troupes est en garnison dans ce faubourg, et on parle d'un autre soulèvement dans le comté d'Hertford.

— Mon Dieu! quand la paix reviendra-t-elle donc pour l'Angleterre... et pour moi? soupira Sibyll. »

CHAPITRE IV

Justice de ce monde et sagesse de nos ancêtres.

La nuit commençait : Sibyll écoutait, ou peut-être n'écoutait pas les consolations de la vénérable, mais verbeuse servante. Elles étaient toutes deux assises dans la petite pièce contiguë à la salle à manger, et cette pièce n'avait de jour que par une porte qui donnait sur le jardin. La porte, en ce moment ouverte, laissait pénétrer dans la chambre un crépuscule grisâtre et vaporeux, et la clarté des premières étoiles du soir. Le paon, se cachant la tête sous ses ailes, était juché sur la balustrade, et dans le fond, du côté du parc de Marybone, on entendait les chants harmonieux et lointains du rossignol sous la calme sérénité du ciel Le parfum et la fraîcheur du printemps s'annonçaient par la rosée, par un beau ciel d'azur, par la douce sen-

teur des jeunes herbes et des feuilles; dans ce calme de la nature, qui ne s'endort jamais, il semblait qu'Avril grandissait à vue d'œil et devenait le béni mois de Mai.

Tout à coup Madge poussa un cri d'effroi, et sa main indiqua le mur d'en face. Sibyll sort en sursaut de sa rêverie, lève les yeux et aperçoit quelque chose de noir, une espèce de petit nain, perché sur le haut de la muraille qui menace ruine. En ce moment, le fantôme sauta légèrement dans le jardin. et la peur des deux femmes diminua lorsqu'elles virent un petit garçon ramper furtivement sur l'herbe, et s'approcher du seuil de la porte.

« Hé! hé! mon garçon, que demandes-tu? dit Madge en se levant.

— Chut! madame, chut! Ah chère demoiselle! c'est encore heureux! Chut! vous dis-je. » Puis l'enfant entra dans la pièce. « Enfin, continua-t-il, j'arrive assez à temps pour vous sauver. Dans une demi-heure, votre maison sera envahie et brûlée peut-être. Les gamins se frottent déjà les mains en songeant au bon feu qu'ils vont faire. Mon père et tous les voisins se préparent. Tenez! entendez-vous? Ah non! ce n'est que le vent. Les tymbestères vont donner le signal Quand vous entendrez sonner leurs grelots, la foule s'assemblera. Sauvez-vous. vous et le vieillard, si vous ne voulez pas mourir, et ne dites pas que c'est le pauvre Tim qui vous a prévenus, car mon père me tuerait de coups. Vous pouvez encore fuir par le jardin dans la campagne. Vite, vite!

— Je cours chercher mon maître, s'écria Madge, en courant hors de la chambre. »

L'enfant chercha dans l'ombre la froide main de Sibyll et lui dit: « Mademoiselle, si Sa Révérence, monsieur votre père, est un sorcier, dites-lui de ne pas punir mon père, ni ma mère, ni le pauvre Tim, ni sa petite sœur, quoique Tim ait été assez vilain l'autre fois pour crier après maître Warner. Bien des fois, bien des fois j'ai vu cette bonne et douce figure dans mon sommeil, tout à fait comme elle était, lorsque ce brave monsieur, pendant que je lui donnais des coups de pied et que je criais, me disait : « Croyez-vous, mon bon ami, que je veuille vous faire du mal? » Mais il oubliera tout cela, n'est-ce pas, mademoiselle? Et le jour où je me suis renversé l'eau bouillante sur moi, quand on disait que cela venait encore du sorcier, mon cœur me faisait encore plus de mal que le bras. Mais on me donne des coups, on me dit que je suis possédé du diable, quand j'ose soutenir que la marmite s'est renversée toute seule. Oh! ces tymbestères! Les avez-vous jamais vues, mademoiselle? Elles me font peur. Si vous saviez comme elles excitent tous les voisins! Et, quand elles rient, elles me font dresser les cheveux sur la tête. Mais vous vous sauverez et vous le devrez

à Tim! Oh! comme je rirai, quand elles viendront ici et qu'il n'y aura plus personne!

— Que Dieu te bénisse, mon enfant! » dit Sibyll en sanglotant. Puis elle serra le petit garçon dans ses bras, l'embrassa, tandis que ses larmes tombaient sur ses joues.

Une lumière brilla sur le seuil de la porte, c'était Madge avec un flambeau; elle apparut avec Warner qui avait mis son chapeau et son habit à la hâte. « Qu'y a-t-il? dit le pauvre savant. Est-ce bien vrai? Les hommes seraient-ils vraiment si méchants? Qu'ai-je donc fait, miséricorde! qu'ai-je donc fait pour mériter cette persécution?

— Viens, mon père, viens vite, » dit Sibyll, en essuyant sa figure. La présence du vieillard lui avait redonné de l'énergie et du courage. Mais pose tes mains sur la tête de cet enfant, et bénis-le, car c'est lui que le hasard nous a envoyé pour nous sauver. »

L'enfant trembla un moment en voyant cette figure à longue barbe se retourner vers lui; mais lorsqu'il eut reconnu ces yeux si doux, sa crainte superstitieuse disparut bientôt. Il sentit même comme un frisson de bonheur et de reconnaissance lorsque le vieillard, plaçant ses deux mains maigres et desséchées sur sa blonde chevelure, murmura ces mots :

« Que Dieu protège ta jeunesse! que Dieu te fasse honnête homme! que Dieu accorde à ta vieillesse des enfants qui aient ton cœur. »

Il terminait à peine sa bénédiction, lorsqu'on entendit dans la rue le son des tambourins et le bruit des clochettes. Une fois, deux fois, trois fois, et tout à coup un hurlement sauvage retentit d'un coin de la rue à l'autre, de maison en maison.

« Courez! courez! dit l'enfant, pâle d'effroi.

— Mais, s'écria Adam s'arrêtant tout à coup à la porte, mais Euréka, mon espérance, l'enfant de ma pensée!

— Allons! allons! dit Madge en le poussant. Euréka est trop lourde à remuer, vous ne pouvez pas l'emporter. Pensez à votre propre sang, à votre fille, à sa défunte mère. Sauvez sa vie si vous ne vous souciez pas de la vôtre.

— Va, Sibyll; va aussi, toi, Madge! je resterai! que m'importe ma vie, ce n'est que l'esclave d'une pensée! Si le maître périt, périsse l'esclave!

— Mon père, si vous ne venez pas avec moi, je ne bouge pas d'ici. Fuyez ou mourez, votre sort sera le mien. Encore une minute perdue! O ciel de miséricorde! on entend de nouveaux hurlements. Nous sommes perdus tous les deux.

— Allez, monsieur, allez, ils ne s'inquièteront pas de votre machine, elle est insensible; ils n'y toucheront pas. N'ayez pas à vous reprocher la mort de votre fille.

— Sibyll! Sibyll! pardonne-moi! viens! » dit Warner qui sentait déjà comme un remords.

Madge et l'enfant coururent en avant. La vieille servante ôta les barres de la porte du jardin; Sibyll et son père sortirent. La campagne devant eux était calme et déserte. Le petit garçon s'élança, embrassa la pâle figure de Sibyll et, bondissant à travers les herbes, disparut.

« Ne t'arrête pas, Madge. Viens! cria Sibyll.

— Non, dit la vieille en retournant sur ses pas; ils ne peuvent m'en vouloir à moi! et puis à mon âge, je ne puis être qu'un fardeau pour vous. Je resterai; peut-être parviendrai-je à sauver notre maison, nos effets et la gentille invention de mon pauvre maître. Chut! vous savez bien que son cœur se briserait s'il n'y avait personne là pour garder sa machine. »

En disant ces mots, la fidèle servante jeta les pièces d'or qui restaient du présent du roi dans la bourse que Sibyll portait à sa ceinture; puis, avant qu'on pût l'en empêcher, elle rentra dans le jardin, ferma la porte et remit les barres.

« C'est lâche de la laisser, » dit le savant.

La généreuse Sibyll ne pouvait, sur ce point, contredire son père. Déjà ils entendaient au loin des piétinements : tout à coup une lueur rougeâtre se refléta dans le ciel d'azur, c'était la flamme des torches.

« Le sorcier! le sorcier! mort au sorcier qui veut faire périr les pauvres de faim! » Tels étaient les cris poussés par la populace et répétés avec fureur.

Adam était immobile : Sibyll restait à côté de son père.

« Le sorcier et sa fille! » cria une voix perçante : c'était la voix de Graul la tymbestère.

Adam se retournant dit à sa fille :

« Fuis, mon enfant! c'est toi qu'ils menacent maintenant! viens! viens! viens! » Puis, la prenant par la main, il lui fit hâter le pas à travers les champs; ils marchaient le long des haies, et leurs ombres, qui s'inclinaient, se dessinaient, irrégulières et bizarres, sur le gazon éclairé par les étoiles. Le père n'avait plus d'autre pensée, d'autre préoccupation que la vie de sa fille. Ils s'arrêtèrent enfin épuisés et hors d'haleine; les cris, à cause de la distance, devenaient de moins en moins distincts. Ils portèrent leurs regards dans la direction de la demeure qu'ils venaient de quitter; ils s'attendaient à voir les flammes, qui devaient la consumer, jeter une lueur rouge dans le ciel : mais tout était dans l'obscurité, ou plutôt aucune lumière, sauf la clarté des étoiles et de la lune naissante, ne troublait l'azur du ciel calme et majestueux.

« Ils ne peuvent faire de mal à la pauvre vieille, dit Warner : ils ne peuvent lui reprocher son instruction. Ses cheveux gris

n'ont pas été exposés, comme les miens, à la malédiction et à la haine des hommes!

— Vous avez raison, mon père : quand ils auront vu que nous avons fui, ces cruels se seront dispersés, sans doute. Mais ils peuvent vous chercher, mon père. Appuyez-vous sur moi, je suis jeune et forte. Encore un effort et nous nous trouverons en sûreté dans le parc. »

Ces derniers mots étaient encore sur ses lèvres quand ils aperçurent, dans le chemin qu'ils avaient quitté, le reflet des torches. Heureusement d'épais taillis, dont les feuilles d'un vert tendre venaient de se développer, se trouvaient près d'eux. Ils y coururent : le daim bondit du milieu des fougères entrelacées, mais il s'arrêta et les regarda sans crainte; les lièvres folâtres n'interrompirent pas leurs jeux du soir dans les vertes allées, au bruit de ces pas inoffensifs, et lorsqu'enfin, au milieu du fourré épais, ils se laissèrent tomber sur les racines moussues d'un chêne gigantesque, les rossignols au-dessus de leur tête semblèrent les saluer d'un chant mélancolique. Ils étaient sauvés!

Mais dans leur demeure, des yeux menaçants brillaient à la lueur des torches qui s'agitaient; la foule, vaincue par la solidité de la porte, avait escaladé le mur, avait pénétré dans la maison par les fenêtres de la salle, et courait de chambre en chambre en criant : « Mort au sorcier! » Au milieu des vêtements misérables des hommes étincelaient les oripeaux fanés et salis des tymbestères. C'était une de ces scènes qui sont une fête pour les démons femelles : ces femmes qui ont perdu le caractère de leur sexe, sous quelque nom que nous les retrouvions, quelle que soit l'époque dont elles souillent les annales, se plaisent dans l'outrage, dans la malice la plus noire, dans le déchaînement des passions violentes; ces éternelles furies de la lie du peuple aiment les cris sauvages de la canaille débraillée, et semblent altérées de sang : non, ce ne sont plus des femmes, ce sont des mégères de l'enfer.

Toutes les portes furent enfoncées les unes après les autres, et à mesure qu'on avançait dans la maison, on poussait des cris de rage désappointée : enfin, ils montèrent l'escalier de la tourelle et trouvèrent une petite porte fermée à clef en dedans. Le père de Tim, brandissant de son bras bruni une énorme hache, fit voler en éclats les panneaux : la foule se précipita dans l'intérieur de la pièce; la bonne et dévouée Madge se trouvait là, assise sur des paquets jetés pêle-mêle au milieu de la plus étrange confusion. La pauvre vieille avait rassemblé dans cet endroit, comme étant le plus sûr de la maison, tous les objets de nature à pouvoir être emportés, qui lui paraissaient les plus précieux, soit par leur valeur réelle, soit par les souvenirs qu'ils rappelaient. La guitare de Sibyll, donnée par

Marmaduke, gisait parmi des hardes et des ustensiles de ménage : c'était une robe de la défunte mère de Sibyll, robe bien passée, mais qui était gardée par Madge et par Sibyll comme une relique de sainte et pure affection ; des plats et des vases d'étain, l'orgueil de la vieille Madge, qui mettait tous ses soins à les rendre polis et luisants ; de vieux rideaux faits de pièces et de morceaux ; une broche d'argent usée, présent d'amour que Madge avait reçu dans son jeune temps : tous ces débris et d'autres menus objets servant à la toilette, trésors inappréciables pour les souvenirs et les sentiments d'affection de la ménagère, étaient entassés pêle-mêle autour de l'énorme et disgracieuse mécanique devant laquelle était assise, muette et tranquille, la vieille et brave servante.

Les envahisseurs s'arrêtèrent : stupéfaits et saisis d'une crainte superstitieuse, ils promenèrent des regards étonnés autour de la chambre.

La principale tymbestère s'avançant la première :

« Où est ton maître, vieille sorcière? dit-elle à Madge. Et où donc est-elle la belle demoiselle qui ensorcelle les lords, et qui méprise de bonnes et joyeuses filles comme nous?

— Hélas! mon maître et la demoiselle sont partis, il y a quelques heures. Je suis seule dans la maison. Que voulez-vous?

— La vieille a terriblement l'air d'une sorcière, » dit le père de Tim, en se signant et en se dérobant aux yeux gris et inquiets de la servante. Dans le fait, la pauvre Madge, avec sa figure ridée, sa mine de squelette et son bonnet en forme de cône, répondait plus aux idées que le vulgaire se forme des gens habiles à déchiffrer des grimoires, qu'Adam Warner avec sa mine avenante et son noble maintien.

« C'est pourtant vrai qu'elle a l'air d'une sorcière, dit un chaudronnier bossu. Si nous essayions de lui faire faire un plongeon dans l'abreuvoir là-bas! Cela ne ferait peut-être pas de mal.

— Oui, oui, finissons-en avec elle! s'écrièrent plusieurs voix, à ce charitable conseil.

— Non, non, dit le boulanger, c'est une bonne créature, après tout ; voilà déjà plusieurs années qu'elle se fournit chez moi. Pour le sorcier, je ne m'en inquiète pas : tout le monde sait, ajouta-t-il avec un mouvement d'orgueil, que j'étais un des premiers à mettre le feu à sa maison, quand Robin s'y est opposé : mais la justice est la justice. Brûlez le maître, mais ne brûlez pas son souffre-douleur. »

Cette intervention du boulanger aurait prévalu, sans un malheureux incident inopinément survenu : car, en ce moment même, Graul Skellet, qui s'était précautionnée de deux solides gaillards pour accomplir les désirs de frère Bungey, plaça ses mains sur la machine, et, sur un ordre donné de sa voix criarde,

les deux hommes s'avancèrent et délogèrent la machine de Warner. Au même instant, les autres tymbestères, apercevant des objets qui étaient de leur goût, se jetèrent l'une sur la robe fanée que la mère de Sibyll avait portée dans les chastes et heureuses années de sa jeunesse, une autre se précipita sur la broche d'argent de la pauvre Magde, une troisième sur la guitare.

Ces différents attentats à la propriété réveillèrent la fierté et la colère de la vieille : poussant des cris de désespoir, elle s'élançait de l'une vers l'autre, donnait de son faible bras des coups à droite, des coups à gauche ; tout son être tremblait de colère. C'était à la fois un spectacle risible et pitoyable de la voir lutter contre ces sauvages tymbestères qui lui répondaient en lui jetant d'insultantes épithètes, en rendant égratignure pour égratignure, coups pour coups. Les visages des assistants s'animaient en présence de cette attaque et de cette résistance : le chaudronnier bossu, dont la tête faible venait d'être montée par une des tymbestères blessée dans le conflit, courut au secours de la furie aux abois. Exaspéré au plus haut point en rencontrant une dizaine d'ongles qui lui égratignèrent la figure, il asséna un coup de poing à la pauvre vieille qui tomba étourdie. Il la releva et la prit dans ses bras. Tout bossu et tout faible qu'était le chaudronnier, le fardeau ne lui paraissait pas lourd à porter, car maintenant que la vieille sans connaissance ne se débattait plus, ce n'était qu'un pauvre corps décharné. Suivi d'une dizaine de camarades qui criaient et qui riaient, il descendit les escaliers avec elle. Le père de Tim qui, par affection paternelle, ou, ce qui est plus probable, par haine jalouse et par préjugé d'ignorance, tenait à faire périr Adam, appela quelques-uns des forcenés dans le jardin, suivit les traces des fugitifs sur le gazon foulé, et s'élança par-dessus la muraille à la poursuite inutile des malheureux. Cependant les plus étourdis de cette vile populace, plutôt par plaisanterie que par cruauté, se dirigèrent, accompagnés d'apprentis ivres et de quelques mauvais sujets tapageurs, à l'endroit où le chaudronnier bossu avait porté sa masse inerte. L'étang sale et verdâtre, voisin du cabaret de maître Sancroft, réfléchissait la lueur des torches. Six des tymbestères, sautant et tournoyant, firent entendre une chanson burlesque et une musique discordante, et donnèrent le signal de l'épreuve de la sorcière.

Etang, fossé, ruisseau, lac ou rivière
Dans l'eau jamais ne périt la sorcière.
Pour reconnaître et sorcière et sorcier
Pas n'est besoin de bourreau, de geôlier :
Dans l'eau qu'on les plonge
Et qu'on les replonge :
Sorciers ils riront,

Sinon, périront.
Un! qu'on la balance,
Deux! trois! qu'on la lance :
La vieille rira,
Ou bien périra.

Au moment où l'on chanta le dernier vers au milieu des cris de joie et des sons des tambourins, on entendit comme un corps qui tombait dans l'étang fatal. La croûte verdâtre de la surface s'ouvrit avec un gargouillement prolongé; puis il se fit un morne silence.

« Peste soit de la sorcière! elle ne fait même pas d'efforts pour sortir, dit après un bout de temps le chaudronnier bossu.

— Non, non! elle se moque de l'eau, essayons du feu! Retirons-la, retirons-la, s'écria Griselle la Rouge.

— Que le diable l'emporte! elle n'est pas en train de rire, s'écria le chaudronnier en saisissant le cadavre de ses doigts maigres et en le rejetant sur le bord de l'étang.

— Morte! dit le boulanger en frissonnant; nous avons eu tort, je vous l'avais bien dit. Elle se fournissait chez moi depuis plusieurs années. Pauvre Madge! la justice est la justice; ce n'était pas une sorcière!

— Mais c'était le seul moyen de le savoir, dit le chaudronnier. Et si elle n'était pas sorcière, pourquoi en avait-elle l'air? Je ne peux pas souffrir les gens si laids que ça. »

Les assistants hochèrent la tête; mais, quelles que fussent leurs pensées de repentir, ils en furent distraits par un double bruit; d'abord par un long hourra, poussé par quelques mauvais sujets qui étaient restés pour piller la maison et qui en sortaient en ce moment. Ils accompagnaient deux hommes qui portaient en triomphe l'Euréka tombée en leur pouvoir, tandis que la terrible Graul marchait devant eux, dansant et jetant en l'air son tambourin. Le second bruit était un son de clairon dans le lointain, et l'on apercevait au bout de la route des cavaliers et des fantassins en bon nombre, portant piques et bannières. C'était lord Hastings en personne conduisant les troupes royales pendant la nuit, contre une nouvelle insurrection qui venait d'éclater à moins de dix milles de Londres. Le chef de la révolte, sir Geoffrey Gates, récemment arrêté par lord Howard à Southampton, était parvenu à s'échapper et à réunir une bande de ces vagabonds qui sont toujours disposés à prendre part aux guerres civiles, et maintenant ils menaçaient la ville de Londres même. Au son de la trompette, cette vaillante canaille se dispersa dans toutes les directions; car, même à cette époque, ces sortes de gens avaient une peur instinctive des militaires, et ils passaient promptement de l'insulte à la peur du châtiment.

Mais au son de cette musique guerrière, les joueuses de

tambourin firent taire leurs instruments et, loin de fuir, elles s'élancèrent à travers la foule pour se retrouver toutes et tenir conseil.

Graul, indiquant le cabaret de Sancroft, conseilla tout bas à ceux qui portaient l'Euréka d'y chercher un refuge pour le moment et d'attendre le point du jour pour porter leur trophée chez le frère Bungey à la tour. Puis, se glissant prestement à travers les séditieux fugitifs, elle s'élança au milieu du cercle formé par ses compagnes.

« Sentez-vous l'odeur de la bataille prochaine? dit la première tymbestère.

— Oui! oui! répondirent ses sœurs.

— Mais nous avons fait je ne sais combien de milles depuis midi. Je suis fatiguée; je n'en puis plus, dit l'une d'entre elles. »

Griselle la Rouge, la plus jeune de la bande, donna une tape sur la joue de sa camarade en lui disant :

« Tu n'en peux plus, fainéante, quand il y a du sang et du butin dans l'air. »

A ces paroles de leur jeune sœur, les tymbestères sourirent d'une façon hideuse; mais leur conductrice leur dit : « Silence! »

Elles demeurèrent une seconde ou deux le cou tendu, les narines dilatées, la respiration suspendue, écoutant le clairon, les sabots des chevaux et le bruit des armures. Ces vautours à faces humaines goûtaient d'avance leur festin de carnage. Sur un signal donné par celle qui les conduisait, elles coururent rapidement se cacher à l'entrée d'une ruelle voisine où elles se blottirent derrière de vieilles masures. La troupe passa, troupe vaillante et compacte, se montant en cavaliers et en fantassins à environ quinze cents hommes. Lorsqu'ils eurent tous passé devant la ruelle et qu'on n'entendit plus que la marche lointaine des derniers soldats sur la route, éclairée par les étoiles, les tymbestères sortirent de leur retraite, et, à la distance de quelques centaines de yards, elles suivirent le détachement d'un pas mesuré, silencieux et prudent, comme on voit les bêtes immondes, poussées par leur instinct et leur avidité, suivre le lion pour partager sa proie.

CHAPITRE V

Les fugitifs sont pris. — Les tymbestères reparaissent. — La lune éclaire l'orgie des vivants; — la lune éclaire le sommeil des morts.

Adam et sa fille se reposèrent sous le chêne gigantesque. Ils ne savaient où fuir ni où s'abriter; le jour et la nuit étaient aussi redoutables pour eux : la nuit, les voleurs les menaçaient; le jour, c'était la vile populace. Maintenant que le retour dans leur demeure leur était interdit, quel abri le vaste univers pouvait-il offrir à son réformateur? Cependant ils ne se désespérèrent pas; le courage ne les abandonna pas. A cette heure solennelle où la nature s'endort, où l'ombre des arbres, que n'agitent plus les vents, grandit et se dessine plus sombre sur la terre argentée; à cette heure où le firmament étoilé prend une teinte plus veloutée, la majestueuse splendeur de la nuit donna au cœur de ces deux êtres infortunés la sérénité de la foi : car la nuit, pour l'âme qui se réveille, déploie dans son entier la bible de l'univers, et sur les feuilles du ciel azuré, on lit ces mots : « Dieu est partout! »

Leurs mains étaient entrelacées, leurs pâles visages levés vers les cieux; ils ne parlaient pas : ils priaient, sans le savoir; leurs langues se taisaient, mais leur silence était une pensée; une pensée d'adoration.

Les âmes pures, au milieu des chagrins et de la solitude, ont des moments d'étrange extase et de béatitude sereine, des instants intermédiaires entre la veille et le sommeil, où se présente à leurs yeux, comme dans un paisible rêve, le tableau de leur existence future par-delà le tombeau : et toujours le ciel, auquel ils aspirent, prend les couleurs imaginaires que lui donne le cœur humain, chacun façonnant cette demeure céleste d'une manière conforme à ceux de ses désirs qui n'ont pas été satisfaits ici-bas.

« Là-haut enfin, pensait la jeune fille rêveuse, là-haut la méchanceté et les combats auront leur terme; là-haut s'aplaniront les choquantes inégalités de notre vie sociale; là-haut nous retrouverons ceux que nous avons aimés et perdus, et par la grâce du Rédempteur, qui a partagé les souffrances des mortels, nous nous élèverons jusqu'à la demeure du Père éternel.

— Et là-haut, se disait de son côté le savant enthousiaste, là-haut l'intelligence, débarrassée de ses chaînes terrestres, prendra librement son essor dans les régions de l'espace; là-haut, tous les mystères laisseront tomber le voile qui les recouvre; là-haut, l'Être qui sait tout sourira à ceux qui, au milieu des ténèbres de la vie, ont toujours alimenté ce feu divin, qu'on appelle l'âme; là-haut enfin, la *pensée* qui n'est qu'à l'état de semence sur cette terre s'épanouira en fleurs pour mûrir en fruits. »

Et les étoiles leur apparaissaient comme les yeux des anges qui semblaient leur promettre en souriant la réalisation de leurs plus chères espérances.

A la fin, et insensiblement, au milieu de leurs rêveries, le père et la fille tombèrent dans un assoupissement où leurs pensées se transformèrent en visions, remplacées bientôt par un profond sommeil.

La nuit se passa; le jour vint lent et brumeux : les bois des cerfs s'agitaient au-dessus de la fougère; les rossignols se taisaient : déjà l'étoile du matin disparaissait éclipsée par les rayons du soleil levant; le règne interrompu du travail et des soucis du monde recommençait, lorsqu'une troupe de gens à l'air féroce s'arrêta devant les deux malheureux endormis.

Ces hommes étaient des soldats lancastriens qui, réduits à vivre de pillage, avaient été, sous la conduite de sir Geoffrey Gates, les plus vaillants guerriers de la bande indisciplinée, conduite, par Hilyard et Coniers, sous les murs d'Olney. Ils avaient appris que leur ancien capitaine, sir Geoffrey, s'était mis à la tête d'une nouvelle révolte, dont les chefs lancastriens, à force d'or et de promesses, passaient pour avoir été les instigateurs. Ces hommes étaient en route pour joindre les rebelles, mais, comme la guerre pour eux n'était que le prétexte du butin, en apercevant le vieillard et la belle jeune fille, ils sentirent renaître en eux leur instinct familier du vol.

Adam et sa fille portaient malheureusement les habits qu'ils avaient eus en quittant la cour, et la mise de Sibyll, particulièrement, semblait indiquer qu'elle avait un certain rang, une certaine position dans le monde.

« Allons! réveillez-vous, dit le capitaine de la bande en secouant rudement le bras qui entourait la fine taille de Sibyll. »

Adam se réveilla en sursaut, ouvrit les yeux et se vit entouré d'homme couverts d'armes rouillées, et dont les yeux féroces brillaient sous leurs casques d'acier.

« Comment vous trouvez-vous ici? voilà un chêne qui laisse tomber de singuliers glands, dit le chef.

— Mon vaillant monsieur, » répliqua Adam, restant toujours assis; puis il recouvrit instinctivement de sa robe le visage de

Sibyll, qui reposait cachée sur son sein, plongée dans un sommeil si lourd et si profond, que la rude voix du soldat ne l'avait pas réveillée : « Vaillant monsieur, nous sommes égarés et sans asile, un vieillard et une pauvre jeune fille. Des personnes malintentionnées ont envahi notre maison, nous avons fui au milieu de la nuit, et.....

— Envahi votre maison! Ah! c'est clair, dit le chef, nous savons le reste maintenant. »

En ce moment Sibyll s'éveillant se releva, saisie d'étonnement et de terreur en apercevant ces hommes. Son extrême beauté produisit immédiatement un effet visible sur les brigands.

« Ne soyez pas effrayée, jeune demoiselle, dit le capitaine d'un air presque respectueux ; il faut que sir John et vous, vous nous suiviez. Mais nous vous traiterons bien et nous réfléchirons plus tard à la rançon que vous aurez à nous payer. Jack, ôte les paquets de dessus cette mule, et mets-les sur la noire. Nous n'avons pas de meilleure monture à vous offrir, jeune dame, mais la première haquenée que nous rencontrerons remplacera la mule. En attendant, mes coquins vous feront un coussin de leurs manteaux.

— Mais que voulez-vous dire? vous vous trompez, s'écria Sibyll. Nous sommes de pauvres gens, nous ne pouvons pas donner de rançon.

— De pauvres gens! c'est bon! dit le capitaine, montrant d'une manière significative la somptueuse robe portée par la jeune fille. D'ailleurs, la fortune de Sa Seigneurie est bien connue. Montez vite, nous sommes pressés. »

Sans prendre garde aux réclamations de Sibyll et du pauvre savant, le brigand remit sa troupe en marche, se plaçant en tête avec son lieutenant. Sibyll trouva les subalternes encore plus rébarbatifs que le chef. Warner, essayant de résister, l'un d'eux leva sa hache d'armes en proférant un terrible juron ; Sibyll s'interposa, conseillant à son père de se soumettre. Elle refusa cependant, en termes polis, la mule qu'on lui offrait, et les deux captifs marchèrent l'un à côté de l'autre, au milieu de la troupe.

« Pardieu! dit le lieutenant, je ne vois pas trop, capitaine, le profit que sir Geoffrey retirera de ces nouvelles recrues?

— Imbécile! dit le chef d'un air dédaigneux. Si la rébellion vient à échouer, ces prisonniers sauveront nos têtes. Will Sommers, hier soir, a voulu attaquer la maison de sir John Bourchier, pour prendre les armes et l'argent qui abondent chez le chevalier. Sois certain que sir John s'est esquivé pendant l'attaque et que nous l'avons là avec sa fille. Tu sais que c'est un des plus puissants et des plus riches chevaliers dont s'enorgueillissent les yorkistes, et nous pourrons mettre à sa rançon le prix que nous voudrons.

— Mais où les loger pendant que nous irons au combat?

— Ned Porpustone a un cabaret non loin du camp, et Ned est un bon lancastrien, en qui on peut se fier.

— Nous n'avons pas fouillé les prisonniers, dit le lieutenant. Ils ont peut-être de l'or dans leurs sacoches.

— Tarare! quand Will Sommers attaque une ruche, il ne laisse pas le temps aux abeilles d'emporter beaucoup de miel. Néanmoins, tu peux fouiller le vieux chevalier, mais honnêtement et en employant des procédés.

— Et la demoiselle?

— Non, ce serait incivil, et plus nous serons polis, plus la rançon sera forte. Voilà comme les choses se passent avec les gens de qualité. »

Le lieutenant recula donc pour fouiller dans la sacoche d'Adam qui ne contenait qu'un livre et un manuscrit; puis il revint à côté du capitaine sans importuner Sibyll.

La méprise du brigand n'eut pas des résultats trop fâcheux pour nos deux prisonniers; car sir John Bourchier était un personnage d'un rang élevé et d'une grande importance : or, la noble physionomie du savant, l'air distingué de Sibyll les confirmaient dans la conviction que c'étaient certainement John Bourchier et sa fille. La haute opinion qu'ils avaient de leurs captifs leur inspira tous les égards compatibles avec les circonstances. Ils ne tardèrent pas à entrer dans un village que la troupe traversa sans courir le moindre danger. C'est en effet un trait assez étrange et caractéristique de cette époque de guerre civile, que cette indifférence et cette neutralité complètes du reste de la population. Les provinces du Nord seules faisaient exception.

La petite bande s'étant arrêtée à une auberge pour boire, les commères du village s'assemblèrent autour d'elle avec cette oisive et insouciante curiosité qui fait arrêter le monde dans un village autour d'une diligence au relai.

Là, le capitaine apprit des nouvelles qui l'intéressaient à un haut degré. D'abord la marche de nuit de la troupe de lord Hastings, ensuite la probabilité que le combat était déjà commencé.

« S'il en est ainsi, murmura le chef, voyons comment les événements tourneront avant de nous exposer. En mettant les choses au pis, nos prisonniers nous rapporteront toujours quelque argent. »

Tout en se parlant ainsi à lui-même, il avisa dans la cour de l'auberge une de ces grosses voitures de l'époque appelées *whirlicotes*, et, s'en emparant *vi et armis*, en dépit des cris et des protestations de l'infortuné propriétaire, il y fit monter ses prisonniers et se remit en marche. A quelque distance, la bande fut rejointe par une autre troupe, composée aussi d'aventuriers; tous ensemble ils continuèrent gaiement leur route,

jusqu'à ce qu'ils furent arrivés devant l'hôtellerie dont le capitaine avait parlé Cette auberge se trouvait à l'écart, à quelque pas de la grande route, non loin du village de Hadley, tout près des bruyères et du parc de Gladsmoor, où se livra peu de temps après la bataille de Barnet. C'était une maison de bonne apparence et de grande étendue : c'était là que s'arrêtaient toutes les caravanes et tous les voyageurs qui se rendaient des provinces du Nord dans la capitale. Le propriétaire, zélé lancastrien, qui avait fait les campagnes de France et qui avait réussi, dans le cours de sa vie aventureuse, à mettre de côté, on ne savait trop comment, quelque petite fortune, avait donné à son auberge le nom et l'enseigne de Talbot, en souvenir de l'ancien héros de l'Angleterre. Il avait loué des terres, et à la dignité d'aubergiste il avait uni les fonctions de fermier. La maison, formant un vaste quadrangle, correspondait par sa disposition au double titre de son propriétaire : d'un côté des granges, une longue rangée d'étables et d'écuries; puis des vaches, des bœufs, des poulains, vivant tous ensemble en très-bons termes, étaient parqués au milieu de la cour. De l'autre côté, un large escalier en bois, aboutissant à un balcon, soutenu par des colonnes également en bois, conduisait dans les nombreux cabinets particuliers de l'hôtellerie, à la façon de Tabard, dans le Southwark, immortalisé par Chaucer. Au-dessus du porche, en entrant, se déroulait un labyrinthe de dortoirs, destinés aux piétons et aux muletiers, et dans le côté qui faisait face à l'entrée se trouvait une vaste cuisine, la salle commune, le comptoir, le cabinet particulier de l'aubergiste; et au second étage, deux ou trois chambres. La *whirlicote* entra en cahotant avec grand bruit dans la cour. On aida Sibyll et son père à en descendre : et, après quelques mots échangés entre l'aubergiste et le chef de la bande, maître Porpustone conduisit lui-même les deux prisonniers par le grand escalier, dans une chambre bien meublée et fraîchement arrangée : on leur assura qu'ils n'avaient rien à craindre, s'ils gardaient le silence et s'ils ne cherchaient pas à s'échapper.

« Vous arriverez à temps, dit maître Porpustone au capitaine; lord Hastings a fait annoncer au point du jour qu'il donnait aux rebelles deux heures pour se disperser.

— Peste! je n'aime point ces proclamations-là. Et les camarades n'ont pas décampé?

— Non; mais sir Geoffrey, en soldat habile, s'est seulement placé sur un terrain plus avantageux, en reçulant d'un mille vers la gauche et mettant un bouquet de bois entre les yorkistes et lui. Hastings, à cause de cela, a dû changer de manœuvres. Mais il faut du temps pour traverser le bois, et les arbalètes de sir Geoffrey feront sans doute du ravage dans le taillis. Entrez, pendant que vos gens mangeront un morceau

dehors; cinq minutes pour remplir leurs panses, ce ne sera pas du temps perdu.

— Merci, Ned; tu es un bon enfant! et, à défaut du reste, la rancon de sir John payera notre dépense. As-tu des nouvelles du vaillant Robin?

— Oui, il a pu sauver sa peau, et est retourné dans le Nord, répondit Porpustone en conduisant le capitaine dans son cabinet, où l'attendaient une bouteille de vin généreux et de la viande froide.

— Si Geoffrey Gates parvient à battre les troupes des yorkistes, dis-lui, de ma part, de ne pas s'aventurer à Londres, mais de se replier sur les Marches. Là, il sera bienvenu, je le prévois : car tout homme du Nord est pour Warwick ou pour Lancastre; et ces deux partis se réunissent maintenant, je l'espère.

— Mais Warwick est en fuite! dit le capitaine.

— Bah! Il a fui comme le faucon quand il a le héron à combattre... il prend son essor et tourne, tourne toujours. Mais malheur au héron, quand le faucon s'abat! Mais vous ne buvez pas!

— Non : il faut que je conserve ma tête fraîche aujourd'hui. Car Hastings est un dangereux adversaire. Ta main, ami! si je succombe, je te laisse sir John et sa fille, pour régler les anciens comptes; si, au contraire, nous battons les yorkistes, je fais vœu d'offrir à Notre-Dame de Walsingham une image en cire qui pèsera autant que moi. »

En ce moment le brigand se leva et se dirigea vers ses hommes, qui mangeaient à la hâte une bouchée devant l'hôtellerie. Il s'arrêta un moment pour écouter l'aubergiste qui lui disait tout bas à l'oreille :

« Hastings était ici avant le jour; mais ses hommes n'ont eu que de la petite bière; tandis que les vôtres combattront après avoir bu du bon vin.

— Allons! en marche! mes amis; à vos piques! à droite, alignement! cria le capitaine d'une voix de tonnerre, en s'arrêtant suffisamment entre chaque commandement. Ces fainéants d'York, qui ont bu de la bière éventée, l'emporteront-ils sur le bon vin et sur Lancastre? En avant! faites flotter la bannière de la Gazelle et vive Henri VI! »

Le tonnerre d'acclamations qui répondit à cette allocution fit trembler les minces cloisons de la pièce où se trouvaient les prisonniers, qui entendirent avec joie le départ des soldats. Quelque temps après, maître Porpustone lui-même, homme gros et gras, à la figure avenante, monta dans la chambre, accompagné d'une assez gentille femme de charge, qui, d'après la chronique scandaleuse, lui était attachée par des liens moins désagréables que ceux de l'hyménée ; ils portaient tous

deux d'amples provisions, une bonne rémoulade et du vin clair comme cristal : ils placèrent le tout avec de grandes cérémonies sur une table en bois de chêne devant Adam et sa fille, devenus leurs hôtes sans le vouloir.

« Que Votre Seigneurie daigne prendre quelque chose, dit l'hôtelier avec bonté. Vous aussi, ma petite dame, veuillez manger un morceau! C'est le seul moyen de tuer le temps et de bannir les chagrins. C'est la fortune de la guerre! sir John, c'est la fortune de la guerre! mais il ne faut jamais se laisser abattre! Aujourd'hui on est en haut et demain en bas! Quoi qu'il arrive, York ou Lancastre, un homme riche retombera toujours sur ses pieds. Cinq cents marcs ou environ pour le capitaine; un ou deux nobles, par pure générosité, pour Ned Porpustone (je déteste d'extorquer l'argent du monde), et vous et cette jeune fille vous pourrez déjeuner demain chez vous, à moins que le capitaine ou son lieutenant favori ne soient faits prisonniers : dans ce cas, vous comprenez qu'ils rachèteraient leurs cous en vous lâchant la bride. Mangez donc! mangez donc!

— Réellement, dit Adam, s'asseyant avec une gravité solennelle et se disposant à se rendre à l'invitation de Porpustone, j'avoue que je meurs de faim, et que ce pâté a une bien bonne odeur : mais dites-moi, je vous prie, pourquoi on m'appelle sir John. Mon nom de baptême est Adam!

— Ah! ah! délicieux! délicieux, Seigneurie! sans doute vous avez raison; c'était aussi le nom de votre père avant vous. Nous sommes tous fils d'Adam, et à ce compte-là chaque fils a, je le reconnais, le droit très-légitime de s'appeler comme son père. »

Là-dessus, l'honnête aubergiste, suivi de sa femme de charge, et riant de tout son cœur, quitta la chambre avec sa grosse bedaine, en ayant soin toutefois de fermer la porte à clef. « Y comprends-tu quelque chose, Sibyll?

— Oui, cher père, je comprends qu'ils nous regardent comme des prisonniers de haute distinction et de grande importance; mais quand ils auront découvert leur erreur, nul doute qu'ils ne nous laissent partir en liberté. Courage, cher père!

— Il me semble, dit Adam d'un ton presque gai, et le brave homme remplissait sa coupe du vin de la bouteille, il me semble que, si la méprise durait, ce ne serait pas un très-grand malheur pour nous. Ah! ah! » Puis s'arrêtant tout à coup, lui qui était si peu habitué à rire, il posa sa coupe sur la table et son visage s'assombrit.

« Le ciel me pardonne, dit-il, et la pauvre *Eurêka?* et la fidèle Madge?

— Oh! mon père, ne crains rien : nous ne sommes pas sans protection. Lord Hastings est revenu à Londres. Nous irons le

trouver : il saura bien forcer nos cruels voisins a te respecter. Et c'est Madge, la pauvre Madge qui sera bien heureuse de nous voir revenir, car on n'a pas pu lui faire du mal; une femme de son âge et seule : non, non, l'homme ne serait pas assez méchant pour cela!

— Prions Dieu qu'il en arrive ainsi; mais tu ne manges pas, ma fille!

— Tout à l'heure, mon père, tout à l'heure, je suis indisposée, fatiguée. Mais non, non, je me sens déjà mieux à présent. Souriez encore, bon père. Voilà la faim qui me gagne aussi; oui, vraiment, j'ai faim aussi. Ah! bonne Dame Marie, donnez-moi la vie et la force, l'espoir et la patience, par amour pour lui. »

Les événements saisissants qui, depuis plusieurs semaines avaient changé la paisible existence du savant, l'avaient fait sortir des réflexions dans lesquelles il était ordinairement plongé, et le monde réel commençait à prendre à ses yeux une existence qu'il ne paraissait pas avoir soupçonnée jusque-là. Mais quand le repas fut fini, le calme de l'endroit (car l'auberge était silencieuse et presque déserte), les fumées du vin, luxe qu'il connaissait si peu, tout cela produisit un certain effet sur son intelligence et sur son imagination, et le plongea dans ces rêveries si chères aux poëtes et aux mathématiciens. Pour le penseur, l'objet extérieur le plus insignifiant suggère souvent des idées qui, semblables à la chaîne dont parle Homère, s'étendent d'anneau en anneau depuis la terre jusqu'au ciel. Les atomes envoyés en resplendissantes spirales à travers la fenêtre, par les rayons du soleil, entraînèrent Warner loin du jour réel, de ce jour de lutte et de sang, où des milliers d'hommes se poussaient dans la tombe, et conduisirent son imagination rêveuse dans un jour idéal et abstrait, dans la théorie de la lumière elle-même; la théorie lui suggéra le mécanisme, et le mécanisme lui rappela le nom de son oracle, du vieux Roger Bacon; puis ce nom réveilla le souvenir des indications de l'illustre moine dans l'Opus Magus, où se trouvait esquissée la grande invention du télescope. Semblable à l'oiseau qui voltige dans les branches suspendues sur un affreux abîme, l'esprit du savant, jouant avec son imagination, déployait ses ailes tranquilles sur le bord d'un effayant précipice.

Absorbée dans ses rêves, de son côté, Sibyll respectait ceux de son père. C'est ainsi que le père et la fille, silencieux sans être tristes, passèrent ensemble la matinée et l'après-midi. Le soleil s'abaissait déjà vers l'occident, lorsqu'un bruit confus attira l'attention de Sibyll du côté de la fenêtre qui donnait dans la cour.

Elle aperçut des hommes armés, dont l'équipement était dans le plus grand désordre : ils buvaient à la hâte de la bière et du vin. Sibyll entendit l'un d'eux dire au propriétaire;

« Tout est perdu, sir Geoffrey Gates tient encore; mais c'est une boucherie. Les troupes de lord Hastings l'enferment comme le filet enferme le poisson.

— *Hastings* quel nom ! *il* était là tout près! ils allaient être sauvés. » Le cœur de Sibyll battait fort.

« Et le capitaine? demanda Porpustone.

— Il était encore vivant, quand je l'ai vu; mais il nous faut déguerpir. Dans une heure ce sera un sauve qui peut général. »

En ce moment on vit sortir d'une des granges, et l'une après l'autre, les vautours femelles de la bataille, les tymbestères qui, toute la nuit, ayant rôdé sur le champ de bataille, avaient dormi pendant le jour pour se remettre de leurs fatigues, et rentraient en scène au moment où la lutte qui se livrait encore dans les environs tirait à sa fin, et où les morts et les mourants commençaient à encombrer le sol ensanglanté. Graul Skellet, lançant en l'air son tambourin, se précipita au-devant des fugitifs, et son visage laissa voir un effrayant sourire, lorsqu'elle apprit les nouvelles, car les tymbestères étaient toutes dévouées à un roi qui aimait les femmes, et qui avait toujours un air aimable et un mot plaisant pour toutes celles qu'il rencontrait. Les soldats ne s'amusèrent pas plus longtemps à converser, mais après s'être désaltérés, ils sortirent bruyamment de la cour. A la vue de ces sinistres tymbestères, Sibyll était rentrée dans la chambre, sans oser refermer la fenêtre. Les joueuses de tambourin, s'asseyant sur un banc, se mirent à lisser leurs longs cheveux, et à enlever de dessus leurs vêtements les brins de paille qui trahissaient la nature du dortoir où elles s'étaient couchées.

« Holà! jeunes filles! dit l'obèse propriétaire, vous me payerez la table et le logement, j'espère, en montrant votre savoir-faire. J'ai là-haut, à cette fenêtre qui donne sur la cour, deux voyageurs de qualité, que vous pourrez divertir. »

Sibyll, tremblante, se glissa à côté de son père.

« Et puis, continua l'aubergiste, si ces honorables personnages aiment la musique de vos instruments, cela pourra bien vous rapporter un groat ou à peu près, pour vous aider à faire votre voyage. Mais à propos, où allez-vous, fillettes?

— A une belle et bonne foire, répondit la voix sinistre de Graul. »

Un célèbre faiseur de tours,
Au bruit des fifres, des tambours,
Y changera le vert en rouge;
Puis tout à coup et sans qu'il bouge,
A son jocrisse il ôtera
La tête et le laissera là.
Tymbestères avec clochettes,
Avec grelots et castagnettes,

Accourront toutes en chantant,
Et Graul à leur tête dansant.

Au moment où les deux derniers vers étaient repris par les autres tymbestères, qui frappaient leurs tambourins, la bande se rangea en demi-cercle et commença la danse. Leurs mouvements, quoique désordonnés et bizarres, ne manquaient pas d'une certaine grâce sauvage; l'adresse avec laquelle, de temps en temps, elles jetaient en l'air leurs instruments pour les rattraper, puis leur surprenante agilité dans leurs évolutions chorégraphiques, les poursuites et les fuites simulées des unes, la légèreté des autres qui tournaient et pirouettaient en traversant les rangs de leurs compagnes, la chaîne des danseuses brisée tout à coup au milieu de la plus grande confusion, puis étroitement renouée, au bruit des instruments qui résonnaient en chœur, tout cela avait un attrait indicible pour le vulgaire.

Malgré tout, les tymbestères, on peut bien le supposer, ne réussirent pas à attirer Sibyll ou Warner à la fenêtre, et elles échangèrent entre elles des regards de dépit et de désappointement.

« Ma foi, dit l'aubergiste en riant de tout son cœur de la scène à laquelle il venait d'assister, j'ai tort sans doute d'être si gai, quand tant de bons amis peut-être gisent sur la terre, raides et glacés par la mort. Mais, après tout, la vie est si courte qu'il faut rire, tant qu'on le peut.

— Chut, lui dit tout bas sa femme de charge, es-tu fou, Ned? Tu vas révéler que tu as des oiseaux de cette importance en cag , de nobles yorkistes, au moment même où lord Hastings peut passer ici après la victoire?

— Toujours raison, Meg... Et moi.. toujours un âne, répondit Porpustone, également à voix basse. Un de ces jours je serai victime de ma bonté. Pauvres gens, ils doivent tant s'ennuyer là-haut!

— Si les yorkistes viennent par ici, ce que nous apprendront bientôt les espions, il nous faudra transporter sir John et la demoiselle sur le derrière de la maison, au-dessus de ton salon.

— Arrange tout comme tu l'entendras, Meg; mais tu vois qu'ils sont tranquilles et qu'ils n'ont pas l'air mal à leur aise. Oh! oh! oh! regarde donc cette grande tymbestère, elle est si leste qu'un hibou s'en tiendrait les côtes de rire. Mais holà! Eh! tymbestères, ribaudes, vagabondes, poulets du diable! à bas! à bas! »

La défense avait été faite trop tard. S'élançant tout à coup, Graul, qui avait longtemps fixé ses yeux sur la fenêtre toujours ouverte des prisonniers, avait grimpé le long des piliers, qui soutenaient l'escalier, et sauté d'un pas léger par-dessus la

balustrade : Sibyll, effrayée, poussa un cri en apercevant les yeux durs et sauvages de la tymbestère qui lançaient leurs éclairs à travers la fenêtre, pendant que son long bras tendait le tambourin pour recevoir quelque argent; mais Sibyll n'eut pas plus tôt levé la tête qu'elle fut reconnue.

« Holà! le sorcier! la fille du sorcier! Holà! la fille qui ensorcelle les seigneurs, et qui porte florence et linon. Holà! le nécromancien qui fait mourir de faim les pauvres gens. »

En entendant leur maîtresse proférer ces cris, ces infernales filles de l'enfer sautèrent et grimpèrent toutes jusqu'à la dernière. Elles s'élancèrent l'une après l'autre dans la chambre en passant par la fenêtre.

« Les coquines! le diable les a rendues folles, » grommela l'aubergiste, immobile de stupéfaction. Meg, plus active, appela les valets et les marmitons que la danse des tymbestères avait attirés dans la cour, et, leur ordonnant de la suivre, elle monta rapidement les escaliers, ouvrit la porte et arriva assez à temps pour se jeter entre les captifs et les harpies qui, à la vue de la riche tunique de Sibyll et de la robe magnifique d'Adam, furent saisies d'un furieux désir de se les approprier.

« Qu'est-ce que cela signifie, misérables? s'écria Meg d'un ton d'autorité (elle était pourpre de colère) : venez-vous dans les hôtelleries honnêtes pour voler nos hôtes en plein jour, de nobles hôtes, des hôtes de qualité? O sir John! sir John! qu'allez-vous penser de nous?

— O sir John! sir John! murmura l'aubergiste qui s'était décidé à faire paraître sa rotondité dans la chambre; on les châtiera, sir John, on les attachera à un poteau, on les brûlera avec un fer rouge, on les...

— Ah! ah! interrompit la terrible Graul, des nobles hôtes, des hôtes de qualité! croyez cela; vous avez devant vous Adam Warner, le sorcier et sa fille que nous avons chassés hier soir de leur repaire, comme bien souvent, mes sœurs, nous avons chassé, n'est-il pas vrai, les rats des charniers et des caves?

— Sorcier! Adam! qu'est-ce que cela signifie? sang de ma vie! balbutia l'aubergiste. S'appellerait-il Adam décidément?

— Je m'appelle Adam Warner, dit le vieillard avec dignité, mais je ne suis pas un sorcier, je suis un humble savant, et un pauvre gentilhomme, qui n'a jamais outragé personne. Pourquoi, femmes, si tant est que vous soyez des femmes, venez-vous m'outrager moi et les miens?

— Pouah! sorcier, reprit Graul, en se croisant les bras, n'est-ce pas toi qui as envoyé ta mauvaise engeance pour nous faire concurrence avec sa guitare? N'est-ce pas toi qui lui as appris les pratiques de sorcellerie pour se faire aimer des nobles et des jeunes gens? Oh! quelles jolies robes elle porte

la jeune sorcière! Des dentelles et du satin pour mademoiselle; tandis que nous autres, nous grelottons de froid en hiver et que nous rôtissons en été..... Allons, ma mignonne! ôte-nous ta tunique. »

Et déjà l'impérieuse Graul avait porté sa main avide sur la robe de Sibyll, lorsque l'aubergiste interposa son bras vigoureux et tint la tymbestère en respect, en lui disant :

« Tout doucement, ma petite vipère, tout doucement. Fais-moi le plaisir de vider les lieux et de déguerpir.

— Fais attention à toi, hôtelier, si tu donnes asile à un sorcier contre les lois..... à un sorcier que le roi Édouard a livré au peuple... prends garde à tes granges, on les brûlera... prends garde à la clavelée pour tes bêtes... prends garde à tes secrets, on les dira. Lancastrien, tu seras pendu! Nous partons! Oui, nous partons! Nous avons des amis dans les soldats d'York. Malheur à toi, si tu abrites le sorcier et la sorcière! »

En disant ces mots, Graul se dirigea lentement vers la porte. L'hôtelier et la femme de charge, valets, domestiques et marmitons reculèrent, saisis de terreur, devant la tymbestère. Tout en se retirant, Graul tenait ses yeux fixés sur Sibyll; enfin, ses sœurs, qui la suivaient une à une, dérobèrent aux assistants la vue de ce spectacle hideux. Meg donna l'ordre à la valetaille ébaubie de se retirer, puis elle ferma la porte sur son monde.

Porpustone et Meg se regardèrent alors gravement l'un l'autre. Sibyll était dans les bras de son père; sa respiration était pénible et oppressée. La tête du vieillard silencieux se penchait sur elle.

Meg, tirant son maître à part, lui dit :

« Il faut débarrasser la maison, une fois pour toutes, de ces gens-là. J'ai entendu parler de ces tymbestères; elles sont terribles de colère et de malice. Chacun pour soi!

— Pauvre vieillard! Il est si bon! dit Porpustone, et cette jeune fille, elle si jolie! »

Ce compliment ne fut pas excessivement goûté de la belle Meg. S'avançant tout d'un coup vers Adam, elle lui dit d'un ton bref:

« Maître! que vous soyez sorcier ou non, cela ne regarde pas un pauvre aubergiste, dont la maison est ouverte à tout le monde; mais vous avez mangé et bu du vin, veuillez payer la note et que Dieu vous conduise! Vous serez libre de partir.

— Nous pouvons vous payer, madame, s'écria Sibyll, en se levant. Nous avons encore de l'argent. Voici..... voici.... » et elle tira de sa sacoche les pièces d'or que, dans sa précaution, la pauvre Madge y avait placées, et que fort heureusement les brigands avaient respectées.

La vue de l'or adoucit quelque peu la femme de charge. « Nous connaissons lord Hastings, continua Sibyll, s'apercevant de l'impression qu'elle avait produite, permettez-nous de nous reposer ici jusqu'à ce qu'il passe, et vous serez payée de votre bonté!

— Par ma foi, dit le maître de la maison, je laisse à votre complète disposition tout ce que contient ma pauvre demeure. Quant à ces tymbestères, je n'en donnerais pas un fétu. Personne ne peut dire que Ned Porpustone soit méchant et inhospitalier! Quiconque paye convenablement est sûr de trouver à l'auberge de Talbot bon vin et bons procédés. »

Après ces protestations et beaucoup d'autres semblables qui furent répétées, quoique avec moins de chaleur, par la femme de charge, Porpustone conduisit ses hôtes dans une chambre où ils devaient être moins exposés aux importunités; après les avoir menés par le grand escalier, les avoir fait passer par la salle, et leur avoir fait monter un autre petit escalier, il les mit dans une chambre, derrière la maison, et là, il alluma un flambeau, car la nuit tombait déjà. Il insista alors pour leur faire accepter le repas du soir, et disparut avec sa compagne. Le digne couple était maintenant d'accord; des hôtes qui connaissaient lord Hastings, c'en était plus qu'il n'en faut pour pouvoir braver les menaces des tymbestères; au moment surtout que lord Hastings venait, disait-on, de battre les Lancastriens.

Mais, hélas! pendant que l'active Meg était occupée à son hypocras, et que le digne Porpustone inspectait les appétissantes opérations de la cuisine, on entendit un grand tumulte au dehors. Une troupe de soldats yorkistes en désordre, qui avaient été lancés à la poursuite des fuyards, entrèrent à la débandade dans la maison, pénétrèrent dans la cuisine, ayant à leurs bras ces maudites tymbestères qui les avaient rencontrés en route. Au nombre de ces soldats se trouvaient ceux qui s'étaient réunis la veille chez maître Sancroft, et ils étaient bien résolus à prendre fait et cause pour leurs hideuses maîtresses. Lord Hasting lui-même s'était retiré pendant la nuit dans une ferme qui était plus près du champ de bataille que l'auberge, et, comme à cette époque la discipline, après la victoire, était assez relâchée, les soldats se donnaient licence complète. Maître Porpustone se trouva entièrement à la merci de ces tapageurs d'autant plus grossiers et insolents qu'ils se rappelaient avoir bu chez lui de la petite bière le matin, et que Graul Skellet signalait maître Porpustone comme un lancastrien malfaisant. Ils firent main basse sur tout ce qu'ils trouvèrent dans la maison, débrochèrent les viandes et les mangèrent à moitié crues. Puis ils défoncèrent les tonneaux. Pendant qu'ils s'enivraient à loisir, jurant et faisant un tumulte d'enfer, Graul Skellet, toujours animée

du désir de posséder les riches vêtements de Sybyll, fit monter ses compagnes dans la chambre devenue vide. Notre hôte les vit, mais il n'osa pas s'opposer à l'invasion. Bon homme de sa nature, et craignant pour lui quelque fâcheuse conséquence, si des amis de lord Hastings venaient à être outragés, maltraités, qui sait, assasinés peut-être dans sa maison, il résolut à tout hasard de favoriser la fuite de ses hôtes. Profitant du moment où les tymbestères avaient laissé la place vide, il s'éloigna tout doucement de cette scène tumultueuse, monta l'escalier de derrière et gagna la chambre où il avait si heureusement logé ses pauvres victimes. Il leur fit comprendre en peu de mots qu'il ne pouvait pas les protéger davantage, et que les tymbestères étaient revenues avec une force armée pour les soutenir dans leurs mauvaises intentions. Il les conduisit sans danger vers une large fenêtre, élevée seulement de trois ou quatre pieds au-dessus du sol du jardin, en ce moment désert, leur dit de se sauver et de veiller eux-mêmes à leur propre conservation.

« La ferme, leur dit-il tout bas, où l'on dit que lord Hastings a ses quartiers, n'est guère qu'à un mille et demi d'ici. Passez par la porte du jardin, laissez le parc de Gladsmore à gauche, prenez le petit sentier à droite à travers le bois, et vous verrez le toit de la ferme paraître au milieu des pommiers. Que Notre-Dame vous protége, et dites un mot à milord en faveur du pauvre Ned. »

A peine Porpustone avait-il vu ses hôtes descendus dans la jardin, qu'il entendit dans l'autre partie de la maison l'affreux vacarme des tymbestères qui couraient de chambre en chambre après leur proie. Il entra dans la cuisine au moment où elles s'y précipitaient essoufflées et haletantes, en demandant leurs victimes.

« Ma foi, dit le maître de la maison avec l'adroite présence d'esprit d'un vieux soldat, croyez-vous que je me sois embarrassé d'un pareil bétail après que de jolies filles comme vous m'avaient donné à entendre ce que c'était que ces gens-là ? Aucun sorcier ne s'enfuira avec l'enseigne du Talbot, si je puis l'empêcher. Ils ont déguerpi un peu vite, je vous le promets; ils n'ont même pas voulu monter à cheval sur deux balais que je leur offrais généreusement pour retourner à Londres.

— Tonnerre et bombardes ! s'écria un troupier déjà à moitié ivre, et saisissant Graul dans ses bras de fer; chasse donc le sorcier de ta cervelle, et embrasse-moi, Graul ! Embrasse-moi ! »

Dès ce moment, ce fut une hideuse scène d'orgie : les autres soldats, à l'exemple de leur camarade, embrassèrent leurs ignobles maîtresses; ils les tiraient à eux, se les renvoyaient de l'un à l'autre à la ronde, dansant, criant, chantant, hurlant à la lueur d'un brasier ardent. Plus d'une de ces rudes figures, plus

d'une de ces mains grossières, encore tout humides de sang, laissèrent des taches rouges sur les joues et les vêtements de ces créatures infernales. Il y eut un moment où le spectacle était si horrible et si dégoûtant, quo l'aubergiste, vieux soldat pourtant, se sauva en tremblant et en se signant. A travers la fenêtre pénétraient les rayons argentés de la lune, qui éclairaient cette épouvantable fête.

Lorsque la fatigue et l'ivresso eurent produit leur effet, que les soldats tombèrent l'un après l'autre sur le sol, sur les tables, sur les bancs, ensevelis dans le pesant sommeil do la débauche, Graul tout à coup se leva du milieu de ce tas de corps en désordre. Puis, sortant en silence comme des vampires d'un cimetière, elle et ses sœurs quittèrent la place qu'elles occupaient auprès des dormeurs. La lueur mourante du feu luttait faiblement avec les pâles rayons de la lune, et chatoyait d'une manière fantastique sur les robes étincelantes des tymbestères. Elles se tinrent debout un moment; elles écoutaient; Graul avait un doigt sur la bouche; elles se glissèrent jusqu'à la porte, l'ouvrirent et la refermèrent. Traversant la cour, elles effrayèrent les bêtes qui dormaient. Le chien de garde aboya, mais il recula hérissant son poil et montrant ses dents à la vue d'un couteau que Griselle la Rouge, la sauvage tymbestère, avait tiré du fourreau, et Graul lui jeta un morceau de viande encore toute saignante pour l'apaiser. Elles arrivèrent à la porte d'entrée, sortirent dans la campagne et coururent vers le champ de bataille.

Cependant Sibyll et son père étaient encore sous la voûte des cieux; ils étaient à peine sortis du jardin et entrés dans les champs, qu'ils virent des cavaliers courir dans toutes sortes de direction. Sir Geoffrey Gates, le chef rebelle, avait pris la fuite; sa tête avait été mise à prix : trois cents marcs étaient la récompense promise. Ces cavaliers, en ce moment, étaient à la recherche du fugitif. Toute forme humaine inspirait de la terreur à nos exilés traqués de tous côtes. Ils se glissèrent sous une épaisse haie, laissant passer les cavaliers, puis ils gagnèrent le bois. Mais là encore ils entendirent des voix et s'arrêtèrent. Ils se blottirent dans des buissons entrelacés et portant l'empreinte de pas humains. Cette fois ce n'étaient que des paysans que la curiosité avait amenés sur le champ de bataille et qui retournaient chez eux. Mais les paysans et les soldats étaient des hommes, et partant ils devaient être évités de ceux que le siècle avait mis hors la loi. Enfin les paysans laissèrent le sentier libre, et déjà la nuit était profonde. Les fugitifs continuèrent leur chemin, puis, sortant du bois, ils aperçurent devant eux le champ de bataille. Un profond silence semblait s'appesantir sur toute la nature. Les premières étoiles brillaient, la lune paraissait à peine. L'armure qui avait inutilement protégé ces cada-

vres étendus sur le sol réfléchissait les paisibles rayons des étoiles. Çà et là brillaient des feux de bivouac gardés par des sentinelles, mais ces feux étaient parsemés et lointains. Les proscrits s'arrêtèrent en frissonnant; il leur fallait pourtant traverser cette voie ensanglantée. Le toit de la ferme s'élevait silencieusement de l'autre côté du champ de bataille, au milieu des fleurs blanches du verger, rendues plus blanches encore par l'éclat des étoiles. Ils avancèrent la main dans la main. Les morts, après tout, étaient moins terribles que les vivants. Quelquefois une figure sombre et décomposée par les derniers efforts de l'agonie se retournait vers eux. Les yeux ouverts et vitreux semblaient les menacer; mais l'arme était impuissante dans ces mains raidies par la mort. La menace et l'insulte ne sortaient plus de ces lèvres immobiles; la persécution cessait enfin pour eux au milieu du champ de carnage. Ils avaient fait la moitié du chemin, lorsqu'une faible voix, sortie du milieu d'un monceau de cadavres, implora le pardon de Dieu, et tout à coup un cri d'agonie sauvage répondit à la prière par la malédiction.

Entraînés par le même sentiment, les voyageurs compatissants se dirigèrent en silence vers l'endroit d'où venaient ces voix. Le malheureux qui avait adressé la prière à Dieu était un jeune homme à peine sorti de l'enfance. Son casque était fendu; sa tête nue et ses longs cheveux blonds, collés ensemble par le sang, retombaient sur ses épaules. A côté de lui gisait un homme, vigoureux et fort, qui se tordait au milieu des souffrances. Il avait été blessé sous le bras par une flèche partie des rangs des yorkistes, et l'on voyait encore le bois sortant de la plaie. C'était l'homme qui répondait par la malédiction à la prière de l'enfant.

« Paix à ton âme qui s'en va, frère, dit Warner en se penchant sur l'homme.

— Pauvre martyr, dit Sibyll à l'enfant; courage, nous allons t'envoyer du secours; tu vivras!

— De l'eau ! de l'eau ! Enfer et torture, de l'eau ! criait l'homme. Une seul goutte d'eau! »

C'était le capitaine de maraudeurs qui avait pris les deux fugitifs.

« Ton bras! soulève-moi! ôte-moi de là! Ce méchant homme détourne mon âme de la voie du ciel, » dit l'enfant, ouvrant convulsivement la bouche.

Et Adam prêchait le repentir à l'homme qui maudissait, et Sibyll, agenouillée, unissait ses prières à celles de l'enfant qui priait.

La lune se leva.

Lord Hastings était assis, entouré de ses capitaines vainqueurs, dans l'humble salle de la ferme. Ils avaient devant eux l'hydromel, les liqueurs et le vin.

« Ainsi, dit-il, nous avons éteint le dernier brandon de la révolte! Ce sir Geoffrey Gates est un esprit remuant et déterminé. C'est dommage qu'il ait échappé pour commettre de nouveaux méfaits. Mais la maison de Nevile, qui effaçait par son ombre toutes les races naissantes, est enfin tombée! Honneur, braves camarades, aux hommes nouveaux ! »

La porte s'ouvrit aussitôt et un vieux soldat entra brusquement.

« Milord, milord! Oh ! mon pauvre fils! on ne peut le retrouver. Ces femmes qui suivent toujours les soldats seront bientôt sur le champ de bataille pour achever les blessés et pour dépouiller les cadavres. O mon Dieu! si mon fils!... si mon enfant... mon fils unique....

— Je ne savais pas, mon brave Mervil, que tu eusses un fils dans notre troupe; et cependant je connais tous mes hommes de figure et de nom. Allons! du courage! Nos blessés ont été emportés et des sentinelles gardent le champ de bataille.

— Des sentinelles! O milord, vous ne savez donc pas que les sentinelles ferment les yeux sur ce crime et permettent qu'on pille les morts. Et puis, ces voleuses de cadavres, comme des vers de terre, rampent furtivement et sans être vues jusqu'au corps qu'elles veulent dépouiller. Donnez-moi quelques-uns de vos hommes.... donnez-moi une escorte pour que je cherche sur le champ de bataille mon fils.... mon enfant.... il n'a pas encore seize ans!.... et sa mère. »

Ses sanglots l'interrompirent.

« J'y consens, répondit le généreux Hastings, j'y consens! Et malheur aux sentinelles, si ce que tu dis est vrai! J'y veux aller moi-même! Vite des torches! un bon capitaine doit aussi s'occuper de ses morts. Ton fils.... je suis étonné de ne pas le connaître.... sous qui servait-il?

— Milord, milord! pardonnez-lui! ce n'est qu'un enfant! on l'a poussé dans le mauvais parti! il a combattu pour les rebelles. Il a passé devant moi aujourd'hui! J'avais déjà levé le bras.... nous nous reconnûmes, il s'est dérobé par la fuite à l'épée de son père. Au moment où la lutte finissait, je l'ai revu. Je l'ai vu tomber! O miséricorde! ô miséricorde! tout rebelle qu'il est, ne le laissez pas périr de ses blessures ou sous le couteau d'une voleuse.

— *Homo sum!* répond le noble chef. Je suis homme! et même à cette époque de luttes sanglantes, la nature conserve son autorité, quand elle parle par la bouche d'un père. Mervil, je t'ai remarqué aujourd'hui. Tu es un brave. J'avais l'intention de te donner de l'avancement. Je t'accorde, à la place, le pardon de ton fils, s'il vit; dix messes, s'il est mort en soldat, n'importe sous quel drapeau, Gazelle ou Lion, blessé bravement en pleine poitrine.... en face de son ennemi! Viens; je vais le chercher avec toi. »

L'enfant, soigné par Sibyll, rendit l'âme pendant que celle-ci priait : et la douce voix de la jeune fille calma ses dernières douleurs ! L'homme cessa de proférer ses malédictions, en entendant Warner lui parler de la puissance et de la miséricorde de Dieu : enfin, après maints efforts convulsifs, sa respiration s'affaiblit peu à peu. Tout entiers à leurs pieuses occupations, Adam et sa fille ne virent pas des figures livides, qui, passant rapidement, se glissaient jusqu'à terre, et, semblables à ces feux irréguliers et fugitifs qui parviennent d'émanations marécageuses, sautaient d'un monceau de cadavres vers un autre monceau. Le brigand lancastrien se releva presque sur ses pieds en poussant un cri sauvage, dans sa dernière lutte, et retomba sur la terre; ce n'était plus qu'un cadavre !

Ce cri parvint jusqu'aux tymbestères : Graul se releva de dessus un mourant à qui elle avait volé quelques pièces de monnaie tachées de sang, et s'élança vers l'endroit d'où le cri était parti. Au moment où Adam cessait de contempler ce corps mort, dont il avait cherché à adoucir les derniers instants, il aperçut devant lui la furie du champ de bataille, tenant à la main son couteau ensanglanté. Griselle la Rouge, qui venait de quitter avec un mouvement de dépit (car cette fois la poche qu'elle fouillait était vide) le cadavre d'un soldat qu'elle enlaçait si chaudement de ses étreintes, la veille, s'élança vers Sibyll. Les autres tymbestères accoururent sur le lieu et éclatèrent de rire à la vue de cette proie inattendue. Le danger était terrible et menaçant ; ces figures sauvages étaient loin de respirer la pitié. Les deux fugitifs se préparaient à mourir, quand soudain, des torches éclairant le champ du carnage, une voie s'écrie : « Voyez les voleuses de cadavres ! » Des hommes armés s'élancent ; les tymbestères épouvantées poussent un cri perçant qui ne ressemble à rien d'humain, prennent la fuite, sautant pardessus les morts, faisant des détours imprévus pour tromper ceux qui les poursuivent, et disparaissent dans l'obscurité du bois.

« Grand prévôt, dit une voix d'un ton de commandement, vous me ferez pendre ces sentinelles au point du jour.

— Mon fils! mon enfant! Parle, Henri, réponds-moi. Le voici, il est retrouvé, s'écrie le vieux soldat en s'agenouillant près du corps étendu devant Sibyll.

— Milord, mon bien-aimé, mon cher Hastings! et en disant ces mots Sibyll tombe sans connaissance devant le commandant en chef. »

CHAPITRE VI

Ruse subtile de Richard de Glocester.

Quelques semaines après la défaite de sir Geoffrey Gates, Édouard était à Shene avec sa cour joyeuse. Couché nonchalamment dans un pavillon qui s'élevait près d'une fraîche fontaine, dans le parc royal, Édouard, entouré de ses courtisans, écoutait ses ménestrels et lissait les plumes de son faucon favori perché sur son poing. A peine aurait-on pu reconnaître dans ce voluptueux indolent le guerrier intrépide dont la lance tout dernièrement avait chassé devant lui, comme la meute chasse le daim, la chevalerie de la Rose de Lancastre, à la sanglante bataille d'Erpingham ; mais en dehors du pavillon, dans une des allées couvertes et solitaires, le prince Richard et lord Montagu se promenaient à l'écart et causaient avec animation. Ce dernier était resté inactif pendant les troubles, et le roi n'avait pas paru le soupçonner d'avoir pris part à la colère et à la vengeance de Warwick. Le roi, il est vrai, lui avait enlevé les terres et le duché de Northumberland pour les offrir aux Percy, donnant gracieusement pour excuse la nécessité de se concilier le chef d'une illustre maison qui venait récemment de prêter serment de fidélité à la branche d'York ; et, comme compensation, il avait accordé à son ancien favori le titre de marquis. Le roi, habile politique, en privant ainsi Montagu des domaines et des vassaux qu'il donnait aux Percy, le réduisait, comme cadet de famille, à une pauvreté relative et à un rôle insignifiant qui le mettait dans la dépendance des faveurs royales et lui ôtait, pensait-il, tout moyen de nuire. En même temps, Édouard recherchait plus que jamais la société de Montagu, l'appelait sans cesse à la cour, et surveillait de près tous ses mouvements.

« Non, milord, disait Richard avec sentiment en poursuivant la conversation commencée, vous me jugez bien mal, j'en jure par saint Paul, si vous ne croyez pas au profond chagrin que me font éprouver les malheureux événements qui ont causé la brouille de mes parents ! Il me semble que l'Angleterre a perdu son sourire, en perdant la glorieuse présence de Warwick, et Clarence est mon frère comme il a toujours été mon ami. Vous

savez aussi, Montagu, vous savez combien était chère à mon cœur l'espérance d'obtenir pour épouse la gentille Anne.

— Prince, dit brusquement Montagu, quoique l'orgueil de Warwick et l'honneur de notre maison n'aient pas permis la révélation publique de la cause qui fit prendre les armes à mon frère, vous, du moins, vous n'ignorez pas un secret.....

— Assez! s'écria Richard avec une profonde émotion, qui sans doute était sincère, car son visage devint livide et se contracta convulsivement. J'aurais voulu que ce souvenir restât à jamais enseveli. Je voudrais oublier l'imprudente frénésie d'un frère, ou croire à son éternel repentir. » Il s'arrêta, détourna la tête, reprit sa respiration et continua : « La cause justifiait le père, et j'aurais été justifié moi-même en prenant le parti du père, si Warwick avait écouté ma demande et m'avait donné le droit de regarder une insulte à sa fille comme une injure faite à moi-même.

— Et si, mon prince, répondit Montagu en regardant autour de lui et en baissant la voix, si la main de lady Anne vous était promise?

— Ne me tentez pas, ne me tentez pas! » s'écria le prince en se signant.

Montagu continua :

« Notre cause, je veux dire la cause de lord Warwick, n'est pas perdue comme le roi semble le croire.

— Continuez, dit Richard en baissant les yeux, pendant que son visage reprenait son calme pensif.

— Je veux dire, reprit Montagu, que, lors de la fuite de mon frère, ses vassaux furent pris à l'improviste. C'est en vain que le roi confisquerait ses terres, il ne peut confisquer les cœurs des hommes. Si demain Warwick posait son talon armé sur notre sol, dites-moi, prince sagace et pénétrant, la lutte qui s'ensuivrait serait-elle, à votre avis, un nouveau combat de Losecote? Vous savez avec quels honneurs le roi Louis a reçu le comte. Ce monarque lui refusera-t-il ses vaisseaux et son argent? Et en attendant pensez-vous que ses partisans s'endorment?

— Mais s'il débarque, Montagu, dit Richard, prêtant à ce discours une attention qui éveillait toutes les espérances de Montagu, fort désireux de gagner un allié si puissant, s'il débarque, qu'il entre en guerre ouverte avec Édouard, disons le mot hardiment, quelle sera son intention? Ce n'est pas tout de dire le roi Édouard ne règnera plus; il faut que le comte dise aussi quel roi l'Angleterre doit élire?

— Prince, répondit Montagu, avant de répondre à votre question, veuillez entendre quels sont mes désirs, mes souhaits les plus ardents. Quoique le roi ait profondément offensé mon frère, quoiqu'il m'ait dépouillé des terres, qui peut-être n'é-

taient pas une récompense trop grande pour vingt victoires remportées en sa faveur et qu'il ait donné ces mêmes terres à une famile qui toujours a compté parmi les plus fermes soutiens de son ennemi lancastrien, souvent pourtant, au milieu de mes plus vifs ressentiments, le souvenir de l'ancienne affection et des bontés de mon souverain me revient à la mémoire, surtout la pensée de l'engagement solennel entre sa fille et mon fils, et je sens (maintenant que le premier mouvement d'une juste colère, causée par l'insulte faite à ma nièce, est quelque peu calmée), je sens que si Warwick débarque, je pourrais presque oublier mon frère pour mon roi.

— *Presque!* répéta Richard en souriant.

— Je parle franchement à Votre Altesse, et je ne dis que ce que je pense. Je voudrais même que, par votre médiation, le roi consentît à faire les concessions, les excuses qui, en vérité, ne seraient pas inconvenantes de sa part, au père de lady Anne, son propre parent. Je voudrais, avant qu'il fût trop tard, me voir dispensé d'un choix cruel, entre les liens du sang et ma fidélité à mon souverain.

— Mais si cette espérance, que j'embrasse avec bonheur, venait à être déçue? Et il faut avouer qu'Édouard ne se résignera pas facilement à confier à une lettre ou à un messager l'aveu d'un crime. Si cet espoir vient à être déçu, que votre frère débarque, que par amour pour lady Anne, qui m'est promise, je me mette de son côté, quel roi indiquerait-il au choix de l'Angleterre?

— Le duc de Clarence vous aime tendrement, lord Richard, répliqua Montagu; si vous saviez combien de fois il a répété: « Par le bon saint Georges! si Glocester voulait se joindre à moi, je montrerais à Édouard que nous sommes tous fils du même père, et que la préférence doit nous être donnée sur les étrangers de la maison de sa femme! »

La figure de Richard exprima d'abord le mécontentement, mais il répondit froidement :

« Ainsi, Warwick proposerait Clarence pour roi? Et les grands barons, les honnêtes bourgeois, les bons yeomen, ne seraient pas étonnés, vous croyez, d'un manifeste où l'on déclarerait, non pas que la dynastie d'York est coupable et indigne du trône, mais que le fils cadet doit régner au détriment de l'aîné; et ce fils cadet, remarquez bien, est non-seulement peu familiarisé avec la guerre, peu mûr dans les conseils, mais gai, étourdi, hésitant; c'est un esprit qui manque de finesse, un cœur qui manque de résolution : un tel prétendant, Montagu, serait un vain rêve. »

Richard s'arrêta, puis il reprit d'un ton plus bas, comme s'adressant à lui-même :

« Oh non! les rois ne sont pas ainsi frustrés de leur trône. Il

faut un prétexte pour aveugler la nation; il faut pouvoir dire qu'ils sont illégitimes, trop jeunes, trop faibles, trop..... tout ce que vous voudrez, et se glisser à leur place, et alors, il n'y a pas de guerre..... pas de guerre. Vous ne les *tuez* pas, ils *disparaissent.* »

Tout en murmurant ces mots, le duc prit un air sombre et sinistre. Ses yeux semblaient sonder l'avenir. Tout à coup, se réveillant comme en sursaut de sa rêverie, il se tourna du côté de Montagu étonné, et son visage, cette fois, avait repris sa sérénité ordinaire.

« Cher milord, dit-il, je ne faisais que me remémorer l'histoire d'Italie, féconde en leçons instructives, mais terribles et sanglantes. Revenons à notre sujet. Vous voyez donc que Clarence est impossible. Je pourrais, ajouta le prince après un léger soupir, je pourrais, tout aussi bien et même mieux que lui (car, sans vanité, j'ai plus que lui l'étoffe d'un roi), aspirer à la couronne de mon frère. »

Il s'arrêta de nouveau, lançant au marquis un regard rapide et pénétrant; mais soit qu'il eût voulu ou non sonder Montagu en lui parlant ainsi, soit que ce regard qu'il venait de lancer lui montrât qu'il était inutile ou dangereux de s'expliquer plus clairement, il reprit d'une voix altérée :

« Assez là-dessus. Warwick découvrira toute la vanité d'un pareil dessein. S'il débarque, il faut que ses trompettes sonnent des airs plus entraînants. John Montagu, ne croyez-vous pas que Marguerite d'Anjou et les lancastriens n'attireraient pas plutôt votre frère dans leur parti? C'est là qu'est le vrai danger pour Édouard, il n'est pas ailleurs.

— Et s'il en était ainsi? » dit Montagu en examinant la physionomie de son interlocuteur. Richard tressaillit et se mordit la lèvre. « Écoutez-moi, continua le marquis. Je répète que je désire ardemment voir Édouard apaiser le comte; mais s'il ne le fait pas, si Warwick, plutôt que de rester offensé et déshonoré, se lie aux lancastriens, si vous vous unissez à lui comme fiancé d'Anne, qu'importe le mannequin qui sera sur le trône? Vous et nous, nous gouvernerons; ou bien, si vous refusez, ajouta le marquis, croyant adroitement exciter la jalousie du duc, si vous refusez, Henri a un fils; c'est un prince, dit-on, beau et brave; il connaît à fond nos lois anglaises, et lord Oxford, qui est assez avant dans la confidence des lancastriens, assure que le prince se réjouirait d'éteindre les anciennes querelles. et de nommer Warwick *son père*, et ma nièce *princesse de Galles.* »

Malgré toute sa dissimulation, Richard ne put cacher les émotions de crainte, de jalousie et de douleur que ces mots excitèrent en lui.

« Lord Oxford! s'écria-t-il en frappant du pied. Ah! John

de Vère, infâme traître, est-ce ainsi que tu conspires contre nous? Mais on peut encore s'emparer de ta personne et faire tomber ta tête. »

Alarmé de cette sortie, et s'apercevant tout à coup qu'il avait trop ouvert son cœur à ce jeune homme en voulant le fasciner et le faire entrer dans ses vues, Montagu dit tout troublé :

« Mais, milord, notre conversation est toute confidentielle. C'est pour me conformer à vos désirs que j'ai parlé, et j'avais votre parole de prince et de parent que tout ce que je dirais resterait entre nous. Prenez ma tête, ajouta le seigneur avec dignité, prenez ma tête plutôt que celle de lord Oxford, car je mérite la mort en révélant à une personne qui peut les trahir, les mots échappés à un autre dans l'intimité et la confiance.

— Pardon, mon cousin, dit Richard avec douceur; mon amour pour Anne m'a emporté trop loin, les paroles de lord Oxford, que vous m'avez répétées, avaient évoqué devant moi un rival, et..... mais laissons cela. Maintenant, dit le prince gravement, et avec cette fermeté dans la voix et dans l'attitude qui donnaient une certaine majesté à sa petite stature, maintenant, je vais vous répondre aussi franchement que vous m'avez parlé. Je ressens l'insulte faite à lady Anne comme si elle m'eût été faite à moi-même. Elle vivra dans mon cœur, profonde, brûlante, éternelle; peut-être même tôt ou tard causera-t-elle des actes sinistres contre Édouard ou contre son sang. Mais non, j'ai reçu les plus sérieuses protestations du repentir du roi; sa passion coupable n'est plus que cendres, et il soupire maintenant, le folâtre Édouard, pour une maîtresse plus légère. Je ne puis me joindre à Clarence, encore moins aux lancastriens. Ma naissance me fait le soutien du trône d'York, je dois le garder comme un héritage (qui sait?) promis peut-être aux miens ou à moi-même! Et remarquez bien ce que je dis. Si Warwick tente une guerre fratricide, il est perdu; si d'un autre côté il se rend à Marguerite, encore souillée du sang de son père, un succès d'une heure sera l'humiliation de toute sa vie. Reste un troisième parti, que vous avez sagement et pieusement démontré. Que Warwick, à mon exemple, laisse là la vengeance, et qu'il n'exige pas une confession, un *meâ culpâ*, qu'un roi, quand il ne serait pas Édouard Plantagenet, ne peut se résoudre à faire : qu'il accepte les conditions qu'un souverain peut offrir. Ses titres et ses châteaux lui seront restitués, des possessions égales à celles que vous avez perdues vous seront rendues, et mon unique récompense (si je peux mener à bien cette négociation), mon unique ambition serait la main de sa fille. Réfléchissez à cela, et pour la paix et le bonheur du royaume, bornez là tous vos plans, milord et cousin! »

En disant ces mots, le prince serra la main du marquis et se dirigea lentement vers le pavillon du roi.

« Honte à toi, Montagu, à toi l'homme mûr et expérimenté! murmura le marquis dans un mouvement de dépit, et profondément humilié! Comme phrase par phrase, pas à pas, ce rusé pygmée m'a tout doucement conduit à lui révéler toutes nos craintes, toutes nos espérances, à lui, qui les envisage en ennemi! Anne fiancée à un homme qui, dans toute l'ardeur de la jeunesse, a tant de dissimulation et d'astuce! Warwick trompé par un homme qui a appris en Italie (car là tu t'es trahi, mon garçon) comment on peut faire *disparaître* les princes sans les *tuer!* Non, non, cette défaite même doit être une leçon pour moi. Mais tu as raison! tu as raison! le règne de Clarence est impossible, et celui de Lancastre serait d'un augure funeste. Après tout, mon fils, par son alliance avec lady Élisabeth, est encore plus près du trône que tout autre sujet. Plaise à Dieu que le roi consente encore. Mais à quoi pensé-je? Ce n'est pas le moment de songer à mon élévation. Allons au plus vite avertir Oxford, que j'ai si maladroitement mis en péril, allons le prévenir de se défier de cet œil sombre qui surveille sa vie. »

En faisant ces réflexions, qui prouvaient que Montagu, malgré sa légèreté mondaine, n'oubliait pas un des premiers devoirs du chevalier et du galant homme, le marquis se hâta de monter l'allée, dans une direction opposée à celle qu'avait prise Glocester : il se retrouva bientôt dans la cour où il vit une nombreuse compagnie montant sur des haquenées ou des palefrois, pour faire dans le parc voisin une promenade d'été. Les froides et presque dédaigneuses salutations de ces favoris du jour, qui, en ce moment, humiliaient le Nevile, dépouillé de toutes les dignités accordées à ses longs et brillants services, contrastaient si fort avec les hommages respectueux qui lui étaient jadis adressés, qu'il se sentit blessé.

« Où allez-vous, frère marquis? dit le jeune lord Dorset (fils d'Élisabeth, de son premier mariage), au moment où Montagu appelait son unique écuyer qui l'attendait avec son cheval. Vous voilà parti sans doute pour quelque expédition mystérieuse, car je me rappelle le temps où lord Montagu ne sortait jamais du palais du roi sans être accompagné d'au moins trente écuyers.

— Puisque lord Dorset se vante d'avoir une si bonne mémoire, répondit Montagu d'un ton dédaigneux, il peut se rappeler aussi le temps où un Nevile, quand il montait à cheval en toute hâte, appelait le premier Woodville venu pour lui tenir l'étrier. »

Puis lançant à son confrère le marquis un regard superbe qui lui imposa silence, l'illustre Montagu passa devant les courtisans, et alla au pas jusqu'à ce qu'il ne fût plus en vue du palais. Mais une fois là, il fit prendre le galop à son cheval et ne s'arrêta qu'à Londres, devant l'habitation du comte

Oxford, le plus puissant des nobles lancastriens non exilés, qui, jusqu'à ce moment, avait louvoyé avec la maison régnante.

Deux jours après, Édouard apprit que lord Oxford, et Jasper de Pembroke, oncle de l'enfant qui fut plus tard Henri VII, avaient quitté l'Angleterre.

Cette nouvelle parvint au roi au moment où il était enfermé dans sa chambre avec Glocester. L'entretien des deux frères paraissait avoir été animé, car le visage d'Édouard était rouge, et le front de Glocester était sombre et soucieux.

« Dieu soit loué! s'écria le roi, en tendant à Richard la lettre qui lui apprenait le départ des deux lords suspects. Nous avons deux ennemis de moins dans notre royaume, et plusieurs baronnies de plus à confisquer pour subvenir à nos dépenses royales. Ah! ah! ces lancastriens ne songent qu'à nous enrichir. Richard, pourquoi froncer encore le sourcil? souris donc, mon garçon!

— Foi de mon âme, Édouard, dit Richard d'un ton d'amertume qui contrastait singulièrement avec la déférence doucereuse qu'il témoignait ordinairement au roi, la gaieté de Votre Altesse n'est pas de saison : vous rejetez tous les moyens d'affermir votre trône, vous vous réjouissez de tous les événements qui peuvent le mettre en péril. Je vous ai prié de ne pas perdre un instant pour vous réconcilier, s'il était possible, avec le noble lord que, de votre propre aveu, vous avez offensé, et vous m'avez répondu que vous aimeriez mieux perdre votre couronne que de regagner le bras qui vous l'a donnée!

— Qui me l'a donnée! Erreur, Richard! cette couronne, je l'ai trouvée dans mon berceau, et je l'ai conservée par mon épée! Mais les choses fussent-elles comme vous le dites, un roi ne doit pas supporter un pouvoir plus redoutable que le sien : il ne doit pas se soumettre à une voix qui commande au lieu de conseiller. L'exil de ce comte est ce qu'il a pu m'arriver de plus heureux. Après les événements qui se sont passés, comment pourrais-je le regarder en face sans me sentir humilié? et lui, comment pourrait-il me regarder sans colère.

— C'est ce que vous m'avez déjà dit : et je vous ai répondu que, s'il en était ainsi, si Votre Altesse recule devant la vue de l'homme qu'elle a outragé, qu'elle fasse en sorte, au moins, que Warwick ne revienne pas en Angleterre en ennemi irréconciliable, s'il ne peut pas revenir en ami. Si vous ne voulez pas de réconciliation, écrasez-le. Mettez immédiatement tout en œuvre pour séparer Clarence de Warwick. Hâtez-vous, et ne laissez pas Warwick unir sa popularité aux droits de Henri. Ayez l'œil sur tous les lords lancastriens, et veillez à ce qu'aucun d'entre eux ne quitte ce royaume où ils sont captifs, pour aller dans un camp où ils peuvent devenir les chefs d'une insurrection. En

ce moment où je vous prie instamment de surveiller de près lord Oxford, d'envoyer les plus prompts parmi vos cavaliers pour s'emparer de la personne de Jasper de Pembroke, vous vous mettez à rire en apprenant qu'Oxford et Pembroke sont allés renforcer l'armée de vos ennemis !

— J'aime mieux voir mes ennemis hors du royaume que dedans, répondit sèchement Édouard.

— Mon souverain, je n'ai plus rien à ajouter, et Richard se leva. Je voudrais prévoir le danger, il ne me reste plus qu'à le partager. »

Le roi fut attendri par ces paroles.

« Attendez un moment, Richard, lui dit-il, puis, regardant fixement le visage de son frère, il continua en souriant à demi et rougissant un peu. Quoique nous soyons convaincu de votre fidélité et de votre loyauté à notre égard, nous sommes convaincu aussi que votre intérêt personnel est pour quelque chose dans les conseils que vous nous donnez. Vous voudriez, par la douceur ou par la violence, obtenir du comte la main de sa fille Anne. Eh bien! supposez que Warwick et Clarence détrônent le roi Édouard, ils pourront vous donner une épouse pour vous consoler de la ruine d'un frère.

— Mon souverain, dit Richard les lèvres tremblantes, vous n'avez pas le droit de m'outrager ou de me soupçonner. J'ai eu ma part de l'insulte préméditée contre Warwick, et si elle eût été commise...

— Peut-être auriez-vous embrassé la cause de Warwick?

— Franchement, oui ! s'écria Richard presque avec fureur et en jouant avec sa dague. Mais, ajouta-t-il en changeant subitement de ton, je vous comprends, je vous connais mieux que le comte ne vous connaît et qu'il ne vous connaîtra jamais. Je sais ce qui n'est chez vous qu'impulsion irréfléchie, entraînement des passions, habitude royale d'oublier tout, sauf l'amour ou la haine, le désir ou la colère du moment. Vous m'avez raconté vous-même votre faute en pleurant; vous m'avez pardonné ma colère de jeune homme; je vous ai pardonné votre pensée criminelle; vous m'avez dit vous-même qu'une autre beauté avait succédé au court empire des yeux bleus de la belle Anne, et vous m'avez donné votre parole de roi, que, si je puis encore obtenir la main d'une cousine que j'aime depuis mon enfance, vous consentiriez à cette union.

— C'est vrai, dit Édouard. Mais si vous l'épousez, tenez-la loin de la cour; voyons, enfant, ne froncez pas le sourcil, je veux dire seulemement que je n'aimerais pas à rougir devant la femme de mon frère. »

Richard s'inclina fort bas pour cacher l'expression de sa physionomie, et continua sans s'occuper plus longtemps de cette explication :

« Tout bien considéré, Édouard, je le jure par saint Paul, le saint le plus révéré des hommes sages, et par saint Georges, le plus noble patron des nobles guerriers, votre couronne et votre honneur me sont aussi chers que s'ils étaient les miens. Quelles que soient les fautes dont Richard de Gloecster pourra se rendre coupable dans le cours de sa vie, on ne lui reprochera jamais sa lâcheté, quand il s'agira du bonheur de l'Angleterre, ou sa négligence à défendre les droits de ses ancêtres contre la trahison d'un vassal ou l'épée d'un étranger. Je vous répète encore que si vous repoussez mes loyaux conseils, si vous laissez Warwick s'unir aux Lancastres et à la France, si les vaisseaux de Louis débarquent sur nos côtes un ennemi dont votre valeur indomptable vous fait estimer trop peu la puissance, on verra toujours au premier rang sur le champ de bataille, ou à vos côtés dans l'exil, Richard Plantagenet! »

Cette promesse, faite avec l'accent de la sincérité, et à laquelle, d'ailleurs, Richard ne manqua jamais, produisit plus d'effet que l'éloquence insinuante dont se servait trop souvent pour tromper ce prince habile et rusé. Édouard fut si ému, qu'il jeta ses bras autour du cou de son frère; et après un de ces élans ordinaires chez un homme dont les sentiments n'étaient ni profonds ni durables, après un de ces élans si spontanés, si passionnés, il déclara qu'il était prêt à entendre et à suivre tous les avis que la politique de Richard pourrait lui inspirer pour leur bonheur et leurs intérêts communs.

Alors, avec cette énergie merveilleuse, souvent trop active et trop subtile qui le caractérisait, Richard détailla rapidement les plans de sa politique profonde et dissimulée. Son instinct, son expérience de la nature humaine, lui avaient fait pressentir qu'une nécessité impérieuse réunirait, contre leur volonté même, Warwick et Marguerite d'Anjou. Sa conversation avec Montagu ne lui avait laissé aucun doute sur ce danger. Il prévoyait que cette union serait cimentée et consacrée par le mariage de lady Anne avec le prince Édouard. Empêcher cette alliance était son but le plus important; il y parviendrait, et par l'entremise de Clarence, et par celle de Marguerite elle-même. Une dame de la suite de la duchesse de Clarence avait été arrêtée au moment de s'embarquer pour rejoindre sa maîtresse. Richard l'avait déjà vue, il avait conféré avec cette personne, dont l'ambition, la duplicité et le talent pour l'intrigue lui étaient connus. Après se l'être assurée, en lui promettant les plus hautes dignités et les plus magnifiques récompenses, il lui proposa d'aller retrouver la duchesse, la chargeant de messages secrets pour Isabelle et le duc de Clarence. On les avertirait que Warwick et Marguerite allaient oublier leurs anciens ressentiments, entraînés l'un vers l'autre par les circonstances présentes; que la révolte contre Édouard, au lieu

de placer le duc et la duchesse sur le trône, les rabaisserait à un rôle secondaire, et que les lancastriens en auraient tout le profit. Richard prévit l'effet que produiraient ces avertissements sur le duc vaniteux et sur l'ambitieuse Isabelle, dont il connaissait le caractère depuis son enfance. Il surprit fort le roi en insistant vivement sur l'importance qu'il y aurait à envoyer en même temps un diplomate fidèle à Marguerite d'Anjou, lui offrir la main de la princesse Élisabeth (fiancée au fils de Montagu) pour son fils, le jeune prince Édouard, en sorte que, si le roi, qui n'avait point encore de fils, venait à mourir, le fils de Marguerite, du droit de sa femme et du sien, monterait paisiblement sur le trône.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne parle pas sérieusement, fit observer Richard en interrompant le roi de plus en plus surpris. Je veux seulement amuser l'Angevine et la rendre sourde aux ouvertures de Warwick. Si elle nous écoute, nous gagnons du temps, et le temps amènera inévitablement d'irréconciliables querelles entre elle et le comte. Le caractère impétueux de celui-ci, son désir de vengeance, ne lui permettront pas d'attendre. Il débarquera sans l'appui de Marguerite et de ses partisans et sans un but arrêté qui puisse donner un nouveau renfort à ses armes par la puissance de l'opinion.

— Vous avez raison, Richard, dit Édouard, dont le caractère rusé et déloyal comprenait cette politique machiavélique qu'il n'aurait pas su inventer. Qu'il en soit comme vous le voulez !

— Et pendant ce temps-là, dit Richard, surveillez de près, sans les irriter, Montagu et l'archevêque. Il serait dangereux d'avoir l'air de les soupçonner tant qu'il n'y aura point contre eux de preuve bien claire ; mais il serait insensé de croire à leur fidélité. Je vais à l'instant remplir ma tâche. »

CHAPITRE VII

Warwick et sa famille en exil.

Nous invitons maintenant le lecteur à faire avec nous un voyage qui, s'il est moins classique, est plus long que celui de Thèbes à Athènes ; nous nous proposons de l'emporter dans un vol rapide de Shene à Amboise. Nous supposons les deux émis-

saires de Glocester arrivés chacun à leur destination : la dame près d'Isabelle, l'envoyé près de Marguerite.

Dans un des appartements qu'on avait appropriés dans le château à l'usage du comte, se trouvait assise Anne de Warwick au fond de l'embrasure d'une vaste fenêtre gothique. La petite persienne était ouverte et permettait de voir un vaste et joli jardin, entremêlé de bosquets épais et d'allées régulières sur lesquelles un beau ciel, pendant une soirée d'été, quelques heures avant le coucher du soleil, versait alternativement la lumière et l'ombre. C'était vers ce beau spectacle que lady Anne rêveuse tournait sa charmante figure. Ses yeux étaient fixes ; sa tête penchée, ses mains sur ses genoux, ses doigts nonchalamment entrelacés, tout dans sa personne indiquait la rêverie et le repos.

Dans la même chambre étaient deux autres dames. L'une marchait d'un pas lent, mais inégal ; ses lèvres remuaient de temps en temps, comme si elle se parlait à elle-même ; son front se plissait légèrement. A son attitude et à sa physionomie, on voyait bien qu'elle aussi était rêveuse, mais ce n'était pas la rêverie du repos.

La troisième personne, la douce et aimable mère des deux autres, était assise au milieu de la chambre, devant une petite table, et sur cette table était ouvert un de ces pieux manuscrits remplis des moralités et des merveilles de la sainteté des cloîtres, lecture favorite dans ce siècle monacal. Mais ses yeux ne regardaient pas les lettres gothiques ni les riches enluminures du saint livre. Inspirée à la fois par sa crainte et par sa tendresse de mère, elle promenait son regard d'Isabelle sur Anne, d'Anne sur Isabelle, lorsqu'enfin, avec cette voix étonnamment douce qui lui aurait concilié l'amour même d'un étranger, la belle comtesse dit :

« Viens ici, mon enfant, viens ici, Isabelle, donne-moi ta main et dis-moi tout bas ce qui t'a irritée.

— Ma mère, répondit la duchesse, il ne serait pas bien à moi d'avoir un secret pour vous, et pourtant il me semble qu'il serait encore plus mal de vous dire une chose qui pourrait provoquer votre colère.

— Ma colère, Isabelle! Se fâche-ton jamais contre ceux qu'on aime ?

— Pardonnez-moi, ma bonne mère, » dit Isabelle, en déridant son front hautain. Puis, s'approchant, elle embrassa sa mère.

La comtesse l'attira doucement vers elle, puis, la faisant asseoir : « Voyons, lui dit-elle, maintenant raconte-moi tout, à moins toutefois que ton Clarence, par un caprice d'amant, n'ait blessé tes sentiments affectueux ; car les secrets de ménage sont des choses qu'une mère même n'a pas le droit de demander à l'épouse. »

Isabelle garda le silence et jeta un regard significatif sur Anne.

« Vois, dit la comtesse souriant, mais avec tristesse, *elle* aussi a des pensées qu'elle ne veut pas me dire, mais ses pensées ne me paraissent pas aussi alarmantes que les tiennes. Car, avant que je t'adressasse la parole, je t'ai vue froncer le sourcil, *toi*; tandis que ta sœur, *elle*, souriait. Elle ne nous entend pas, tu peux parler. .

— Est-il donc vrai, ma mère, que Marguerite d'Anjou vienne ici en toute hâte ? Est-il possible que le roi Louis ait persuadé à lord Warwick, mon père, de rencontrer autrement que sur le champ de bataille l'ennemie mortelle de notre maison ?

— Interroge toi-même le comte là-dessus, Isabelle. Lord Warwick n'a pas de secrets pour ses enfants. Tout ce qu'il fait est très-sagement fait et digne d'un vrai chevalier. Voilà du moins ce que ses enfants doivent toujours penser. »

Isabelle changea de couleur et son œil étincela. Mais avant qu'elle eût eu le temps de répondre, la tapisserie se souleva et Warwick parut. Le héros n'avait plus dans son maintien et dans sa physionomie cette gaieté cordiale et affectueuse qu'il avait toujours montrée au milieu de sa vie orageuse, quand il sortait d'exercer des dignités ou d'affronter des périls, de la chambre du conseil ou du camp, pour venir retrouver ce qui est le véritable paradis terrestre de l'homme, un intérieur vertueux.

Maintenant, tout chez lui trahissait sa tristesse et ses préoccupations, tout, jusqu'à ses vêtements que l'Anglo-Normand, à cette époque, considérait comme une injure à sa dignité d'homme de négliger. Le désordre de sa tenue montrait la transformation qui s'était opérée en lui, transformation terrible qui, dans les natures fortes, ne peut être que l'effet d'un chagrin impérieux ou d'une colère tyrannique. Ainsi le comte parut à peine s'apercevoir de la présence de la comtesse qui s'était empressée de se lever ; mais celle-ci, en voyant la physionomie sombre de son mari, s'arrêta dans son amour timide et respectueux. Le comte se jeta brusquement sur un siége, passa sa main sur son visage et poussa un profond soupir.

Ce soupir dissipa la crainte de l'épouse et lui rappela qu'à elle seule appartenait le privilége de calmer les douleurs de son époux. Elle se rapprocha, s'assit à ses pieds sur le tapis, lui prit la main, la baisa, mais ne dit pas un mot.

Les yeux du comte tombèrent sur ce charmant visage qui se levait t le regardait à travers ses larmes : son front se rasséréna ; il retira doucement sa main de la main de la comtesse, puis, la posant sur la tête de sa femme, il dit à voix basse :

« Que Dieu et Notre-Dame te bénissent, ma femme ! »

Ensuite, promenant ses regards dans la chambre, il aperçut Isabelle qui avait les yeux fixés sur lui, et, se levant tout à

coup, il l'entoura de son bras, et la pressa contre son sein en disant :

« Ma fille, pour toi et pour les tiens, jour et nuit j'ai combattu, j'ai formé des plans : mes luttes et mes projets, tout a été inutile. Je ne puis pas récompenser ton mari comme je le voudrais : je ne peux pas te donner un trône, comme je l'espérais.

— Y a-t-il pour Isabelle, dit la comtesse, un titre qui lui soit aussi cher que le titre de fille de Warwick ? »

Isabelle, silencieuse et froide, ne répondit pas à l'embrassement du comte.

Warwick était, heureusement, trop absorbé par ses propres préoccupations pour remarquer celles de sa fille. Il se remit à marcher dans la chambre, comme il faisait toujours dans ses moments d'émotion ; Isabelle, le vrai portrait de son père dans une foule de détails extérieurs, lui avait emprunté cette habitude sans qu'elle s'en aperçut.

« Ce matin encore, continua Warwick, j'espérais que mon nom que mes services, que la popularité de Clarence, que son titre de Plantagenet suffiraient pour appeler le peuple anglais sous nos étendards; que le perfide Édouard serait réduit à fuir de son royaume, une fois que nous serions débarqués, et qu'enfin, sans changer la dynastie des York, Clarence, en sa qualité de plus proche héritier mâle, monterait sur le trône. J'envisageais déjà, il est vrai, tous les obstacles, toutes les difficultés.... Je les connaissais avant de quitter l'Angleterre, et pourtant j'espérais encore. Lord Oxford est arrivé ; il vient de me quitter. Nous avons parcouru le pays, la carte en main ; nous avons pesé le nom de chaque localité qui pouvait nous être favorable ou contraire ; mais, hélas ! je fus obligé d'avouer que toute tentative qui aurait pour but de placer le frère cadet sur le trône de l'aîné, n'aboutirait qu'à une effusion de sang inutile et à une irréparable défaite.

— Qui vous fait croire cela? milord, demanda Isabelle avec une ardeur visible. Vos propres vassaux s'élèvent au chiffre de six mille hommes. Édouard et toute sa noblesse d'aujourd'hui ne sauraient mettre en ligne une armée plus nombreuse.

— Mon enfant, répondit le comte, avec cette connaissance profonde du mérite de ses compatriotes, connaissance que lui avait donnée son cœur anglais encore plus que la pénétration de son intelligence : des armées peuvent remporter une victoire, mais non conquérir un trône, à moins qu'elles ne soient au service d'un tyran. Or, il ne convient ni à moi ni à Clarence de conquérir par la violence notre patrie : nous devons être les régénérateurs d'un royaume libre, corrompu par le gouvernement d'un hypocrite.

— Eh bien ! alors, s'écria Isabelle, que proposez-vous donc,

mon père? serait-il possible que vous vous unissiez avec ces lancastriens qu'on abhorre, avec cette féroce Angevine qui trancha la tête de mon grand-père Salisbury? Je me rappelle vos propres paroles : « Puissent Dieu et saint Georges m'oublier, si j'oublie jamais ces cheveux blancs ensanglantés! »

Isabelle fut interrompue par un faible cri. Anne qui, jusqu'alors, n'avait pas été remarquée et qui était restée cachée à son père dans la profonde embrasure de la croisée, s'était levée depuis quelques instants, et écoutait, l'oreille attentive, le souffle haletant, la conversation entre Warwick et la duchesse.

« Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, dit-elle avec un accent passionné, Marguerite désavoue cet acte inhumain.

— Tu as raison, ma fille, dit Warwick. Mais je ne sais comment tu as pu apprendre la fausseté d'un bruit si généralement répandu, et que jusqu'à ce jour je n'avais pas révoqué en doute. Le roi Louis m'a solennellement assuré que ce fait, d'une barbarie inouïe, a été commis par le sanguinaire Clifford, à l'insu de Marguerite, et que, quand elle en fut instruite, elle en ressentit un profond chagrin, une violente colère.

— Et vous qui appelez Édouard un perfide, pouvez-vous croire Louis sincère?

— Assez, Isabelle! assez! dit la comtesse; est-ce ainsi que ma fille doit parler à mon seigneur et mari? Pardonne-lui, mon Richard bien-aimé.

— Une telle chaleur ne messied pas à la femme de Clarence, répondit Warwick, et je peux permettre et pardonner à ma fière Isabelle un ressentiment dont sa raison doit enfin triompher. Car, crois-moi, Isabelle. Ce n'est pas sans une violente, sans une douloureuse agonie que je me résigne à faire la paix et à me liguer avec mon ancienne ennemie. Mais ici deux devoirs me font entendre une voix à laquelle je ne puis résister. Mon honneur et mon foyer, mon honneur, comme noble et comme homme, demande vengeance, et le bien et la gloire de mon pays réclament un chef qui n'avilisse pas un guerrier, qui n'attaque pas une vierge timide, qui ne dégrade pas un peuple par la vue de plaisirs licencieux et qui n'épuise pas le pays par des impôts exorbitants. Que cet honneur soit vengé! que mon paos se relève! et peu m'importe quels sacrifices j'aurai à faire dans mes affections et dans mon orgueil. »

Ces paroles et le ton du comte imposèrent un moment même à Isabelle; mais, après quelques instants de silence, elle dit avec amertume :

« Et c'est pour cela que Clarence a embrassé votre querelle, a partagé votre exil; c'est pour cela!... c'est pour élever la barrière éternelle de la famille des Lancastre entre lui et le trône d'Angleterre!

— Je veux espérer, répondit le comte avec calme, que Clarence jugera notre situation difficile plus charitablement que toi. S'il ne gagne pas tout ce que je désirerais pour lui, il gagnera pourtant encore beaucoup au succès qui couronnera nos efforts; plus d'une fois ton mari, Isabelle, m'a poussé à prendre de sévères mesures contre Édouard ; j'ai dû l'adoucir et calmer son animosité. Que de fois, *Mort-Dieu!* il s'est plaint des procédés insultants et dédaigneux d'Élisabeth et de ses mignons, des affronts publics d'Édouard, de la parcimonie de ce prince à son égard, en un mot, des humiliations et de la vie d'amertume qu'un pouvoir hautain peut infliger à un prince fier, mais dépendant! S'il n'a pas le trône, il aura du moins de ton chef l'héritage des baronnies de Beauchamp, le puissant duché d'York avec ses vastes domaines, et la vice-royauté d'Irlande. Jamais prince du sang n'a eu en richesse et en honneur tout ce que ton mari doit posséder un jour. D'ailleurs ce n'est pas moi qui l'ai attiré dans ma querelle. Longtemps avant il m'avait attiré dans la sienne. Ce n'est donc pas à toi, Isabelle, en ta qualité de fille et de sœur, de regretter que mon gendre ait ressenti, comme doivent le faire tous les hommes d'honneur, sans arrière-pensée de gain et de profit, l'insulte faite à la famille de sa femme. Mais si j'exagère ses sentiments chevaleresques et affectueux pour moi et pour les miens, ou si je mécontente ses ambitieuses espérances, *Mort-Dieu !* nous ne le retenons pas prisonnier ici; Édouard lui fera des ouvertures de paix; qu'il retourne vers son frère pour se réconcilier avec lui.

— Je lui reporterai ce que vous m'avez dit, milord, » dit Isabelle d'un ton bref et froid, et inclinant cérémonieusement sa tête hautaine, elle s'avança vers la porte. Anne s'élança au-devant d'elle et lui prit la main.

« Oh! Isabelle, lui dit-elle tout bas, auras-tu le courage de quitter ainsi notre père, quand il est plongé dans l'affliction? » Et la douce lady Anne fondit en larmes.

« Anne, reprit Isabelle avec amertume, ton cœur est lancastrien, et peut-être ce qui afflige mon père ne fait que te réjouir. »

Anne recula pâle et tremblante, et sa sœur sortit de la chambre.

Le comte, il est vrai, n'avait pas entendu les paroles échangées tout bas entre ses deux filles, mais il avait fixé ses regards sur elles, et ses lèvres tremblèrent d'émotion quand Isabelle referma la porte.

« Viens ici, ma chère Anne, lui dit-il affectueusement, toi qui as le visage de ta mère et qui n'as jamais eu de pensée blessante pour ton père. »

Anne se rapprocha de Warwick qui continua en ces termes :

« Comment as-tu su que Marguerite désavoue un acte qui, s'il eût été commis par son ordre, rendrait toute union entre nous une impiété sacrilége envers les morts? »

Anne rougit et cacha son visage sur le sein de son père. Sa mère, d'un œil inquiet, observait sa confusion et son silence.

La partie du palais où se trouvaient les appartements du comte était flanquée à gauche par un corps de bâtiments en saillie, contenant des chambres d'apparat dont l'austère et parcimonieux Louis ne se servait que dans les grandes cérémonies ou les jours de gala. L'appartement, comme nous l'avons déjà dit, donnait sur le jardin, ordinairement solitaire et désert. De ce jardin, tandis qu'Anne faisait un effort pour trouver une réponse et que la comtesse observait son embarras, on entendit tout à coup les accents harmonieux d'un luth provençal. Une voix douce, riche et animée par un profond sentiment et par un art exquis, capable d'ajouter de l'effet à des paroles plus simples que celles-ci, soupira ce chant mélancolique :

LE LAI DE L'HÉRITIER DE LANCASTRE

Il n'a plus pour tout bien que le nom de son père,
Et de son noble aïeul le glaive redouté.
Le voilà sans foyer sur la terre étrangère
Ce fils de roi sans royauté.

Mais, pour le consoler, une douce espérance
De l'exilé toujours adoucit le malheur :
Si les anges du ciel ignorent la souffrance,
Près d'Anne il n'est plus de douleur.

A ce nom la voix du chanteur trembla et s'arrêta un moment. Le comte, qui, d'abord, n'avait prêté qu'une attention distraite à ce qu'il prenait pour une galanterie assez inopportune d'un des ménestrels du roi, se leva, tout surpris, tandis que lady Anne, l'étreignant dans ses bras, éclatait en sanglots passionnés. L'œil de la comtesse rencontra celui de son mari, mais elle posa son doigt sur ses lèvres comme pour lui faire signe d'écouter. Le chanteur reprit :

Dis-moi, te souvient-il de ces belles années,
Printemps de notre enfance où ma main dans ta main
J'ai passé près de toi tant d'heures fortunées,
Las! sans souci du lendemain?

Les plus nobles seigneurs de la verte Angleterre
Alors s'agenouillaient devant le prince heureux;
Et le prêtre et le peuple, inclinés vers la terre,
Pour son bonheur faisaient des vœux.

Le comte profère une exclamation à demi étouffée, mais le ménestrel ne l'entend pas et continue :

Que le ciel était pur! que tout semblait sourire
A celui qui gémit au pied de cette tour,
Ce matin radieux, où l'enfant osa dire
A gentille Anne son amour!

Tant qu'il n'a pour tout bien que le nom de son père,
Et de son noble aïeul le glaive redouté,
Il n'ose offrir son cœur à celle qu'il préfère,
Ce fils de roi sans royauté.

Mais au bruit des clairons, s'il revoit ce rivage
Hélas! d'où l'a chassé la cruauté du sort,
Si jamais son vaisseau vient à braver l'orage
Et le fait aborder au port;

Alors, dans ta bonté, que ton cœur lui pardonne,
L'espoir présomptueux qu'il ose concevoir;
Quand ton ami soupire après une couronne,
Sur le front d'Anne il veut la voir.

Le chant cessa; il y eut un moment de silence dans la chambre, silence interrompu par les pleurs contenus, mais toujours passionnés de lady Anne. Le comte chercha à se dégager doucement de ses bras, mais elle, se méprenant sur les intentions de son père, tombe à genoux, et, se couvrant le visage de ses mains, s'écrie:

« Pardon! pardon! pardon pour lui, sinon pour moi!

— Qu'ai-je à te pardonner? m'as-tu caché quelque chose? Puis-je croire que tu as vu *en secret* celui qui....

— En secret! jamais, jamais, mon père. C'est la troisième fois seulement que j'entends sa voix depuis que nous sommes à Amboise, excepté le jour où... le jour où....

— Continue.

— Où le roi Louis me le présenta dans une fête sous le nom de comte de F..., et où il me demanda si je pardonnais à sa mère le crime de lord Clifford.

— C'est donc comme les couplets le disaient tout à l'heure: c'est Édouard de Lancastre qui aime la fille de Warwick et aspire à sa main. »

Le ton avec lequel le comte proféra ces paroles encouragea lady Anne à découvrir son visage qu'elle leva vers son père en poussant un faible cri de timide joie. Le front de Warwick n'était plus plissé par la colère.... ses lèvres souriaient, mais ce n'était plus de mépris. En ce moment, en effet, s'étaient dissipés tous les reproches que son âme hautaine avait à faire à cet enchaînement de circonstances maudites qui l'entraînaient vers une alliance avec son ennemie héréditaire. Montagu, il est vrai, avait obtenu de lord Oxford quelques renseignements sur les dispositions des Lancastriens les plus éclairés et les plus modérés qui paraissaient désirer cette union; le roi Louis en avait dé-

montré l'utilité au comte; et cependant jusque-là Warwick, qui avait considéré cette alliance comme très-politique, l'avait toujours crue impossible. Mais en ce moment, sa rancune et son orgueil trouvaient l'occasion d'un complet triomphe. Édouard d'York avait osé rechercher lady Anne pour la déshonorer. Édouard de Lancastre n'osait même pas la rechercher pour en faire sa femme avant d'avoir reconquis sa couronne. Élever sur le trône la fille que le monarque ingrat avait insultée; faire de cette femme qu'il avait humiliée, non-seulement l'instrument de sa chute, mais encore l'héritière de sa couronne; unir dans un glorieux faisceau, pour combatre Édouard, le ressentiment de l'homme outragé et l'orgueil du père ulcéré : telles étaient les pensées qui faisaient briller l'œil du faiseur de rois, et son brun visage, creusé par la colère et par le souci, prenait, en se colorant, l'expression d'une sauvage allégresse. Il releva sa fille agenouillée, la remit dans les bras de sa mère, sans dire un mot.

« C'était donc là ton secret? ma chère Anne, dit tout bas la comtesse. Je l'aurais presque deviné hier soir, lorsque, agenouillée à ton chevet pour prier, je t'ai entendue rêver et murmurer.

— Bonne mère! tu me pardonnes, toi! mais mon père.... Ah! il ne parle pas.... Pas un mot. Père, père; *Son* amour même ne pourrait me consoler d'avoir provoqué ta colère. »

Le comte, immobile et comme cloué au sol, lançant des éclairs de ses yeux noirs et pensifs et levant légèrement en l'air la main comme pour percer l'avenir et dessiner la carte du royaume qu'il rêvait, se tourna vivement en disant :

« Je vais trouver l'héritier de Lancastre; si ce jeune homme a du cœur et de la franchise, s'il est digne de l'Angleterre et de toi, nous transformerons les tristes accents de ce luth mélancolique en bruits retentissants de tompettes guerriéres comme il convient au triomphe d'un vainqueur et au mariage d'un prince. »

CHAPITRE VIII

L'héritier de Lancastre rencontre le faiseur de rois.

Le jeune prince, en effet, sur un message secret de l'artificieux Louis, s'était rendu à Amboise sous le nom du comte de F.... Dé-

puis longtemps le roi de France connaissait l'attachement romanesque du prince Édouard pour la fille du comte, grâce à l'agent employé par Édouard pour faire parvenir son portrait à lady Anne, lors de son séjour à Rouen; et c'était du roi sans doute que venait l'idée des propositions que lord Oxford s'était hasardé à faire à Montagu. Maintenant qu'il regardait comme utile à sa politique d'épouser entièrement et avec ardeur la cause de sa parente Marguerite, il vit tous les avantages que sa froide diplomatie pourrait tirer de l'amour d'un adolescent. Louis XI avait une crainte bien fondée du courage et des talents militaires d'Édouard IV; et cette crainte l'avait empêché jusqu'alors d'embrasser ouvertement la cause des Lancastriens, bien qu'il ne négligeât pas d'aider aux intrigues et aux séditions qui devaient concentrer l'attention du belliqueux Plantagenet sur les périls de son propre royaume. Maintenant, cependant, que la rupture entre Warwick et le roi avait éclaté; maintenant que le comte n'était plus là pour détourner le roi yorkiste de faire valoir ses prétentions sur les plus belles provinces de la France, peut-être sur la France elle-même; pendant que la défection de lord Warwick permettait pour la première fois aux Lancastriens d'espérer le succès de leurs prétentions au trône d'Angleterre, le roi de France tourna toutes les forces de son intelligence et de sa volonté vers le rétablissement d'un allié naturel et la chute d'un ennemi dangereux. Il savait que Marguerite et ses partisans ne pourraient à eux seuls opérer une révolution, qu'ils ne réussiraient qu'abrités par la popularité et la puissance de Warwick; mais en même temps il voyait tout ce qu'il faudrait d'habileté pour amener Marguerite à vaincre sa nature vindicative et son long ressentiment, pour persuader à l'orgueilleux comte de reconnaître comme souveraine la femme qui l'avait flétri comme un traître.

Longtemps avant l'arrivée de lord Oxford, Louis, avec toute l'adresse qui le caractérisait, avait amené peu à peu le comte à s'habituer au seul parti qu'il aurait à prendre s'il ne voulait rester impuissant à se venger dans un exil obscur et éternel. Le roi de France était plus tourmenté des scrupules de Marguerite, et, pour les combattre, il comptait moins sur son habileté personnelle que sur l'amour qu'elle avait pour son fils unique.

La jeunesse du prince Édouard s'était passée principalement dans l'Anjou, la cour des ménestrels, et le caractère aimable et ardent du jeune prince s'était fortement imbu de la poésie méridionale. Peut-être l'animosité même qui séparait sa famille de celle de lord Warwick, quoique tous deux fissent remonter leur origine jusqu'à Jean de Gand, avait-elle contribué, tant il y a de contradiction dans le cœur de l'homme, à lui rendre plus cher le souvenir de la douce Anne. Il déféra avec joie à l'invitation de Louis, se rendit à la cour, fut présenté à lady

Anne sous le nom de comte de F..., fut reconnu au premier abord par la jeune fille qui portait toujours son portrait sur son sein, comme elle avait gardé son souvenir dans son cœur; et deux fois avant le chant que nous avons rapporté, il s'était hasardé, conformément aux gracieux usages de l'Anjou, à entretenir la jeune dame qu'il aimait, à l'ombre des bosquets, par une belle soirée d'été. Dans cette dernière circonstance, il s'était départi de sa réserve ordinaire : car jusqu'alors il avait choisi le moment où la nuit était profonde, et ne s'aventurait sous les fenêtres de la bien-aimée qu'à l'heure où le château était plongé dans le sommeil. La déclaration hardie qu'il avait osé faire cette fois de son rang et de son amour lui avait été suggérée par l'homme qui voulait faire tourner au profit de projets sérieux les caprices les plus désordonnés du ménestrel, l'enthousiasme le plus romanesque de la jeunesse.

Louis venait d'apprendre d'Oxford le résultat de son entrevue avec Warwick. A peu près au même moment, le roi de France avait reçu une lettre de Marguerite, annonçant qu'elle partait du château de Verdun pour se rendre à Tours. Elle le priait de venir au-devant d'elle, lui annonçant qu'elle avait reçu d'Angleterre des nouvelles qui changeaient tous ses plans et qui rendaient plus que jamais impossible toute réconciliation avec le comte de Warwick. Le roi comprit qu'il était nécessaire d'avoir immédiatement recours à la présence et à la passion du jeune prince, sur lesquelles il avait compté. Il le chercha, le trouva dans un coin retiré du parc, et l'entendit se murmurer à lui-même le lai qu'il venait de composer.

« Pâques-Dieu, dit le roi, en mettant la main sur l'épaule du jeune homme, si tu veux seulement redire ce chant dans le lieu et au moment que je te fixerai, je te promets qu'avant la fin du mois lord Warwick te promettra la main de sa fille, et avant que l'année soit écoulée, tu seras assis à côté de la fille de Warwick dans les salles de Westminster. »

Et le royal troubadour suivit le conseil du roi.

Le chant avait cessé. Le ménestrel sortit du bosquet et resta sur la pelouse, lorsque de la poterne du palais, il vit s'avancer vers lui à pas lents une personne qu'en qualité de prince ou d'amant, en temps de paix ou en temps de guerre, il ne lui convenait pas d'éviter. Les premières étoiles venaient de se lever; la lumière, quoique sereine, était pâle et blafarde. Les deux hommes, l'un s'avançant, l'autre demeurant immobile, se regardèrent quelques instants dans un grave silence. Warwick, qui avait pu voir le comte de F..... parmi les jeunes nobles qui escortaient le roi, n'avait guère soupçonné en lui l'héritier du trône d'Angleterre. Maintenant, il le voyait sous un autre jour. Par suite d'une faiblesse naturelle à un soldat, le soldat baron qui appréciait trop les hommes par leurs qualités extérieures

observait avec un secret plaisir cette figure déjà mâle et énergique, malgré la grâce de ses jeunes années.

« C'est un jeune homme de belle apparence, murmura le comte; il a toute la dignité du commandement pour les temps de paix et la force nécessaire pour lutter contre les fatigues de la guerre, même contre la mort. »

Il s'approcha et dit avec calme :

« Monsieur le ménestrel, celui qui recherche la gloire et la beauté peut aimer le luth, mais doit aussi manier l'épée. Du moins il me semble quo c'est ainsi qu'aurait parlé Henri V, à celui qui se vante d'avoir pour héritage l'épée d'Azincourt.

— O noble comte! s'écria le prince, qui, malgré la contenance ferme et hardie de Warwick, était touché de ces paroles bien plus gracieuses qu'il n'avait osé l'espérer. O noble comte! puisque vous me connaissez, et que vous savez mon secret, puisque j'ai avoué une espérance aussi chère à mon cœur que la couronne, et bien plus chère que la vie, dois-je voir dans ce reproche une preuve de votre faveur? Dois-je espérer que, sous l'œil de lord Warwick, le petit-fils de Henri V pourra se montrer digne du sang qui bouillonne dans ses veines?

— Beau sire et prince, répondit le comte, dont le cœur ferme et généreux se sentait réchauffé et charmé par l'émotion et l'ardeur d'Édouard, il existe, hélas! de cruels souvenirs de sang et d'injures; nous avons encore présents à la mémoire ta mère et moi, les actes sanguinaires, les outrages qu'enfantent la haine de parti et la guerre civile. Et, quoique maintenant nous puissions nous unir contre un ennemi commun, je crains fort que lady Marguerite ne supporte avec peine l'idée de voir s'établir entre Richard Nevile et son fils une amitié plus intime, un rapprochement plus étroit que ceux qu'exigent les circonstances.

— Non, comte, non, permettez-moi d'espérer que vous vous trompez sur les intentions de ma mère. Bouillante et emportée, elle ne sera jamais perfide et infidèle à sa parole. Du jour où elle acceptera le service de votre bras, elle oubliera que vous avez été son ennemi. Et si, en qualité d'héritier de mon père, je rentre en Angleterre, c'est avec la confiance de voir s'ouvrir une ère nouvelle. Exempt des passions haineuses des deux partis, Yorkistes et Lancastriens ne sont que des Anglais à mes yeux. Justice pour tous ceux qui nous servent; pardon pour tous ceux qui nous ont combattus! »

Le prince s'arrêta, et dans le clair-obscur de la nuit son visage royal semblait ajouter encore à ces paroles vraiment dignes d'un roi. Puis il continua :

« Si cette résolution vous agrée, si, noble comte, vous êtes vraiment tel que vous proclament vos ennemis, c'est-à-dire un homme dont toute la puissance consiste beaucoup moins dans

ses domaines, quelque vastes qu'ils soient, et dans le nombre de ses vassaux, que dans son amour bien connu pour l'Angleterre, pour la gloire et la tranquillité de ce pays, vous ensevelirez dans le même tombeau les querelles de Lancastre et d'York. Quel est le partisan d'York qui, après avoir combattu à Touton, ou à Saint-Albans, sous l'étendard de lord Warwick, osera lever l'épée contre le mari de la fille de Warwick? Quel est le Lancastrien qui ne pardonnera pas aux partisans d'York, quand il verra lord Warwick, le parent du duc Richard, devenir le père de l'héritier de Lancastre et le rempart de son trône? O Warwick, si ce n'est pour moi, si ce n'est pour punir l'ingrat que vous vous repentez d'avoir placé sur le trône de mon père, que du moins le salut de l'Angleterre, l'espoir de refermer ses plaies encore saignantes, de voir ses enfants divisés revenir à la concorde, vous fasse exaucer les vœux du petit-fils de Henri V, qui vient vous demander la main de votre fille! »

Le royal amant allait s'agenouiller, lorsque le puissant sujet, à cette vue, arrêta l'élan du prince qui s'oubliait pour ne plus songer qu'à l'amant. Warwick saisit la main du jeune homme et la porta à ses lèvres : un instant après, dans un embrassement tout viril et tout militaire, le prince jeta son jeune bras sur les larges épaules du faiseur de rois.

CHAPITRE IX

Entrevue du comte de Warwick et de la reine Marguerite.

Louis se hâta d'aller à Tours à la rencontre de Marguerite qui fut aussi reçue dans cette ville par son père René, par Jean de Calabre, son frère, par Yolande, sa sœur, et par le comte de Vaudemont. L'entrevue de la reine et de son père, René, fut attendrissante; les yeux même de l'insensible Louis XI se mouillèrent de larmes; mais une fois le premier moment d'émotion passé, Marguerite montra combien peu le malheur avait humilié son orgueil, calmé ses passions haineuses. Elle interrompait Louis toutes les fois que celui-ci lui donnait une raison de se réconcilier avec Warwick.

« Par honneur pour moi-même et pour mon fils, s'écria-t-elle, je ne pardonnerai jamais au cruel comte, lui qui a été la cause première de la chute du roi Henri. Ne cherchez pas à replâtrer

entre nous deux une paix stérile, un traité de formalités et de parchemins. Je suis trop fière pour pouvoir jamais le voir avec plaisir ou lui pardonner. »

Pendant plusieurs jours elle persista dans un langage qu trahissait le motit principal de l'impolitique emportement qui lui avait fait perdre sa couronne. Elle montra à Louis une lettre qu'elle avait reçue. On lui offrait la main de lady Élisabeth pour son fils; elle demanda si ce n'était pas un parti plus profitable et si elle avait besoin de pardonner. « Ne serait-il pas en tout cas plus digne d'une reine, disait-elle, de traiter avec Édouard qu'avec un homme deux fois rebelle? »

Le fait est que la reine, peut-être, serait tombée dans le piége du rusé Glocester, malgré toutes les raisons et même toutes les demi-menaces du roi Louis encore plus pénétrant, sans une influence contraire sur laquelle Richard n'avait pas compté. Le prince Édouard, qui était resté derrière Louis, arriva d'Amboise, et sa voix persuasive eut plus d'effet que toutes les représentations de l'habile monarque. La reine avait pour son fils cette énergique tendresse que les natures violentes ressentent pour l'unique objet de leur affection. Jamais, jusque-là, elle ne s'était opposée à ses désirs enfantins, quelque capricieux qu'ils fussent, et maintenant il lui parlait avec l'éloquence d'un homme qui mettait son cœur et sa vie tout entière dans ses paroles. À la fin, et bien malgré elle, elle consentit à une entrevue avec Warwick. Le comte, accompagné d'Oxford, arriva à Tours, et les deux lords furent présentés à Marguerite par le roi Louis.

Que le lecteur se figure une chambre, assombrie par d'épais rideaux; car cette femme orgueilleuse ne voulait pas laisser voir au comte les ravages qu'avaient faits dans sa beauté le temps et les émotions d'une fierté blessée. Assise sur un trône, la reine était immobile : ses mains étreignaient convulsivement les bras du fauteuil; sa figure était pâle et contractée; sur le dossier de son siége était appuyé son jeune et gracieux fils. — Édouard, le prince de Lancastre, était un peu moins remarquable par son extérieur que le roi Édouard, son rival; cependant sa personne avait un caractère de distinction particulier qui établissait entre les deux princes une différence notable. Mince comme Henri V, presque d'une maigreur virile, il avait une taille élancée en comparaison de celle d'Édouard, que son ampleur et sa prestance rendaient si imposant.

Cependant le prince de Lancastre promettait de ne le céder en rien à la force d'Édouard. Ses muscles étaient endurcis au fer par l'habitude précoce de porter les armes; et la séve de la jeunesse n'avait pas été arrêtée dans ce corps vigoureux par la dissipation et la débauche : son court manteau de pourpre, bordé d'hermine, portait en broderie l'emblème de son grand-

père : *le cygne d'argent.* Sur sa poitrine brillait la croix de Saint-Georges; et au-dessus de son large et beau front, qui annonçait la réflexion et les vastes projets, se balançait la plume d'autruche, signe distinctif du prince de Galles; des cheveux châtains coupés court et bouclés entouraient cette noble tête; un œil noir brillait sous un sourcil arqué : ce qui donne à la physionomie une si grande expression d'intelligence et d'énergie. Tout en lui, son visage et sa tenue, semblait indiquer un esprit au-dessus de son âge, une mâle simplicité dans les goûts et dans les manières, un caractère grave et sérieux, uni, dans le jeune homme, à des sentiments purs et élevés, à une âme loyale et chevaleresque.

En bas de l'estrade se tenaient debout des gentilshommes d'une bravoure et d'une fidélité éprouvées, qui, par dévouement pour la maison de Lancastre, avaient bravé l'exil, sacrifié tout leur bien-être, jusqu'à tomber dans un état voisin de la misère! En ce moment, ils se réunissaient encore une fois autour de leur reine, dans l'espérance de jours meilleurs. On voyait là les ducs d'Exeter et de Sommerset, portant des vêtements usés au service de leur reine : plus d'une fois ces grands personnages avaient envié le morceau de pain de l'aumône. Là se trouvaient aussi sir John Fortescue, le patriarcal représentant de notre législation, qui avait écrit son fameux traité pour le jeune prince, trop ardent pour l'exercice de la lance et de l'épée, et trop distrait par la composition de chansons de chevalerie. Puis, Jasper de Pembroke; sir Henri Rous; le comte de Devon; le chevalier de Lytton, dont la maison avait suivi de père en fils la fortune de la rose de Lancastre. En contraste avec les vêtements modestes des exilés brillaient les vêtements d'or que portaient des étrangers plus heureux : Ferri; le comte de Vaudemont; le frére de Marguerite; le duc de Calabre; enfin le grand et majestueux Pierre de Brézé, qui avait accompagné Marguerite dans sa dernière et désastreuse campagne, avec tout le dévouement d'un chevalier pour la haute dame secrètement adorée.

Lorsque la porte s'ouvrit et laissa voir aux exilés leur puissant ennemi, ils eurent peine à contenir des murmures de colère, et leurs regards se tournèrent avec une douloureuse sympathie vers la figure décolorée de leur reine.

Le comte lui-même éprouva un sentiment de trouble; sa démarche était moins ferme, sa tête moins haute, son regard moins calme et moins assuré.

Mais à côté de lui, dans un costume encore plus modeste que celui du plus pauvre des exilés, avec cet air et cette physionomie immortalisée par la plume de Victor Hugo et par celle de notre Walter Scott, non moins illustre, marchait Louis, vulgairement surnommé *le Cruel.*

« Madame et cousine, dit le roi, nous vous présentons l'homme que sa haute valeur et sa glorieuse réputation, objets de notre amour et de notre respect, élèvent, à nos yeux, au niveau de tous les rois, au point que nous ferions pour lui autant que pour tout autre au monde; avec lord Warwick, vous voyez aussi ce noble comte d'Oxford, qui, après être resté quelque temps au milieu des ennemis de Votre Altesse, vient implorer votre pardon et déposer son épée à vos pieds. »

Lord Oxford qui avait toujours adhéré malgré lui à la dynastie des York, plus empressé dans ses démonstrations que Warwick, se jeta aux genoux de Marguerite et versa des larmes sur sa main quand il prononça ce mot : « Pardon! »

« Levez-vous, sir John de Vere, dit la reine, dont l'œil étincelant alla d'Oxford à lord Warwick. Votre pardon est facile à obtenir, car je sais que vous n'avez plié que devant les circonstances, dont vous n'avez pas abusé à notre détriment : vous et les vôtres, vous avez beaucoup souffert pour la cause du roi Henri. Comte, relevez-vous.

— Et Marguerite, dit une voix si grave et si solennelle que chacun retint sa respiration pour l'entendre, et Marguerite a-t-elle aussi un pardon à accorder à l'homme qui a fait plus que tous les autres pour détrôner le roi Henri et qui peut aussi faire plus que tous les autres pour lui rendre sa couronne?

— Ah! s'écria Marguerite en se levant agitée par la colère et repoussant la main de son fils, que celui-ci avait placée sur son épaule, ah! tu avoues donc tes torts enfin, orgueilleux lord! Tu te décides à venir te jeter aux pieds de la reine Marguerite. Regarde autour de toi, vois sa cour. Une dizaine de gentilshommes, braves et malheureux, chassés de leurs foyers, dépouillés de leur héritage, maintenant devenus la proie des plus vils varlets; leur souverain est dans la captivité, la femme de leur souverain, le fils de leur souverain sont persécutés et bannis du sol natal. Viens-tu en présence de cette majesté du malheur, réduit à l'abandon, dire avec orgueil: «Ce sont là mes exploits!»

— Ma mère! madame! fit le prince.

— Mon fils, ne me poussez pas à un acte insensé. Le pardon convient à la prospérité, et non à l'adversité, au malheur!

— Écoutez-moi,» dit le comte. Dès le moment où il avait fait taire ses sentiments d'orgueil au point de consentir à une entrevue avec la reine, Warwick s'était armé d'avance contre la colère de Marguerite, que, dans son cœur, il considérait comme l'emportement impuissant d'une simple femme. « Écoutez-moi, lui dit-il, car j'ai le droit d'être entendu : qu'aucun de ces chevaliers, ici présents, vos plus nobles et vos plus loyaux amis, ne puisse dire de Warwick qu'il s'est abaissé à justifier ses actes ou à pallier des faits hardis par des paroles artificieuses. Richard d'York m'était cher comme compagnon d'armes, sacré

comme la tête d'un père : il était devenu mon oncle par son mariage avec la sœur de lord Salisbury. Je ne parle pas des droits dévolus à Édouard par héritage (ces droits-là, le roi Henri lui-même ne saurait les contester), mais si je les affirme en présence de Votre Grâce, c'est afin de me mettre, moi et une foule de fidèles et courageux serviteurs, qui ont versé leur sang sur les champs de bataille et sur les échafauds, c'est pour nous mettre, dis-je, à l'abri du soupçon de déloyauté et de trahison. Fut-ce de ma part une erreur, c'est possible : mais c'était du moins l'erreur de vaillants soldats, qui croyaient défendre une juste cause. J'ajoute, reine Marguerite, que je n'ai épousé la querelle de mon parent, que je n'ai pris part aux projets tendant au renversement du roi Henri, que le jour où.... pardonnez-moi ma brusque franchise : mais c'est mon habitude et je parlerais plus hardiment encore sans ce beau et fier visage de femme, qui m'impose plus que le visage menaçant de Cœur de Lion ou du grand Édouard I ; pardonnez-moi donc, dis-je, si je parle franchement et si j'affirme que je ne suis devenu l'ennemi du roi Henri que le jour où de perfides conseillers ont médité ma ruine et ma mort. En pleine paix, à Coventry, mon père et moi nous nous sommes dérobés avec peine au poignard homicide. Dans les rues mêmes de Londres, les serviteurs et les bourreaux, employés au service de Votre Altesse, m'ont attaqué, moi désarmé : peu de temps après je fus accusé par un parlement illégal. Ce ne fut qu'après tous ces attentats que Richard, duc d'York, se dirigea vers la salle de Wesminster et mit la main sur la couronne ; ce ne fut qu'après ces attentats que mon père et moi nous nous dîmes l'un à l'autre : « Le temps est venu pour nous de chercher la paix et l'honneur ailleurs que sous le règne du roi Henri. » Blâmez-moi, si vous voulez, reine Marguerite, repoussez-moi si vous n'avez pas besoin de mon épée, mais ce que j'ai fait, il n'y a pas un seul noble qui, outragé et réduit au désespoir comme je le fus, eût regardé comme un crime de le faire. Souvenez-vous que l'Angleterre n'est pas l'héritage d'un roi seul, mais que la sécurité, l'honneur, la justice et la liberté sont les droits de ses gentilshommes normands et de son peuple saxon. Or, les droits ne sont qu'une moquerie et une dérision quand ils n'autorisent pas la résistance à ceux qui veulent y faire brèche, à quelque époque et de quelque côté que viennent les attaques. »

Marguerite avait fait de violents efforts pour s'empêcher d'interrompre ce discours, qui ne laissa pas pourtant de produire un effet saisissant sur les chevaliers attentifs et silencieux, rangés autour du trône. Lorsque le comte eut cessé de parler, le sentiment d'indignation de la reine fit place à la douleur, quand elle vit le jeune prince quitter tout à coup son fauteuil et s'approcher de Warwick.

« Noble comte et cousin, dit-il, tu as bien parlé. Oui, malgré ta franchise, tu as bien parlé; et moi, sauf le respect que je dois à ma reine et à ma mère, moi, le représentant du souverain, mon père, je te promets en son nom l'oubli et le pardon du passé, si de ton côté tu décharges ma mère de toute participation aux perfides manœuvres tendant à détruire ta vie et ton honneur, et si tu donnes ta parole de chevalier d'être dorénavant fidèle aux Lancastres. Soit anéanti à jamais tout souvenir du passé qui pourrait élever des barrières entre les cœurs des braves ! »

Jusqu'à ce moment le roi Louis était resté les bras croisés sur sa robe et son maigre visage de renard baissé vers la terre. Il avait tout écouté silencieux et impassible. Il crut que l'occasion était venue de seconder l'appel du prince. Passant hypocritement la main sur son visage pour essuyer des yeux qui ne pleuraient pas, le roi s'adressa à Marguerite en disant :

« Moments heureux! union fortunée! Puissent ma Dame la vierge et mon Seigneur saint Martin sanctifier et bénir le lien qui peut seul faire recouvrer à ma bien-aimée parente ses droits et son royaume! Amen! »

Sans prendre garde à cette pieuse exclamation, Marguerite, dont le sein se soulevait, dont le regard allait du comte à Édouard, donna un libre cours à sa colère.

« En sommes-nous là, prince Édouard de Galles, que les griefs de ta mère ne soient plus les tiens? Ainsi tu prends parti pour mon mortel ennemi qui, au lieu de se repentir de sa conduite perfide, ose se plaindre des injures qu'il a reçues. Suis-je tombée si bas que ma voix, lorsqu'il s'agit de pardonner ou de condamner, ne soit considérée que comme une bulle d'air qu'emporte le vent? Dieu de mes pères, entendez-moi! J'arrache volontairement de mon cœur la dernière pensée qui puisse m'attacher aux pompes terrestres; j'abhorre une couronne qu'il faut porter au prix de mon humiliation devant un ennemi et un rebelle. Arrière, comte Warwick, c'est pour les yeux de l'épouse du prisonnier Henri un spectacle monstrueux et contre nature que de te voir à côté du fils de Henri! »

Tous les yeux se tournèrent avec crainte vers la physionomie du comte : chacun écoutait en silence, attendant une réponse conforme à son emportement et à son orgueil si connus de tout le monde, une réponse qui devait anéantir sans retour la dernière espérance de la maison de Lancastre. Mais soit qu'il se sentît le pouvoir d'élever ou d'écraser celle qui lui parlait avec tant de fierté, soit qu'il éprouvât en ce moment ces sentiments naturels aux gens de cœur, ces sentiments chevaleresques mêlés de pitié qui faisaient taire sa colère en présence de l'Angevine, à la fois femme et malheureuse, soit enfin que son caractère irascible s'arrêtât opiniâtrement à l'unique pensée de se venger d'Édouard d'York, devenu le seul objet de ses res-

sentiments, le comte, dont le visage était couvert d'une pâleur mortelle, demeura calme et impassible, et avec un sourire grave et mélancolique il répondit :

« Je te respecte plus, ô reine, pour ces paroles véhémentes qui prouvent une sincérité rare chez les rois, que si tu avais daigné m'honorer d'un pardon mensonger et d'une bienveillance que d'amers souvenirs ne te permettent pas de conserver pour moi. Non, princesse Marguerite, il ne peut pas y avoir encore entre toi et moi une franche amitié; je ne puis pas me vanter non plus d'avoir une affection égale à celle qu'ont déployée ces vaillants gentilshommes en défendant ta cause. Pour te parler aussi franchement que tu l'as fait toi-même, je dois dire que les injures que j'ai reçues d'un autre m'ont seules poussé à venir te prêter serment de fidélité. Que d'autres te servent par amour pour Henri, j'y consens; mais ne repousse pas mes services que je ne t'offre que par le désir de me venger d'Édouard, dont je serai désormais l'ennemi implacable, comme j'ai été son ami fidèle et son soutien le plus ferme. Dans la suite, lorsque tu seras remontée sur le trône, si tu te rappelles avec colère les anciennes guerres, au moins je ne pourrai pas dire que tu as été ingrate, que tu as ulcéré mon cœur et troublé mon esprit comme l'a fait cet homme que j'ai aimé plus que je n'aurais aimé mon fils. Aussi je m'éloigne, sans être offensé, madame, de ta dédaigneuse colère, me rappelant seulement, jeune prince, tes sentiments de justice et de bonté à mon égard; certain, dans le calme de mon âme, où je crois voir notre avenir comme dans un miroir, que le jour où, noble reine, ta froide raison te reviendra, tu reconnaîtras la nécessité de conclure une alliance avec Warwick, de faire plier ta colère de femme devant tes devoirs de mère, ton affection d'épouse et tes solennels engagements devant l'intérêt du peuple que tu as à gouverner comme reine. Au milieu de la nuit, tu entendras la voix de Henri suppliant Marguerite dans sa prison de lui rendre la liberté; ton fils se lèvera devant toi, dans toute la fleur de sa jeunesse pleine d'avenir, et te demandera pourquoi sa mère le prive d'une couronne; une foule de paysans, au visage pâle et défait, gémissant sous une dure tyrannie, de malheureux pères portant le deuil de l'honneur de leurs filles, viendront demander à la reine (chrétienne si Dieu approuvera cet emportement déraisonnable d'une reine repoussant le seul instrument du salut de son peuple! »

Il dit, puis, inclinant la tête, il s'éloigna. Mais au premier mouvement qu'il fit pour quitter la salle, une agitation générale circula au milieu des nobles assistants. Frappés de la dignité de ses manières, convaincus de l'immense pouvoir du comte, et certains qu'en le repoussant, Marguerite détruisait l'héritage de son fils, les exilés, obéissant à la même impulsion, se jeté-

rent aux pieds de la reine, en s'écriant, presque dans les mêmes termes :

« Grâce, noble reine! grâce pour le grand lord Warwick.

— Ma sœur, lui dit tout bas Jean de Calabre, tu seras la cause du malheur de ton fils, si tu laisses partir le comte.

— Pâques-Dieu! ne tourmentez pas ma parente! Si elle préfère le couvent au trône, ne contrariez pas ses pieux désirs, » dit le rusé Louis, qui pinçait ses lèvres avec un sourire moqueur.

Le prince seul ne parlait pas : debout et immobile dans une attitude fière, il regarda le comte qui regagnait lentement la porte.

« O Édouard! Édouard, mon fils! s'écria l'infortunée Marguerite, si pour toi et pour les tiens, il me faut effacer le passé..... parle à ma place!

— J'ai parlé, dit le prince avec douceur, et tu m'as réprimandé, noble mère! et pourtant je crois avoir parlé comme l'eût fait Henri V, si d'un puissant ennemi il eût eu le pouvoir de faire un noble ami. »

On entendit un sanglot, mais il fut promptement étouffé : Marguerite se leva, et sur ce beau visage de marbre on ne vit la trace d'aucune émotion violente. Sa voix, forcément contenue, arrêta le comte qui s'éloignait.

« Lord Warwick, dit-elle, défends ce jeune homme, rends-lui ses droits, délivre son saint et vénéré père, et Marguerite pardonnera au champion de son fils ses années d'angoisse et d'exil. »

En un instant le prince Édouard fut auprès du comte, et quelques moments après le fier Warwick pliait le genou devant la reine. Des larmes de joie brillaient dans les yeux de ses amis et de ses parents; un sourire triomphant errait sur les lèvres du roi Louis, et la figure de Marguerite, terrible dans sa froideur impassible, s'élevait vers le ciel comme pour demander pardon au Dieu miséricordieux du pardon que venait d'accorder la pécheresse mortelle.

CHAPITRE X

Amour et mariage. — Scrupules. — Jalousie domestique et trahison intime.

Les événements qui suivirent cette entrevue orageuse, furent tels que l'exigeait la position respective des parties. L'adresse de Louis, l'énergie et l'amour du prince Édouard, les représentations de ses parents et de ses amis triomphèrent, après bien des efforts, de la répugnance qu'éprouvait Marguerite à unir plus étroitement Warwick et son fils. Le comte ne daigna point intervenir personnellement dans cette affaire. Il laissa agir, suivant les convenances, le roi Louis et le prince, et reçut enfin les propositions qui ratifiaient la ligue et consommaient ses plans de vengeance.

Sur la croix même de l'église de Sainte-Marie d'Angers, lord Warwick jura de défendre à jamais le parti du roi Henri. Devant le même symbole sacré, le roi Louis et son frère, le duc de Guyenne, jurèrent de soutenir de tout leur pouvoir le comte de Warwick défendant la cause du roi Henri; et Marguerite renouvela son serment de traiter le comte comme un sujet loyal et fidèle, et de ne lui reprocher jamais les faits passés.

Puis on signa les articles du mariage entre le prince Édouard et lady Anne. Cette dernière devait rester avec Marguerite, mais son mariage ne devait être consommé qu'après l'entrée de lord Warwick en Angleterre et la conquête du royaume, ou de la plus grande partie de ce royaume pour le roi Henri. Cette condition plut fort au comte qui désirait donner à sa fille bien-aimée une couronne pour dot.

Un article bien plus important que tous les autres pour la sûreté du comte, et pour le succès durable de l'entreprise, fut celui qui ôtait virtuellement à la fière et impopulaire Marguerite les rênes du gouvernement, en constituant seul régent du royaume, à sa majorité, le prince Édouard, dont les qualités le rendaient de jour en jour plus cher à Warwick, et promettaient de lui concilier l'amour et le respect du peuple. Quant au duc de Clarence, on lui réserva tous les domaines et toutes les dignités du duché d'York, le droit de succéder au trône, lui et sa postérité, à défaut d'héritier mâle du prince de Galles

On lui promettait aussi officieusement la vice-royauté d'Irlande.

Marguerite avait mis à son consentement une condition qui déplaisait fort au caractère inquiet de son fils, et que celui-ci n'avait acceptée que sur les instances de Warwick. Elle stipulait qu'Édouard n'accompagnerait pas le comte en Angleterre et qu'il n'y paraîtrait que lorsque son père aurait été proclamé roi. Cette conduite lui était visiblement dictée par ses craintes maternelles ou par quelques secrets soupçons contre la bonne foi de Warwick, peut-être aussi sur son impuissance à lever une armée suffisante pour remplir ses engagements. Le brave prince aurait voulu combattre le premier pour faire triompher ses droits et sa cause. Mais le comte prétendit, à la grande surprise et à la joie de Marguerite, qu'il valait mieux, dans l'intérêt du prince, entrer en Angleterre quand il n'y aurait plus d'ennemis à combattre, et laisser aux autres le soin de lui frayer la route jusqu'au trône. Il devait, disait-il, rester en dehors de toute animosité de parti et se garder de laisser une seule goutte de sang tomber sur son épée, lui qui était promis et annoncé comme le pacificateur de l'Angleterre, et l'impartial réconciliateur de toutes les haines. Ce fut après ces préliminaires qu'Édouard de Lancastre, à Amboise, en présence des rois René et Louis, du comte et de la comtesse de Warwick, fut solennellement fiancé à lady Anne, qu'il aimait et dont il était aimé.

La nuit était profonde; une grande fête au château d'Amboise terminait les cérémonies de cette journée mémorable. Le comte de Warwick se tenait seul dans cette même chambre où il avait découvert pour la première fois le secret du jeune prince. Il avait quitté, sans qu'on s'en aperçût, la brillante société qui remplissait les salons : car son cœur était trop plein d'émotion. Le rôle qu'il avait joué depuis plusieurs jours était terminé et avec lui l'excitation et la fièvre. Tous ses plans étaient accomplis. Les Lancastriens étaient à lui et devaient le venger, l'héritier du roi était fiancé à sa fille favorite, et il voyait déjà l'heure de réparation si désirée où le père devait conduire par la main sa fille jusqu'au trône de celui qui avait voulu la déshonorer. Si la victoire répondait à ses hautes espérances, le comte, comme père de la reine future, devait, à la cour de Lancastre, avoir plus de dignités et de puissance qu'il n'en avait jamais eu même dans ses plus beaux jours au milieu des mignons de l'ingrat York. Chef de deux lignées, si la postérité de lady Anne venait à manquer, la couronne passerait au fils d'Isabelle. Dans l'un et dans l'autre cas, s'il réussissait dans son invasion, il serait désormais la souche de la royauté en Angleterre. L'ambition, l'orgueil, la vengeance, s'exaltaient en lui quand il envisageait l'avenir autant qu'il est possible à la sagesse humaine de le prévoir. La maison de Nevile n'avait jamais brillé d'un plus vif éclat, et cependant

le comte était triste ; il semblait que quelque chose lui pesât sur le cœur. Quoiqu'il eût caché ce qu'il ressentait aux yeux des assistants, l'emportement de l'altière Marguerite avait empoisonné ses plus belles espérances ; et quoiqu'il eût vu ce jour-là un bonheur chaste et pur briller sur le visage de lady Anne, une angoisse poignante lui avait traversé l'âme. Était-ce là le gage d'heureuses fiançailles? Quelle différence entre les cordiales félicitations qu'il aurait reçues de ses compagnons d'armes, et cette courtoisie calculée de ses ennemis qui avaient senti son épée et qui avaient fui devant elle! Si la fortune de la guerre était contre lui, quelle pitié pouvait-on attendre des yeux durs et dédaigneux de l'impérieuse Angevine?

Le brouillard qui jusqu'ici s'était abaissé devant son esprit et ne lui avait laissé entrevoir qu'une sombre idée de vengeance, venait de se dissiper. Il envisageait le point terrible et critique où son existence était arrivée; il avait atteint l'éminence du haut de laquelle il regardait avec tristesse les délicieux jardins qu'il avait laissés derrière lui. Elles s'étaient évanouies sans retour ses vieilles et affectueuses amitiés! Ses doux et mâles souvenirs qui rattachaient son cœur à ses braves compagnons d'armes, ses premières amours, tout s'était enfui à jamais! Parmi ceux qui avaient affronté les combats à ses côtés pour la maison d'York, quel est celui qui maintenant viendrait lui serrer la main, et saluer de ses félicitations le nouveau capitaine de ces Lancastriens abhorrés! Sans doute s'il imposait à son honneur l'humiliation d'avouer tout haut la vraie cause de sa désertion, le cœur de tous les pères battrait à l'unisson avec le sien, mais à présent moins que jamais il pourrait faire une révélation qui réhabiliterait l'honneur de son nom. Comment en effet s'abaisser jusqu'à exciter une pitié jalouse pour l'insulte faite à une reine future? Il devait rester enseveli dans son tombeau ce secret qu'aucune parole humaine ne pouvait articuler; si l'on en savait jamais quelque chose, ce ne pouvait être que par ces vagues et mystérieuses insinuations et ces commentaires qui passent de l'état de commérages populaires au nombre des faits incertains de l'histoire. Sans doute, en changeant de parti, il n'était pas, comme le comte Julien d'Espagne, traître à sa patrie; il ne méditait pas le bouleversement de son pays par les armes de l'étranger: ce n'était que le remplacement d'un prince anglais par un autre prince anglais, un homme vertueux à la place d'un roi hypocrite et sanguinaire. Sans doute il n'avait pas été rare que les plus grands et les plus braves personnages passassent de York à Lancastre ou de Lancastre à York; le plus austère donc aurait eu peine à blâmer ce que le siècle lui-même avait sanctionné; mais quel autre que Warwick, dans ces temps orageux, avait aussi ouvertement contribué à renverser ceux qu'il s'efforçait aussi ouvertement d'élever en ce moment? A quel autre

Richard d'York s'était-il autant attaché qu'à Warwick? A qui enfin cet auguste père avait-il dit : « Protège mes fils? » Il croyait réellement voir s'élever devant ses yeux le fantôme de ce prince honoré, qui lui disait avec ses lèvres glacées : « C'est donc toi qui deviens le bourreau de mon premier né ? » Un gémissement s'échappa du sein de ce malheureux en proie aux mille tortures qu'il s'infligeait lui-même ; il tomba à genoux, exhalant cette prière : » Oh ! pardonne-moi, toi qui vois tout. Intercède pour moi, divine mère, si dans tout ceci j'ai erré dans les ténèbres, en prenant la voix de mon cœur pour la voix de ma conscience, et en ne songeant qu'à un outrage personnel. Oh ! non ! sûrement, non ! si Richard d'York avait vécu, s'il avait vu tout ce que son indigne fils m'a fait souffrir; s'il avait su qu'il m'a insulté sans motif, qu'il a manqué à sa parole, qu'il m'a infligé de gaieté de cœur un déshonneur public, s'il avait su que malgré tout je lui ai pardonné, je l'ai servi, je l'ai aimé jusqu'au moment où, pour récompenser un infatigable dévouement, il a osé, avec une froide préméditation, me faire le plus sanglant outrage qui ait jamais terni un nom et un écusson illustres, sûrement, si Richard d'York avait connu tout cela, il m'aurait dit : « Ton honneur, maintenant, te défend de pardonner ! »

Puis avec cette promptitude si naturelle au cœur humain, quand, cherchant à se justifier à ses propres yeux, il passe en revue tous les prétextes qui peuvent lui servir d'excuse, le comte, abandonnant ses griefs personnels, envisagea la mauvaise administration du pays, il murmura d'indignation aux mille souvenirs que lui représentait à l'esprit ce gouvernement cruel et tyrannique. Il oubliait, hélas ! ou du moins cherchait à se dissimuler que, tant que les vices d'Édouard avaient respecté son foyer et son honneur, il s'était contenté de les déplorer, sans se hasarder à les punir. Enfin, devenu plus calme après s'être absous à ses propres yeux, il sortit de cet examen de conscience, et, s'appuyant sur le rebord de la croisée ouverte, il aspira ce doux et vivifiant parfum d'une atmosphère d'été. Les salons de réception qu'il venait de quitter formaient, comme nous l'avons dit plus haut, un angle avec l'aile du château où se trouvait sa chambre. Ces appartements resplendissaient de lumière, les fenêtres étaient ouvertes pour laisser pénétrer dans les salles la fraîche brise de la nuit. Warwick aperçut, comme à la clarté du jour, cette foule d'invités portant de riches vêtements ; mais un groupe surtout attira et fixa ses regards. Tout près de la fenêtre du milieu, il reconnut l'aimable lady Anne qui tenait ses yeux baissés ; il se figurait presque la voir rougir au moment où son fiancé, jeune et beau comme elle, lui murmurait à l'oreille les tendres propos d'amour. Plus loin, mais encore assez près de ce groupe, il vit son aimable épouse, et il murmura : « Puisse, après vingt années de mariage, ma gentille Anne lui

être aussi chère que tu m'es chère encore maintenant! » Il vit aussi, ou il crut voir la comtesse, dont l'œil avait contemplé avec délices le jeune couple, regarder de tous côtés avec avidité pour chercher celui qui devait partager sa joie maternelle. Mais quelle est cette femme, à la démarche majestueuse, qui s'avance lentement, s'arrête près des fiancés sans leur adresser la parole, semblant fixer sur eux un regard opiniâtre? A son diadème ducal, aux couleurs de son écharpe, à cet orgueil auquel on ne pouvait se méprendre, il reconnut sa fille Isabelle. Il ne put distinguer l'expression de sa physionomie, mais un frisson de mauvais augure lui traversa le cœur, car l'attitude de cette femme n'exprimait pour sa sœur ni sympathie, ni affection. Il se détourna, se rappelant avec inquiétude le changement d'humeur et le mécontentement de sa fille. Il regarda encore... la duchesse avait disparu et s'était perdue au milieu de la foule resplendissante de la fête. La musique faisait entendre ses accents sonores et joyeux qui invitaient les danseurs à la majestueuse pavone. Il regardait toujours : sa femme avait quitté sa place, les deux amants aussi avaient disparu et dans le même endroit il apercevait ses anciens ennemis Exeter et Sommerset dans une conversation intime. La transformation soudaine d'objets qu'on aime en d'autres objets qui rappellent la haine, réveillait ces pensées superstitieuses auxquelles, dans tous les temps, le cœur a la faiblesse de se laisser aller quand il est profondément ému. Le comte, oubliant encore la fête, se retourna vers le paysage tranquille. Son œil s'arrêta sur les bosquets et sur la pelouse éclairée par les pâles rayons de la lune. Il erra de rêveries en rêveries, jusqu'au moment où il fut réveillé par un bras qui se posa affectueusement sur ses épaules. C'était pour lui que sa femme avait quitté la fête ; devinant, par cet infaillible pressentiment de l'amour, la tristesse de son mari, elle s'était dérobée aux plaisirs du jour pour venir à ses côtés.

« Ah ! dit la comtesse, pourquoi me ravir une heure de ta présence, puisqu'il nous en reste si peu maintenant! car le soleil aura à peine éclairé deux fois ces murs, que la nuit de ton absence aura commencé pour moi.

— Lors même, belle amie, répondit le comte, que cette pensée de départ aussi triste pour moi que pour toi ne suffirait pas pour obscurcir cette fête, tu ne dois pas ignorer combien les graves et solennelles pensées de celui qui se voit à la tête d'une entreprise, tendant à changer le gouvernement d'un royaume, s'accordent peu avec la danse insouciante, et les frivoles accords de la musique. Mais en ce moment, il est vrai, je ne songeais point à ces idées d'un ordre si élevé. Mon esprit s'occupait d'objets plus intimes. As-tu remarqué, mon amie, la silencieuse tristesse, le front assombri d'Isabelle, depuis qu'elle a su que Anne devait être la femme de l'héritier de Lancastre? »

La comtesse étouffa un soupir.

« Pardonnons, cher ami, ou du moins ne faisons pas attention à une femme qui aime son mari et qui pleure ses espérances déçues. Hélas ! je regrette qu'elle ne veuille pas même admettre sa mère dans sa confidence ; elle est toujours avec cette dame qui s'est jointe récemment à sa suite ; cette nouvelle amie, je crois, lui donne de moins bons conseils qu'une mère.

— Comment ! quels conseils Isabelle peut-elle écouter de la part d'une étrangère ? Quand Édouard, ou plutôt sa rusée Élisabeth aurait suborné cette femme, notre fille, même dans un moment de colère, ne doit prêter l'oreille à aucun message venant d'un ennemi de la famille qui nous a déshonorés.

— Non, mais les flatteurs, par leurs éloges, nourrissent souvent les mauvaises pensées. Isabelle, cher époux, a quelque chose de ta fierté et de ton courage, et depuis son enfance, ses qualités supérieures, sa majestueuse beauté lui avaient fait espérer une destinée, une position plus élevée que celle qui est réservée à notre tendre lady Anne. Confions-nous au temps, prenons patience, et espérons que l'affection et la générosité de sa sœur surmonteront les sentiments jaloux de la princesse désappointée.

— Prions le ciel qu'il en soit ainsi ! Isabelle a sur Clarence un ascendant fort grand qui pourrait devenir dangereux. Je voudrais qu'elle consentît à rester en France avec Anne et toi. Son mari, au moins je l'espère, a paru convaincu et s'est rendu à mes raisons. Charmé de l'immense fortune qui l'attend, les jouets d'une vice-royauté consoleront cette nature légère de la perte d'une couronne qui, je le crains, n'aurait jamais pu tenir sur sa tête ; car plus j'ai eu l'occasion, dans notre intimité, de juger de ses qualités, plus il me semble que j'aurais eu peine à imposer à l'Angleterre un roi qui ne méritât pas mieux de régner sur un aussi grand peuple. Il a de la jeunesse, mais que cette jeunesse est différente de celle d'Édouard de Lancastre ! dans celui-ci, en effet, quel sérieux, quelle virilité déjà ! comme il semble que le ciel l'ait éclairé sur les devoirs d'un roi ! Ah ! s'il y a quelque péché dans la colère à laquelle j'ai obéi, que je sois seul à l'expier ! Puissé-je au moins être l'instrument qui procure à l'Angleterre un prince capable par ses vertus de la dédommager de tout ce qu'elle a souffert ! »

A peine ces derniers mots sortaient-ils des lèvres du comte, qu'une lumière brilla sur le parquet, éclairé jusque-là par les étoiles et par les rayons de la lune. Isabelle passait, s'entretenant toujours avec la dame dont avait parlé sa mère, et traversait l'appartement pour rentrer dans sa chambre. La physionomie de cette femme diplomate dont Philippe de Commines nous raconte le talent d'intrigue, mais dont le nom, heureuse-

ment pour sa mémoire, est resté oublié dans l'histoire, avait au premier abord une séduisante expression de douceur, quoique ses traits fussent anguleux, ses lèvres minces et pincées; quoique enfin elle eût cette chevelure crépue d'un rouge ardent, qui, d'après les physionomistes modernes, à tort ou à raison, annonce la ruse ou la perfidie. Elle portait un flambeau dont la clarté tombait sur le visage bouleversé de la duchesse. Isabelle aperçut tout d'un coup ses parents, s'arrêta court au milieu d'une conversation mystérieuse, et poussa presque un cri de frayeur.

« Tu quittes la fête de bonne heure, ma charmante fille, dit le comte, examinant sa physionomie d'un œil un peu sévère.

— Milady, dit la confidente, en faisant une profonde révérence, était inquiète de son petit enfant.

— Ta maîtresse, bonne suivante, dit Warwick, n'a pas besoin de ta langue pour parler à son père; passe ton chemin. »

La dame d'honneur se mordit les lèvres, mais elle obéit et quitta la chambre. Le comte s'approcha d'Isabelle et lui prit la main : cette main était froide comme du marbre.

« Mon enfant, dit-il affectueusement, tu fais bien de te retirer pour te reposer. Depuis quelque temps, tes joues ont perdu leur fraîcheur, et tout à l'heure, pour divers motifs, je disais que je ne désirais pas te voir braver les dangers de notre retour en Angleterre. Maintenant, je ne sais ce qui m'inquiéterait le plus, ta santé, si tu étais absente, ou ta sûreté, si tu étais avec moi!

— Milord, répliqua Isabelle froidement, mon devoir m'appelle auprès de mon mari, surtout depuis qu'il doit affronter le danger sans en recueillir la récompense! Qu'Édouard et Anne restent ici en sûreté, Clarence et Isabelle iront conquérir pour d'autres le diadème et la couronne!

— Ne sois pas aussi amère avec ton père, ma petite, ne sois pas envieuse de ta sœur » ! dit le comte d'un ton de reproche sévère. Puis, adoucissant le ton de sa voix, il ajouta : Les femmes de noble maison ne doivent pas avoir d'ambition personnelle; qu'elles laissent sans murmurer leur gloire et leur honneur entre les mains des hommes. Ne t'afflige point si ta sœur monte sur le trône de l'homme qui voulait déshonorer son nom et le tien!

— Je n'ai fait aucun reproche, milord; pardonnez-moi, je vous prie, si je me retire maintenant; je suis extrêmement fatiguée, et je voudrais avoir assez de force et de santé pour ne vous être pas à charge quand vous partirez. »

La duchesse fit un salut d'un air à la fois soumis et fier, et s'éloigna.

« Prends garde, dit le comte à voix basse.

— Prendre garde! et à quoi? dit Isabelle troublée.

— Prends garde à ton propre cœur, Isabelle : oui, va près du berceau de ton enfant avant de te livrer toi-même au repos, et là, en face du sommeil de l'innocence, reviens aux sentiments de ton sexe. »

La duchesse releva vivement la tête, mais l'habitude du respect qu'elle avait pour son père arrêta sa colère, et, baisant avec une déférence cérémonieuse la main que lui tendait la comtesse, elle sortit. Elle gagna la chambre où reposait son fils, dans un berceau somptueusement doublé de soie, et sur lequel étaient brodées les armes de Clarence. A côté du berceau était assise la confidente.

La duchesse souleva la draperie et contempla le visage rose de l'enfant endormi.

Alors, se tournant vers la confidente, elle lui dit :

« Il y a à peine trois mois, j'espérais que mon premier-né serait roi! Loin de moi ces vaines moqueries du sang royal Comment pourraient-elles convenir au vassal futur des abhorrés Lancastriens ?

— Chère dame, dit la confidente, ne vous ai-je pas avertie la première que cette alliance, au grand dommage de milord-duc et de ce cher enfant, était imminente? J'espérais que vous auriez eu de l'influence sur le comte.

— Il ne m'écoute point! Il ne s'embarrasse pas de moi! s'écria Isabelle. Tout son amour est pour Anne, pour Anne qui, sans énergie, sans orgueil, n'a jamais pu être considérée par moi comme mon égale! Et maintenant, il me faut plier le genou devant une sœur cadette, heureuse si elle daigne seulement me permettre de tenir le bord de sa robe royale! Jamais, non, jamais!

— Calmez-vous. Le courrier doit partir cette nuit. Milord de Clarence est déjà dans sa chambre, il n'attend que votre assentiment pour écrire à Édouard qu'il ne rejette pas son message amical. »

La duchesse se promena dans la chambre, fort agitée.

« Mais être aussi fausse et dissimulée avec mon père!

— Mérite-t-il que vous lui sacrifiiez votre enfant? Réfléchissez : le roi n'a point de fils; les barons anglais ne reconnaissent point les filles comme souveraines. Si Édouard reste sur le trône, votre fils est l'héritier présomptif. Il est peu probable que la reine Élisabeth donne au roi un héritier mâle, tandis qu'Anne et son fiancé peuvent espérer une longue lignée. En outre, malgré les traités écrits sur parchemin, Clarence et ses enfants seront toujours regardés par un roi de la maison de Lancastre comme des ennemis, la pâture des prisons ou de l'échafaud, quand le moindre prétexte s'offrira d'extirper la race légitime.

— Assez!... assez! assez! s'écria Isabelle, qui se livrait un combat terrible.

— Madame, l'heure presse! réfléchissez! Quelques lignes peuvent être confirmées ou rétractées selon les circonstances. Si lord Warwick réussit, et que le roi Édouard perde sa couronne, vous conformerez le mieux possible votre conduite aux circonstances. Mais si le comte perd la partie, s'il est de nouveau renvoyé en exil, ces quelques lignes vous épargneront, à vous et aux vôtres, un éternel bannissement, rendront à votre fils son héritage naturel, vous délivreront de l'insolence de l'Angevine, qui, si je ne me trompe, a osé, aujourd'hui même, railler Votre Altesse.

— Oui, elle l'a fait! elle l'a fait! Oh! si mon père l'avait entendue! Elle m'a ordonné de me ranger pour laisser passer Anne, non pas la fille cadette de lord Warwick, mais la dame admise dans la royale maison de Lancastre. Élisabeth Woodville, du moins, n'a jamais osé pousser aussi loin l'insolence!

— Et cette Marguerite, le duc de Clarence la placerait sur un trône auquel votre enfant doit aspirer un jour! »

Isabelle serra convulsivement ses mains dans une muette colère. « Écoutez! » dit la confidente en ouvrant la porte.

Le long du corridor arrivait, à pas mesurés, un cortége imposant. Le chambellan qui était à la tête annonçait à haute voix Son Altesse la princesse de Galles, et Louis XI conduisait à sa chambre de repos la vierge épouse seulement de nom et de titre, jusqu'au moment où le royaume qu'elle devait apporter en dot serait assuré. Cette pompe, ces hommages rendus à sa sœur cadette, qu'ils élevaient si haut au-dessus d'elle-même, achevèrent, dans le cœur jaloux d'Isabelle, le triomphe de l'esprit tentateur. Son visage exprima une résolution cruelle, et elle passa aussitôt dans une chambre voisine, où le duc de Clarence était assis seul. Les vins délicieux servis devant lui étaient intacts, et l'encre était fraîche encore sur un papier qu'il venait de rédiger.

Il tourna son visage irrésolu sur Isabelle, au moment où celle-ci se pencha pour lire la lettre. Cette lettre était adressée à Édouard. Après l'avoir prévenu en peu de lignes de l'invasion projetée, il ajoutait ces mots significatifs : « Si j'ai l'air de prendre part au complot auquel *seul et ici* je ne puis opposer aucune résistance, tu n'en retrouveras pas moins en moi, quand le moment sera venu, un frère affectionné et un loyal sujet. »

« Eh bien! Isabelle! dit le duc, tu sais que j'ai différé cette démarche jusqu'au dernier instant pour te faire plaisir, car vraiment, chère épouse, ta volonté est pour moi la plus douce loi. Mais maintenant, si ton cœur t'inspire des craintes....

— Oui.... oui.... je crains, s'écria la duchesse, éclatant en sanglots.

— Si ton cœur t'inspire des craintes, continua Clarence, qui, malgré la faiblesse de son caractère, avait beaucoup de la duplicité de ses frères, eh bien! n'en parlons plus! soyons les esclaves de la dédaigneuse Marguerite.... les vassaux de l'époux de ta sœur.... abandonnons la victoire à cette maison, que toi et moi, dès notre enfance, nous avions appris à regarder comme maudite! Souffrons tout cela, afin qu'Isabelle ne pleure pas, et que notre enfant ne nous fasse pas de reproches plus tard! »

Pour toute réponse, Isabelle, qui avait pris la lettre, la laissa tomber sur la table, la poussa vers le duc, en détournant la tête et revint au berceau de son petit garçon. Réveillé par les sanglots de sa mère, l'enfant, dans sa vivacité et dans son effroi, poussa des cris perçants et chercha, au milieu de son demi-sommeil, les bras de sa mère agitée de remords.

Un sourire de joie à moitié dédaigneuse effleura les lèvres princées du Judas femelle, et, sans dire un mot, elle retourna vers Clarence. Il avait fermé et cacheté la lettre, après y avoir seulement ajouté ces mots: « La duchesse, ma femme, malgré ses liens de parenté, a vu et approuvé le contenu de cette lettre, car elle est encore plus amie d'York que du comte, depuis que celui-ci est devenu Lancastrien. » Puis il plaça cette lettre dans un petit coffre en fer.

Il remit ce coffre, fermé et cadenassé avec soin, à la suivante en lui disant avec un regard significatif :

« Dépêchez-vous, ou le remords la prendra! Le courrier attend! le cheval est sellé! Aussitôt que vous lui aurez remis cette lettre, il partira. Il a son laissez passer!

— Tout est préparé. Avant que l'horloge ait sonné l'heure, il sera en route! »

La confidente disparut, le duc se laissa retomber dans son fauteuil et se frotta les mains.

« Oh! oh! mon beau-père, tu me crois trop niais pour porter une couronne! Je ne suis toujours pas assez niais pour être ton instrument. J'ai eu l'esprit, au moins, de te faire prendre le change, et de dissimuler mon ressentiment sous un visage riant. Le niais, c'est toi, qui as cru qu'en lui promettant moins que la royauté, tu pouvais attirer Clarence dans ta cause. » Il se rapprocha de la table, et vida son gobelet avec un air de satisfaction.

Tout à coup, l'œil hagard et pâle comme un spectre, Isabelle parut devant lui.

« J'étais folle! Georges! j'étais folle! la lettre! la lettre! il ne faut pas la laisser partir! »

En ce moment, l'horloge sonna.

« *Belle enfant*, répondit le duc, il est trop tard! »

LIVRE DIXIÈME

LE RETOUR DU FAISEUR DE ROIS

CHAPITRE PREMIER

Espérance de la jeune fille. Amour du courtisan. Consolation du sage.

« Que tes prairies sont belles, ô Angleterre! Que tes fermes rustiques sont belles avec leurs vergers, où les fleurs se changent en fruits délicieux! Mais plus belles encore sont tes filles aux doux yeux! »

Les signes horribles de la guerre avaient disparu des champs où Sibyll et son père avaient erré parmi les morts; et sur les verts pâturages broutaient les paisibles troupeaux. De la ferme où Hastings avait conduit les fugitifs on découvrait, à travers un rideau de verdure, la tranquille prairie. C'était là que le père et la fille avaient trouvé un gîte.

C'était par un beau soir d'été : Sibyll quitta son métier à broder auquel, depuis une heure, elle ne travaillait plus, pour se glisser vers la fenêtre, et regarder avec une impatience inquiète le chemin tortueux. La chambre était située à l'étage supérieur de la maison, et ornée avec un soin presque élégant que n'annonçait pas l'extérieur. Aux roseaux verts qui jonchaient le plancher se mêlaient le thym sauvage et d'autres plantes odoriférantes. Les murs étaient tendus d'une serge bleue d'un ton vif et gai; un riche tapis de cuir couvrait la table de chêne, où divers instruments de musique, d'un travail rare, étaient posés à côté de quelques manucrits, la plupart de poésie anglaise ou provençale. Les tabourets étaient garnis de coussins en tapisserie de Norwick aux couleurs éclatantes. Tout était simple, mais tout annonçait l'aisance, le raffinement, la richesse, chose rare dans les demeures des nobles, même du second ordre.

Tout à coup le visage de Sibyll s'illumine; elle pousse un cri joyeux, s'élance hors de la chambre, descend l'escalier, et pas-

sant à côté de son père qui, assis sous le porche, semblait plongé dans une de ses plus profondes rêveries, elle dépose un baiser sur son front (sans qu'il s'en aperçoive) et s'élance d'un pas léger à travers la pelouse du verger. Puis elle s'arrête contre une porte d'osier, et écoute, le cœur palpitant, le pas d'un cheval dans le lointain. Le bruit s'approche, se rapproche encore; un cavalier paraît, s'élance à terre, et, laissant son coursier gagner seul l'écurie bien connue, il saute légèrement par-dessus la petite porte.

« Tu m'as attendu, Sibyll? »

La jeune fille, rougissant, se dérobe à son affectueuse étreinte, et lui dit d'un ton touchant :

« Mon cœur t'attend toujours; mais dois-je te remercier ou te gronder pour tant de soins? Tu verras comme tes gens sont parvenus à changer la demeure la plus délabrée en un délicieux séjour.

— Hélas! ma Sibyll, je voudrais que cette demeure fût encore plus digne de ta beauté et de notre foi mutuelle! Sois bénie pour ta confiante et douce patience. Je hâte de mes vœux le jour où je pourrai te conduire dans un plus noble domicile, où j'entendrai les chevaliers et les barons envier le sort de la fiancée d'Hastings.

— Mon cher lord..... » dit Sibyll, dont les yeux se mouillaient de larmes de reconnaissance. Elle s'arrêta, puis, reprenant timidement, elle ajouta : « Le roi tiendra-t-il toujours rigueur à mon pauvre père, à un si humble sujet?

— Le roi est plus irrité que jamais. Les nouvelles qu'il reçoit des incessantes machinations de Warwick en France lui ont aigri le caractère; il ne peut entendre prononcer ton nom sans proférer des menaces contre ton père, qu'il considère comme un secret partisan de Lancastre. Quant à toi, il t'accuse d'ensorceler son chambellan, ce qui, par ma foi, est un peu vrai. La duchesse de Bedford est plus que jamais sous l'influence de frère Bungey; c'est à ses charmes et à ses pratiques de magicien, et non à nos bonnes lames, qu'elle attribue l'incroyable fuite de Warwick et la dispersion de nos ennemis. Pour le frère Bungey, il a toujours alimenté, je crois, et alimente encore les soupçons d'Édouard contre ton père innocent. Le roi se reproche d'avoir laissé partir sain et sauf le pauvre Warner; il se rappelle même la désastreuse aventure de la machine, et il parierait que déjà alors ton pére complotait avec Marguerite. Je suis sûr que, si j'avais le malheur de t'épouser pendant que sa colère dure encore, il te condamnerait comme sorcière et me livrerait à la rancune secrète de mes anciens ennemis, les Woodville. Mais, allons, ma Sibyll, ne t'effraye pas ainsi; les passions d'Édouard sont terribles, heureusement qu'elles ne durent pas, et nous serons tous deux récompensés de notre patience.

— Mais, Hastings, tu m'aimes toujours, n'est-ce pas? dit Sibyll d'une voix profondément émue. Ah! si tu savais comme je me tourmente quand tu n'es pas là! Je te vois entouré des femmes les plus belles et les plus nobles, et je me dis : « Est-il « possible qu'il pense toujours à moi! » Mais tu m'aimes bien, n'est-ce pas? tu m'aimeras toujours... dis?... »

Hastings le lui jura.

« Et lady Bonville? demanda Sibyll, en essayant sur ses lèvres un sourire malicieux, et en parlant avec une hésitation qui trahissait une crainte jalouse.

— Je ne l'ai pas vue depuis plusieurs mois, répliqua le seigneur, dont la physionomie changea légèrement. Elle est dans un de ses châteaux de l'Ouest. On dit son mari gravement malade, et lady Bonville est une dévote hypocrite qui joue la femme sensible. Mais en voilà assez sur ces souvenirs anciens et usés. Et ton père, est-il toujours triste de son *Eurêka?* Je n'ai pu en retrouver nulle trace.

— Vois, dit Sibyll, rappelée à son amour filial et indiquant du doigt Warner, car ils approchaient de la maison, vois, il crée dans sa pensée une autre Eurêka.

— Eh bien, cher Warner, comment nous portons-nous? dit le lord au savant en lui prenant la main.

— Ah! s'écria Warner comme réveillé à la vue de son puissant protecteur; m'*en* apportes-tu des nouvelles? la gaieté de tes yeux semble me dire que... Mais non, non, ta physionomie change; ils l'auront détruite! Oh! si je pouvais redevenir jeune encore une fois!

— Eh bien! dit l'homme mondain, étonné, si tu avais une autre jeunesse, nourrirais-tu la même illusion, et consentirais-tu à traverser encore une existence de labeur, de persécutions et d'outrages?

— Mon noble fils, dit le savant, pour les heures où j'ai enduré les outrages, la persécution, les fatigues, compte les jours et les nuits où je n'ai senti que les espérances, la joie et le bonheur. Dieu est meilleur pour nous que l'homme ne s'en doute; car l'homme ne voit la tristesse qu'à la surface; il ne voit pas la consolation cachée dans les profondeurs insondables de l'âme. »

Sibyll avait laissé Hastings auprès de son père, et avait couru de son pied léger à l'autre extrémité de la maison, habitée par les paysans chargés du service de l'intérieur. Elle avait commandé le repas du soir. Heureux repas! car la faim ne peut assaisonner les mets, ni la soif faire pétiller le vin comme la présence d'un objet bien-aimé. Le courtisan s'assit sur le siége rustique, à l'ombre des chèvrefeuilles qui serpentaient le long du porche. Un calme délicieux pénétrait dans son cœur blasé. L'âme pure du savant, soustraite pendant quelques instants à la cruelle tyrannie d'un travail qui la retenait attachée à la

terre (car, quelque grand que fût le but, elle s'était mise au service de la matière), s'était livrée à la contemplation des mystères solennels et éternels, son unique élément. S'élevant naturellement, comme un oiseau qui s'élance de sa cage dorée dans le royaume des cieux, il se mit à parler avec une éloquence grave et exaltée des objets et des méditations qui, depuis quelque temps, remplissaient son esprit. Prenant son essor de la philosophie jusqu'à la religion, il s'abandonna à ses vastes idées sur la vie et sur la nature; il parla des étoiles qui maintenant se montraient dans le ciel, des lois qui régissaient l'harmonie de l'univers, de l'existence d'un Dieu visiblement prouvée par le mécanisme de la création, de cette étincelle, émanation du foyer divin, qui brille dans l'âme humaine, et que nous appelons le génie; enfin, il parla de la résurrection des morts, vrai principe de l'être et des types, dans la feuille comme dans l'atome; en un mot, de l'immortalité de la grande race humaine. Ce vieillard aux cheveux gris, chassé du milieu des êtres de son espèce, était plus sublime par ses paroles qu'on ne le fut jamais par des actions; car les paroles peuvent approcher de la vérité, mais les actions la cherchent au hasard d'un pas aveugle et mal assuré.

Et l'esprit d'Hastings, attristé, égaré, entraîné, ne trouva aucune réponse à faire, lorsque, ravi à ses petites ambitions du moment, son cœur lui demanda : « Que peuvent me donner le palais et le sourire d'un roi en échange d'une tranquillité sereine et d'un amour dévoué?

CHAPITRE II

L'homme se réveille dans le cœur du sage, et la louve a retrouvé la piste de l'agneau.

Depuis la nuit où Hastings avait sauvé du couteau des tymbestères Sibyll et son père, ses sentiments de loyauté chevaleresque avaient fait de lui leur protecteur. Les gens de la ferme, c'est-à-dire une femme veuve et ses enfants, avec les paysans employés pour le service, étaient de simples et bonnes personnes. Où nos voyageurs auraient-ils pu trouver une demeure plus sûre que celle dans laquelle Hastings les avait abrités? Sibyll commençait à exercer de nouveau son influence sur ce

cœur et cette imagination inconstante. Ils avaient recommencé à échanger des serments d'amour, à s'engager leur foi. Anthony Woodville, lord Rivers, qui, bien qu'ennemi courtois, était devenu plus que jamais redoutable depuis l'exil de Warwick, et qui partageait la froideur de sa sœur à l'égard d'Hastings, était naturellement en pleine faveur auprès d'Édouard à ce moment-là : car le roi désirait lui faire oublier la courte disgrâce qu'il avait endurée pendant les derniers jours de l'administration de Warwick. Hastings, blessé des airs de son rival, éprouva un de ces dépits si fréquents dans la vie d'un courtisan, et, malgré sa charge de chambellan, il quittait souvent la société de son souverain. Grâce au revirement de ses idées, Sibyll se trouvait donc avoir encore plus d'influence qu'elle n'en aurait eu sans ces circonstances. Les visites d'Hastings à la ferme devenaient fréquentes et régulières. La veuve le croyait proche parent de Sibyll, et soupçonnait Warner d'être quelque Lancastrien condamné, obligé de se cacher jusqu'à ce qu'il eût obtenu son pardon. Aussi les visites du noble personnage n'éveillaient aucune idée de scandale, et l'on n'était pas surpris de le voir préoccupé du soin de toujours embellir cet asile provisoire, si peu convenable pour le rang des hôtes dont on le croyait parent.

Sibyll, dans son entière confiance et dans son affection respectueuse pour Hastings, loin de sentir ses sentiments de fierté blessés par tant de services, y trouvait au contraire un baume consolateur; car c'était de nouvelles preuves d'amour, et celui qui lui avait engagé sa foi lui avait par cela même accordé le droit si doux d'y prétendre. Quant à Warner, il avait jusque-là paru regarder les égards du noble lord comme un tribut qu'il payait à sa science, et comme une preuve d'intérêt qu'un homme d'État éprouvait naturellement pour une invention qui pouvait être utile au pays. Hastings avait été délicat dans les prétextes qu'il avait donnés de ses visites. Un jour, il vint leur annoncer la mort de la pauvre Madge, mais il raconta avec ménagement la manière dont elle avait péri, car il avait tout appris, et pourtant l'opinion, sinon la loi, lui défendait de sévir; noyer une prétendue sorcière n'était qu'une épreuve admise par la croyance superstitieuse des gens, et ce n'était pas sans beaucoup de scrupules que la pauvre vieille avait été enterrée en terre sainte. La recherche de l'Euréka était aussi un prétexte suffisant d'innombrables visites. Puis Hastings avait conseillé à Adam de vendre sa maison délabrée, et il s'était chargé de l'affaire. La nouvelle aisance dont ils jouissaient dans leur présente demeure, les dépenses de leur entretien, tout cela était porté sur le compte de la vente. Hastings commençait à considérer Adam Warner comme un homme complétement aveugle et indifférent à tout ce qui se passait sous ses yeux.

Aussi son étonnement fut grand lorsque, le lendemain de la visite que nous venons de rapporter, Adam, levant tout à coup les yeux, et voyant son hôte qui glissait de doux propos dans l'oreille de Sibyll, se leva brusquement, s'approcha du gentilhomme, le prit doucement par le bras, et, le menant dans le jardin, lui adressa la parole en ces termes :

« Noble lord, vous avez prouvé dans nos malheurs que vous étiez sensible et généreux. La pauvre Euréka est à jamais perdue pour moi et pour le monde; que la volonté de Dieu soit faite! Il me semble que le ciel ait voulu par là me rappeler au sentiment de mes devoirs domestiques. J'ai une fille dont je vous conjure de ne pas souiller le nom, dont je vous prie de ne pas briser le cœur. Milord Hastings, ne revenez plus ici. »

Ces paroles, les seules peut-être de bon sens pratique et de prévoyance paternelle que l'homme de génie eût jamais prononcées, confondirent tellement Hastings qu'il eut beaucoup de peine à recueillir assez ses idées pour lui répondre : « Mon pauvre savant, d'où te viennent si subitement ces soupçons injurieux pour ta fille et pour moi?

— Hier soir, pendant que nous étions assis ensemble, je vous ai vu glisser votre main dans la sienne, et soudain je me suis rappelé le temps où j'étais jeune et où je faisais la cour à sa mère. Cette nuit, je ne dormis pas; mes pensées et mes souvenirs se concentrèrent sur ma fille avec autant de force qu'elles se concentraient autrefois sur cette machine, l'enfant de mon esprit, et je me suis dit : « Lord Hastings est l'ami du roi Édouard; le roi Édouard ne respecte pas l'honneur des jeunes filles. Lord Hastings est un puissant seigneur, il ne voudra pas épouser une jeune fille sans dot, et qui n'est rien moins qu'une fille sans nom. » Ayez pitié de moi! Partez! partez!

— Mais, s'écria Hastings, si j'aime honnêtement ta gentille Sibyll... si je lui ai promis ma foi!

— Hélas! hélas! murmura Adam.

— Si je n'attends plus que la permission de mon roi pour la demander en mariage, peux-tu m'interdire de visiter ma fiancée?

— Elle vous aimerait donc? dit Adam d'un ton de pénible angoisse; elle vous aime, n'est-ce pas? Parlez!

— J'ai l'orgueil de le croire.

— Eh bien! partez sur-le-champ! Partez! Ne revenez plus avant d'avoir élevé votre courage à la hauteur du sacrifice.... Ne revenez plus que lorsque le prêtre sera devant l'autel lorsqu'enfin le fiancé pourra réclamer sa femme. Et comme ce jour-là ne viendra jamais... jamais... jamais... permettez-moi de dire tout bas à son cœur brisé : le courage, l'honneur et la

vertu te restent encore, et ta mère, du haut des cieux, abaisse ses regards sur son enfant sans tache. »

La résurrection d'un mort n'aurait pas produit un effet plus saisissant et à la fois plus imposant sur Hastings que ce brusque développement de l'existence, de la passion et de l'énergie chez un homme qui avait paru jusque-là dormir dans les plis profonds de sa pensée, comme une chrysalide dans sa coque. Nous avons toujours remarqué que, lorsqu'il arrivait à cet être bizarre de sortir de ses méditations, il se réveillait aux mots d'honneur, de courage et de loyauté; aussi, en ce moment, soit, comme il le dit lui-même, que la perte de l'*Euréka* ramenât son esprit aux détails de la vie pratique, soit que les souffrances endurées avec Sibyll lui rendissent encore plus chère sa douce compagne, et que l'affection réveillât sa raison, Adam Warner déploya une majestueuse dignité dans la revendication de ses droits et de sa sainte autorité de père; il se montra plus grand alors dans son caractère de père de famille qu'il ne l'avait été dans cette fameuse nuit où, en proie à sa folie d'invention, et dévoré par la sublime avidité d'un génie enthousiaste, il s'était glissé près du lit de sa fille, et lui avait jeté ce cri forcené : « De l'or ! »

En présence de ces énergiques et puissantes prières d'Adam, en voyant ses mains étendues, l'angoisse, encore plus que l'autorité, peinte sur son visage, Hastings, l'adroit amant, sentit tout son sang-froid, toutes ses ressources l'abandonner, comme sous l'influence d'un charme.

Il devint littéralement muet; mais soudain la vue de Sybill, qui, surprise de cette étrange conférence, sans en soupçonner la nature, venait les trouver, le calma et lui rendit son énergie. Son premier mouvement fut alors, comme toujours, digne et noble, et il montra, quoique faiblement, ce qu'eût été Hastings s'il eût vécu dans un autre siècle, au milieu d'un monde capable de changer en habitude son premier mouvement.

« Digne vieillard, dit-il en baisant la main encore levée en signe de commandement, tu as parlé comme tu devais, et je vais faire ma réponse à ta fille. »

Alors, courant vers Sibyll étonnée, il lui dit :

« Votre père trouve avec raison que ce n'est pas ainsi, en secret et sans motif avoué, que je dois visiter la demeure embellie par votre présence bien-aimée. J'obéis ; je vous quitte, Sybill; je cours trouver le roi, et, pour prix de mes longs et loyaux services, je vais lui demander votre main.

— Oh! milord, s'écria Sibyll saisie d'une généreuse terreur, réfléchissez bien, souvenez-vous de ce que vous me disiez encore hier soir. Ce roi si irascible! mon nom si détesté! Non, non, laissez-moi! Adieu pour toujours, si cela doit être, si mon père et vous le trouvez nécessaire. Car votre vie, votre liberté,

votre bien-être font mon bonheur; vous n'avez pas le droit de les mettre en danger. »

Et elle tomba à genoux devant lui. Il la releva, la serra contre son cœur, puis, la remettant dans les bras de son père, il dit d'une voix suffoquée par l'émotion :

« Ce n'est pas comme pair et comme chevalier, c'est comme homme que je réclame les priviléges de la famille et du foyer! Qu'Édouard s'irrite, qu'il reprenne ses dons, qu'il me bannisse de la cour, tu vaux plus que tout au monde! Regarde-moi, ne soupire pas, ne pleure pas, souris jusqu'à mon retour! »

En disant ces mots il les quitta, courut à l'écurie où se reposait son coursier, le sella lui-même, et galopa jusqu'à la Tour de Londres avec la vitesse d'un homme que la passion stimule et aiguillonne.

Mais comme Sibyll se dégageait de l'étreinte de son père en entendant résonner les sabots du cheval qui emportait son amant, pour écouter, écouter encore et toujours le dernier bruit qui lui parlait de *lui*, une terrible apparition, présage de malheur et d'horreur, vint frapper ses yeux. De l'autre côté de la haie du verger elle vit s'élever le visage bien connu de la tymbestère Graul. Sybill poussa un cri de terreur, et se précipita de nouveau dans les bras du vieillard; mais quand Warner regarda autour de lui pour découvrir la cause de cet effroi, Graul avait disparu.

CHAPITRE III

Résolutions vertueuses soumises à l'épreuve de la vanité et du monde.

Arrivé chez lui, Hastings apprit que la cour était encore à Shene. Il ne resta à son château que le temps nécessaire pour que le cortége qui devait accompagner un homme de son rang fût en état de se mettre en marche, et rejoignit la cour qu'il avait quittée la veille pour une foule de motifs qu'il n'avait pas eu de peine à trouver. Le roi était alors à table, et Hastings, en courtisan expérimenté, se garda bien de le déranger dans un pareil moment. Peu disposé à la conversation, il se rendait dans les appartements qui lui étaient ordinairement destinés, lorsqu'un gentilhomme, s'approchant de lui, l'informa avec le plus grand respect que lord Scales et Rivers avaient déjà dis-

posé de ces appartements pour la première dame d'honneur de la comtesse Rivers; quant aux autres chambres, moins commodes et moins vastes, il est vrai, elles restaient complétement à sa disposition.

Bien qu'Hastings n'eût pas cette fierté superbe et plus que royale de Warwick et de Montagu, cette observation le piqua au vif, et lui laissa de l'amertume au cœur.

« Les appartements du lord-chambellan, d'un des officiers généraux du roi, pour la dame d'honneur de l'épouse de sir Anthony Woodville! Mais qui a donné ces ordres, monsieur?

— Son Altesse la reine. Pardonnez-moi, milord, » et le gentilhomme, promenant ses regards autour de lui, et baissant le ton, répéta : « Pardonnez-moi, milord, mais voici ce que Son Altesse a ajouté : « Si milord le chambellan ne revient pas « avant la fin de la semaine, il pourra bien trouver occupés, « non-seulement ses appartements, mais encore son emploi. » Nous vous aimons tous, milord; pardonnez mon zèle et veillez sur vous, si vous tenez à garder ce qui vous appartient.

— Merci, monsieur. Milord de Glocester est-il au palais?

— Oui, milord; il est dans sa chambre, il ne reste pas longtemps à table.

— Veuillez demander à Sa Grâce qu'il daigne me recevoir quand il le jugera à propos; j'attendrai sa réponse ici. »

Appuyé contre le mur du corridor, Hastings s'abandonna à des pensées qui n'étaient plus des pensées d'amour. Telle est la force de l'habitude, telle est la puissance de la vanité et de l'ambition quand on s'y est une fois livré, que le dédain avec lequel on le traitait produisit une soudaine réaction dans l'esprit du courtisan. Une fois encore cette vie agitée et brillante de la cour réveilla en lui une sorte de fièvre. Cette existence, qui lui était importune quand elle lui était assurée, lui devenait douce maintenant qu'il était menacé de la perdre. Manœuvrer contre ses ennemis, humilier ses rivaux, regagner la faveur du roi, déjouer, avec toutes les ressources de son intelligence si fertile en ruses, les stratagèmes de ses adversaires, telles étaient les pensées qui se heurtaient et se pressaient dans sa tête. Sibyll était oubliée.

Le gentilhomme reparut en disant :

« Le prince Richard recevra milord avec le plus grand plaisir. »

Et lord Hastings entra dans la chambre du duc. Richard, enveloppé dans une large robe de chambre qui dissimulait les défauts de sa taille, se leva d'une table couverte de papiers, et vint embrasser Hastings avec une franche amitié.

« Je n'ai jamais été plus content de te voir, mon cher William; j'ai besoin de tes sages conseils auprès du roi, et je vais t'annoncer des nouvelles qui te feront plaisir.

— Par Dieu ! mon prince, le roi, je pense, se souciera fort peu des conseils d'un homme mort.

— D'un homme mort?

— Certainement. A la cour, les hommes sont morts, leurs appartements occupés, leurs places promises ou données, s'ils ne viennent pas soir et matin prouver au roi, par leur présence, qu'ils sont encore vivants. » Et Hastings, avec une gaieté forcée, répéta ce que lui avait dit le gentilhomme.

« Que veux-tu, Hastings? dit le duc en haussant les épaules, mais son ton de voix montrait qu'il ne disait pas tout ce qu'il voulait dire; lord Rivers n'était rien par lui-même, mais sa femme est une puissante héritiére, et elle réclame un rang en rapport avec les richesses qu'elle a apportées. Regarde autour de toi, et dis-moi si tu as jamais vu un homme se maintenir au pouvoir sans le secours de parents puissants, d'une dot considérable, enfin sans le secours de l'influence pénétrante, invisible, mais toujours vigilante de quelque noble épouse. Comment un homme pauvre peut-il défendre sa réputation, sa popularité, ce rien en apparence qui est tout en réalité, c'est-à-dire la dignité et la position, comment peut-il défendre tout cela contre les piqûres des intrigues et des commérages féminins? Mais que cet homme-là se marie, aussitôt surgit toute une armée de jolis défenseurs qui pincent les méchantes drôlesses en tapinois. Sa femme a son armée en jupons à déployer en ligne contre les dames ennemies. Par conséquent, mon ami, tant que tu ne seras pas marié, ne songe pas à rivaliser avec lord Rivers, qui a une femme, trois sœurs, deux tantes et une vingtaine de cousines.

— Et si je venais maintenant, répliqua Hastings, de plus en plus inquiet en entendant la familiére ironie du duc, si je venais maintenant demander au roi la permission de me marier ?

—Dans ce cas, si la prétendue est une femme riche, puissante, bien apparentée, connaissant la cour, tu deviendrais le plus puissant lord du royaume, puisque Warwick est exilé.

— Et si elle n'avait que de la jeunesse, de la beauté et de la vertu?

— Oh ! alors, Hastings, tu ferais bien de prier ton saint patron d'envoyer une bonne guerre; car, en temps de paix, tu serais perdu dans la foule. Mais trêve à ces plaisanteries, car tu n'es pas homme à parler sérieusement de jeunesse, de vertu et d'autres choses semblables, dans ce monde de labeur où rien n'est jeune ni vertueux. Mais abordons un plus grave sujet. »

Le duc fit part alors à Hastings des dernières nouvelles qu'il avait reçues relativement aux tentatives de Warwick; il était de bonne humeur, car ces derniers renseignements lui avaient appris que Marguerite avait refusé toute proposition de mariage, quoique, d'autre part, le duc de Bourgogne, qui était au courant

de tout par ses espions, annonçât que Warwick rassemblait à ses frais des provisions pour plus de soixante mille hommes, et qu'avec ou sans les Lancastriens, le comte était préparé à résister, avec ses seules forces de famille, aux armées d'Édouard.

« Et si toutes ses forces de famille se joignaient à lui, quel roi étranger pourrait préparer une aussi formidable invasion? Les Maltravers et les Mowbray, les Fauconberg, les Westmoreland, les Fitzhugh, les Stanley, les Bonville, les Worcester....

— Mais heureusement, dit Glocester, que les Mowbray sont alliés à la sœur de la reine; que Worcester déteste Warwick; que Stanley murmure toujours contre nous, signe certain qu'il combattra pour nous; que Bonville.... J'ai en vue un fidèle partisan d'York auquel on pourrait confier les vassaux de cette maison; mais nous parlerons de cela tout à l'heure. Ce que je réclame de ta sagesse pour le moment, c'est de m'aider à réveiller Édouard de sa léthargie. Il se rit du danger, ne donne aucun ordre à ses officiers, et ne fortifie pas ses côtes. Son courage le rend d'une indifférence incroyable. »

Glocester ajouta encore quelques développements, donna quelques détails sur tous les préparatifs qu'il lui semblait nécessaire de conseiller au roi, puis, rapprochant son fauteuil d'Hastings, il lui dit en souriant :

« Maintenant, Hastings, venons à toi. Je vois que tu ne connais pas les nouvelles que nous avons apprises il y a quatre jours. Lord Bonville n'est plus; il est mort, il y a trois mois, à son château de Devon. Ta Catherine est libre et à Londres. Eh bien! l'ami, qu'est devenue ta joie?

— Le temps passé ne revient plus, dit Hastings d'un ton mélancolique; ils sont déjà bien loin les jours où une pareille nouvelle m'aurait réjoui!

— Bien loin! non, ta bonne étoile, pendant tout ce temps, t'a protégé, sept beaux manoirs grossissent la fortune de la belle veuve. La riche dot qu'elle a apportée lui revient; sa fille même te donnera du pouvoir; la jeune héritière Cécile Bonville est demandée en mariage par lord Dorset. Ta femme serait belle-mère du fils de la reine. D'un autre côté, elle est déjà la tante de la duchesse de Clarence; et Georges, sois-en sûr, ne manquera pas tôt ou tard d'abandonner Warwick et d'obtenir son pardon; ainsi, une puissante parenté, de vastes domaines, une femme qui porte un nom sans tache, une beauté supérieure et ton premier amour!... Mais ta main tremble... Ton premier amour, Hastings, ton unique et dernier amour!...

— Prince, prince, de grâce, ménagez-moi. Lorsque cela serait, Catherine ne m'aime pas.

— Tu te trompes. Je l'ai vue, et elle t'aime d'autant plus que sa vertu a laissé longtemps ignorer son amour. »

Hastings poussa une exclamation de joie passionnée, mais sa physionomie redevint sombre.

Glocester l'observait en silence. Outre les motifs d'affection sincère qu'il avait pour Hastings, la politique devait intéresser le duc à assurer à un yorkiste si fidèle la main et la fortune de la sœur de lord Warwick. Mais, prudemment, il ne poussa pas le sujet plus loin, et dit d'une voix troublée qu'il voulait rendre indifférente :

« Pardonnez-moi si j'ai donné mon avis sur des matières dont chacun aime à juger pour soi. Mais comme, en dépit de tous les obstacles, un jour ou l'autre Anne Nevile sera à moi, j'aurais été heureux de me rapprocher de lord Hastings par des liens de famille. Maintenant, l'heure avance. Fais en sorte, je te prie, qu'Édouard te trouve dans sa chambre. »

Quand Hastings aperçut le roi, il vit à l'instant que les manières d'Édouard avaient changé pour lui, et il en attribua d'abord la cause aux mauvais offices de la reine et de son frère. Mais le roi trahit bientôt la véritable source de son changement d'humeur.

« Milord, dit-il brusquement, je ne suis pas un saint, comme tu sais. Mais il est certaines liaisons d'*amour*, qui, selon moi, ne conviennent pas à des chevaliers, à des nobles attachés au service d'un roi.

— Mon souverain, je ne vous comprends pas.

— Paix! William! reprit le roi d'un ton plus doux. Tu m'as plus d'une fois fatigué en me demandant la grâce du nécromancien Warner. Toute la cour est scandalisée de ton amour pour sa fille. Tu as laissé là les devoirs de ta charge sur de pauvres prétextes. Je te connais trop bien pour n'être pas assuré que l'amour seul peut te faire négliger ton roi. Tu as passé ton temps aux genoux ou dans les bras de cette jeune sorcière. Un mot une fois pour toutes. Celui qu'une sorcière tient dans ses filets ne peut être le fidèle serviteur d'un roi. Je te demande comme un droit ou comme une grâce de ne plus voir cette belle *ribaude*. Comment! n'y a-t-il pas assez de jolies dames dans notre joyeuse Angleterre, sans que tu ailles t'attacher à une maîtresse si profane?

— Mon roi, comment se peut-il que cette pauvre fille vous ait déplu à ce point?

— Ne sais-tu pas... » commença le roi avec aigreur, mais il changea de couleur en remarquant l'air de triste surprise de son favori. « C'est bien, se dit-il à lui-même : jusqu'ici ils ont été discrets. Mais combien de temps le seront-ils encore? Dans tous les cas il n'est point trop tard. » Puis il reprit d'une voix haute et grave : « Il suffit que notre savant Bungey regarde son père comme le plus dangereux sorcier dont les enchantements sont tous en faveur de Lancastre et du rebelle Warwick. De plus, la

fille est aussi dangereuse que son père. Ainsi, je t'ordonne comme roi, et je te prie comme ami, de ne plus chercher à voir ni le père ni la fille. Cela soit dit une fois pour toutes. Maintenant, causons des affaires d'État. »

Quels que fussent les sentiments d'Hastings, il comprit que ce n'était pas le moment de risquer une discussion avec le roi. Il tâcha de recueillir ses pensées, et de parler avec calme sur les graves questions qu'Édouard l'invitait à examiner. Mais il était si absorbé que sa distraction fit tort au diplomate, et le roi, prenant pitié de lui, congédia son chambellan pour la nuit.

Le sommeil ne visita pas la couche d'Hastings. Sa perpicacité lui montrait clairement que, quelle que fût la superstition d'Édouard, qui croyait sincèrement à la magie, un motif plus réel excitait son ressentiment contre la pauvre Sibyll. Mais, nous n'avons pas besoin de le dire, Hastings n'avait appris ni du distrait Warner, ni de son innocente fille, la véritable cause de la colère du roi. Il se perdait en vaines conjectures, et ignorait qu'Édouard rendait involontairement hommage à l'honneur chevaleresque de son aimable favori, en craignant qu'Hastings plus que tout autre ne connût le secret honteux que le philosophe et sa fille pouvaient divulguer.

Si lord Hastings donnait un nom et un rang à Sibyll, quel poids prendrait tout à coup le témoignage d'une personne en ce moment si obscure! En se détournant de l'image de Sibyll, ainsi entourée de pensées, de dangers, d'embarras, d'humiliations, de disgrâce, de ruine, lord Hastings se rappela les paroles de Glocester. La majestueuse image de Catherine lui apparut entourée des souvenirs du premier amour, des attributs de l'ambition présente. Enfin, il s'endormit pour rêver, non pas de Sibyll et de l'humble verger, mais de Catherine dans sa fraîcheur virginale, de l'arbre à l'ombre duquel ils avaient échangé leur amour, près des salles de Middleham, de l'anneau rompu, des ravissements et des désespoirs de la première et noble affection de sa jeunesse.

CHAPITRE IV

La lutte que Sibyll avait désirée entre elle et Catherine commence tout de bon.

Hastings se sentit soulagé lorsque, le lendemain, plusieurs courriers apportèrent des nouvelles assez importantes pour lui

faire sacrifier toutes ses réflexions personnelles à l'expédition des affaires d'État. Un message secret de la cour de France, annonçant que lady Anne était fiancée au prince Édouard, jeta Glocester dans une de ces fureurs convulsives auxquelles, malgré toute son intelligence et son art de dissimuler, il était quelquefois sujet. Rien ne pouvait le consoler de cet échec, pas même la lettre adressée au roi par Clarence, qui lui apprenait qu'un de ses projets avait réussi. Une lettre venue de Bourgogne, confirmant les renseignements de l'espion, annonçait que le duc Charles avait l'intention d'envoyer une flotte pour s'opposer au débarquement de Warwick, et adressait de vertes remontrances au roi Édouard, qui, dans son insouciance, ne se mettait pas en mesure de résister à un ennemi aussi formidable. Édouard, avec cette présomption folâtre et indifférente qui caractérisait plutôt un aventurier qu'un monarque, se mit à rire en lisant le mot de *débarquement*. « Maudits soient les vaisseaux bourguignons ! dit-il dans son conseil; c'est précisément ce que je demande, que le comte débarque. » Personne ne se joignit au désir du prince. Mais plus tard, dans la journée, il arriva un troisième messager apportant des nouvelles qui réveillèrent toute la colère d'Édouard. Négligeant le danger quand il était encore lointain, il s'abandonnait à sa fureur et à des idées de vengeance lorsque l'ennemi était déjà en plaine. Lord Fitzhugh, ce jeune gentilhomme que nous avons déjà vu parmi les rebelles à Olney, et qui était devenu le chef de sa maison, s'était tout à coup soulevé dans le Nord, et s'était placé à la tête d'une formidable insurrection. Personne autant que Montagu ne connaissait la manière de faire la guerre dans ces provinces; personne ne connaissait aussi bien que lui le caractère des populations, les dispositions des différentes cités et de la noblesse. Montagu était donc naturellement signalé comme le meilleur chef à envoyer contre les rebelles. Il s'engagea une discussion assez animée sur la question de savoir si l'on pouvait avoir une entière confiance dans le marquis en pareille circonstance; mais le parti le plus prudent était, à tou hasard, de ne pas le laisser sans emploi, et de réclamer ses services pour une expédition qui l'éloignerait de la côte de Norfolk, point sur lequel, d'après tous les renseignements. Warwick devait opérer son débarquement. Cependant Édouard, avec un aveuglement qui paraît presque incroyable, se fia fermement à la loyauté opiniâtre de l'homme qu'il avait traité sans égards, qu'il avait dépouillé, et que, tout récemment encore, il avait joué et dupé, en offrant la main de sa fille au prince de Lancastre. Montagu, mandé en toute hâte, reçut l'ordre de marcher immédiatement vers le Nord, de lever des forces et d'en prendre le commandement. Le marquis obéit en gardant un silence qui ne lui était pas habituel, quitta le roi, sauta à

cheval, et, lorsqu'il fut hors du palais, il tira de son sein une lettre : « Ah ! Édouard ! dit-il en serrant les dents, après avoir solennellement promis ta fille à mon fils, tu as voulu la donner à ton ennemi lancastrien. Le lâche, qui veut acheter sa paix ! le perfide, qui ment à sa parole! Je te remercie de tes nouvelles, Warwick, car, sans cet outrage, je sens que je n'aurais jamais pu, quand l'heure serait venue, tirer l'épée contre cet homme sans foi, ni surtout tirer l'épée pour les Lancastriens. Ah ! c'est à toi de trembler, roi sans foi, qui te joues de tous les sentiments de fidélité et d'honneur! Le traître n'a pas le droit d'appeler trahison une légitime vengeance. »

Cependant Édouard, voulant continuer ses préparatifs, partit pour la Tour de Londres. Le terrain était miné sous ses pieds: le monarque incrédule allait en avoir de nouvelles preuves. Sur la porte de Saint-Paul et de plusieurs églises de la capitale, sur l'étendard de la Chepe et sur le pont de Londres, une main restée inconnue avait affiché la célèbre proclamation signée par Warwick et Clarence, et rédigée dans le style hardi du comte: elle annonçait leur rapide retour, contenait une brève et énergique énumération des fautes du gouvernement, et la résolution qu'ils avaient prise de réparer tous les maux, de redresser tous les griefs. Quoique la proclamation ne parlât pas du rétablissement de la dynastie lancastrienne, sans doute pour ne pas compromettre la sûreté de Henri, tous les habitants de la métropole connaissaient déjà la ligue formidable entre Marguerite et Warwick. Cependant Édouard, toujours le même, souriait de dédain, car il avait foi dans la lettre qu'il avait reçue de Clarence, et demeurait bien convaincu qu'au moment où le duc et le comte débarqueraient, Clarence abandonnerait son complice pour revenir en secret vers le roi. Ainsi, malgré tant de symptômes alarmants, le festin de nuit donné à la Tour n'avait jamais été plus animé ni plus joyeux. Hastings abandonna le repas avant qu'il dégénérât en orgie, et, absorbé dans de profondes réflexions, il entra dans son appartement et se jeta sur une chaise, en appuyant sa tête sur ses deux mains.

« Oh ! non, non, se dit-il en lui-même, maintenant que le moment est venu pour moi de contempler dans toute sa plénitude la véritable grandeur, maintenant que je vois princes et pairs se presser autour de moi pour rechercher mes conseils, maintenant que tous, nobles, chevaliers, écuyers, demandent la permission de faire partie de l'armée commandée par Hastings, je sens combien est impossible, combien est faux mon beau rêve qui me faisait croire que je pouvais oublier tout.... tout pour une vie obscure.... pour l'amour d'une jeune fille. L'amour! comme si je n'en avais pas épuisé toutes les déceptions ! L'amour ! comme si je pouvais aimer encore ! comme si l'amour!...

Mais, hélas ! l'amour ne peut plus être pour moi qu'un souvenir. Et Catherine est redevenue libre ! »

En disant ces mots, il baissa les yeux. Peut-être éprouvait-il de la honte et des remords en songeant à la différence des sentiments qui l'agitaient en ce moment, et de ceux qui lui avaient fait dire à Sibyll de sourire jusqu'à son retour.

« C'est pourtant l'atmosphère de cette cour maudite qui gâte nos meilleures résolutions, se dit-il à lui-même, comme pour se justifier à ses propres yeux. » Mais à peine venait-il de recourir à cette misérable excuse, qu'il poussa une bruyante exclamation de surprise et de joie. Une lettre était devant lui ; il reconnut la main de Catherine. Quelles années pour Hastings que celles qui s'étaient écoulées depuis que ses yeux avaient vu de cette écriture ! depuis les lignes qui lui disaient : « Adieu et oubliez ! » Ces lignes avaient été effacées par les larmes, et celles-ci, quand il eut arraché la soie qui les renfermait, lui parurent aussi porter des traces de larmes. Le contenu de la lettre était court ; les caractères étaient tracés d'une main tremblante.

« Demain avant midi, lord Hastings est prié de passer chez une personne dont il a attristé l'existence, en la soupçonnant et en l'accusant d'avoir assombri la sienne, de l'avoir abreuvée d'amertume.

« Catherine de Bonville. »

Nous laisserons Hastings livré aux sentiments de crainte ou d'espérance que ces lignes pouvaient provoquer, pour conduire le lecteur dans une chambre peu éloignée de la sienne.... la chambre de l'illustre frère Bungey.

L'ex-*tregetour* était debout devant l'*Euréka* capturée, et la contemplait avec une physionomie tragi-comique de désespoir et de rage. Quand nous disons l'*Euréka*, nous voulons parler d'une foule de détails ingénieusement inventés, et formant un tout harmonieux, pour atteindre un but unique, imaginé par le créateur de la machine. Mais la masse de fer placée devant les yeux de frère Bungey ne méritait plus ce titre magnifique, car ses divers membres étaient disjoints et disloqués et gisaient pêle-mêle au milieu de la plus grande confusion.

A côté du moine se tenait une femme enveloppée dans un long manteau écarlate, dont le capuchon lui couvrait en partie la figure en laissant voir toutefois d'horribles petites lèvres, un menton disgracieux et pointu, des mâchoires fermes et solides, qui semblaient taillées dans la pierre.

« Je te répète, Graul, dit le moine, que c'est toi qui as le plus gagné au marché. J'ai donné à cette diabolique invention toutes sortes de formes, et j'ai murmuré sur elle autant de

latin qu'il en faut pour apprivoiser un monstre, et la maudite machine, après m'avoir presque pincé trois doigts, m'avoir échaudé avec de l'eau bouillante, après avoir sifflé et craché assez pour épouvanter tout autre homme que frère Bungey, est toujours *obstinatus mulus*, c'est-à-dire entêtée comme une mule. Elle n'était absolument bonne à rien. Heureusement, j'ai eu l'heureuse idée d'enlever du corps de la machine ce vaisseau qui me sert maintenant à faire cuire des œufs. Mais, par l'âme du père Merlin, à qui les saints fassent paix! je n'avais pas besoin de me donner tant de tourment pour une chose qui ne fait pas pour un liard d'ouvrage.

— Allons vite, maître! il se fait tard. Il faut que je profite, pour m'en aller, du moment où les allées et les venues des soldats, des courriers, des cavaliers, empêchent de fermer les portes. Tu n'as plus que faire de Graul.

— Soyez plus respectueuse, enfant! dit le frère d'un ton grondeur. Je ne serai pas long à te dire en quoi j'ai besoin de toi, si tu as l'esprit de me servir. Il faut que ce misérable Warner m'explique l'usage et les finesses de cette satanée machine; il faut que tu me le trouves et que tu me l'amènes ici.

— Et s'il refuse de donner cette explication?

— Le lieutenant gouverneur de la Tour mettra à ma disposition un cachot, et, s'il en est besoin, il me prêtera quelque instrument pour délier la langue du vieux radoteur.

— De quoi l'accuseras-tu ?

— J'accuserai Adam Warner d'être un sorcier à la solde de lord Warwick, qu'un maître plus puissant peut seul examiner et confondre; moi, par exemple.

— Et si je t'amène le sorcier, que m'apprendras-tu en retour?

— Que désires-tu le plus? »

Graul réfléchit et répondit :

« Le vent est à la guerre : Graul suit les camps; son soldat gagnera de l'or et du butin. Mais le soldat est plus fort que Graul, et quand le soldat dort, c'est le poignard au côté. Or, son sommeil est léger et interrompu, car il a de mauvais rêves. Donne-moi un breuvage qui l'endorme profondément, afin que ses yeux ne puissent pas s'ouvrir quand Graul lui prendra son or, et afin que sa main soit trop pesante pour tirer le poignard du fourreau.

— *Immunda! detestabilis!* ton propre amoureux?

— Il m'a battue avec sa bride; il a donné un écu d'argent à Griselle; Griselle s'est assise sur ses genoux. Graul ne pardonne jamais. »

Le frère frissonna, tout coquin qu'il était.

« Je ne puis pas t'aider à commettre un meurtre; je ne puis te donner ce breuvage. Demande-moi autre chose.

— Je pars.

— Non, non, réfléchis ! que puis-je te donner ?

— Je sais où Warner est caché. A cette heure, demain soir, je puis le remettre en ton pouvoir. Ordonne, et promets-moi le breuvage.

— Bien, bien, *mulier abominabilis!* c'est-à-dire irrésistible friponne. Je ne puis te donner cette potion, mais je puis t'indiquer un moyen plus puissant que le breuvage pour procurer un sommeil de plomb, et qui, loin de s'éventer comme les essences, devient plus énergique par l'usage : ce moyen-là, tu l'auras au bout de tes doigts. Avec lui, on tire souvent du dormeur ses secrets les plus cachés.

— C'est de la magie, dit Graul avec joie.

— Oui. c'est de la magie.

— Je t'amènerai le sorcier. Mais écoute : il ne bouge jamais sans sa fille; je t'amènerai les deux.

— Non.... je ne veux pas de la fille.

— Je ne peux pourtant pas l'étrangler, cette fille, car elle a pour amant un grand lord qui découvrirait le fait et me punirait. Mais si je la laisse seule, elle ira trouver son lord, qui finira par savoir ce que tu as fait du sorcier, et tu seras pendu.

— Ne prononce jamais ce mot-là devant moi, Graul ; il est malséant et de mauvais présage. Quel est ce lord ?

— Hastings.

— Malédiction ! Il a déjà fait des recherches pour retrouver cette machine, que j'ai couvée jour et nuit, comme une poule couve un œuf de chaux, et encore l'œuf ne se casse pas sous les pattes de la poule, comme cette diablerie de machine me craque dans les doigts. Mais le tourbillon de la guerre entraînera Hastings, et dans les dangers, la duchesse est mon esclave ; elle me soutiendra malgré tout. Ainsi, tu peux m'amener la fille. Ne l'étrangle pas ; car le meurtre ne produit jamais rien de bon, à moins pourtant qu'il ne soit absolument nécessaire.

— Je connais les gens qui m'aideront à faire le coup, de hardis ribauds que je me charge de récompenser moi-même ; car je n'ai pas besoin de ton argent, mais de ta science. Quand le couvre-feu aura sonné, à l'heure où la chauve-souris fait la chasse aux papillons, nous t'apporterons ta proie. »

Graul se retourna pour partir ; mais pendant qu'elle se dirigeait du côté de la porte, elle s'arrêta tout à coup, et, rejetant son capuchon en arrière, elle lui dit :

« Quel âge me donnes-tu ?

— Ma foi, dit le frère, si je ne t'avais pas vue sur les genoux de ta mère lorsqu'elle suivait mon théâtre de *tregetour*, je t'aurais donné trente ans ; mais tu as mené trop joyeuse vie pour avoir conservé toute ta fraîcheur.... Pourquoi cette question ?

— Parce que, quand le soldat et le ribaud me diront : « Graul, « tu es trop usée et trop vieille pour boire dans notre coupe,

« pour t'asseoir sur nos genoux, pour suivre les jeunes amou-
« reux au combat, pour mener les danses joyeuses dans les
« fêtes, » je quitterai mes sœurs, et j'aurai une cabane à moi, et un chat noir sans un poil blanc ; je cueillerai des herbes à la nouvelle lune, j'irai chercher des os dans un charnier... et malédiction sur ceux que je hais ! Je fendrai le brouillard montée sur un balai, comme la mère Halkin d'Edmontan. Ah! ah! maître, c'est alors que tu me présenteras au sabbat. Graul est du bois dont on fait une bonne sorcière. »

La tymbestère disparut avec un éclat de rire. Le frère murmura un *Pater noster* pour la première fois, peut-être, avec dévotion, et, après avoir de nouveau examiné avec soin les *disjecta membra* de l'*Eurêka*, il tira gravement de son buffet un œuf de canard, et employa la pièce principale de la machine avec laquelle Warner espérait changer la face du monde à faire cuire son œuf, seule utilité pratique que lui eût découverte le saltimbanque.

CHAPITRE V

Entrevue d'Hastings et de Catherine.

Le lendemain matin, Édouard était occupé à lever sur ses opulents citoyens tous les impôts qu'il pouvait en tirer, sachant fort bien que l'or est le nerf de la guerre. Worcester garnissait de troupes la forteresse de la Tour, où la reine, sur le point d'accoucher, devait résider pendant la campagne. Glocester envoyait à ses officiers et à ses barons l'ordre de lever des hommes. Sir Anthony, lord Rivers, commandait des perfectionnements dans sa belle armure damasquinée. La forteresse Palatine tout entière était animée et en mouvement pour les préparatifs de la lutte prochaine. Quant à lord Hastings, se dérobant à toute cette agitation tumultueuse, il se rendit chez Catherine. Pour quel motif? dans quelles intentions? Il ne se l'expliquait pas. Peut-être (car il y avait de l'amertume jusque dans son amour pour Catherine), peut-être se réjouissait-il d'avance des représailles dues à son orgueil blessé, et se promettait-il de dire à l'idole de sa jeunesse ce qu'il avait dit à Glocester : *Le temps passé ne revient plus ;* peut-être sentait-il le souvenir de ses promesses à Sibyll s'éveiller plus vivement à

mesure que Catherine passait de l'état d'image idéale à celui de conquête réelle et presque assurée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la cause de Sibyll, quoique fortement compromise, n'était pas entièrement perdue lorsque lord Hastings descendit à la porte de lady Bonville ; mais en approchant de l'appartement, au moment de paraître devant la veuve Catherine, sa physionomie pâlit, sa démarche était moins ferme.

Elle était seule, et dans la même pièce où il l'avait vue la dernière fois. Ses vêtements de grand deuil, contrastant avec la pâleur et la tendre transparence de son teint, faisaient ressortir davantage sa beauté. Hastings s'inclina profondément et prit place en silence à ses côtés.

Lady Bonville, pendant les premiers instants, le regarda avec une expression indicible de mélancolie et de tendresse. Toute sa fierté paraissait l'avoir abanbonnée; sa physionomie était changée ; sa sévérité était devenue une timidité douce, et ce majestueux empire qu'elle exerçait sur elle-même avait disparu pour faire place à une lutte visible que se livraient en elle l'espérance et la crainte.

« Hastings... *William,* » dit-elle tout bas, d'une voix affectueuse. En entendant prononcer par ces lèvres le nom de *William* le noble lord sentit le frisson parcourir ses veines; son cœur palpita. « Si, continua Catherine, la démarche que j'ai faite te paraît peu convenable pour une femme, et trop hardie, sache au moins quel a été mon dessein, quelle est mon excuse, Il fut un temps (Catherine rougit), il fut un temps où, si j'avais été libre de disposer de cette main, je l'aurais donnée à celui qui pouvait réclamer la moitié de cet anneau. »

Catherine tira d'un petit coffre de cristal le gage qui n'était pas oublié.

« L'anneau rompu ne devait en effet me faire présager qu'un engagement rompu, dit Hastings en détournant le visage.

— Ta conscience doit te reprocher ces paroles, répondit Catherine avec tristesse. Ma main était à toi si tu avais pu obtenir la parole de mon père. Une jeune fille, et surtout une Nevile, pouvait-elle, sans oublier son devoir et son honneur, te promettre davantage? Nous fûmes séparés. Mais passons, passons sur ce temps de notre vie. Mon père m'aimait tendrement; hélas! quand a-t-on vu jamais l'orgueil et l'ambition tenir compte des mouvements impétueux du cœur d'une jeune fille? Trois prétendants, de riches lords, capables, en entrant dans notre famille, d'augmenter le crédit de mes parents, dont la vie dépendait alors de leurs épées, se disputaient la fille du comte de Salisbury; le comte de Salisbury laissa le choix à sa fille. Ton grand ami, et mon parent, le duc Richard d'York, plaida lui-même pour tes rivaux. Il me prouva que ma désobéissance, si



pour la première fois, un enfant de ma famille désobéissait à son chef, serait un éternel obstacle à ton avancement; que Salisbury, devenu ton ennemi, se garderait bien de faire valoir ta bravoure et ton mérite; qu'il dépendait de moi de favoriser l'accomplissement de tes désirs ambitieux, si je ne pouvais récompenser ton amour; qu'enfin, si ma main appartenait à un autre, mes puissants parents eux-mêmes, naturellement généreux, seraient les premiers à aider le duc dans ta carrière. Hastings, même alors, j'ai demandé à appartenir, non à un homme, mais à Dieu. Mais je fus entraînée, ce qui est le sort de toutes les jeunes filles nobles, à écouter complétement les intérêts et la volonté de mon père. Religieuse, je ne pouvais que prier pour le succès de ses armes; épouse, j'apportais à Salisbury et à York les vassaux et les châteaux forts d'un baron. J'obéis. Écoute encore. Des trois prétendants, deux étaient jeunes et braves; les femmes les trouvaient beaux et charmants. Si je m'étais décidée à épouser l'un d'eux, tu aurais pu croire qu'un nouvel amour avait remplacé l'ancien. Comme le choix dépendait de moi, j'en fis un qui ne pouvait être dicté par l'amour, et voici la triste consolation que je donnai à mon pauvre cœur : Hastings, délaissé par moi, devinera, lui, qu'en me donnant cet époux, je n'ai fait qu'obéir en esclave à mon devoir; mon choix même est un acte de repentir. »

Catherine s'arrêta; d'abondantes larmes coulaient de ses yeux. Hastings, qui avait porté sa main sur son visage, ne laissait voir son émotion que par le mouvement de sa poitrine qui se soulevait. Catherine continua :

« Une fois mariée, je ne méconnus pas mes devoirs d'épouse. Nous nous revîmes; tu me montras d'abord du dédain et de la colère. Il eût été déshonorant pour moi d'apaiser ces premiers sentiments en te disant ces seuls mots; la femme mariée se souvient de l'amour de la jeune fille. Après le dédain et la colère, tu fus animé de cruels sentiments de vengeance, qui pouvaient changer mon chagrin et mes hésitations de conscience en honte et repentir. Eh bien ! c'est alors que moi, faible femme, je me réfugiai dans le dédain et dans la fierté. Je me sentis une profonde colère. Avais-je tort, quand je voyais que tu lisais si mal, ingrat, dans un cœur auquel il ne restait que la vertu pour le dédommager de son sacrifice d'amour? Et cependant... et cependant... quand tu me croyais si dure, si insensible à tous les souvenirs, à tous les sentiments... Mais que sert de raconter ces épreuves? Le ciel m'a soutenue, et si tu ne m'aimes plus, du moins tu n'as pas le droit de me mépriser. »

A ces mots, Hastings se jeta à ses pieds et baisa sa main; son émotion le suffoquait. Catherine, à travers ses larmes, le regarda un moment, puis elle continua :

« Mais tu es homme, toi, et tu as des consolations qu'une

femme ne peut désirer ni envier. Ce qui m'affligeait le plus, ce n'était ni la jalousie, ni la vanité blessée, mais c'étaient les reproches que je croyais avoir à me faire, c'était le remords. Je pouvais me dire que, sans le souvenir navrant d'un amour méconnu, tu ne serais jamais descendu au-dessous de ta jeune et généreuse nature; que tu n'aurais jamais gaspillé le temps, ce précieux et riche trésor. Quand mes oreilles, mes yeux, mon imagination même, me faisaient croire à quelque faute qui me représentait l'homme comme indigne du brillant adolescent que j'avais connu plein d'avenir, la colère que je ressentais contre moi-même me rendait sévère et sarcastique à ton égard; et quand je réprimandais vertement ou que je poursuivais ton orgueil, hélas ! tu ne te doutais guère que c'étaient de doux souvenirs qui empruntaient le langage du dépit et de la mauvaise humeur ! Voilà pourquoi... voilà pourquoi... me figurant que, malgré tout, mon image n'était pas remplacée, lorsque je fus dégagée de tout lien, je remerciai le ciel de ce que je pouvais encore... (ici, le visage pâle de Catherine prit une couleur plus vive que la rose, et sa voix balbutia tout bas ces mots), je remerciai le ciel de ce que je pouvais encore réparer le passé en ta faveur. Et si, ajouta-t-elle, dans un mouvement de généreuse énergie si en cela j'ai humilié mon orgueil, c'est parce que je t'avais blessé dans le tien ; maintenant, du moins, tu peux jouir d'une juste vengeance. »

Quelle terrible rivale pour toi, pauvre Sibyll, à jamais perdue! Comment s'étonner que, tenant cette tête appuyée sur son sein, livré au ravissement produit par ces paroles d'amour que prononçaient des lèvres si longtemps dédaigneuses, que redisaient des yeux si longtemps froids et hautains, comment s'étonner qu'Hastings, retrouvant Catherine Nevile si affectueuse, si tendre, si franche sans orgueil, si noble sans arrogance, à la place de cette austère lady Bonville, qu'il haïssait presque, tout en cherchant à lui plaire, comment s'étonner, dis-je, qu'Hastings revînt à son vieux temps, oubliât les amours intermédiaires et les affections moins vives, et ne pût que répéter de ses lèvres passionnées :

« Catherine, tu es toujours ma bien-aimée, et tu le seras toujours jusqu'à la fin de ma vie. »

Puis, après ces paroles, il y eut un moment de délicieux silence..... puis des serments d'amour, des aveux, des questions, des réponses..... enfin cet échange de frémissantes émotions entre deux cœurs longtemps séparés, qui se confondaient alors en un seul. Et le temps s'écoulait toujours. A la fin, Catherine, se dégageant doucement des bras de son amant, lui dit :

« Maintenant que tu as le droit de connaître et de diriger mes projets, approuve, je te prie, mon dessein présent. La

guerre t'attend; il faut nous séparer pendant quelque temps encore. »

En prononçant ces mots, le front de Catherine s'obscurcit, ses lèvres tremblèrent.

« Faut-il qu'il m'ait été donné de voir le jour, ce jour lugubre où lord Warwick, infidèle à Salisbury et à York, joint ses armes à celles de Lancastre et de Marguerite, et où Catherine peut rougir d'un frère qu'elle avait cru jusqu'ici la gloire de sa famille! »

Hastings l'interrompit pour excuser généreusement le comte, faisant allusion au manque d'égards dont on savait qu'il avait été l'objet.

« Non, non, continua Catherine, n'aggrave pas ses torts en venant me dire qu'un indigne sentiment d'orgueil, une rancune provoquée par quelque acte de résistance à sa politique ou à son autorité, ait été suffisant pour lui faire oublier ce qu'il doit au souvenir de son parent le duc d'York, au cadavre mutilé de son père Salisbury. Crois-tu que, sans cela, je pourrais... »

Elle s'arrêta, mais Hastings, qui la devina, acheva mentalement sa pensée : « Crois-tu, aurait-elle dit, que je pourrais recevoir l'hommage de celui qui part, enseignes déployées, pour combattre mon frére? ».

Catherine n'avait déjà plus son expression d'aimable douceur; sa physionomie montrait que la fierté qu'elle tenait de ses ancêtres ne pouvait céder qu'à une seule passion.

« Tant que cette lutte durera, continua-t-elle, il convient à mon veuvage et à ma qualité de parente du comte de me retirer dans le couvent fondé par ma mére. Demain, je pars.

— Hélas! dit Hastings, on croirait ,à t'entendre, qu'une seule bataille se livrera, et qu'aprés la lutte sera finie. Mais Warwick ne s'est pas décidé à débarquer sur ces côtes, et à se liguer avec les Lancastriens, pour risquer dans le hasard d'un combat le succés de sa cause, comme Édouard l'a cru trop vite. Ce serait une folie de croire que le comte n'a point fait des préparatifs pour une guerre longue et sérieuse. Je doute fort qu'Édouard soit capable de résister à la puissance du comte; car l'amour enthousiaste du pays grossira les rangs d'un si redoutable rebelle. Or s'il réussit, et qu'à notre tour nous soyons exilés comme l'ont été les partisans de Henri, si le faiseur de rois devient un détrôneur de roi, alors, Catherine, tu retomberas encore une fois sous la tutelle de tes parents, qui me sont hostiles, et encore une fois Catherine, trop richement dotée pour moi, la belle Catherine sera perdue pour Hastings.

— Si c'est là ce que tu crains, emporte ce gage avec toi; qu'il te soit un garant que la trahison de Warwick à l'égard de la famille pour l'honneur de laquelle a succombé mon père

Salisbury, lui enlève tout pouvoir sur celle qui est obligée de le désavouer pour son frère ; car je sais bien que le comte de Salisbury, s'il avait prévu une telle honte, l'aurait désavoué pour son fils. Si la défaite, la fuite, l'exil te sont réservés, partout où tu iras, Hastings, Catherine sera à tes côtés. Adieu. Que Notre-Dame te protége! Puisse ta lance renverser à tes pieds tous tes ennemis, excepté un ! Tu me pardonneras.... je veux parler du comte. »

Catherine, attendrie à cette pensée, éclata en sanglots.

« Que nous soyons vainqueurs ou vaincus, j'ai ton gage, dit Hastings en cherchant à la consoler.

— Vois, dit Catherine en tirant l'anneau rompu du coffre de cristal, c'est la première fois aujourd'hui, depuis que je porte le nom de Bonville, que je place cette relique sur mon cœur. Es-tu satisfait maintenant de la réponse de Catherine? »

CHAPITRE VI

Hastings apprend les tristes aventures de Sibyll; il va trouver le roi et rencontre un rival.

« C'est la destinée! se disait Hastings le lendemain matin de bonne heure, en prenant le chemin de la ferme ; c'est la destinée ! Et qui peut résister à son sort ! »

C'est la destinée ! éternel refrain des faibles. C'est la destinée! sinistre apologie de toutes les erreurs. Les hommes forts et les hommes vertueux n'admettent pas la destinée. Sur la terre, c'est la conscience qui nous guide, et dans le ciel Dieu nous voit. La destinée n'est qu'un fantôme que nous invoquons pour imposer silence à l'une et pour détrôner l'autre.

Hastings ne ménagea pas son bon destrier. C'était à grand'-peine qu'il avait dérobé quelques instants à ses impérieuses occupations pour accomplir un triste et dernier devoir, pour se présenter en face de la jeune fille dont il avait séduit le cœur, et pour lui dire avec une honnête franchise : « Je ne puis pas t'épouser ; adieu ! oublie-moi! »

Sans doute, son esprit éclairé et inventif cherchait des mots plus doux que ceux-là, et des périodes plus fleuries afin, de déguiser la brutale vérité. Pourtant, dans ces deux phrases se trouvait toute la vérité. Il arrive à la ferme, il entre; il se sent

comme soulagé de ne pas entendre la marche sautillante de l'aimable Sibyll. Il s'assied dans la modeste chambre, et attend quelques instants : il n'entend pas parler. A la fin, ce silence le surprend, l'effraye. Il avance dans la maison ; il rencontre la veuve à laquelle appartenait la ferme : elle pleurait. Cet accueil devait préparer Hastings à la nouvelle qu'on allait lui apprendre.

« O milord ! dit-elle, vous venez pour me dire qu'ils sont sauvés, n'est-ce pas ? Ils ne sont pas tombés dans les mains des ennemis. Ce bon gentilhomme si doux ! La pauvre dame si belle ! »

Hastings s'arrêta effrayé. Quelques mots lui expliquèrent ce qu'il avait déjà deviné.

La veille au soir, un étranger s'était présenté à la maison, priant Adam et sa fille de l'accompagner jusqu'auprès de lord Hastings, qui était tombé de cheval. » Il était, disait-il, dans une chaumière du voisinage, non pas dangereusement blessé, mais incapable d'être transporté. Il avait d'urgentes communications à leur faire. » Adam et Sibyll, ne mettant pas en doute la vérité de ce récit, s'étaient hâtés de sortir, et n'avaient pas reparu.

Alarmée de leur longue absence, la veuve, qui avait d'abord appris cette nouvelle de l'étranger, s'était rendue elle-même à la chaumière, et avait trouvé là que le récit de l'étranger était une fable. Depuis ce temps, on avait fait des recherches infructueuses. La veuve, confirmée dans sa première pensée que ses hôtes étaient des lancastriens poursuivis, ne put que supposer qu'ils avaient été trahis et livrés à leurs ennemis. Hastings apprit cette nouvelle avec une douleur et un remords impossibles à décrire. Sa seule idée fut que le roi avait découvert leur retraite, et qu'il avait pris cette mesure pour couper court à des relations qu'il avait si sévèrement condamnées. La tête remplie de ces conjectures, il remonta en toute hâte à cheval, et ne s'arrêta qu'à la porte de la Tour. Il court au cabinet d'Édouard, et apercevant le roi, il s'écrie, profondément ému :

« Mon souverain ! mon souverain ! je vous en prie, en ce moment où j'ai besoin de toute mon énergie pour vous servir, ne me rendez pas fou, ne paralysez pas mon bras. Ce vieillard?... la pauvre jeune fille?.... Sibyll.... Warner.... Parlez, mon souverain , dites-moi seulement qu'ils sont hors de danger. Promettez-mo i leur liberté, et je vous jure de vous obéir en tout. Je vous remercierai sur le champ de bataille.

— Tu es fou, Hastings, dit le roi grandement étonné. Mais chut!... » Et il jeta un coup d'œil à la dérobée sur une personne qui se tenait devant plusieurs piles de pièces d'or, rangées sur une table dans le coin de la chambre. « Vois, dit-il tout bas, c'est l'orfèvre qui m'apporte une somme qu'ils me prêtent, lui

et ses confrères. Tes folies seraient de jolis contes à faire courir par la Cité ! »

Mais avant qu'Hastings eût pu prononcer sa réponse impatiente, cette personne, à la surprise encore plus grande d'Édouard, avait quitté sa place ; et, au mépris de l'étiquette, avait saisi Hastings par le bord de son surcot, en s'écriant : « Milord, milord, quelle nouvelle horreur est-ce encore ? Sibyll.... Je croyais qu'elle avait eu la faiblesse de fuir avec vous....

— Dix mille diables ! s'écria le roi. Faut-il que je sois toujours tourmenté par ce damné sorcier et sa sorcière de fille; et choisissez-vous le cabinet de votre roi, vous, monsieur le pair, et vous, monsieur l'orfévre, la veille même d'une bataille, pour vous disputer et vous chamailler comme deux insensés que vous êtes? »

Ni le pair ni l'orfévre ne paraissaient l'entendre ; enfin le courtisan, se calmant naturellement le premier, tomba à genoux, et dit avec un profond respect, mais cependant avec fermeté :

« Sire, si le pauvre William Hastings a jamais mérité de son roi une bonne pensée, une généreuse parole, pardonnez-lui en ce moment tout ce qui a pu vous deplaire dans sa colère et dans sa question, et dites-lui dans quelle prison sont renfermés ceux qu'il ne saurait voir emprisonnés ou exposés à quelque péril par sa faute, sans se considérer comme un chevalier à jamais déshonoré.

— Milord, répondit le roi adouci, mais toujours étonné, penses-tu bien sérieusement que moi, qui me décide avec tant de peine à quitter dans ce beau mois les ombrages de Shene pour sauver une couronne, je me sois fatigué la tête à inventer des stratagèmes pour m'emparer d'une fille, que, j'en jure par saint Georges, je ne t'envie pas le moins du monde? Si cela ne te satisfait pas, opiniâtre incrédule, reçois donc ma parole royale, que je n'ai jamais donnée pour une si futile circonstance, que je ne sais absolument rien de ta demoiselle et de son maudit pére ; que j'ignore leur dernière résidence ; que je ne sais où ils sont maintenant. Et, de plus, si quelqu'un a usurpé les droits de son roi pour emprisonner les sujets du roi, trouve-le, et je te laisse maître de prononcer sa punition. Es-tu convaincu ?

— Je le suis, mon souverain, dit Hastings.

— Mais.... commença l'orfévre.

— Holà! vous aussi, monsieur ; c'en est trop! nous avons consenti à répondre à l'homme qui arme trois mille vassaux.

— Et moi, n'en déplaise à Votre Altesse, j'apporte l'or pour les payer, « dit le commerçant avec une rude franchise.

Le roi se mordit la lèvre d'abord ; puis éclata de rire gaiement, suivant son habitude.

« Tu as raison, maître Alwyn; finis de compter les pièces, et

va t'entendre avec mon chambellan. Il doit partir demain au premier chant du coq ! mais puisqu'il paraît que vous vous comprenez l'un l'autre, il pourra te prendre pour son lieutenant dans ses recherches. Je signerai tous les ordres nécessaires pour recouvrer la science égarée et la beauté enlevée. Va, et calme-toi, Hastings.

— Je vous suis, milord, dans un instant, dit Alwyn tout bas.

— C'est bien, » dit Hastings. Et, plein de reconnaissance pour le roi, il se retira dans ses appartements. L'orfévre ne tarda pas à l'y rejoindre, et il apprit du gentilhomme ce qui le remplit à la fois de joie et de terreur. Alwyn, sachant que Warner et Sibyll avaient quitté la Tour, s'était figuré que la vertu de la jeune fille avait fini par succomber, et il était au comble du bonheur en entendant lord Hastings, dont la parole n'était jamais mise en doute, lui affirmer qu'elle était restée pure. Mais il tremblait de crainte en songeant à cette mystérieuse disparition, et il ne savait à qui attribuer ce guet-apens, lorsque tout à coup Hastings, avec sa pénétration habituelle, crut avoir trouvé le fil qui pourrait les conduire dans ce labyrinthe de conjectures.

« Il est possible, dit-il, que la duchesse de Bedford, dont les idées superstitieuses se réveillent en proportion des dangers, ait désiré revoir un aussi grand savant, réputé pour sa science dans l'astrologie et dans la magie; si mes soupçons se vérifient, tout est sauvé. Autre supposition: le frére Bungey, favori de la duchesse, a toujours nourri des sentiments de jalousie contre le pauvre Adam; il serait possible qu'il eût cherché à le soustraire aux investigations de Sa Grâce; dans ce cas, Adam peut avoir été l'objet d'une persécution, mais bien certainement Sibyll ne court aucun danger. Écoute, Alwyn : tu as pour cette jeune fille un amour honnête et.... « Ici Hastings s'arrêta court; car telle est la faiblesse de la nature humaine, que, bien qu'il eût renoncé d'intention à Sibyll pour toujours, il ne pouvait se résigner à la pensée de la céder à un rival. » Tu l'aimes, continua-t-il plus froidement, et je puis te confier sans crainte le soin de faire les recherches que le temps, les circonstances et mes devoirs de soldat m'interdisent. Ainsi crois-moi, oui, crois-moi, mes paroles ne me sont pas inspirées par la jalousie, mais par un saint amour de frére. Si tu peux la retrouver saine et sauve, et la mettreà l'abri des dangers et des outrages, tu n'auras pas d'ami dans le monde qui mette aussi sincérement que moi ses services à ta disposition.

— Milord, dit Alwyn sèchement, je n'ai pas besoin d'ami. Je suis encore jeune, mais j'ai assez vécu pour savoir que les amis suivent la fortune et ne la font jamais. Je trouverai cette pauvre jeune fille et son vénéré pére, dussé-je, dans mes recherches, dépenser jusqu'à mon dernier groat. Donnez-moi

seulement un ordre du roi qui me permette de compter sur l'appui de la loi et d'imposer même à la duchesse de Bedford, et je me charge du reste. »

Hastings, bien soulagé, daigna presser la main de l'orfèvre, qui ne la lui donna qu'avec répugnance, et, le laissant seul pendant quelques minutes, il revint avec un ordre du roi dont les termes parurent à Alwyn suffisamment précis et impératifs. L'orfèvre partit et commença par chercher le moine: mais il n'était pas chez lui. Bungey, suivant son habitude, avait emporté les clefs de son mystérieux appartement. Alwyn dirigea en toute hâte ses recherches autre part, s'adjoignit des personnes qui avaient l'habitude do ces investigations et se mit à leur tête. A la Tour, la soirée se passa dans le tumulte et dans l'agitation des derniers préparatifs d'un départ. La reine, très-avancée dans sa grossesse, devait, comme nous l'avons dit, rester à la Tour, que l'on avait bien fortifiée. Réveillée de son apathie ordinaire par l'idée des périls imminents qui menaçaient Édouard, elle passa la nuit dans les larmes et dans les prières à côté du roi, plongé dans le profond sommeil d'une valeur intrépide. Le lendemain matin partirent pour le Nord les différents chefs, Glocester, Rivers, Hastings et le roi.

CHAPITRE VII

Débarquement de lord Warwick. — Événements qui suivirent.

Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, prépara une flotte composée de navires de toutes les nations, et si considérable, qu'on n'en n'avait jamais vu de pareille. Ces forces navales se tenaient à l'embouchure de la Seine, prêtes à combattre le comte de Warwick, quand il sortirait du port.

Mais les vents se mirent du parti du vengeur. Pendant la nuit, il s'éleva une terrible tempête qui dispersa les vaisseaux du duc, au point qu'il ne s'en trouva pas deux qui pussent naviguer de conserve. Lorsque la tempête eut fait ses ravages, elle s'apaisa; les vents devinrent favorables, et le ciel s'éclaircit. Le jour suivant, le comte mit à la voile, et arriva en vue de Dartmouth.

Ce n'était pas avec une armée d'étrangers mercenaires que lord Warwick s'était jeté dans cette grande entreprise. Les



troupes qu'il avait amenées de France étaient fort peu nombreuses, car les renseignements qu'il avait reçus d'Angleterre lui apprirent que son arrivée était désirée et souhaitée de jour en jour, d'heure en heure, au point que tous les hommes étaient armés, attendant son débarquement. Lorsque ses vaisseaux approchèrent de la côte, et qu'on vît briller au soleil sa bannière portant le bâton noueux brodé en or, le rivage se couvrit d'hommes armés qui venaient, non pour lui résister, mais pour l'accueillir. De rochers en rochers brillaient, dans une grande étendue, de nombreux feux de joie, et de rochers en rochers éclatèrent d'unanimes acclamations lorsque lui, le premier, la tête nue, mais complétement armé, le héros populaire, sauta sur la rive.

A peine le comte eut-il pris terre, qu'il fit une proclamation au nom du roi Henri VI, enjoignant, sous des peines sévères, à tous les hommes en état de porter les armes, de se préparer à combattre Édouard, duc d'York, qui avait injustement usurpé la couronne d'Angleterre.

Pendant ce temps, Édouard, que faisait-il? Suivant au loin les forces de Fitzhugh et de Robin de Redesdale, qui, par une feinte retraite, l'attiraient de plus en plus vers le Nord, il laissa toutes les autres parties du royaume libres d'envoyer des milliers de soldats sous les bannières de Lancastre et de Warwick. Quand la nouvelle du débarquement du comte parvint aux oreilles du roi, elle se répandit aussi dans toutes les villes du Nord; et toutes les villes du Nord étaient en grande liesse, allumaient des feux de joie, chantaient des chansons, criant : « Le roi Henri! le roi Henri! Warwick! Warwick! » Mais le courage guerrier et présomptueux n'abandonna pas le chef de cette race sanglante et fatale, de cette famille des Pélopides anglais souillés du sang de leurs proches. Un messager de Bourgogne était dans la tente d'Édouard quand le roi reçut cette nouvelle.

« Retourne vers le duc, s'écria Édouard; dis-lui de rassembler ses navires, de tenir la mer, de croiser aux embouchures afin que le comte ne puisse s'échapper ni retourner en France. Pour ce qui est de l'Angleterre, je m'en charge. J'ai assez d'habileté et de puissance pour triompher de tous mes ennemis et de tous les rebelles de mon royaume. »

Là-dessus il leva le camp, abandonna la poursuite de Fitzhugh, somma Montagu de venir le rejoindre, car il trouvait plus prudent de tenir le marquis à côté de lui, où il serait plus près de la hache du bourreau, dès que sa loyauté deviendrait suspecte, puis il marcha au-devant de Warwick. Le comte n'évita point la rencontre. Son armée se grossissait à mesure qu'il avançait, à mesure qu'on connaissait ses proclamations, qui promettaient la réforme de tous les abus et le redressement de tous

les torts. Il se hâta d'arriver devant le roi, pendant que sur les talons de l'arrière-garde de l'armée d'Édouard s'avançaient les troupes de Fitzhugh et d'Hilyard, qui, loin de prendre la fuite, poursuivaient l'ennemi. Le roi était d'autant plus impatient de joindre Warwick, qu'il comptait beaucoup sur Clarence, qui devait, ou trahir secrètement le comte, ou l'abandonner ouvertement. Dans le cas où la défection serait publique, Édouard savait qu'à la veille d'une bataille, cette conduite ne manquerait pas d'affaiblir le comte moralement et de décourager son armée, qui craindrait de voir dans cet abandon, comme cela arrive toujours, la preuve et la désaffection la plus contagieuse qui puisse régner dans un camp. Il est probable cependant que l'enthousiasme qui avait accueilli le comte et grossi son armée de volontaires si nombreux, avait dépassé l'attente de l'inexpérimenté Clarence, et qu'il n'aurait pas choisi cette circonstance pour trahir le comte. Quoi qu'il en soit, les deux armées se rapprochaient de plus en plus. Le roi, au milieu de sa marche rapide, s'arrêta dans un petit village, et prit ses quartiers dans une maison fortifiée à laquelle on ne pouvait arriver que par un seul pont. Édouard se retira quelque temps pour se reposer, car il avait besoin de toutes ses forces pour soutenir la lutte qu'il prévoyait. Mais à peine avait-il fermé les yeux, qu'Alexandre Carlile, sergent des ménestrels royaux, suivi d'Hastings et de Rivers, dont les sentiments de jalousie se turent pendant un moment en présence des dangers du roi, se précipita dans la chambre du monarque.

« Armez-vous, sire, armez-vous! Lord Montagu a jeté le masque, et s'élance à travers les troupes en criant : « Vive le « roi Henri! »

— Ah! le traître! s'écria le roi en sautant à bas de son lit. Je méritais la haine de Warwick, mais non celle de Montagu. Rivers, aide-moi à boucler ma cotte de mailles. Hastings, range mes gardes sur le pont. Nous vendrons chèrement notre vie.

Hastings disparut. Édouard avait à peine eu le temps d'attacher son casque, sa cuirasse et ses cuissards, que Glocester entra, calme au milieu du danger.

« Vos ennemis viennent vous prendre, mon frère! Écoutez! Derrière vous on entend ce cri : « Fitzhugh! Robin! Mort au « tyran! » Écoutez encore! Devant vous on crie : « Montagu! « Warwick! Longue vie au roi Henri! » Je viens tenir ma parole, partager votre exil, ou mourir avec vous. Choisissez pendant qu'il en est temps encore : votre choix sera le mien. »

Et, pendant qu'il parlait, devant, derrière, se faisaient entendre les cris qui se rapprochaient de plus en plus. Le lion de la Marche était dans les toiles.

« Maintenant, ma grande épée, dit Édouard. Glocester, cette arme te dit mon choix. »

Mais en ce moment les barons et les capitaines encore fidèles au roi dont la couronne était déjà perdue, entrèrent tous à la fois dans la chambre. Ils tombèrent à genoux, et le supplièrent avec des larmes de se conserver pour de plus heureux jours.

« Il est temps encore de fuir, dit d'Eyncourt, de passer le pont, de gagner le port. Ne croyez pas que la mort d'un soldat vous soit réservée. Le nombre suffira pour arrêter votre bras, pour se saisir de votre personne. Ne devenez pas le prisonnier de Warwick pour être montré dans une cage comme une bête sauvage à la hurlante populace.

— Si ce n'est pour vous-même, s'écria Rivers, ayez pitié de ces loyaux gentilshommes ; et, pour sauver leur vie, conservez la vôtre. Qu'est-ce que la fuite? *Warwick a fui!*

— C'est vrai ; et *il est revenu!* ajouta Glocester. Vous avez raison, milords. Venez, sire, il faut fuir. Nos droits ne prennent point la fuite avec nous. Ils combattront pour nous en notre absence. »

La volonté calme de cet étrange et terrible jeune homme produisit son effet sur Édouard. Il se laissa conduire hors de la chambre par son frère : il grinçait des dents dans sa rage impuissante. Il monta à cheval pendant que Rivers lui tenait l'étrier, et, escorté de chevaliers et de comtes au nombre de six ou sept, il franchit le pont déjà gardé par Hastings et un petit nombre de soldats déterminés.

« Viens, Hastings, dit le roi avec un effrayant sourire ; on nous dit qu'il faut fuir!

— C'est vrai, sire ; hâtez-vous! hâtez-vous! Je reste ici pour laisser croire à l'ennemi que je défends le passage, et pour conseiller de mon mieux les fidèles soldats que nous laissons en arrière.

— Brave Hastings! à la bonne heure! dit Glocester en lui serrant la main. Je vous envie ce glorieux poste. Venez, sire.

— Oui, oui, dit le roi en poussant tout à coup un cri sauvage, nous partons, mais nous passerons au moins sur des monceaux de cadavres. Voyez cette troupe de félons! nous passerons au milieu! Carnage et vengeance! »

Là-dessus il éperonne son destrier, traverse le pont au galop, et avant que ses compagnons eussent eu le temps de le rejoindre, il se précipite seul au centre du détachement envoyé pour investir la forteresse. Les assaillants criaient encore :

« Où est le tyran? où est Édouard?

— Ici! répondit une voix de tonnerre ; ici, rebelles et traîtres, dans vos rangs! »

Cette soudaine et terrible réponse, mille fois plus terrible que le brandissement de l'épée gigantesque qui fendait casques et cottes de mailles, comme la hache du bûcheron fend le bois, sema parmi les ennemis une de ces étranges paniques, qui,

souvent à cette époque, mettaient en fuite une armée innombrable devant le bras et le nom d'un seul homme. Épouvantés, ils reculèrent en désordre. Plusieurs d'entre eux jetèrent leurs armes et prirent la fuite. Glocester et les officiers, s'avançant par un large chemin frayé au milieu d'une forêt de piques, suivaient la trace flamboyante du roi en passant par-dessus des cadavres sans têtes, sans membres, dont Édouard jonchait sa route.

Cependant Hastings, en vrai chevalier, profitant de la sortie qui venait de disperser l'ennemi, rassembla les guerriers qui restaient dans la forteresse, et leur conseilla, pour sauver leur vie, de feindre de se soumettre à Warwick, sauf, quand le temps serait venu, à se rappeler leurs anciens devoirs d'obéissance; puis, leur promettant de ne les quitter que lorsque leur sûreté aurait été garantie par l'ennemi, il rabaissa sa visière, et revint à la tête du pont.

En ce moment le roi et ses compagnons s'étaient frayé un chemin à travers tous les obstacles, tandis que l'ennemi, indécis et troublé, semblait vouloir reculer. Soudain on entend crier : « Robin de Redesdale! » et, l'épée à la main, Hilyard paraît, suivi d'un détachement à cheval; il s'élance à la tête des assiégeants, et apprenant que le roi est parvenu à s'échapper, il se précipite à sa poursuite. Sa parole brève, ses reproches sévères ranimèrent les courages irrésolus, et en quelques minutes ils arrivèrent au pont.

« Halte! messieurs, s'écria Hastings. Je voudrais proposer à votre chef une capitulation. Où est-il? »

Un cavalier se sépara de la troupe et s'avança.

Hastings baissa son épée en terre.

« Monsieur, nous remettons en vos mains cette forteresse à une condition : nos hommes qui s'y trouvent consentent à se soumettre, et à crier comme vous en faveur de Henri VI. Donnez-moi votre parole que vous et vos soldats vous respecterez leur vie et leur honneur, et nous nous rendons.

— Et si je n'accepte pas ces conditions? dit le cavalier.

— Alors, répondit Hastings, pour chacun des guerriers qui gardent ce pont, vous pouvez compter dix morts dans vos rangs.

— Faites ce que vous voudrez : nos têtes sont montées! Nous voulons la vie pour la vie! Nous voulons venger la mort des sujets anglais massacrés par votre tyran. Chargez! A l'attaque! Piques et lances, en garde! » Le chevalier piqua de l'éperon, les lancastriens le suivirent, et le premier, abattu par l'épée d'Hastings, tomba dans le fossé.

Pendant quelques minutes, le passage fut si courageusement défendu, que le combat demeura indécis, malgré l'effrayante inégalité du nombre. Tout à coup, lord Montagu, apprenant ce

qui venait d'arriver, accourut au galop sur le théâtre du combat, jeta son bâton de commandement en criant : « Arrêtez! » et le carnage cessa. Hastings renouvela à ce gentilhomme les propositions qu'il avait déjà faites.

« Comment! dit Montagu, en se tournant avec colère vers les soldats lancastriens, qui formaient un détachement de l'armée de Fitzhugh, comment est-il possible que des Anglais s'acharnent ainsi à se massacrer les uns les autres? Remerciez plutôt lord Hastings de sa généreuse conduite, lui qui veut conserver tant de sujets au bon roi Henri. Les propositions sont agréées, milord, nous vous accordons la vie sauve à vous et à tous ceux qui vous entourent, et qui dépensent inutilement tant de courage au service d'une mauvaise cause. Partez.

— Ah! Montagu, dit Hastings touché et lui parlant à l'oreille, c'est grand'pitié qu'un si brave gentilhomme ait souillé son écusson par la rébellion!

— Quand les chefs et les suzerains sont faux et parjures, lord Hastings, répondit Montagu, leur obéir n'est pas de la loyauté, mais du servage. La rébellion, en ce cas, loin d'être de la félonie, devient le devoir d'un homme libre. Un jour peut-être tu reconnaîtras cette vérité, mais il sera trop tard! »

Hastings ne répondit point. Il fit signe de la main à ceux de ses camarades qui défendaient le pont; puis, marchant à leur tête, il s'avança lentement d'un pas mesuré jusqu'à ce qu'il fût hors de la portée des propos malveillants de l'ennemi maugréant. Piquant des deux, ces fidèles guerriers se hâtèrent de rejoindre leur roi. Sur leur chemin, ils rencontrèrent Hilyard; une sanglante escarmouche s'engagea, à la suite de laquelle le vigoureux Robin, désarçonné par un coup d'Hastings, qui renversa son casque, tomba étourdi et dut renoncer à la poursuite. Enfin, ils atteignirent le roi : gagnant avec lui et son escorte la ville de Lynn, ils trouvèrent, par bonheur, un bâtiment anglais et deux bâtiments flamands sur le point de mettre à la voile. Sans autres vêtements que la cotte de mailles qu'ils portaient, sans argent dans leurs bourses, ces hommes qui, quelques heures auparavant, s'appelaient souverains, pairs d'Angleterre, s'enfuyaient de leur patrie comme des proscrits et comme des mendiants. De nouveaux dangers les assaillirent en mer. Les navires levantins, alors en guerre avec l'Angleterre et avec la France, coururent sur les vaisseaux des fugitifs qui, au risque de sombrer, s'échouèrent près d'Alcmaer. Les gros vaisseaux des pirates les suivirent d'autant que le tirant d'eau pouvait le permettre, attendant l'heure du flux pour ressaisir leur proie. Dans cette extrémité, le lord de la province, Louis de Grauthuse, se rendit à bord des navires, les protégea contre leurs agresseurs, les conduisit à la Haye, et apprit au duc de Bourgogne comment son beau-frère avait perdu son trône. C'est

alors que se réalisèrent les paroles prophétiques de Warwick sur la fidélité bourguignonne. Le duc, pour l'alliance duquel Édouard avait déshonoré l'homme à qui il devait sa couronne, craignait tellement la colère du comte victorieux qu'il aurait préféré apprendre la mort d'Édouard au lieu de sa défaite. Sa première pensée fut d'envoyer un ambassadeur au faiseur de rois pour lui demander l'amitié et l'alliance de la dynastie restaurée.

CHAPITRE VIII

Ce qui advint à Adam Warner et à Sibyll, tombés au pouvoir du grand frère Bungey.

Revenons maintenant à la Tour de Londres, non pas dans les belles salles princières, dans les chambres dorées, mais tout simplement dans la chambre de frère Bungey. Il nous faut reprendre les événements d'un peu plus haut et nous figurer dans cette chambre, si bizarrement meublée, le gros moine debout devant la machine toute disloquée, et Adam Warner à côté de lui, le lendemain du départ du roi et de ses lords.

Graul, comme nous l'avons vu, avait tenu parole; Sibyll et son père, tous deux pris au piége, bâillonnés, garrottés et menés par d'étroits sentiers juqu'à une cabane solitaire, où les attendait un chariot couvert, avaient été finalement conduits, à la nuit tombante, dans le palais de la Tour. Le frère qui, par sa réputation, son humeur joviale et le crédit dont il jouissait auprès de la duchesse de Bedford, était devenu un personnage considérable aux yeux des autorités du lieu, s'était déjà fait donner par le lieutenant-gouverneur l'ordre de loger au palais deux personnes que, dans son zèle pour le roi, il cherchait à convaincre de pratiques de sorcellerie en faveur de la rébellion. Il avait obtenu l'autorisation de les placer dans des cellules spéciales destinées à ces malheureux accusés; c'est là que les prisonniers furent conduits. Le frère ne s'opposa pas à ce qu'on les mît dans des cellules contiguës; et le geôlier ne put s'empêcher d'admirer la généreuse charité du bon frère, quand celui-ci déclara qu'il fallait les bien traiter et les bien nourrir, jusqu'au moment de leur interrogatoire.

Toutefois, il ne se hasarda à faire comparaître ses captifs

qu'après le départ du roi, quand le palais se trouva, de fait, au pouvoir de sa puissante protectrice, et quand il pensa qu'il pouvait exercer, à son gré, une autorité sans contrôle.

Voilà pourquoi, le lendemain du départ d'Édouard, Adam Warner fut amené de sa cellule à la chambre où le moine triomphant le reçut de l'air le plus majestueux. Warner, en entrant, aperçut les ruines de son *Euréka*, et, poussant un cri qui trahissait à la fois la douleur et la joie, il s'élança pour saluer son trésor profané. Le frère fit signe au geôlier de se retirer, lui disant toutefois à l'oreille de se tenir à la porte; l'accusateur et l'accusé restèrent en tête-à-tête. Bungey écouta avec curiosité, mais d'un air assez embarrassé, les exclamations saccadées par lesquelles le pauvre Adam exprimait sa douleur et sa colère, puis enfin, le frappant rudement sur l'épaule, il lui dit :

« Tu connais le secret de cette laide et diabolique machine; mais dans des mains comme les tiennes, il ne peut en résulter que ruine et perdition. Dis-moi ce secret; et dans mes mains, il deviendra honneur et profit. *Paucos verbos!* Je n'ai pas deux paroles! Fais ce que je te demande et tu es libre avec ta fille : je te protégerai, je te donnerai de l'argent et ma paternelle bénédiction; si tu refuses, ta jolie petite cellule se changera pour toi en un noir cachot rempli de lézards et de rats, où tu pourriras jusqu'à ce que tes ongles grandissent comme les serres d'un oiseau de proie, jusqu'à ce que ta peau, desséchée à l'instar de celle d'une momie, devienne velue comme le corps d'un Nabuchodonosor.

— Misérable! que je te livre mon secret! que je te livre ma réputation, ma vie! Jamais! Je méprise ta méchanceté! »

La figure du frère se contracta de rage.

« Coquin, s'écria-t-il en rugissant, oses-tu, dans ta malignité, aboyer comme un chien après le grand Bungey? Ne sais-tu pas que, sur son ordre, ces murailles peuvent s'ouvrir et se refermer sur toi? ne sais-tu pas qu'il pourrait commander à ces serpents de t'envelopper de leurs replis, et à ces lézards de te ronger les entrailles? Ne dédaigne pas ma pitié, et reviens à la raison! quelle utilité as-tu jamais retirée de cette machine jusqu'à présent? Pourquoi t'exposerais-tu à perdre la liberté et même la vie, si je le veux, pour une chose qui t'a rendu un objet d'horreur et de haine?

— Tu es chrétien et prêtre, et tu me demandes pourquoi? Les chrétiens eux aussi n'étaient-ils pas traqués par des bêtes sauvages, brûlés sur des bûchers, jetés dans des chaudières bouillantes pour leur croyance? Apprends, homme vil, que la persécution s'est toujours attachée à ce qu'il y a de plus saint! Tu n'as qu'à lire ta Bible!

— Lire la Bible! s'écria Bungey, comme saisi d'une pieuse

horreur. Ah! blasphémateur! je te tiens maintenant! Tu es un hérétique et un lollard. Holà! à moi! »

Le frère frappa du pied... la porte s'ouvrit, mais, surpris et effrayé, il vit paraître, au lieu de l'affreux geôlier, la duchesse de Bedford elle-même, précédée de Nicolas Alwyn.

« Votre Grâce voit que je lui ai dit la vérité, s'écria l'orfévre. Vil imposteur, où as-tu caché la fille de ce savant? »

Le frére, abasourdi, promenait ses yeux hébétés et ronds comme des grains de chapelet sur Nicolas, sur Adam, sur la duchesse.

« Frère, dit Jacqueline avec douceur, car elle désirait réconcilier les deux sorciers rivaux, que signifie ce zèle exagéré qui va jusqu'à violer la loi? Est-il vrai, comme l'affirme maître Alwyn, que tu aies enlevé dans un guet-apens ce vénérable savant et sa fille? une jeune fille, que j'ai trouvée digne d'occuper un poste dans ma maison?

— Madame et chére fille, dit le frère d'un ton de mauvaise humeur : ce malfaiteur, j'ai de bonnes raisons pour le savoir, a mis ses sortiléges en œuvre pour favoriser lord Warwick et nos ennemis. Je ne l'ai fait comparaître ici qu'afin de pouvoir, par mon art, détruire ses charmes. Quant à sa fille, il m'a semblé qu'il était plus charitable de lui permettre d'accompagner son père que de la laisser seule et sans amis pour la protéger, surtout, ajouta le frére avec une affreuse grimace, depuis que le pauvre lord, qu'elle a ensorcelé, est parti pour la guerre.

— Il est donc avéré, scélérat, que toi et tes suppôts ont osé porter la main sur une jeune fille de qualité! s'écria Alwyn. Tremble! voici un ordre signé du roi, qui offre une récompense à celui qui te découvrira, et qui m'autorise à te livrer à la justice. Par saint Dunstan! si ce n'était ton froc, tu serais pendu!

— Silence! silence! maître orfévre, dit la duchesse avec hauteur, baisse le diapason. Ce saint homme est sous ma protection; s'il est coupable, ce n'est que d'un excés de zèle. Et puis que veulent dire tous les mystères, tous les sortiléges de ce savant?

— Ma foi, dit le frère d'un ton grondeur, c'est précisément ce que Votre Grâce m'empêche d'apprendre. Mais il ne peut nier qu'il ne soit un astrologue malfaisant, et qu'il n'envoie le mot d'ordre aux rebelles afin de leur faire connaître le moment convenable pour engager le combat ou pour livrer l'assaut.

— Ah! dit la duchesse, c'est un astrologue! Dans le fait, il a plus approché de l'alchimie que tous les mathématiciens qui ont été à mon service. Justement, mon astrologue est mort. Pourquoi fallait-il qu'il mourût dans un pareil moment! Voyons, la paix, la paix! la paix doit régner entre deux hommes si savants. Pardonne à ton frère, maître Warner! »



Jusque-là Adam avait dédaigné de prendre part à la conversation. Il était retourné vers son *Eurêka* et il regardait en silence, si par suite de cette funeste dislocation, quelque organe important de sa machine n'avait pas été attaqué. Mais lorsqu'il entendit l'appel que la duchesse faisait à la concorde, il lui dit :

« Madame, laissons la connaissance des astres à leur sublime créateur. Je pardonne à cet homme, et je remercie Votre Grâce de sa justice. Je réclame ces misérables débris, et je vous demande de me laisser partir avec ma machine et mon enfant !

— Non ! non ! dit la duchesse en saisissant sa main. Écoute, je te donnerai le double de ce que te paye Warwick. Ce n'est plus le temps de l'alchimie maintenant; nous sommes dans la véritable époque des horoscopes. Je te nomme mon astrologue particulier.

— Acceptez ! acceptez ! dit tout bas Alwyn ; pour votre fille, pour vous ! ou mieux encore, pour *Eurêka !* »

Adam inclina la tête, et répondit en gémissant:

« Je ne bouge pas d'ici, je ne bouge pas d'une ligne si *celle-ci* ne vient pas avec moi. Cruel coquin ! comme il l'a défigurée !

— Et maintenant, s'écria Alwyn avec vivacité, cette jeune fille malheureuse, outragée !

— Va ! charge-toi du soin de la délivrer, et amène-la ici, bon Alwyn, dit la duchesse; elle logera avec son père, et sera traitée honorablement. Suis-moi, maître Warner. »

A peine le frère Bungey eut-il vu Alwyn sortir pour aller chercher le geôlier, qu'il arrêta la duchesse de l'air d'un homme gravement insulté.

« Plairait-il à Votre Grâce, dit-il, de se souvenir que, si le plus grand magicien n'a pas tout le pouvoir ni toutes les ressources nécessaires pour traverser les projets d'un magicien inférieur, celui-ci peut l'emporter ? Par conséquent, si Votre Grâce s'aperçoit, mais trop tard, que les armes de lord Warwick et de lord Fitzhugh prospérent, et que le roi essuie de désastreuses défaites, qu'elle ne s'en prenne pas au frère Bungey. Et pourtant, de pareilles choses pourraient arriver ! Néanmoins, je continuerai à suer sang et eau, à veiller, à travailler, et si malgré la malheureuse faveur et les encouragements que vous accordez à ce sorcier hostile, le roi parvenait à battre ses ennemis, c'est alors que frère Bungey pourrait bien n'être pas aussi impuissant que Votre Grâce se le figure. J'ai dit : *Paucos verbos ! Vigilabo et conabo.... et perspirabo.... et famem supportabo pro vos, et vestros. Amen !* »

La duchesse fut frappée de cet appel éloquent ; mais de plus en plus convaincue de la profonde science d'Adam par les visibles appréhensions du redouté Bungey, et fermement persuadée qu'elle pourrait séduire le premier et tirer de son habileté des résultats salutaires, elle se contenta de répondre par quelques

mots de conciliation et de compliments, ordonna à ses serviteurs de ramasser les membres épars de l'*Eurêka*, car Adam avait assez fait voir qu'il ne partirait pas sans eux, et conduisit le savant dans le haut du palais, à une chambre qui avait été disposée pour son astrologue défunt.

Ce fut là que, peu de temps après, Alwyn eut le bonheur de conduire Sibyll, et d'être témoin de la réunion touchante de la fille et du père. Lorsqu'il eut appris en peu de mots les détails de leur enlèvement, il leur raconta comment, après avoir échoué dans toutes ses tentatives pour retrouver leurs traces, il s'était convaincu que la duchesse ou Bungey était l'auteur du piége; qu'il était revenu à la Tour, et qu'après avoir présenté l'ordre du roi, il avait appris qu'un vieillard et une jeune fille étaient entrés dans la forteresse. Il s'était hâté d'aller trouver la duchesse, qui, surprise de son récit et de ses plaintes, et désireuse de regagner les services de Warner, l'avait immédiatement accompagné chez le frère Bungey.

« Et, ajouta l'orfévre, quoique je pusse, il est vrai, vous procurer autre part une demeure plus agréable, il est bon d'obtenir les bonnes grâces de la duchesse : la royauté est toujours une ennemie dangereuse. Mais comment en êtes-vous venus à quitter la palais ? »

Sibyll changea de couleur, et son père répondit avec gravité :

« Nous avons encouru le déplaisir du roi, parce que, disait-il, le peuple me détestait, moi et *Eurêka*.

— Le ciel a fait le peuple, et le diable fait les trois quarts de ce qu'on met sur le dos du peuple, dit avec une rude franchise l'homme de la classe moyenne, toujours animé contre les deux extrêmes.

— Et comment, demanda Sibyll, comment, honoré et fidèle ami, as-tu obtenu cet ordre du roi et as-tu appris dans quel piége nous étions tombés? »

Cette fois ce fut au tour d'Alwyn à changer de couleur. Il réfléchit un moment, puis répondit avec la même franchise :

« C'est lord Hastings que tu dois remercier. » Puis il donna les explications déjà connues du lecteur.

Sibyll en entendant ce récit versa des larmes de reconnaissance. Elle joignit les mains, et son émotion visible produite par la joie et l'amour fit une telle peine au pauvre Alwyn qu'il se leva brusquement et prit congé.

Voilà donc l'*Eurêka* redevenue un meuble de luxe dont l'usage était aussi formellement interdit à l'astrologue qu'il l'avait été à l'alchimiste. On méprisa encore la véritable science pour revenir au culte du faux savoir. Condamné à des calculs que personne, même parmi les savants, n'osait regarder à cette époque comme entièrement trompeurs, et qu'Adam Warner effectuait avec une foi très-modérée, il arriva par une de ces

coïncidences, qui de temps en temps paraissaient confirmer la crédulité dans l'astrologie judiciaire, que des prédictions d'Adam s'accomplirent. La duchesse avait été prévenue que les ennemis d'Édouard avaient fui devant lui; elle apprit ensuite à l'avance le débarquement de Warwick, et le jour précis où cet événement eut lieu. Son respect pour l'astrologie se mêla singulièrement de soupçons et de terreurs, lorsqu'elle vit que Warner en venait à prédire des événements sinistres et désastreux. Enfin ce qui, pour comble de malheur, contribua à confirmer l'horoscope, c'est qu'on apprit la fuite du roi et la marche de Warwick sur Londres. Ce fut alors que la duchesse effrayée s'enfuit chez le frère Bungey, et le frère Bungey de lui dire :

« Ne vous avais-je pas avertie, ma fille? si vous m'aviez permis....

— C'est vrai! c'est vrai, interrompit la duchesse, maintenant prenez, pendez, torturez, noyez ou brûlez votre horrible rival, si vous voulez, mais détruisez ses charmes et délivrez-nous du comte. »

Les yeux du moine étincelèrent; mais à sa première pensée de colère et de vengeance en succéda une autre. Si celui qui avait fait les fameuses effigies en cire du comte de Warwick était convaincu maintenant de quelques voies de fait et de quelque cruauté à l'égard de maître Adam Warner, le comte ne verrait-il pas là avec plaisir une bonne raison d'en finir avec lui?

« Ma fille, dit le moine, sous l'empire de cette réflexion, et hochant la tête d'un air mystérieux et triste; ma fille, il est trop tard! »

La duchesse désespérée court éperdue chez la reine. Jusqu'alors elle avait caché à sa royale fille l'emploi qu'elle avait donné à Adam; car Élisabeth, qui avait eu à souffrir de la croyance que le peuple avait dans les sorcelleries de Jacqueline, avait tout récemment supplié sa mère de laisser de côté toutes ses pratiques de magie dont l'utilité pouvait être révoquée en doute. Cependant lorsqu'elle eut avoué à la reine, troublée et hors d'elle-même, qu'elle avait retenu Adam Warner; lorsqu'elle lui eut raconté les fatales prédictions de cet homme, Élisabeth, qui, par discrétion et en même temps par vanité de femme, avait soigneusement caché à sa mère, trop emportée pour garder un secret, le motif de la haine de Warwick contre Édouard, motif pour lequel la présence de Warner déplaisait au roi, Élisabeth s'écria :

« Malheureuse mère! tu as précisément employé l'homme que mon infortuné mari désirait le plus voir hors du palais; précisément l'homme qui peut flétrir son nom! »

La duchesse, effrayée, demeura immobile comme si elle eût été frappée de la foudre.

« Si jamais il m'arrive de négliger les conseils de frère Bungey!... Oh! le grand homme! »

Mais des événements qui demandent de longs détails se pressaient rapidement, et la duchesse n'eut pas le temps de se faire expliquer les paroles d'Élisabeth et encore moins de résoudre la question qui se présentait à son esprit illuminé : à savoir si les charmes d'Adam ne pourraient pas être détruits encore par le prompt supplice du sorcier.

CHAPITRE IX

Délibérations du maire et du conseil municipal au moment où lord Warwick marche sur Londres.

On était dans la première semaine d'octobre 1470. Le ciel était pur et brillant; des éclaireurs au service du maire et du conseil municipal revenaient haletants et essoufflés sur des chevaux harassés de fatigue, annoncer à l'hôtel-de-ville, où était assemblée la respectable corporation, que le comte de Warwick s'avançait rapidement. Le lord-maire qui se trouvait être, pour cette année-là, Richard Lee, épicier appartenant à la Cité, était assis dans l'imposante salle sur un énorme fauteuil en cuir, recouvert à la hâte d'un manteau de velours. Le magistrat municipal était revêtu de sa robe de cérémonie, et entouré de ses aldermen et des notables de la Cité. A l'affection personnelle que la plupart des membres de la corporation portaient au jeune et aimable monarque, se mêlait un sentiment de terreur que lui inspirait assez naturellement la faction de Lancastre. Ils se rappelaient les terribles excès que Marguerite avait permis à son armée dans l'année 1461, où, pour se servir de l'expression du vieux chroniqueur, *la richesse de Londres pâlit*. Ils se rappelaient aussi avec quel regret elle avait renoncé à livrer sa capitale rebelle à toutes les horreurs du sac et du pillage. L'attitude de ces augustes représentants du commerce et de la puissance de Londres ne démentit pas l'influence qu'ils s'étaient acquise. L'agitation et le désordre du moment avaient introduit dans l'assemblée plusieurs des commerçants de la Cité les plus actifs et les plus accrédités, qui n'en faisaient pas partie de droit; mais ils demeuraient assis dans le silence le plus profond, dans l'ordre le plus parfait, sur de longs

bancs, au-delà de la table autour de laquelle siégeaient les officiers municipaux. Celui qui, parmi les nouveaux venus, se faisait remarquer le plus par la fermeté et l'intelligence de sa physionomie ainsi que par la gravité posée avec laquelle il écoutait les anciens, était Nicolas Alwyn, que son autorité sur les apprentis et sur les jeunes bourgeois de la Cité avait appelé dans le conseil.

Quand le dernier éclaireur eut apporté ces nouvelles, et qu'on l'eut gravement congédié, le lord-maire se leva. Cet homme, qui était peut-être mieux élevé qu'un grand nombre de hauts barons et qui avait plus à perdre que la plupart d'entre eux, avait dans son attitude et dans son langage une dignité et une noblesse qui auraient fait honneur à la cour des pairs la plus auguste.

« Frères et citoyens, dit-il avec la brièveté calculée d'un homme qui sentait que ce n'était pas le moment de perdre des paroles, dans deux heures nous entendrons les clairons de lord Warwick à nos portes; dans deux heures nous serons sommés de laisser entrer une armée levée au nom du roi Henri. J'ai fait mon devoir, j'ai garni d'hommes toutes les murailles, j'ai mis en ligne tous les soldats dont nous pouvons disposer. J'ai envoyé au lieutenant gouverneur de la Tour....

— Et quelle réponse vous a-t-il donnée, lord-maire? interrompit Humfrey Heyford.

— Aucune réponse sur laquelle nous puissions compter. Édouard IV, a-t-il dit, en abdiquant, ne lui a laissé aucun pouvoir pour résister; et entre la force et la force, entre un roi et un roi, la puissance fait le droit. »

On entendit dans toute l'assemblée comme un profond soupir qui ressemblait à un gémissement.

Alors se leva maître John Stokton, le mercier; il tremblait de tous ses membres.

« Digne lord-maire, dit-il, il me semble que notre premier devoir est de veiller sur nous-mêmes. »

En dépit de la gravité des circonstances, cet aveu naïf fit pousser un éclat de rire qui fut aussitôt réprimé.

« Oui, continua le mercier en promenant ses regards autour de la salle et en frappant du poing sur la table dans son agitation nerveuse, oui, car le roi Édouard nous en a donné l'exemple. Le roi Édouard, ce robuste et indomptable guerrier, qui a passé toute sa jeunesse dans les camps, s'est enfui de son royaume. Le roi Édouard prend soin de lui-même; notre devoir est de faire comme lui. »

Quelque étrange que cela paraisse à dire, cet égoïsme bourgeois fut comme une étincelle qui produisit la conviction dans toute l'assemblée. Ces paroles furent accueillies par un tonnerre d'applaudissements, et, lorsque le bruit approbateur eut cessé, la sinistre explosion d'un canon tiré des murailles

de la Cité annonça que la sentinelle avait aperçu l'armée ennemie.

Maître Stokton, bondissant comme si le canon était parti à côté de lui, retomba tout à coup sur son fauteuil en s'écriant :

« Seigneur, ayez pitié de nous! »

Il y eut un moment de silence, et plusieurs des membres se levèrent simultanément. Le maire, conservant sa dignité, regarda le shérif.

« Quelques mots, milord, et j'ai fini, dit Richard Gardyner; on ne peut se battre sans soldats. On ne saurait compter sur les troupes de la Tour. La populace est toute pour lord Warwick, lors même qu'il amènerait le diable derrière lui. Si vous résistez, attendez-vous à être pillés, saccagés, demain avant le lever du soleil. Si vous cédez, sortez en corps, et le comte n'est pas homme à souffrir qu'un Anglais soit lésé dans sa vie ou dans ses biens, une fois qu'on aura compté sur sa parole : j'ai dit.

— Honoré milord, dit un alderman maigre et de mine cadavéreuse qui se leva ensuite, c'est un châtiment que nous envoient Dieu et ses saints. On a laissé trop de liberté aux lollards et aux hérétiques, et le ciel se venge sur nous! »

Un murmure d'impatience prouva que la plus grande partie de l'auditoire n'était pas disposée à entendre le reste d'un pareil discours. Mais un chuchotement approbateur des citoyens les plus âgés montra que le fanatisme avait aussi ses partisans. L'orateur, ainsi excité et encouragé, continua et termina sa harangue, accueillie plus tumultueusement que ne l'avaient été les discours précédents, en exhortant le conseil à abandonner la ville à son sort, et à se rendre en corps à la prison neuve pour en retirer cinq lollards soupçonnés, et les brûler à Smithfield afin d'apaiser le Tout-Puissant et de détourner la tempête. Ce sujet de controverse une fois mis sur le tapis, l'audience aurait duré jusqu'à ce que les bâtons noueux des partisans de Warwick vinssent les chasser de la salle, sans la sagacité et la présence d'esprit du lord-maire.

« Mes frères, dit-il, que le conseil qu'on vient de nous donner soit bon ou mauvais, peu importe! Mais une chose que j'ai entendu dire, c'est qu'il y a peu de salut à attendre du repentir au bord de la tombe; il est trop tard de faire maintenant, par la crainte du diable, ce que nous avons omis de faire par zèle pour l'Église. La seule question à nous poser est celle-ci : « Devons nous combattre ou capituler? » Vous dites que nous manquons d'hommes; c'est vrai, tant que nous n'aurons pas de chefs! Walworth, mon prédécesseur, a sauvé Londres de Wat-Tyler. Les hommes manquaient alors, jusqu'au moment où le maire et ses concitoyens marchèrent sur Mile-End. Il peut en

être de même aujourd'hui. Consentez à combattre, et nous essayerons ce moyen. Qu'en dites-vous, Nicolas Alwyn? Vous connaissez le caractère de nos jeunes gens. »

Ainsi interpellé, Alwyn se leva, et tel était le bon renom qu'il s'était déjà acquis, que les murmures cessèrent pour faire place à un silence mêlé de curiosité.

« Lord-maire, dit-il, il y a un proverbe de mon pays qui dit : « Poisson nage bien qui est né en mer; » ce qui veut dire, je suppose, que les hommes ne font rien que les choses auxquelles ils ont été exercés. Lord Warwick et ses soldats sont exercés à combattre. Peu de poissons, autour du pont de Londres, ont été élevés dans cette mer-là. Criez : « Londres, au secours! » prenez le casque et le haubert, vous verrez une foule de bérets se réunir autour de vous; mais que s'ensuivra-t-il? Maître Stokton l'a dit : « Le sac et le pillage pour la Cité, le gibet et la corde pour le maire et ses aldermen. » Ce n'est pas l'amour de la maison de Lancastre qui me fait tenir ce langage; non. Par le ciel qui doit me juger un jour, je pense que la politique adoptée par le roi Édouard, et qui lui coûte sa couronne aujourd'hui, doit faire chérir encore plus la maison d'York de la bourgeoisie et des commerçants. Il a cherché à briser la verge de fer des grands barons, et tant que ce but ne sera pas atteint, l'Angleterre ne jouira jamais de la paix. Il a échoué; mais pour un jour. Il a cédé aux circonstances, nous devons faire comme lui. Il y a telles situations qu'il faut regarder de biais, telles autres qu'il faut regarder en face. Je conseille d'aller au-devant du comte, de faire des propositions honorables pour la ville; de chercher à gagner avec une faction ce que nous n'avions pas gagné avec l'autre; de combattre pour nos intérêts, non par le fer, car nous aurions toujours le dessous, mais par des conseils, par des parlements, à coups de discours et de requêtes. Un nouveau pouvoir est toujours clément et doux. Que nous importe que ce soit York ou Lancastre? ce qu'il nous faut, ce sont de bonnes lois. Tirons tout le parti possible des lancastriens, et lorsqu'Édouard reviendra, ce qu'il fera dès qu'il le voudra, nous mettrons à notre amour pour lui des conditions plus élevées que celles que nous aurons mises pour le roi Henri. Honorables lords et frères, tandis que les barons et les vauriens en viennent aux mains, les honnêtes gens font leurs petites affaires. Le temps, comme le gazon, pousse sous nos pieds. York et Lancastre pourront se renverser réciproquement, et que restera-t-il? Il restera trois choses qui prospèrent en toutes saisons : Londres, l'industrie et le peuple. Nous sommes tombés sur un temps un peu rude, mais que dit le proverbe : « Faites bouillir des pierres avec du beurre, et vous pourrez boire le bouillon. » J'ai dit. »

Cette harangue caractéristique, qui avait le bonheur de se

trouver conforme à l'égoïsme de chacun, et de donner pour excuse à la détermination qu'on prendrait le bon sens d'une sage politique, eut un effet d'autant plus décisif, qu'on s'attendait, de la part du jeune Alwyn, si connu pour son courage et par sa haine avouée par les lancastriens, à entendre de belliqueux conseils. Le maire lui-même, personnellement dévoué à Édouard, poussa un profond soupir, et céda au sentiment de l'assemblée. La résolution une fois prise, Henri Lee crut qu'il fallait lui faire produire tout son effet par une active et prompte exécution.

« Sortons immédiatement, dit-il, comme il nous convient, dans nos robes de cérémonie, et avec les insignes de la ville. Qu'on ne dise jamais que les gardiens de la Cité de Londres n'ont su ni se défendre avec courage, ni capituler avec honneur. Nous ouvrons les portes à lord Warwick, eh bien! que ce soit de notre part un acte spontané. Venez, officiers du conseil, avancez!

— Arrêtez un peu, dit tout bas Stokton à Alwyn, en lui enfonçant ses ongles pointus dans le bras. Laissez-les aller devant; je voudrais vous dire un mot, rusé Nick, un seul mot. »

Maître Stokton, malgré sa grande sensibilité nerveuse, était un homme de poids très-considéré; aussi Alwyn accepta-t-il cette demande, faite en termes familiers, comme un honneur qu'il ne fallait pas dédaigner. De plus, il avait ses raisons pour ne pas se mettre à la suite du cortége, auquel son rang dans la Cité ne le forçait pas à se joindre.

Aussi, pendant que le maire et les autres dignitaires quittaient la salle d'audience avec cette pompe et cette majestueuse démarche qui faisaient croire qu'ils se rendaient à quelque solennité plutôt qu'au-devant d'une armée ennemie, Nicolas et Stokton restèrent en arrière.

« Maître Alwyn, dit alors Stokton avec un regard malin, vous avez acquis aujourd'hui une grande autorité. Vous monterez, maître Alwyn; j'ai l'œil sur vous. Je suis le père d'une fille!... Je suis le père d'une fille! Ah! ah! un garçon comme vous est destiné à de grandes choses.

— Je vous suis bien obligé, maître Stokton, reprit Alwyn d'un air quelque peu absorbé. Mais que désirez-vous?

— Ce que je désire! hem! Je dis, Nicolas, que je partage votre avis. Il est très-raisonnable de ne pas aller s'exposer à recevoir des coups. Palsambleu! ce maire est un vrai tigre! Mais ne croyez-vous pas qu'il serait plus sage de ne pas se joindre à la procession? Édouard IV, si jamais il revient, a une bonne mémoire. Je fais des affaires avec lui; c'est aussi une bonne pratique pour un mercier. Et puis, il doit gros à la Cité... hem! je ne voudrais pas avoir l'air d'un ingrat.

— Mais si vous n'allez pas avec les autres, d'autres merc ier

auront la faveur du roi Henri, et il est facile de deviner qu'une cour nouvelle fera une grande consommation d'objets de mercerie. »

Maître Stokton sembla embarrassé.

« Ce serait grand'pitié, bon Nicolas; et, tenez, sans aller plus loin, il y a un nommé Wat-Smith, dans Eastgate, qui tromperait ce bon roi Henri, le pauvre homme! ce serait une honte pour la Cité! Mais, d'un autre côté, les yorkistes, pour la plupart, payent rubis sur l'ongle, à l'exception du roi Édouard, Dieu le protége! tandis que les lancastriens sont pauvres comme des rats d'église. De plus, le roi Henri est un homme doux, il ne se venge pas; mais le roi Édouard est emporté, il ne badine pas, et ce sera une trahison à ses yeux que d'aller avec la Rose rouge. Je voudrais savoir à quel parti m'arrêter! J'ai une fille, une fille unique, une jolie personne, et bien dotée! Je voudrais avoir un gendre avisé qui pût me donner des conseils.

— Maître Stokton, écoutez-moi. « Qui sait courir avec le lièvre et chasser avec les chiens, est sûr de ne pas manquer. » Je vous souhaite le bonjour: mes affaires m'appellent ailleurs. »

Là-dessus, Nicolas, se dégageant assez lestement des doigts tremblants du mercier, se hâta de sortir de la salle.

« Oui-da! murmura le mercier désolé; courir avec le lièvre, a-t-il dit,... c'est aller avec le roi Édouard; chasser avec les chiens.... c'est aller avec le roi Henri. Palsambleu! ce n'est pas facile à faire pour un homme tout rond qui n'est pas né dans le Nord. J'aime mieux aller.... chez moi, et ne rien faire du tout. »

Ce disant, le pauvre homme se glissa furtivement hors de la salle, réfléchissant, tremblotant, et fut bientôt perdu au milieu de la foule qui murmurait, se grossissait, avançait, et dans laquelle beaucoup de gens étaient aussi inquiets que l'infortuné Stokton.

Cependant Alwyn, la tête soigneusement enveloppée de son manteau, marchant d'un pas rapide et circonspect, se glissa furtivement dans les rues de la ville, gagna le fleuve, monta dans une barque qui l'attendait, et arriva enfin au palais de la Tour.

CHAPITRE X

Entrée triomphale du comte. — Le royal captif dans la Tour. — Entrevue du roi et du faiseur de rois.

Tous les appartements de la forteresse de la capitale présentaient le spectacle de la plus grande confusion et de la plus grande terreur. Les sentinelles, il est vrai, étaient toujours à leur poste, les hommes d'armes dans les forts avancés, les bombardes étaient chargées, le drapeau d'Édouard IV flottait encore sur les créneaux ; mais les officiers et les capitaines de la forteresse étaient, les uns réunis dans la vieille salle, pâles d'effroi et se disputant ; quelques autres s'étaient enfuis, personne ne savait où; d'autres enfin étaient partis ouvertement, et, d'après leur aveu, pour se joindre à l'armée ennemie.

C'est à travers ces quelques soldats en émoi que Nicolas Alwyn s'avança, conduit par un seul serviteur de la reine qui l'avait attendu : le coup d'œil rapide qu'il jeta en passant le convainquit de la sagesse de ses conseils. Il parvint enfin, par un long escalier tournant, dans l'une des chambres les plus élevées de la haute tour, et réservées ordinairement aux officiers subalternes du palais.

La reine, la femme du roi fugitif, était dans cette chambre : il la vit debout à une fenêtre ouverte, d'où l'on apercevait au loin, sur le fleuve et dans les rues, l'agitation d'une foule bruyante. Aux côtés de la reine se trouvaient lady Scrope, son amie intime et sa confidente, puis ses trois enfants en bas âge, Élisabeth, Marie et Cécile, groupées autour d'elle et jouant ensemble, sans se douter de la terreur qui régnait partout. A quelque distance, la duchesse de Bedford parlait avec animation au frère Bungey, quelle avait fait venir en toute hâte pour savoir si son art ne pourrait pas encore triompher d'ennemis qui n'étaient que de simples mortels.

Le serviteur annonça Alwyn et se retira.

« Quelles nouvelles, maitre Alwyn ? dit la reine en se retournant. Vite, quelles nouvelles du lord-maire?

— Hélas! reine et dame! dit Alwyn tombant à genoux, vous n'avez qu'un parti à prendre. Au-dessous de cette fenêtre se trouve votre barque; à droite, voyez la tour ronde et grisâtre

de Westminster; vous avez encore le temps, mais vous n'avez que le temps bien juste. »

Les yeux gris, vifs et perçants de la vieille duchesse de Bedford quittèrent le moine, pâle et tremblant, pour se tourner vers l'orfévre, mais elle garda le silence.

La reine, effrayée, lui repartit en balbutiant :

« Pensez-vous que la cité de Londres oublie le roi? Honte à ces lâches!

— Ce ne sont pas des lâches, gracieuse reine, dit Alwyn en se levant. Il faudrait avoir des ongles de fer pour égratigner un ours, et surtout l'ours blanc. Le roi a fui, les barons ont fui, les soldats ont fui, les capitaines ont fui... Les bourgeois de Londres seuls ne fuient pas; mais il ne leur reste pas d'autre parti que de mettre en sûreté leur vie et leurs biens.

— Est-ce là cette influence si vantée que tu exerces dans le peuple et parmi la jeunesse de la Cité?

— L'humble influence dont je puis disposer, que Votre Grâce me pardonne ma franchise, mais je répèterai la même chose dans un an, quand le roi Édouard tiendra encore sa cour dans ce palais; mon influence, quelle qu'elle soit, je m'en suis servi pour sauver des vies que la résistance aurait inutilement compromises. Hélas! hélas! il ne faut pas vouloir ouvrir la bouche plus grande que le four, gracieuse dame! Votre barque est en bas. Je vous le répète, il est encore temps; mais lorsque la cloche sonnera l'heure qui vient, il sera trop tard!

— Alors, que Jésus protége ces enfants! dit Élisabeth se penchant sur ses petites filles, et pleurant amèrement. Je vais partir!

— Arrêtez! dit la duchesse de Bedford; les hommes nous abandonnent, mais les esprits nous trahiront-ils? Parle, frère, peux-tu faire encore quelque chose pour nous; ou bien, crois-tu que l'heure soit arrivée de céder et de prendre la fuite?

— Ma fille, dit le frère, dont la terreur aurait fait pitié, je vous l'ai déjà dit, c'est à vous-même qu'il faut vous en prendre. Ce Warner.... ce.... bref, ce magicien subalterne a été aidé et caressé au point de pouvoir maintenant contre-balancer la puissance de son supérieur. Je l'avais bien prédit. Fuyez! fuyez! c'est en effet le plus propice de tous les moments pour sauver votre vie! Les étoiles, mon livre, mon démon familier, tout me crie : « Vite, fuyez! fuyez! »

— Par le ciel! s'écria Alwyn, qui, en présence de ce singulier incident, était resté muet de surprise, quand on fait tant que d'embarquer le diable avec soi, il faut savoir en tirer le meilleur parti possible; eh bien! te voilà une fois au moins dans ta vie honnête homme et sage conseiller! Écoutez! le second coup de canon! Le comte est aux portes de la ville. »

La reine ne tarda pas plus longtemps, elle prit sa plus jeune

fille dans ses bras; lady Scrope la suivit avec les deux autres enfants.

« Venez, hâtez-vous de me suivre, maître Alwyn, dit la duchesse, qui, se voyant forcée de renoncer au monde surnaturel des prophéties et des horoscopes, redevenait, au sein de la vie positive, une femme sagace, intrigante et adroite. Venez; votre figure et votre nom pourront nous aider à vaincre les obstacles. »

Alwyn n'avait pas encore eu le temps de répondre, que la porte s'ouvrit brusquement; plusieurs des officiers du château se précipitèrent en désordre sur les pas de la reine et de sa royale mère.

« Gracieuse reine! crièrent à la fois plusieurs voix exprimant, chacune à leur manière, les mêmes sentiments de frayeur, les mêmes avertissements. Fuyez! nous ne pouvons compter sur les soldats! La populace est soulevée! elle pousse des vivat en faveur du roi Henri. Le docteur Godard prêche contre vous à la Croix de Saint-Paul. Sir Geoffrey Gates est sorti du sanctuaire, et avec lui tous les mécréants et tous les malfaiteurs. Le maire s'est réuni aux rebelles! Fuyez! au sanctuaire! au sanctuaire!

— Lequel parmi vous a le grade le plus élevé? demanda la duchesse d'un ton calme; car Élisabeth, abîmée dans sa douleur, paraissait être incapable de parler ou de se mouvoir.

— C'est moi, Giles de Malvoisin, chevalier banneret, dit un vieux guerrier armé de pied en cap, qui avait combattu en France sous l'héroïque Talbot.

— Eh bien! monsieur, dit la duchesse avec dignité, je confie à vos mains la fille aînée de votre roi. Marchez, nous vous suivons. Élisabeth, appuie-toi sur moi. »

En disant ces mots, la duchesse, qui soutenait Élisabeth, et qui conduisait sa petite-fille cadette, quitta l'appartement.

Le frère les suivit, mais en se confondant dans la foule, car il n'ignorait pas que, si les soldats de Warwick s'emparaient de lui, il serait traité comme un renard au milieu d'une meute. Alwyn, oublié au sein de la confusion générale, se hâta de se rendre à la chambre d'Adam.

Le vieillard, qui bénissait la raison, quelle qu'elle fût, qui avait engagé sa protectrice à le dispenser de ses travaux d'autrologie, se voyait rendu à son *Eurêka*, et était tranquillemen- occupé à réparer le dégât qu'avait fait à la machine le moine maladroit. Sibyll qui, aux premiers cris d'alarme, était allée le retrouver dans sa retraite, salua avec joie l'entrée de l'orfèvre, leur bon ami.

Alwyn ne savait trop quel conseil donner; car le sanctuaire principal[1] serait rempli de bandits de la pire espèce, et les

1. Le sanctuaire de Westminster était fortifié.

meilleurs logements que comprenaît cette quasi petite ville devaient être déjà occupés par les yorkistes de qualité. Les petits sanctuaires n'étaient pas plus sûrs. En outre, si Adam venait à être reconnu des vauriens qui le rencontreraient en chemin, son sort, entre les mains de la prompte populace, était certain. Après tout, la foule ne pourrait entrer dans le palais. Ayant appris de Sibyll, après de courtes et rapides questions, quel avait lieu d'espérer la protection de Warwick pour son père, puisque, comme elle se le rappela, Marmaduke Nevile devait être de sa suite, Alwyn leur conseilla de rester tranquillement cachés dans leurs appartements, et leur promit de veiller sur eux lorsque le palais serait remis entre les mains du nouveau gouvernement.

Ce conseil plaisait à Sibyll et à Warner. En effet, le savant n'aurait pas pu se résigner facilement à se séparer encore de sa chère *Euréka;* et Sibyll, en ce moment trop absorbée par ses pensées et par ses prières pour son cher Hastings, qui errait en exilé sur de lointains rivages, ne pouvait s'occuper des périls qui menaçaient sa propre vie.

Au sein de la tempête révolutionnaire qui ébranlait une royauté et précipitait un trône dans la poussière, l'amour ne voyait qu'un seul objet, la science que ses tranquilles travaux. Au-dessus de l'empire des hommes réside l'inexpugnable domaine du cœur humain, avec ses joies et ses souffrances, avec ses vicissitudes et ses changements. Par la révolution, le savant retrouvait son jouet favori; par la révolution, la jeune fille pouvait pleurer sur son amant absent. Dans l'agitation des masses, chaque individualité a sa passion distincte. Le souffle qui remue l'arbre agite sur chaque feuille un monde différent.

CHAPITRE XI

Grande commotion dans la Tour.

En quittant la Tour, Alwyn regagna la barque et se dirigea vers la Cité; et je dois dire en historien fidèle, au risque de rabaisser ce digne et excellent jeune homme aux yeux de certaines personnes, que son inquiètude pour Sibyll ne le détourna pas complétement de ses pensées d'intérêt et d'ambition. Parvenir à la tête de sa classe, s'élever aux honneurs de sa chère cité de Londres, c'était pour Alwyn ce que la gloire est pour le

guerrier, le pouvoir pour un roi, une *Eurêka* pour un savant, c'est-à-dire le but de ses plus chères espérances, à la réalisation desquelles il consacrait la plus grande partie de lui-même; et tout machinalement, sans être poussé cette fois par l'amour d'un gain sordide ou par un intérêt quelconque, il se trouva bientôt à sa boutique dans la Chepe. Quand il débarqua, les rues présentaient déjà, dans leur désordre et leur agitation tumultueuse, un caractère différent de celui qu'elles avaient quelques instants auparavant. Les bourgeois avaient adopté leur ligne de conduite, et quoique les boutiques, je devrais dire les échoppes, fussent soigneusement fermées, on pouvait voir flotter aux fenêtres des drapeaux de soie, et des tapisseries d'or tendues le long des maisons; les balcons étaient garnis de spectateurs en habits de fête; la multitude volage, la même horde qui avait hué le débonnaire Henri quand on le conduisait à la Tour, criait maintenant: « Vive Warwick! vive Clarence!» et se ruait en masse pour contempler l'armée ennemie, qui, le maire et les aldermen en tête, faisait déjà son entrée dans la Cité. Nicolas arriva chez lui, pouvut à la sûreté de ses précieuses marchandises oua comme il faut ses apprentis de l'intérêt qu'ils prenaient à ses affaires, de la sagesse qu'ils avaient montrée en s'abstenant de se joindre à la foule, puis, montant au haut de sa maison, il étala à ses fenêtres et à son balcon les plus riches étoffes qu'il possédât. Mais on ne put s'empêcher de remarquer une espèce de sourire malicieux et sarcastique sur ses lèvres serrées, lorsqu'il dit à ses apprentis: « Quand tout sera fini, vous rangerez soigneusement ces tentures pour la rentrée d'Edouard d'York. »

Cependant le comte de Warwick et son royal gendre, précédés des trompettes, des tambours et des hérauts d'armes, entraient à cheval au milieu des acclamations de la Cité. Derrière venait la litière de la duchesse de Clarence. escortée p ar le comte d'Oxford, lord Fitzhugh, les lords Stanley et Shrewsbury, sir Robert dè Lytton, et une suite princière composée de chevaliers, d'écuyers et de nobles; puis défilèrent par colonnes les soldats qui n'avaient rencontré aucune résistance.

Warwick, tout bardé de fer, sauf le casque, qui était porté derrière par un écuyer, était monté sur son noble coursier Saladin : sa physionomie, si bien faite pour exciter les transports de l'admiration populaire, avait conservé sa mâle dignité et son altière franchise; cependant, à le voir de plus près et plus en détail qu'il n'était possible de le faire en un pareil moment, un œil curieux aurait pu remarquer sur ce front, autrefois si serein et si lisse, des rides profondes, indices du souci, de l'inquiétude et de la colère. Ses regards de roi ne se dirigeaient pas, comme autrefois, droit devant lui; il y avait dans son œil comme une inquiète incertitude, lorsqu'il inclinait sa tête nue

pour saluer de côté et d'autre les milliers de citoyens qui venaient le recevoir.

Un plus grand changement se révélait manifestement sur le jeune visage du duc de Clarence. Son teint, ordinairement rouge et fleuri comme celui de son frère aîné, avait presque la pâleur du visage de Richard. Une expression de sombre mécontentement et de visible mauvaise humeur, que ne pouvaient dissiper les cordiales félicitations qu'on lui prodiguait, contrastait avec cette insouciante et joviale figure qui lui attirait autrefois les bénédictions de tous ceux sur lesquels se reposaient les regards de ses riants yeux bleus. Il n'avait pour toute armure qu'un corselet richement relevé d'or en bosse. Son manteau court en velours cramoisi, ses chausses en drap blanc lacées en or, ses bottines d'écuyer en cuir d'Espagne, ornées de fines broderies et garnies d'éperons d'or, son bonnet empanaché et étincelant de pierreries, son cheval blanc revêtu d'une housse de drap d'or semé de perles, son grand collier de pierres précieuses soutenant la croix de Saint-Georges, son bâton de commandement levé en l'air, la bannière des Plantagenets portée par le héraut au-dessus de sa royale tête, tout cet extérieur resplendissant attirait les regards de la foule, qui contemplait avec étonnement une si somptueuse magnificence, bien peu en rapport avec un triomphe remporté sans une seule goutte de sang. A sa gauche, quand la largeur de la rue le permettait, s'avançait, également à cheval, le maire, Henri Lee, ne disant mot, à moins qu'on ne lui adressât la parole, et, même alors, ne répondant qu'avec un respect boudeur et par de secs monosyllables.

Un étroit passage ayant laissé Warwick et Clarence seuls à côté l'un de l'autre, offrit au premier une occasion qu'il avait désirée depuis longtemps.

« Pourquoi, mon prince et mon fils, dit-il à voix basse, prends-tu ce front soucieux qui attriste notre conquête, lorsque tu entres dans cette capitale que nous avons gagnée sans coup férir?

— Par saint Georges! répondit Clarence également tout bas et d'un air sombre, croyez-vous qu'il ne soit pas cruel pour le fils de Richard d'York, après tant de fatigues et tant de sang répandu, d'aider à détrôner ses parents pour rétablir l'ennemi de sa race?

— Tu aurais dû penser à cela plus tôt, répondit Warwick, dont le reproche était mêlé de tristesse et de pitié.

— Oui, j'aurais dû y songer avant qu'Édouard de Lancastre devînt mon seigneur et mon beau-frère, répliqua Clarence avec amertume.

— Chut! dit le comte, laisse là ce front soucieux. Tu ne parlais pas ainsi à Amboise : ou tu étais moins franc, ou tu étais plus généreux. Mais les regrets sont inutiles : nous avons déchaîné les vents, il faut maintenant les dominer. »

Puis, comme un homme qui veut se soustraire à ses réflexions, Warwick fit faire demi-tour à son noir destrier; et la foule de couvrir de ses acclamations le brave et gracieux cavalier et Clarence avec son éblouissant collier de pierreries.

Pendant la marche triomphale des vainqueurs, celui au nom duquel avait été faite cette puissante et soudaine révolution, celui qui était la cause de toute cette agitation, pour qui étincelaient ces armes, flottaient ces bannières, l'homme enfin pour qui avaient été remuées tant de passions pures comme le ciel ou sombres comme l'enfer, se trouvait encore enfermé dans la Tour, immobile comme un vrai type de ces objets imaginaires pour lesquels les factions se livrent bataille; distrait, insignifiant, négligé de tous, sauf de quelques meneurs et de quelques prêtres fanatiques, enfin plongé dans un complet oubli.

C'est dans sa chambre solitaire que nous nous transportons actuellement. Solitaire n'est peut-être pas le mot; car, quoique le royal captif fût seul, c'est-à-dire quoiqu'il n'eût pas la consolante présence d'aucun être humain, puisque ses fidèles gentilshommes, Manning, Bedle et Allerton, à la nouvelle du débarquement de Warwick, avaient été bannis de sa chambre, et se trouvaient maintenant dans les rangs de ses nouveaux et singuliers défenseurs, cependant un pouvoir jaloux n'avait pas laissé le captif dans un complet abandon. Le sansonnet était encore dans sa cage, le gros et asthmatique épagneul remuait encore la queue au bruit de la voix de son maître ou au frôlement de sa longue robe, et sur le crucifix d'ivoire, le Christ, dont la sainte tête était tristement penchée, animait toujours ces lieux de sa présence, le Christ qui, par l'exemple de la foi et de la résignation, rattache toujours la douleur à la joie... le ciel à la terre.

L'auguste prisonnier n'avait pas été tellement privé de toute communication avec la vie du dehors qu'il ignorât que quelques événements extraordinaires et importants se préparaient dans la forteresse et dans la Cité. L'écuyer qui lui avait apporté son repas du matin avait montré une physionomie agitée qui avait attiré d'abord l'attention du prisonnier. Puis il lui avait avoué que le comte de Warwick avait proclamé Henri roi, et marchait sur Londres. Mais ni l'écuyer ni aucun des officiers de la Tour n'osaient relâcher l'illustre captif, ni même le transférer dans les appartements de cérémonie abandonnés par Élisabeth. Ils ignoraient les intentions du vaillant comte et du duc, et craignaient qu'un excès de zèle ne fût un crime irrémissible. Cependant, prévoyant naturellement que, vu le nouvel état des choses, le premier désir exprimé par Henri serait de recouvrer sa liberté, et qu'en pareil cas, ils ne sauraient s'il fallait lui accorder ou lui refuser ce qu'il demanderait, ils s'éloignèrent assez pour n'être pas à portée de sa voix, et laissèrent la tour,

dans laquelle il était actuellement placé, complétement déserte.

De sa fenêtre, cependant, le roi pouvait voir l'agitation de la foule sur le quai et sur le fleuve, l'éclat des armes et des bannières ; il entendait crier : « Vive Warwick ! vive Clarence! vive le bon roi Henri VI ! » association de noms bien étranges, qui le troublaient et l'étonnaient beaucoup. Mais peu à peu cette excitation extraordinaire, réveillée en lui par la perplexité et la surprise, se dissipa pour faire place à la calme sérénité de son âme douce et tendre. Cette confiance dans une Providence qui dirige tout, confiance dont il avait fait sa règle de conduite, avait, si je puis parler ainsi sans manquer de réserve, jeté sa belle âme dans une erreur toute contraire et fatale aux intérêts de la vie, une erreur qui amortit et paralyse l'énergie du libre arbitre et le noble élan nécessaire à l'accomplissement des devoirs pratiques. En effet, pourquoi tous ces efforts, pourquoi tout ce travail pour les choses de ce monde, si Dieu a tout ordonné pour le mieux ?.. Hélas ! Dieu nous a placés dans ce monde, depuis le roi jusqu'au paysan, avec des nerfs, avec un cœur, avec du sang et des passions, pour lutter contre ceux de notre espèce, pour travailler, peu importe la grandeur et la sainteté du but, avec les millions d'êtres qui composent la race humaine.

« Vraiment, murmura le roi en se croisant les mains derrière le dos, pendant qu'il se promenait lentement dans sa chambre, ce méchant monde ressemble à une plume agitée par les vents, et destinée à ne jamais rester en repos. Écoutons! Warwick et le roi Henri! le lion et l'agneau. Hélas! nous ne sommes pa- dans un paradis où une pareille union puisse se faire sans mis racle. Et toi aussi, pauvre petit fou d'oiseau? » — Et un sourire de commisération erra sur cette figure dont l'angélique douceur aurait pu désarmer un ennemi. Puis, s'arrêtant devant la cage, il contempla le compagnon de sa captivité. « Petit fou d'oiseau, ne voilà-t-il pas que l'agitation et le tumulte du dehors viennent aussi jusqu'à toi ! Tu bats des ailes contre les barreaux; tu tournes avec inquiétude tes yeux brillants sur moi. Quoi! ton cœur palpiterait-il aussi pour la liberté, petit niais? Oui, pour qu'un faucon s'abatte sur une pauvre proie sans défense. Mieux vaut peut-être pour toi la cage, et pour ton maître sa prison. Eh bien ! sors si tu veux. Ici, au moins, tu es en sûreté. » Il ouvrit la cage, et le sansonnet se réfugia dans son sein, s'y blotit, et, de sa petite voix aiguë imitant la voix humaine, il disait : « Pauvre Henri ! pauvre Henri ! méchants hommes ! pauvre Henri ! »

Le roi pencha sa débonnaire figure sur son petit favori, et le gros épagneul, jaloux de l'animal privilégié, s'approcha de son maître en remuant la queue et en faisant entendre un tendre gémissement; il le regarda avec des yeux qui exprimaient plus de fidélité et d'amour qu'Édouard d'York, toujours aimant et

toujours aimé, n'en avait lu dans le regard d'une femme.

Ce fut dans la société de ces deux êtres, et avec des pensées qui l'éloignaient de plus en plus de ce qui, dans la matinée, avait réveillé son inquiétude et excité son attention, que Henri demeura longtemps, attendant, mais en vain, qu'on lui apportât son repas du soir. A la fin, surpris d'une telle négligence, qui (il faut le dire à l'honneur de ses geôliers) ne s'était jamais présentée, il fit retentir sa sonnette. Pas de réponse, pas de domestique dans l'antichambre! les portes extérieures fermées comme à l'ordinaire! mais le pas de la sentinelle se taisait dans la cour. Un moment le frisson parcourut ses membres. L'avait-on abandonné pour que la faim le fît mourir sans bruit?... Il rentra lentement des chambres extérieures dans son appartement, et en repassant devant la fenêtre, il entendit, quoique dans le lointain, à travers la brume du crépuscule, les cris de: Vive le roi Henri!

Au dehors, ce dévouement!.., cet abandon au dedans! Quel singulier contraste! Cependant l'épagneul, avec cet instinct de fidélité qui lui fait deviner les besoins de son maître, était allé dans les chambres soufflant de son museau et flairant partout; enfin il s'arrêta, gratta dans le buffet de l'antichambre, puis, faisant entendre un aboiement joyeux, il revint vers le roi, et, le prenant par le bas de sa robe, il le conduisit à l'endroit de sa découverte. Il y avait, en effet, dans le buffet quelques petits gâteaux qu'on servait ordinairement pour le repas du soir, et qu'on avait laissés là par mégarde. Ces gâteaux suffisaient pour la nourriture d'un jour, et le roi, le chien et le sansonnet se les partagèrent en amis.

Le repas terminé, Henri replaça soigneusement l'oiseau dans la cage, ordonna à son chien de se coucher près de la cheminée et d'y rester tranquille; puis, passant dans son petit oratoire, où des reliques de la sainte croix entouraient l'image solennelle, il oublia le monde dans la prière. Cependant la nuit devenait sombre : les rues étaient déjà désertes, sauf quelques coins, quelques ruelles où étaient déjà rassemblés des groupes de soldats; mais, grâce à la discipline à laquelle Warwick soumettait son armée, la plupart des maraudeurs suspects avaient été renvoyés dans leurs différents quartiers, et il en restait trop peu pour que les paisibles bourgeois de Londres s'aperçussent que, dans cette journée mémorable, un trône avait été renversé et une révolution accomplie. C'est à cette heure de la nuit qu'un homme de haute taille, soigneusement enveloppé dans un large manteau de cavalier, traversa seul les rues de la ville et gagna la Tour. Au bruit de sa voix qui se fit entendre à la porte d'entrée, la sentinelle tressaillit d'effroi. Quelques minutes après, ce personnage était entouré de tous les soldats qu'on avait laissés pour garder la forteresse. Parmi eux, il choisit un des

écuyers attachés ordinairement au service de Henri, et lui ordonna de guider ses pas avec un flambeau vers la chambre du roi. Henri, agenouillé, se relevait lorsqu'il aperçut la lueur rougeâtre d'une torche qui scintillait sous la porte : il entendit des pas qui s'approchaient lentement; l'épagneul profera un sourd grognement, les yeux de l'animal étincelaient. La porte s'ouvrit : la torche que l'écuyer portait derrière le nouveau venu, et qu'il leva en l'air au même moment où la porte s'ouvrit, répandit dans toute la chambre une abondante lumière et éclaira complétement la brune et fière physionomie du comte de Warwick.

Sur un geste du comte, l'écuyer alluma les girandoles attachées à la muraille, les bougies qui se trouvaient sur la table, et disparut promptement. Le faiseur de rois et le roi étaient seuls. Aussitôt qu'il eut reconnu Warwick, Henri pâlit et recula de quelques pas, levant une main comme s'il voulait protester ou donner quelque ordre, et de l'autre, se couvrant les yeux. Ce double mouvement presque convulsif pouvait provenir soit de la susceptibilité nerveuse du roi, dont le cerveau avait dû être ébranlé par la souffrance et par la réclusion, soit de la soudaine émotion produite en lui par l'aspect d'un homme qui avait été l'artisan de sa cruelle infortune. Mais, malgré sa bonhomie, malgré sa sainte horreur pour la colère et pour toute idée belliqueuse, le royal cœur de Henri en présence d'un ennemi était aussi étranger à la lâcheté que celui de son vaillant père. Après un court moment de silence pendant lequel sa pensée prit la forme d'une prière adressée au ciel pour obtenir non pas sa sécurité, mais la grâce d'oublier le passé, Henri VI s'avança vers Warwick, demeuré sur le seuil et comme devenu muet à cause des sentiments d'orgueil et de honte qui luttaient dans son cœur; puis, d'une voix dont la douceur augmentait encore la majesté, il lui dit :

« Quels nouveaux malheurs le comte de Salisbury et de Warwick vient-il annoncer au pauvre captif qui fut son roi autrefois?

— Pardonnez-moi! pardonnez-moi! Henri, mon souverain, pardonnez-moi! s'écria Warwick en tombant à genoux. »

Ce doux reproche du roi, ses attendrissantes paroles, ces traits et ce visage autrefois jeunes et virils, devenus ceux d'un vieillard depuis leur dernière entrevue, ces cheveux gris et la taille voûtée de Henri, tout pénétra d'émotion le fier cœur du comte. Aussi lorsque Warwick se pencha sur cette main desséchée et amaigrie, abandonnée à ses lèvres, une larme qu'il laissa tomber éclipsa l'éclat de tous les diamants qui brillaient à ses doigts.

« Cependant, non, ne me pardonnez pas encore, continua le comte, impatient, comme tous les hommes orgueilleux, de pas-

ser rapidement du repentir à la réparation, parce que le premier sentiment dérive de l'humilité et l'autre de l'orgueil. Non, mon souverain, je n'implore pas encore votre pardon maintenant. Mais lorsqu'au milieu de la salle où ont siégé vos ancêtres, vous serez entouré des pairs d'Angleterre; lorsque la victorieuse bannière de Saint-Georges flottera autour de ce trône réédifié par votre serviteur et sujet; lorsque les trompettes retentissantes proclameront vos droits, au milieu du silence de toute prétention ennemie; lorsque dans toute la belle Angleterre, de rivage en rivage, les acclamations de votre peuple porteront votre nom jusqu'à la voûte des cieux, alors Warwick s'agenouillera encore devant le roi Henri et implorera un pardon acquis sans déshonneur.

— Hélas! monsieur, dit le roi d'un ton de mélancolie et de douce réprimande, ce ne fut pas au milieu des trompettes et des bannières que le Fils de Dieu donna au genre humain l'exemple de la charité envers ses ennemis. Lorsque ta main arracha mes éperons, lorsque tu me fis passer solennellement à travers les huées d'une multitude insultante, pour me conduire dans cette cellule solitaire, alors, Warwick, je te pardonnai, et je priai le ciel de te pardonner aussi, si tu agissais mal envers moi, et de me pardonner à moi, si les fautes du ro. méritaient ces mauvais traitements de la part d'un sujet. Relève-toi, comte; notre Dieu est un dieu jaloux, et l'attitude de l'adoration est pour *Lui* seul. »

Warwick se releva, et le roi, voyant avec commisération la lutte qui se livrait dans le cœur de cet homme valeureux, posa la main sur l'épaule du comte, et lui dit :

« La paix soit avec toi! tu ne m'as fait aucun mal réel. J'ai été aussi heureux dans ces murs qu'au milieu des parcs verdoyants de Windsor, plus heureux que dans ces fastueuses salles de cérémonie ou au milieu des combats. Maintenant quelles nouvelles apportes-tu?

— Mon souverain, est-il possible que vous ignoriez qu'Édouard erre maintenant en fugitif et en mendiant, et que le ciel m'a permis de venger d'un seul coup vos injures et les miennesi Aujourd'hui, sans coup férir, j'ai reconquis votre ville de Londres; les rues sont gardées par mes soldats. J'ai quitté les pairs, les guerriers, les prélats assemblés chez moi en conseil, et je suis venu seul et secrètement jusqu'ici, pour être le premier à saluer le rétablissement de Votre Altesse sur le trône de Henri V. »

Cette nouvelle produisit si peu de changement dans la physionomie du roi, que le bouillant Warwick vit presque avec colère cette tranquille tristesse, et qu'il eut beaucoup de peine à ne pas dire tout haut ce qu'il se disait tout bas : « Celui qui tient si peu à un trône n'en est pas digne. »

« Hélas! dit Henri en soupirant, le ciel a encore en réserve de dures épreuves pour ma vieillesse. — Tray, Tray, dit-il en se baissant pour caresser son chien qui était à ses pieds et lançait à Warwick un regard de méfiance; Tray, Tray, nous sommes tous les deux trop vieux pour la chasse maintenant. Milord, veuillez vous asseoir.

— Croyez-moi, dit le comte en obéissant, et il approcha une chaise et un tabouret pour Henri qui l'écoutait les yeux baissés et la tête penchée; croyez-moi, les derniers jours de votre vie, mon souverain, seront moins orageux que ceux de votre jeunesse. Il n'y a plus à craindre d'hostilité de la part d'Édouard. Grâce à votre alliance, s'il m'est permis de parler ainsi sans orgueil, grâce à votre alliance, avec un homme en qui le peuple reconnaît une certaine habileté dans la guerre et en même temps une plus grande expérience des habitudes et du caractère de vos sujets que n'en avaient vos premiers conseillers, cette alliance permettra à Votre Altesse de s'absorber dans les saintes méditations qu'elle affectionne, et votre gloire et votre sérénité seront placées sous la sauvegarde d'hommes de cœur qui sauront imposer à ce monde rebelle.

— Une alliance! dit le roi qui n'avait saisi que ce seul mot. De quoi parles-tu, comte?

— Ces lettres expliqueront tout, mon souverain. En voici une de milady la reine Marguerite; une autre de votre gracieux fils le prince de Galles.

— Édouard! mon cher Édouard! s'écria le roi dans un élan de sensibilité paternelle. Tu l'as donc vu? sa santé est toujours bonne? a-t-il le cœur content?

— Il est beau et fort et promet d'être un excellent prince; il est brave comme l'épée de son grand-père.

— Et sait-il..... sait-il bien que nous sommes dans les mains de Dieu, comme le vase d'argile dans les mains du potier?

— Mon souverain, dit Warwick embarrassé, il a toute la dévotion qui convient à un chevalier chrétien et à un bon prince.

— Ah! soupira le roi, vous autres gens d'épée, vous avez d'étranges idées sur ces sortes de choses. »

Puis, coupant la soie qui fermait les lettres, il se détourna du comte. Celui-ci, se couvrant le visage avec ses mains, lança un regard pénétrant sur la figure du roi, lorsque Henri se rapprochant de la table se disposa à lire les lettres qui lui annonçaient l'alliance récemment formée avec son ancien ennemi.

Mais Henri fut d'abord si attendri à la vue de l'écriture bien connue de Marguerite qu'il déposa trois fois la lettre sur la table, essuyant ses yeux mouillés de larmes.

« Ma pauvre Marguerite, comme tu as souffert! murmura-t-il. Ces caractères ne sont plus tracés avec cette fermeté et cette hardiesse d'autrefois. Allons! allons! »

Il se détermina enfin à accomplir sa tâche. Une ou deux fois sa physionomie changea; il poussa une exclamation de surprise. Mais la proposition d'un mariage entre le prince Édouard et lady Anne ne révolta pas son esprit disposé à tout oublier, comme elle avait révolté le caractère hautain et farouche de son épouse. Lorsqu'il eut fini de lire la lettre de son fils, lettre pleine de l'ardeur de son amour et de ses jeunes et enthousiastes espérances, il passa sa main gauche sur son front, puis, tendant la droite à Warwick, il lui dit avec une émotion marquée :

« Sers mon fils, puisqu'il est aussi le tien ; donne enfin la paix à ce royaume si troublé, répare mes fautes; que ta main ne s'appesantisse pas sur ceux qui combattent contre nous, et que Jésus et ses saints bénissent cette alliance! »

Peut-être Warwick, en cherchant à voir le roi seul et sans témoins, voulait-il que personne, pas même son frère, n'entendît les reproches qu'il s'attendait à recevoir, afin qu'on n'allât pas dire ensuite qu'on avait entendu Warwick, revenu comme vainqueur et comme vengeur dans sa patrie, s'abaisser à l'heure du triomphe jusqu'à atténuer et à justifier sa conduite. Insulté, mis en péril et, pour employer sa propre expression, réduit au désespoir sous le précédent gouvernement du roi Henri, son esprit, disait-il, quoique ferme et sain dans ses moments de calme, pouvait cependant être obscurci et même aveuglé par les passions ; il avait presque confondu le monarque débonnaire avec son épouse cruelle et ses implacables conseillers. Jamais il n'aurait cru pouvoir s'humilier devant l'homme, comme ses égards de chevalier pour le sexe de Marguerite lui avaient permis de s'humilier devant la femme. Mais la douceur et les dispositions pacifiques de Henri, l'espèce de dignité sainte qu'il montra dans cette pénible entrevue, la grâce touchante et la confiante générosité de ses dernières paroles, qui consommaient les vastes projets d'ambition et de vengeance du comte de Warwick, produisirent sur ce dernier l'effet qu'aurait eu jadis sur un croisé endurci la prédication d'un saint homme, s'appuyant sur l'exemple de la résignation donnée par notre Sauveur; il était incapable de pratiquer cette douceur sublime, et cependant il était ému et pénétré des grâces que prenait cette vertu chez un autre, et, comme le croisé, Warwick en présence de la plus fidèle image de la miséricorde et du pardon, Warwick sentit s'éveiller dans son cœur les sentiments contraires de courage guerrier et de sombre vengeance; on eût dit qu'à l'endroit où la croix était plantée jaillissaient de la terre l'étendard et le cheval de bataille.

« Périssent vos ennemis ! que la guerre et la tempête les dispersent comme le chaume ! mon souverain, mon royal maître! » La voix du comte était sourde et tremblante. « Que n'ai-je

connu plus tôt la sainteté de votre royal cœur! Pourquoi tant d'obstacles se sont-ils élevés entre le dévouement de Warwick et un roi si digne de ce dévouement! Qu'elle semble misérable cette valeur sauvage de l'hypocrite Édouard auprès de votre grand cœur, auprès de votre héroïsme chrétien! Honte à celui qui trahirait votre confiance! Jamais je ne la trahirai, moi! non, jamais, je le jure! Lors même que toute l'Angleterre vous abandonnerait, je resterais seul devant votre trône pour vous faire un rempart de ma poitrine. Oh! je voudrais que mon triomphe eût été moins pacifique et plus chèrement acheté! je voudrais que cent batailles eussent pu vous prouver combien, dans le secret de son cœur, Warwick sent le prix du pardon de son roi!

— Non, Warwick! ne parle pas ainsi, ne parle pas de *batailles*, dit Henri. Ne demande pas à servir le roi, au prix du sang d'un seul de ses sujets.

— Votre pieuse volonté sera écoutée, répliqua Warwick. Nous verrons si la clémence peut produire sur d'autres l'effet que votre pardon produit sur moi. Et maintenant, mon sire, ces murailles ne doivent pas vous retenir plus longtemps prisonnier. Les appartements du palais attendent la présence de leur souverain. Holà! entrez ici! »

Puis se dirigeant vers la porte, il l'ouvrit toute grande, et, conformément aux ordres qu'il avait donnés en bas, tous les officiers laissés dans la forteresse se réunirent dans la petite antichambre, tête nue, les flambeaux à la main, pour conduire le monarque dans les salles de son ennemi vaincu.

A l'aspect soudain du comte, ces hommes, frappés malgré eux de la dignité de sa personne et de cette physionomie pleine d'animation, firent entendre le cri du belliqueux vassal : « Vive Warwick! vive Warwick! »

« Silence! fit le comte de sa voix de tonnerre. Qui ose nommer le sujet en présence du souverain? Saluez votre roi! »

Interdits en entendant cette réprimande du comte, les officiers courbèrent la tête et tombèrent à genoux. Warwick prit un flambeau sur la table et conduisit le roi hors de sa prison.

Henri, avant de sortir, tourna lentement ses yeux autour de la chambre et laissa errer son regard sur les murailles que le chagrin même et la solitude lui avaient rendues chères. Il contempla tout : le petit oratoire, le crucifix, les reliques, les tisons brûlant dans l'âtre, l'horloge grossière; tout à ses yeux rêveurs présentait comme l'aspect humain des plus sombres présages. L'oiseau, réveillé par l'éclat subit des lumières ou par les acclamations que venaient de pousser les guerriers, ouvrit ses yeux brillants et, voltigeant avec inquiétude dans sa cage, répéta sa phrase favorite : « Pauvre Henri! pauvre Henri! Méchants hommes! Qui voudrait être roi? »

« Tu entends, Warwick, dit le roi en secouant la tête.

— Si un aigle pouvait parler, il ne parlerait pas comme ce sansonnet, reprit le comte avec un fier sourire sur les lèvres.

— Oui, mais voyez-vous, dit le roi donnant encore la liberté à son oiseau, qui vint se percher sur son poing, l'aigle se serait brisé le cœur dans cette cage étroite; l'aigle n'aurait pas été un consolateur pour un captif; ce sont ces douces et timides créatures qui nous aiment et nous soulagent le mieux dans nos malheurs. Allons! allons! Tray, ne remuez pas ainsi la queue, coquin, où je croirai que jusqu'ici vous n'étiez pas sincère dans votre tendresse pour moi. Cousin, je vous suis! »

Et avec son oiseau sur le poing, son chien derrière ses talons, Henri VI suivit le comte dans la salle illuminée d'Édouard. La table était servie pour un repas royal : ses vieux amis Manning, Belde et Alerton étaient aussi là; ils pleuraient de joie. Cependant, en haut, dans la galerie, les musiciens firent entendre la rude et saisissante mélodie, l'air national des anciens Normands qui, après avoir peu à peu passé de mode, avait été de nouveau enseigné par Marguerite d'Anjou à ses ménestrels, l'*hymne de bataille de Rollon*.

LIVRE ONZIÈME

NOUVELLE SITUATION DU FAISEUR DE ROIS

CHAPITRE PREMIER

Maître Adam est l'objet d'une grande faveur et d'un notable avancement, et la grandeur dit à la science : Que ta destinée soit la mienne. *Amen.*

Les chroniques nous apprennent que deux ou trois jours après l'entrée de Warwick et de Clarence, c'est-à-dire le 6 octobre, ces deux chefs, accompagnés des lords Shrewsbury, Stanley et d'une nombreuse et noble suite, se rendirent à la Tour en grand uniforme et escortèrent à Saint-Paul le roi vêtu d'une robe de velours bleu, la couronne sur la tête, pour la cérémonie d'actions de grâces, et l'accompagnèrent ensuite au palais épiscopal qui devint sa principale résidence.

La proclamation annonçant le changement de dynastie fut accueillie avec une apparente approbation dans toute l'étendue du royaume, et le rétablissement de la famille de Lancastre paraissait d'autant plus fermement assuré que le trône était protégé par le magnanime Warwick et par ses conseillers. Aucune exécution qui pût être qualifiée de représailles personnelles n'ensanglanta le second règne du pacifique Henri. Une seule tête tomba sur l'échafaud : ce fut celle du comte de Worcester. Cette unique exécution, qui fut considérée par toutes les classes de la population comme un acte de justice, ne fit que mettre davantage au grand jour les principes de douceur et de clémence qui servirent de règle de conduite au nouveau régime.

Ce fut dans les premiers jours de cette soudaine restauration qu'Alwyn trouva l'occasion d'être utile à ses amis de la Tour. Warwick désirait se concilier tous les citoyens qui, soit par conviction, soit malgré eux, avaient soutenu sa cause, et parmi

ceux-ci il ne tarda pas à apprendre le rôle important qu'avait joué à l'hôtel-de-ville l'orfévre débutant. Il manda Alwyn à son château de Warwick-Lane, et, après l'avoir félicité d'avoir fai son chemin dans la société et d'avoir grandi en réputation depuis l'époque où Nicolas s'était rendu chez lui avec ses bijoux, lors de son ambassade en France, il lui offrit le titre d'orfévre particulier du roi.

Le prudent, mais honnête marchand, quelque peu embarrassé, garda un moment le silence avant de répondre.

« Mon bon lord, dit-il enfin, vous serez assez noble et assez gracieux pour me pardonner, si je vous dis qu'au commencement de ma carrière, j'ai joui de la faveur du dernier roi Édouard et de la reine sa femme, et, quoique des considérations d'intérêt public m'aient fait conseiller à mes concitoyens de ne pas s'opposer à votre entrée, je ne voudrais pas du moins qu'il fût dit que ma désertion a pu être utile à mes intérêts particuliers. »

Warwick devint rouge, et sa lèvre se plissa dédaigneusement.

« Allons, mon ami, lui dit-il, ne te donne pas des vertus qui sont inconnues aux enfants du commerce, et même, j'en suis sûr, à tous les enfants d'Adam. Je lis dans ton esprit. Tu ne crois pas qu'il soit prudent de te déclarer ouvertement pour le nouvel état de choses. Ne crains rien : nous sommes solides.

— Non, milord, répondit Alwyn, vous lisez mal; mais un grand nombre de citoyens qui ont plus de valeur que moi se rappellent que les Yorkistes furent toujours les amis du commerce; et quoique vous soyez entré dans cette ville, vous reconnaîtrez que c'est en montrant de la sympathie pour nos diverses industries, que vous pourrez conquérir le cœur de Londres.

— Je serai juste pour tout le monde, répondit le comte d'un ton sec; mais si les bonnets plats nous manquent, il y aura assez de casques d'acier pour veiller sur la Rose rouge.

— Vous passez, milord, répondit Alwyn avec hardiesse, pour aimer les barons, les chevaliers, les gentilshommes, les yeomen, les paysans, mais pour mépriser les commerçants. Je crains que ce qu'on dit de vous ne soit vrai.

— Je n'aime pas, entends-tu bien, l'esprit commerçant, cet esprit qui trompe, qui rampe, qui marchande, qui fendrait une paille en quatre et ferait cuire ses œufs au feu des maisons qui brûlent. Édouard d'York, je l'avoue, fut un grand commerçant. Ce fut une triste époque pour l'Angleterre que celle où toi et tes pareils, Nicolas Alwyn, vous laissâtes vos vertes campagnes pour le métier et pour l'échoppe. Mais j'ai consenti à entrer dans tous ces détails avec toi, parce que tu es un brave garçon du Nord. Je n'ai pas de temps à perdre en paroles. Veux-tu

accepter ma proposition ou m'indiquer quelque autre récompense dont je puisse disposer en ta faveur. L'homme qui m'a servi me fait tort, tant que je ne lui ai pas rendu service pour service.

— Eh bien, milord, oui, j'ai une grâce à vous demander. J'ai à réclamer de votre générosité la sécurité, et si vous voulez, quelque honneur, quelque faveur, pour un savant qui se trouve actuellement à la Tour, pour un nommé Adam Warner, qui....

— Actuellement à la Tour! Adam Warner! Il a besoin d'un ami lorsque je ne suis plus en exil! C'est mon affaire et non la tienne. Oui, je lui donnerai des honneurs autant qu'il en faudra pour satisfaire son cœur. Et sa noble fille! mordieu! je veux qu'elle choisisse son époux parmi les meilleurs partis d'Angleterre. Est-elle aussi dans la forteresse?

— Oui, » répondit tout court Alwyn qui ne goûtait guère les dernières paroles du comte.

Le comte agita la sonnette qui était sur la table.

« Envoyez ici sir Marmaduke Nevile. »

Alwyn vit entrer son ancien et premier rival, et il entendit le comte le charger d'escorter avec une suite convenable sa litière jusqu'à la Tour.

« Et vous, Alwyn, allez avec votre frère de lait, et priez maître Warner et sa fille d'être mes hôtes, avec leur agrément. Allons, viens ici, mon rustique Normand, viens ici. Je vois que je vais avoir beaucoup d'ennemis secrets dans cette villle; ne veux-tu pas, toi au moins, être ouvertement l'ami de Warwick? »

Alwyn eut de la peine à résister à l'effet magique que produisaient toujours les manières et la parole franche du comte; mais, convaincu dans son for intérieur que le siècle était contre Warwick et que le commerce de Londres tirerait peu d'avantages du nouveau gouvernement, l'esprit du commerçant prit le dessus chez lui, et il répondit en pliant le genou d'une façon qui excluait toute idée d'hommage servile :

« Gracieux milord, celui qui sera l'ami de mon ordre sera mon maître. »

Le fier comte se mordit la lèvre; puis d'un geste il congédia les frères de lait.

« Tu n'es qu'un rustaud, Nicolas, dit Marmaduke lorsque la porte se fut refermée sur les jeunes gens. Plus d'un baron aurait vendu le manoir de son père pour les paroles que le comte vient de te dire.

— Que les barons vendent leur liberté pour de belles paroles; moi, je veux pouvoir, sans entraves, défendre le parti qui fera le mieux aller le commerce et qui rendra les meilleures lois. Mais dites-moi, je vous prie, monsieur le chevalier, quel motif rend Warner et sa fille si chers à votre maître?

— Comment! ne le sais-tu pas? Elle ne t'a donc pas raconté... Ah! qu'allais-je dire?

— Peut-il y avoir un secret entre le comte et le savant? demanda Alwyn étonné.

— S'il y en a, notre devoir est de le respecter, reprit Nevile en ajustant son manteau. Mais il nous faut maintenant faire venir la litière. »

Malgré les urgentes et accablantes affaires dont le comte était surchargé, il disposa des premiers instants de sa journée en faveur de ses hôtes. Dans l'accueil qu'il fit à Sibyll, il y avait plus que de la courtoisie; on eût dit un père retrouvant sa fille. La voyant s'approcher timidement et les yeux baissés, il s'avança au-devant d'elle et lui dit en lui mettant la main sur la tête:

« Que la sainte Mère de Dieu te protége, mon enfant. Reçois ce baiser paternel. »

Et le comte déposa un baiser sur le front de la jeune fille.

« Rappelle-toi que par ce baiser je te promets de prendre soin de ta fortune, de faire respecter ton nom; mon cœur te rendra tous les services dont tu auras besoin; mon bras te défendra de l'outrage. Quant à toi, brave savant, ton sort est lié au mien. Ma destinée est prospère maintenant; que ma destinée soit la tienne. Amen. »

Il se tourna du côté de Warner, et sans faire davantage allusion aux événements passés, dont le souvenir remplissait son âme hautaine d'amertume, il demanda au savant des explications détaillées sur ses travaux. Les hommes qui, pendant une grande partie de leur vie, se sont signalés par leurs hautes capacités dans une carrière pleine d'activité et de mouvement, connaissent d'une façon générale les sciences sans les avoir apprises; à ce nombre appartiennent surtout ceux qui ont été élevés dans l'art de la guerre. Un grand militaire est aussi un grand mécanicien, un grand mathématicien, quoiqu'il ne connaisse ni la mécanique ni les mathématiques; voilà pourquoi Warwick comprenait mieux que beaucoup de savants le principe sur lequel Adam appuyait ses expériences; mais, quoiqu'il entrevît les immenses résultats que de telles expériences étaient destinées à produire, la supériorité de son bon sens lui faisait voir encore plus clairement que le temps n'était pas mûr pour ces prodigieuses innovations.

« Mon ami, lui dit-il, je te comprends assez bien. Il est clair pour moi que si tu peux parvenir à obtenir des éléments ce que produit le travail de l'homme, et cela avec une perfection égale, mais avec beaucoup plus de puissance et de rapidité, tu arriveras à multiplier les bienfaits de l'industrie, et en les multipliant à les rendre moins coûteux; il est clair encore que tu peux faire de ton pays le marché général de l'univers et qu'enfin la

véritable alchimie serait la tienne, car tu aurais trouvé le moyen de convertir tout en or.

— Puissance intelligente, comme tu saisis la vérité! s'écria Adam.

— Mais, continua le comte, mélange de bon sens et de préjugés, supposons que ton succès soit complet et que tu transformes ce pays de braves yeomen et de vaillants soldats en une réunion d'avares commerçants et d'artisans maladifs : mordieu! nous sommes assez débordés par l'esprit mercantile. On abandonne déjà l'arc pour l'aune. Les populations des villes sont les plus mauvaises pour la guerre. L'Angleterre est entourée d'ennemis redoutables, et si, par l'invention d'un nouveau procédé, elle accumule des trésors et perd des soldats, elle ne fera que tenter les envahisseurs après avoir énervé ses défenseurs. A te parler franc, je te conseille et je t'adjure de diriger ton esprit et ton instruction vers de plus mâles occupations.

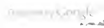
— Ma vie n'a pas d'autre objet que celui-là. Tuez mon invention, et c'est moi que vous détruisez, dit Adam avec l'accent d'un sombre désespoir. Hélas! il paraît que le changement de pouvoir ne donne pas de meilleures espérances à la science dans ce siècle de fer. »

Warwick fut touché.

« Eh bien! dit-il après un moment de silence, sois heureux à ta façon. Je ferai de mon mieux pour te protéger. Demain, reprends tes travaux; mais aujourd'hui au moins il faut que tu partages notre repas. »

Et ce jour-là, au festin de Warwick, parmi les chevaliers, les barons, les abbés et les guerriers, Adam prit place sur l'estrade, près du comte, et Sibyll à la même table que les dames d'honneur de la duchesse de Clarence. Avant la fin du repas, Warwick s'adressa aux convives en ces termes :

« Mes amis, quoique vous et moi, pour la plupart élevés dans les camps, nous n'ayons guère d'autre instruction que celle dont se sont contentés nos pères, nos devanciers, cependant nous pouvons entrevoir déjà dans les villes libres d'Italie et des bords du Rhin, et même en France, sous le gouvernement de son roi, profond politique, l'aurore d'un jour mémorable où de nouveaux progrès dans les sciences enseigneront mille prodiges à nos fils plus éclairés que nous. Il est donc utile qu'un État nourrisse des hommes qui consacrent avec dévouement leurs jours et leurs nuits à de pénibles travaux dans l'intérêt des sciences et des lettres et de la gloire de notre commune patrie. Un digne gentilhomme, assis en ce moment même à notre table, a profondément réfléchi sur les moyens de donner à nos ouvriers anglais une grande supériorité sur les métiers des Flamands qui s'engraissent aujourd'hui aux dépens de notre industrie et appauvrissent le royaume. Mais surtout il se pro-



pose de compléter une invention qui doit faire de notre marine la plus puissante marine de l'Europe. Je n'en dirai pas davantage sur ce sujet quant à présent ; mais je recommande à votre bienveillance notre hôte, maître Adam Warner, et je vous prie particulièrement, messieurs les honorés membres du clergé actuel, de protéger le nom de ce digne homme contre l'accusation la plus pénible et la plus périlleuse pour les honnêtes gens. Vous n'ignorez pas en effet que le peuple, par ignorance, attribue à la sorcellerie tout ce qui surpasse son intelligence. Ce n'est pas, ajouta le comte en se signant, que la sorcellerie n'ait fait de terribles ravages dans ce pays et n'ait été pratiquée sur une large échelle par Jacqueline de Bedford et ses acolytes Bungey et d'autres ; mais nous n'avons pas besoin de pareils secours, et tout ce que maître Adam Warner se propose est conforme aux intérêts du peuple et aux dogmes de la sainte Église. Buvons donc à la santé de maître Adam Warner et de sa famille.

Cette allocution ferme et catégorique ayant été accueillie avec respect, quoique avec moins d'applaudissements que les harangues du comte en provoquaient ordinairement, Warwick ajouta d'un ton de bienveillance encore plus marqué :

« Je vous prie également de reconnaître dans cette belle demoiselle, sa fille, la tendre amie de ma bien-aimée Anne, princesse de Galles, et, pour l'amour de Son Altesse et en son nom, je m'attribue une part dans la tutelle et la protection de cette jeune personne, conjointement avec maître Adam Warner. Sachez, galants gentilshommes, et vous, accomplis chevaliers, que celui qui réussira, soit par un loyal amour, soit par de vaillantes prouesses, comme il convient à un véritable amant, à gagner les grâces de ma pupille, pourra me réclamer un domaine de chevalier avec autant de mes meilleures terres que la peau d'un taureau pourra en contenir, et lorsque le ciel accordera à la princesse Anne et à son noble époux un sûr passage en Angleterre, nous tiendrons à Smithfield un tournoi en l'honneur de Saint-Georges et de nos dames, où, *par Dieu !* je serai fortement tenté d'exciter la jalousie de ma comtesse en brisant une lance à la gloire de la demoiselle qui joint un si noble cœur à un si beau visage. »

Ce soir-là, pendant la fête, plus d'un œil admirateur se tourna vers Sibyll : plus d'un jeune galant, se rappelant les paroles du comte, soupira après le bonheur d'obtenir les bonnes grâces de la jeune fille. Il y avait eu un temps où ces égards et ces hommages auraient été bien reçus ; mais aujourd'hui que *quelqu'un* n'en était pas témoin, ils n'avaient plus de valeur. Tout ce que l'ambition de Sibyll, dans ses premières années, avait pu convoiter lorsqu'elle rêvait à ce monde brillant, semblait s'être accompli ; son père protégé par le plus grand seigneur du

pays, non pas à la façon de la duchesse de Bedford qui humiliait par ses faveurs, mais comme il est donné à la puissance seule de protéger le génie, c'est-à-dire en s'honorant de lui faire honneur; sa noblesse reconnue; une position élevée dans le monde ; la fortune lui souriant après de si rudes épreuves, et tout cela obtenu sans servilité, sans bassesse. Mais comme toute l'ardeur de son ambition s'était épuisée dans l'entretien d'une passion plus divine, toutes les séductions du monde étaient pour elle sans force et sans vertu auprès de ces heures fortunées où elle attendait dans la solitude, sur le seuil de l'humble ferme, la voix et le pas d'Hastings. Sans son père, elle aurait presque maudit ces plaisirs et cette pompe, ces témoignages d'admiration et de respect qui semblaient insulter aux malheurs de l'exilé errant.

Le comte avait eu l'intention de placer Sibyll parmi les dames d'Isabelle ; mais l'air hautain de la duchesse glaçait la pauvre jeune fille et, donnant pour prétexte que la santé de son père réclamait ses soins assidus, elle supplia qu'il lui fût permis de rester avec Warner partout où il habiterait. Adam lui-même, maintenant que la duchesse de Bedford et le frère Bungey n'étaient plus dans la Tour, demanda l'autorisation de retourner dans la chambre où il avait travaillé avec le plus de succès à sa chère Euréka ; et, comme la Tour paraissait être un asile plus sûr que toute autre demeure dans la ville contre les préjugés et les insultes de la multitude, Warwick eut la générosité de faire disposer pour le père et pour la fille des appartements beaucoup plus commodes que ceux qu'ils avaient occupés jusque-là. Plusieurs serviteurs furent attachés à leur service, et jamais on ne vit un homme de lettres ou de science plus honoré que ne l'était alors le pauvre savant qui, jusqu'à présent, avait été si persécuté, si méprisé.

Qui pourrait dépeindre le ravissement d'Adam? Plus d'alchimie ni d'astrologie, plus de duchesse impérieuse, plus de Bungey jaloux et haineux.... Son esprit pourrait donc avec liberté se livrer à ses travaux favoris ! Et Sibyll, quand elle se retrouvait avec son père, faisait effort pour donner à son visage un air riant, le suppliant seulement de ne jamais lui parler d'Hastings. Aussi le bon vieillard, replongé dans ses travaux de mécanique, espérait-il qu'elle avait oublié ce rêve passager de jeune fille.

Cependant la distinction particulière que Warner avait reçue du comte ne faisait que confirmer les bruits répandus par Bungey, à savoir, que c'était un redoutable nécromancien, qui avait beaucoup aidé le comte dans son entreprise. La harangue du comte à ses convives en faveur de Warner et de Sibyll, la haute position faite au savant, parvinrent jusqu'au Sanctuaire: car tous ceux qui s'y étaient réfugiés n'avaient pas de peine

à recueillir tous les bavardages de la ville. Qu'on juge de l'effet produit par la nouvelle des derniers événements sur l'envieux Bungey; qu'on se figure toutes les remontrances rétrospectives qu'il fut capable d'adresser à la duchesse. Maintenant il était clair pour Jacqueline, aussi clair que le soleil en plein midi, que Warwick récompensait l'astrologue malencontreux, pour quelques services occultes dont Bungey aurait pu détruire l'effet, si elle l'avait écouté : elle promit bien que, si jamais elle recouvrait le pouvoir, Warner et son Euréka seraient livrés à l'unique et complète discrétion du moine.

Cependant, comme le frère commençait à s'ennuyer de la triste résidence du Sanctuaire, et qu'il convoitait les avantages dont jouissait Adam, il eut l'idée de donner son adhésion aux opinions du jour et de faire sa soumission au parti régnant. Enhardi par la clémence des vainqueurs, sachant que sa personne n'avait pas été mise à prix, espérant d'ailleurs que le comte oublierait ou pardonnerait l'ancien outrage des effigies en cire, comptant aussi sur la sécurité que semblaient lui promettre son froc et son capuchon, il résolut un jour de s'aventurer hors de sa retraite. Il se flattait d'ailleurs de pouvoir, à force de cajoleries, amener Adam à oublier ses anciennes brutalités et à solliciter pour lui la faveur du comte ; car s'il méprisait Warner comme un caractère faible, il le croyait sérieusement dépositaire de quelque secret important et fatal.

Donc, à la brune, le moine, aidé d'un employé subalterne de la Tour, dont il avait précédemment gagné l'amitié, s'introduisit dans la chambre de Warner. Il se trouva qu'Adam, qui avait aussi ses superstitions, se figura que tous les malheurs survenus à l'Euréka, ainsi que toutes les imperfections et tous les défauts qui l'empêchaient encore d'être une machine complète, devaient être attribués à l'absence du diamant, baigné dans les rayons mystiques de la lune, comme le prescrivait en termes si formels l'auteur allemand. Maintenant qu'une somme mensuelle, qui dépassait de beaucoup ses besoins, était à sa disposition et qu'il lui paraissait convenable de faire honneur, autant qu'il le pouvait, à la protection du comte, il décida qu'il ne se passerait pas plus longtemps du diamant destiné à favoriser ses expériences. Il s'en procura un de moyenne grandeur et d'une assez belle eau; il l'exposa autant de nuits qu'il le fallait aux rayons de la nouvelle lune : déjà il avait préparé sa place dans l'Euréka et le contemplait avec une joie solennelle, quand Bungey entra.

« Puissant frère, dit le moine en se prosternant jusqu'à terre, sois aussi miséricordieux que tu es fort. Vraiment, tu as prouvé que toi seul tu étais le magicien; tandis que moi je ne suis qu'un pauvre sorcier; aussi vois : tu es riche et honoré, tandis que je suis pauvre et proscrit. Daigne pardonner à ton ennemi,

et le recevoir comme un esclave qui t'appartient par droit de conquête. O sapristi! O Gemini! quel joyau tu as là!

— Sors d'ici! Tu me déranges, dit Adam oubliant, dans sa préoccupation, les vrais motifs de sa répugnance pour cet homme, mais sentant d'une manière vague qu'il avait à côté de lui quelque chose d'importun et d'odieux, et tout en parlant il adapta le diamant à sa machine.

— Comment! comment! un joyau! un diamant dans la.... dans la.... dans la machine! balbutia le moine ébahi, à qui cette vue fit venir l'eau à la bouche. L'Euréka était déjà bien précieuse auparavant, à plus forte raison maintenant. Si je te rattrape jamais, odieux talisman! se dit-il tout bas à lui-même, je saurai te faire servir à autre chose qu'à cuire des œufs.

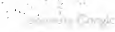
— Sors d'ici, te dis-je, répéta Adam, finissant par regarder autour de lui, et frissonnant à la vue du moine, dont il se rappelait la méchanceté. Oses-tu venir m'importuner encore? »

Le moine se prosterna servilement à ses pieds, et après de longues excuses, il pria le savant de demander pour lui la faveur du comte.

« Je n'en veux pas à toutes tes dignités, ni à ton élévation, grand Adam; ce que je demande, c'est de te servir, d'arranger ton fourneau, de te passer les outils, et de faire mon apprentissage sous toi, maître. Le comte, je le sais, t'écoutera, si tu lui dis que j'avais la confiance de la duchesse, son ennemie; que je peux lui communiquer les secrets les plus intimes, que je....

— Loin de moi, lui répondit Adam. Tu es encore pire que je ne croyais, misérable! Je te savais ignorant et cruel, maintenant je vois que tu es en outre vil et perfide. Moi, travailler avec toi! recommander au comte celui qui déshonore le titre de savant. Jamais! Si tu demandais un morceau de pain et l'aumône, je te les donnerais, comme un chrétien doit le faire; mais la confiance, l'honneur, la réputation de savant, les nobles labeurs ne sont point pour les imposteurs et pour les traîtres. Tiens! tiens! tiens.... » Puis, courant vers un cabinet, il y prit une poignée de petites pièces, les mit dans la main du moine, et, le poussant du côté de la porte, il appela les domestiques, leur recommandant de voir si ce visiteur maudit quittait le dalais. Le moine se retourna d'un air menaçant. Il n'osa pas pourtant proférer de menace, mais intérieurement il forma un vœu et sortit.

Quelques jours après, Adam au milieu d'une de ses promenades rêveuses sur les remparts de la Tour, qui, depuis qu'elle n'était plus habitée comme palais d'un roi, était complétement ouverte à ses rares et capricieuses excursions, vint à passer auprès de quelques ouvriers qui réparaient une bombarde, et comme tout ce qui se rattachait à la mécanique excitait tou-



jours son intérêt, il s'arrêta et indiqua à ces hommes un perfectionnement très-simple, qui aurait pour résultat d'envoyer les boulets plus loin et plus directement au but. Le principal ouvrier, frappé de ces remarques, courut vers un des officiers de la Tour; l'officier vint, écouta le savant, puis. se rendant chez Warwick, il fit savoir au comte que maître Warner avait une merveilleuse entente de la construction des machines de guerre. Le comte envoya chercher Warner, apprécia sur-le-champ son observation si simple et si vraie relative au calibre de la bombarde, et, concevant de lui une opinion bien plus haute encore que celle qu'il avait déjà, il le préposa à la surveillance de nouveaux canons qu'il faisait construire. Cette occupation ne lui prenant que peu de temps, Warner était heureux de prouver ainsi sa reconnaissance au comte : il n'envisageait ces machines de destruction que comme des inventions mécaniques, et, à ce titre, il ne songeait guère qu'il allait augmenter l'épouvante causée par son nom seul.

Bientôt, dans le Sanctuaire, la duchesse indignée et regrettant fort ce qu'elle avait fait, apprit que le cruel sorcier, qu'elle avait sauvé des griffes de Bungey, préparait les machines de guerre les plus redoutables, les plus infaillibles et les plus meurtrières pour empêcher le retour de son gendre.

Nous laisserons Adam à ses rêves, à ses travaux et à son horrible réputation, pour retourner au monde positif, au monde de la *vie active*.

CHAPITRE II

Au dehors, prospérité. Au dedans, soucis.

Pour qui ne voit que la surface des choses, le faiseur de rois avait une position capable de satisfaire et au-delà l'ambition et l'orgueil de l'homme. Il avait chassé du pays un des princes les plus fastueux, un des guerriers les plus hardis qu'on eût jamais vus sur un trône. Il avait opéré un changement de dynastie sans tirer l'épée. Les mariages de ses filles assuraient, quoi qu'il arrivât, d'un côté ou de l'autre, la royauté à ses descendants.

Le triomphe facile qu'il avait remporté semblait prouver qu'il avait les sympathies du peuple, et le parlement qu'il s'était

hâté de convoquer avait sanctionné légalement une révolution accomplie par une épée que le sang n'avait pas souillée.

Rien au dehors ne menaçait la paix de l'intérieur. Des lettres de la comtesse de Warwick et de lady Anne annonçaient leur entrée triomphale à Paris, où Marguerite d'Anjou avait reçu des honneurs qui, jusque-là, n'avaient été rendus qu'à une reine de France.

Cependant une solennelle ambassade se préparait à venir de Paris à Londres pour féliciter Henri et pour conclure avec lui un traité perpétuel de paix et de commerce. Charles de Bourgogne lui-même, le seul allié qui restât à Édouard, sollicitait la continuation de ses relations amicales avec l'Angleterre, établissant en fait que ces relations avec le pays étaient tout à fait indépendantes de celui qui portait la couronne, et il défendait, par une proclamation adressée à ses sujets, d'aider Édouard dans tout ce qu'il pourrait entreprendre pour reconquérir son trône.

La conduite de Warwick, que le parlemeut avait déclaré, conjointement avec Clarence, protecteur du royaume pendant la minorité du prince de Galles, fut digne de son triomphe. Il déploya plus qu'il ne l'avait fait jusque-là les hautes capacités d'un génie administrateur. Car toutes ses passions exaltées par la nécessité de consommer la victoire aiguisaient ses facultés. Il unit la clémence envers la faction vaincue à une fermeté qui déconcertait toute tentative d'insurrection.

En contraste avec la splendeur qui entourait sa fille Anne, tous les rapports parlaient de la situation humiliante que Charles avait faite au roi exilé; et, dans le Sanctuaire, au milieu des assassins et des félons, la femme de l'ennemi vaincu du comte de Warwick donna le jour à un enfant mâle, baptisé, dit le chroniqueur, comme le fils d'un homme du commun. Au Vengeur et à ses enfants appartenaient désormais l'autorité royale et le faste de la cour; au fugitif et à son fils, le pain de l'exil ou le refuge du proscrit.

Cependant la prospérité du comte était vide : la statue d'airain reposait sur des pieds d'argile. Un homme qui, sujet de nom, exerçait de fait l'autorité royale, était quelque chose d'anormal et d'impopulaire en Angleterre. Les principales villes de commerce nourrissaient depuis longtemps contre l'aristocratie cette animosité dont Henri VII profita pour établir la monarchie absolue, et qui est encore, de nos jours, une cause de querelles entre les partis; mais les villes n'avaient pris aucune part à la révolution qui venait de s'accomplir. Elle avait été faite par les barons et par leurs suivants. Elle ne se rattachait à aucun progrès de la classe moyenne, et, aux yeux des hommes de commerce, ce n'était que la violence d'une noblesse turbulente et désappointée. Le nom même donné aux soutiens de

Warwick était impopulaire dans les villes. On ne les appelait ni les lancastriens, ni les amis du roi Henri : on les appelait, et c'est le nom qu'on leur donne encore dans la vieille chronique : *le parti des lords*. La majorité de ce qui constituait encore la puissance féodale, les seigneurs les plus hautains, les plus grossiers parmi les yeomen, les plus belliqueux parmi les chevaliers, voilà quels étaient ceux qui apportèrent à Warwick la sanction de leurs hommages, et cette sanction déplaisait à l'esprit des villes.

Les classes de la société ont eu, de tout temps, un sûr instinct de leurs intérêts. La révolution opérée par le comte était le triomphe de l'aristocratie : cette victoire devait avoir pour conséquence naturelle de renforcer le pouvoir moral et probablement le pouvoir constitutionnel de cet ordre de guerriers. Le nouveau parlement était sa créature : Henri VI n'était qu'un prête-nom ; son fils, un enfant, dont le caractère était encore inconnu, dont la naissance, à en croire les mauvaises langues, était équivoque, et retenu, selon toute apparence, pieds et poings liés par son alliance dans les filets de la puissante maison. Le comte n'avait jamais dissimulé la répugnance que lui faisait éprouver cette lente transformation d'une population agricole en une population de marchands.

Il est à remarquer aussi que la classe moyenne se joint aussi rarement aux idoles de la populace qu'aux chefs de la noblesse. L'attachement inintelligent des paysans et de la masse du peuple pour le comte, riche et prodigue, paraissait être, aux yeux de la bourgeoisie, un retour à l'époque barbare des clans, une opposition aux progrès de la civilisation vers laquelle ils tendaient toujours comme à leur insu.

Maintenant, autant que la politique peut autoriser nos prévisions, jetons un regard rapide sur les résultats probables de l'influence de Warwick, si cette influence avait été durable et efficace. S'il était attaché par les préjugés et par la naissance à l'aristocratie, par sa réputation, par ses habitudes, il était encore plus attaché au parti du peuple, au parti *plus peuple* encore que la classe moyenne, au parti de la majorité, au parti des masses. Toute sa vie avait été une lutte continuelle contre le despotisme royal. Il ne nourrissait certainement pas les projets qui, en pareille circonstance, auraient pu venir à l'esprit profond et sagace d'un patricien italien dans l'intérêt de son ordre ; cependant le comte, dans sa politique, aurait toujours marché vers un but, vers la limitation de l'influence monarchique par l'aristocratie, si chère à la population des campagnes, et qui lui fournissait ses moyens de défense, à la charge pour l'aristocratie de subvenir aux besoins des paysans et d'aider au redressement de leurs griefs. Bref, le grand baron aurait assuré et augmenté la liberté suivant les idées d'un seigneur, d'un Normand, en faisant

du roi le premier noble du royaume. Si cette politique avait eu assez de durée pour réussir, on n'aurait pas vu le despotisme des princes qui suivirent changer, sous les Tudors, la monarchie limitée en monarchie absolue; on n'aurait pas vu la sanglante réaction dont les Stuarts furent victimes. La famille du comte, et lui-même avec son cœur genéreux et paternel, s'étaient toujours montrés opposés à toute persécution religieuse, et l'esprit de tolérance, appliqué à propos aux lollards, aurait prévenu la vengeance longtemps ajournée de leurs descendants, les puritains. Peut-être que peu à peu le système de gouvernement qu'il représentait, et dont il ne prévoyait pas toutes les conséquences, aurait transformé la monarchie en un gouvernement aristocratique, ayant d'ailleurs pour base un ensemble d'institutions larges et populaires; mais, sans aucun doute aussi, la classe moyenne ou plutôt la classe commerçante se serait élevée beaucoup plus lentement, la salutaire influence inhérente à son gouvernement se serait répandue moins rapidement qu'elle ne le fit d'abord sous Édouard IV, et plus décidément encore sous Henri VII, époque où elle devint un instrument contre l'aristocratie féodale, et où elle se servit, pendant un long et terrible intervalle, à établir le gouvernement arbitraire d'un seul homme. La répugnance de Warwick pour les tendances mercantiles d'Édouard n'était pas seulement un préjugé de patricien. Il ne fallait pas une grande perspicacité pour voir qu'Édouard avait le projet d'élever une classe, qui, bien que puissante contre les barons, serait longtemps impuissante contre les empiétements de la couronne. Aussi le comte regardait-il cette classe, non-seulement comme l'ennemie de son ordre, mais encore comme une arme dont on pourrait se servir pour détruire les anciennes libertés.

Nous ne prendrons pas sur nous de décider quel système politique aurait été le plus avantageux pour l'Angleterre, de celui qui fondait le despotisme sur la classe moyenne, ou de celui qui fondait l'aristocratie sur l'affection du peuple; mais il était évident pour les bourgeois les plus éclairés des grandes villes, que la lutte d'Édouard d'York et du comte de Warwick était la lutte de deux grands principes, et que le roi commerçant leur paraissait un allié plus naturel que le baron féodal; il est également évident pour nous que le véritable esprit du siècle était pour le perfide Édouard et contre le loyal Warwick.

Le comte, cependant, ne crut avoir rien de sérieux à craindre de la passive répugnance des villes de commerce pour son gouvernement. Son esprit guerrier le portait à mépriser la partie la moins guerrière de la population. Il savait que les villes ne prendraient point les armes tant qu'on respecterait leurs priviléges; quant à cette lente et destructive hostilité, qui n'existe que dans l'opinion, Warwick, dont l'intelligence était si

ferme dans les dangers immédiats, n'avait pas des vues assez étendues pour la comprendre. Un esprit défiant aurait pu voir des motifs plus sérieux de crainte dans la conduite du collègue du comte, le duc de Clarence. Il était clair pour Warwick qu'il devait, en bonne politique, satisfaire cet homme faible, mais ambitieux. Le duc, suivant les conventions, avait été déclaré héritier des vastes possessions de la maison d'York. Il fut investi de la lieutenance d'Irlande, mais il ajourna son départ jusqu'à l'arrivée du prince de Galles. On rendit à sa personne les honneurs dus à un souverain , et cependant le visage du duc était toujours soucieux; seulement si le comte le remarquait, aussitôt Clarence cherchait à reprendre un air souriant, et réitérait l'assurance de sa fidélité et de son amitié.

Les manières d'Isabelle avec son père étaient variables et capricieuses; en certains moments, elle était dure et froide; dans d'autres, comme si elle eût été en proie à de secrets remords, elle se jetait dans ses bras, et le suppliait en pleurant de lui pardonner ses mouvements de mauvaise humeur. Mais ce qui faisait le malheur de la situation du comte, c'était ce qu'il avait prévu avant de quitter Amboise, ce qui menace plus ou moins les hommes qui, pour une cause ou pour une autre, abandonnent tout à coup le parti auquel se rattachent tous leurs souvenirs de renommée ou d'amitié. Il avait voulu se venger d'un seul homme, et dans cette vengeance se trouvaient compris une foule d'amis qui lui étaient chers. Non-seulement il s'était séparé de ses vieux compagnons d'armes, mais encore il avait chassé en exil les plus illustres d'entre eux. Il était seul au milieu d'hommes que, dans sa vie de soldat, il avait invinciblement associés à des idées de colère et de haine. Au milieu de ce cortége princier qui l'entourait, il ne pouvait saluer aucun visage ami. Beaucoup même de ceux qui détestaient le plus Édouard ou plutôt les Woodwille, reculaient à l'idée d'une aussi incroyable désertion. Ce fut un rude coup pour un cœur déjà si endolori, lorsque l'intrépide Raoul de Fulke, qui avait adoré Warwick au point de porter, en dépit de sa haute naissance, les armes du comte sur sa poitrine, vint le trouver au milieu de la nuit, et lui parla en ces termes :

« Lord de Salisbury et Warwick, je t'ai offert autrefois de te servir comme vassal, si tu voulais disputer à Édouard, au roi débauché, la couronne qu'un front généreux doit seul porter. Si tu étais revenu, comme jadis Henri de Lancastre, pour ressaisir d'une main victorieuse le sceptre des Normands, j'aurais été le premier à crier : « Vive le roi Richard ! » qui rappelle le nom et la gloire de Cœur de Lion. Mais placer sur le trône ce mannequin bigot; convier les vaillants cœurs à venir adorer un diseur de patenôtres, qui s'amuse à compter les grains de son chapelet; assurer la succession d'Angleterre au rejeton adultère

de Marguerite, cette femme sanguinaire et dissolue; remettre le pouvoir à des hommes contre lesquels tu m'as si souvent conduit la lance au poing, c'est ouvrir un chemin qui ne mène qu'au déshonneur, et dans lequel Raoul de Fulke ne suivra point les pas de lord Warwick. Ne m'interromps point.... ne parle pas.... De même que tu as refusé l'obéissance à Édouard, je te refuse la mienne, et je te dis adieu pour toujours!

— Je te pardonne, répondit Warwick, et si jamais tu es outragé comme je l'ai été, ton cœur me vengera. Va! »

Mais lorsque le fier Raoul fut parti, le comte se couvrit le visage de ses mains et sanglota. Vint ensuite une défection qui lui fut encore peut-être plus sensible. Catherine de Bonville avait été la sœur bien-aimée du comte. Il lui avait écrit à son couvent, la priant affectueusement de revenir à Londres pour consoler son âme tourmentée, et pour apprendre, ce qu'il ne pouvait lui dire dans une lettre, les motifs qui l'avaient poussé à faire des choses autrefois si éloignées de sa pensée. Le messager revint; la lettre n'avait pas été ouverte: Catherine avait quitté le couvent et s'était enfuie en Bourgogne, se défiant visiblement de son propre frère. Cet homme au cœur de lion était, comme nous l'avons vu, singulièrement bon, franc et affectueux; et, dans ce moment, le plus critique de sa vie, où il était en proie à mille soucis, à mille tortures, il se voyait exclu de toute confiance, de toute affection. Que n'eût-il pas donné pour jouir, pendant une heure seulement, de la consolante société de sa femme, le seul être au monde à qui son orgueil eût pu confier le tourment de son cœur et les hésitations de sa conscience! Hélas! ne devait-il plus jamais entendre cette douce voix ici-bas! Anne aussi, la tendre enfant, elle était loin! Mais elle était heureuse; elle se réchauffait aux rayons d'un soleil passager, sans prévoir les sombres nuages. Sa fille aînée, par son inconstante humeur, ne faisait qu'augmenter son inquiétnde et son malheur. Après Édouard, Clarence était celui de toute la maison d'York que Warwick avait le plus aimé, quoique des liens plus étroits et un rapprochement plus intime eussent affaibli l'affection qu'il avait pour lui en diminuant son estime. Mais, en pénétrant dans l'avenir, il voyait dans ce mariage des germes d'inquiétantes discordes. Anne et son époux, en graudissant en pouvoir et en renommée, devaient exciter davantage la jalousie de Clarence et de sa femme. Ainsi, les liens mêmes qui paraissaient consolider le plus la puissance de sa maison, étaient destinés à détruire la sainte union, la sainte paix de la famille et du foyer.

L'archevêque d'York s'était prudemment abstenu de prendre la moindre part aux mesures qui avaient changé la dynastie. Il vint maintenant en recueillir les fruits; il rendit hommage à Henri VI, reçut les sceaux de chancelier, et recommença ses

intrigues pour obtenir le chapeau de cardinal. Mais entre le vaillant guerrier et le rusé prêtre il ne pouvait y avoir que très-peu de tendresse et de confiance fraternelles. Montagu était le seul auquel le comte pût parler avec une franchise sans réserve : l'analogie de leur situation, la ressemblance à certains égards de leurs caractères, ressemblance que les circonstances venaient de manifester encore davantage, contribuèrent à raffermir et à resserrer plus que jamais leur amitié au moment où d'autres liens se relâchaient. Mais le marquis fut bientôt appelé à quitter Londres pour aller prendre son poste de gardien des Marches du Nord, car Warwick n'avait pas l'étourdie présomption d'Edouard, et il ne négligeait aucune précaution pour empêcher le retour du roi détrôné.

Seul ainsi, au sein des splendeurs du pouvoir, sa vengeance accomplie, son ambition satisfaite, mais sans affection autour de lui, avec un cœur ulcéré et un front intrépide, le faiseur de rois se trouvait au milieu de ses anciens ennemis devenus heureux, et d'anciens amis désaffectionnés et ruinés ; et tous les jours se montraient, avant le temps, de nouvelles mèches grises dans les boucles noires de la chevelure du grand Warwick!

CHAPITRE III

Vues plus approfondies du cœur humain et des conditions du pouvoir.

Malheur à l'homme qui parvient au pouvoir avec une confiance exagérée dans son habileté à faire le bien! Malheur à l'homme qui, regardé par la population comme le défenseur des intérêts populaires, est préposé tout d'un coup à la garde des lois! Les communes d'Angleterre n'avaient pas déploré l'exil du bon comte seulement par amour pour sa table, gémissant sous le poids des mets, et par admiration pour son énorme hache d'armes ; ce n'était pas chez le peuple un pur sentiment de pitié pour l'homme dont le nom avait retenti dans toutes les chansons ; ce n'était pas seulement parce que « le peuple (suivant l'énergique expression du chroniqueur) pensait que le soleil avait disparu du monde quand il était absent. »

On le connaissait comme un homme qui avait toujours cherché à réformer les abus dans le gouvernement, à redresser les griefs des pauvres, comme un homme qui, même dans la guerre,

avait défendu à ses chevaliers de tuer les hommes du peuple. Il était donc regardé comme un novateur, et, quand on songeait à sa réputation et à sa popularité, on s'attendait à de prodigieuses réformes; en outre, sa profonde connaissance du caractère anglais, l'expérience qu'il avait de l'esprit de toutes les classes de la société, mais particulièrement de la plus basse et de la plus élevée, enfin la vigueur de sa robuste intelligence, faisaient incontestablement de Warwick un homme capable de mettre de prime abord un terme aux actes illégaux et violents qui avaient discrédité le gouvernement d'Édouard. Les odieuses rapines des intendants royaux cessaient, les excès des sauvages barons et des nobles, qui ressemblaient à du brigandage, étaient sévèrement punis : le pays sentait qu'une main ferme tenait les rênes du pouvoir. Mais qu'est-ce que la justice quand les hommes demandent des miracles ? Le paysan et l'ouvrier s'étonnaient de ce qu'ils ne recevaient pas une paye double ; de ce qu'il ne suffisait pas de demander du pain pour en avoir; de ce que les inégalités de la vie sociale persistaient; de ce que le riche demeurait toujours riche et le pauvre toujours pauvre. Dans les premiers jours de la révolution, sir Geoffrey Gates, le flibustier, comprenant peu la politique de clémence du comte et desirant naturellemeut tirer de la victoire les fruits qu'il avait l'habitude d'en recueillir, c'est-à-dire la rapine et le pillage, se mit à la tête d'une bande armée, s'avança de Kent jusqu'aux faubourgs de Londres et, avec quelques bandits qui vinrent des différents Sanctuaires se joindre à lui, il pilla tout et mit tout à feu et à sang. Le comte étouffa cette insurrection facilement, grâce à son courage ; et il fut comblé d'éloges pour cette noble conduite. Mais la sympathie du pauvre pour le pauvre est un sentiment tout-puissant. Une fois que le rebut de la population eut senti l'épée de Warwick, une partie de l'enthousiasme populaire pour lui s'éteignit.

Robert Hilyard, qui avait pris une si grande part au rétablissement, des lancastriens, avait fixé sa demeure dans la capitale : désireux, autant que jamais, de faire tourner les événements au profit de la cause populaire, il ne put voir, sans un sentiment de désespoir et de rage, que jusqu'à présent les nobles fussent les seuls qui eussent remporté un triomphe réel. Tous ses désirs et tous ses efforts avaient tendu à accomplir une révolution qui pût s'appeler la révolution du peuple, et il avait soutenu un mouvement qui s'appelait la révolution des lords. S'il s'était senti de l'affection pour Warwick, c'était surtout parce qu'il le regardait comme un instrument propre à préparer la société au changement plus démocratique après lequel il soupirait ; et c'était lui-même qui avait servi à fortifier l'aristocratie. Uno fois la société rétablie sur sa base après l'orage, le noble garda ses armées, tandis que le démagogue

avait perdu ses bandes d'aventuriers. Déjà dans toute l'Angleterre se répandaient les principes politiques qui devaient finir par anéantir la féodalité, par faire de ces farouches barons, par une humiliante transformation, des lords habillés de soie au lieu de leurs cottes de mailles, par réformer l'Église, par amener insensiblement la république et le système représentatif; mais ces principes n'étaient qu'en germe; et lorsqu'Hilyard se mêlait aux commerçants ou aux artisans de Londres, et cherchait à former un parti qui pût comprendre quelques-unes de ses idées politiques, il se voyait traité de visionnaire fanatique par les uns, de dangereux révolutionnaire par les autres. Chose singulière, Warwick était le seul qui l'écoutât avec attention. L'homme qui reste en arrière de son siècle, et l'homme qui le devance ont toujours au fond quelques traits de ressemblance: tous deux désiraient accroître la liberté; tous deux aimaient loyalement et ardemment le peuple, mais chacun dans ses tendances était animé par l'esprit de sa classe. Warwick défendait la liberté contre les empiétements de la royauté, Hilyard contre les empiétements des barons. Cependant malgré leurs dissentiments, ils étaient tellement convaincus de leur honnêteté que, pour les réunir comme auparavant, il n'était besoin que de la vue d'un ennemi dans la plaine. Le chef du peuple ne pouvait être que l'allié naturel du baron, ami du peuple.

Des soucis moins graves, mais sérieux encore, augmentaient les embarras de la situation du comte. La jalouse Marguerite lui avait imposé l'obligation d'attendre pour les récompenses de toutes sortes qui devaient être décernées aux lords et à d'autres; elle investissait un conseil provisoire du soin de prendre toutes les grandes mesures gouvernementales, d'accorder des offices, des terres et des bénéfices : et l'on sait tout ce qu'il y a de convoitises après une révolution couronnée de succès. Le trésor royal était vide, et l'allocation ordinairement consacrée aux dépenses du palais fut suspendue. Comme l'argent était alors excessivement rare, les immenses revenus de Warwick suffirent à peine pour couvrir les frais de l'expédition par laquelle, à ses propres dépens, il avait restauré la famille des Lancastre. Position pénible, pour une politique généreuse et prudente, que de répondre par des excuses et des atermoiements à des réclamations que légitiment de vaillants services!

Ce fut au milieu de cruelles angoisses, toujours croissantes, que le comte attendit l'arrivée de Marguerite et de son fils. Les conditions qui pesaient sur lui pendant leur absence paralysaient tous ses moyens d'action. Plusieurs membres de la noblesse lancastrienne se tinrent même à l'écart tant qu'ils ne virent d'autre autorité que celle de Warwick. Il comptait, avant tout, sur l'effet que le jeune prince, si beau, si gracieux, si franc,

doux comme son père, vaillant comme son aïeul, produirait sur cette partie passive et neutre de la population, dont l'affection, une fois conquise, suffit pour consolider un gouvernement. La présence seule du prince réduirait à néant tous les mauvais propos qu'on faisait circuler sur sa naissance. Sa ressemblance avec son aïeul héroïque lui concilierait facilement tous les cœurs qui, pendant son absence, le considéraient comme un étranger d'origine équivoque. Que de fois le comte s'était dit : « Ah ! si le prince était là, tout serait gagné ! » Henri était pire qu'un zéro ; c'était un éternel obstacle. Ses bonnes intentions, ses scrupules de religion le faisaient toujours intervenir dans le gouvernement. L'Église avait déjà mis la main sur lui : elle le pressait de publier des édits contre les lollards qui se cachaient. Cette mesure lui aurait fait perdre d'un seul coup la moitié de ses sujets, sans l'autorité de Warwick, qui s'opposa à cette idée, au grand mécontentement de ce prince peu éclairé. Le moment exigeait tout le prestige d'un monarque imposant et d'un cour brillante ; mais Henri, loin de se plaindre de la pénurie du trésor, eût regardé comme un péché d'étaler les insignes d'une gloire terrestre.

« Le ciel me punirait encore, disait-il avec bonhomie, si, au moment où je viens de sortir de ma prison, je parais mon indigne personne de toutes les frivolités d'un pouvoir éphémère. »

Il n'y avait pas une seule classe de la société qui ne fût en quelque sorte paralysée par les glaciales vertus du pauvre prince. Les joyeux jeunes gens qui avaient assisté aux brillantes fêtes de la cour d'Édouard IV écoutaient avec un dédain moqueur les graves sermons de Henri sur la longueur de leurs cheveux et sur la pointe de leurs chaussures. Les braves guerriers qu'on présentait à ses félicitations étaient obligés d'entendre des homélies sur l'abominable fléau de la guerre. Jusqu'au pauvre Adam lui-même qui était tourmenté et assailli par les dévotes appréhensions de Henri. Il cherchait, disait le pieux monarque, à se rendre supérieur, par une vaine science, aux volontés de la Providence.

Malgré les motifs continuels d'impatience et d'irritation que Henri donnait à l'impétueux et bouillant caractère du comte, celui-ci, chose extraordinaire, aimait de plus en plus le roi. Cette complète innocence, cette absence d'artifice et d'égoïsme, au milieu du siècle le plus hypocrite, le plus trompeur et le plus égoïste qui fût jamais, excitaient dans Warwick autant de pitié que d'admiration. Tout ce qui était l'opposé d'Édouard avait un charme pour lui. En présence de ce saint homme, il tempérait l'âpreté de son humeur et adoucissait sa voix un peu trop rude. La conviction profonde de la vanité de toutes les grandeurs humaines, cette conviction qui s'était

glissée dans l'esprit du comte, rapprochait le saint monarque de l'impétueux guerrier. Pour la centième fois, Warwick, en quittant Henri, murmurait :

« Que je voudrais voir ici mon brave gendre! Sa prompte intelligence apprendrait bientôt à gouverner, et alors on n'aurait plus besoin de Warwick. Je suis si fatigué, si fatigué de conduire des hommes!

— Par saint Thomas! s'écria avec une rude franchise Marmaduke, à qui ces tristes paroles étaient adressées, vous n'allez jamais faire une visite au roi sans en revenir, pardonnez-moi, monseigneur, sans en revenir à moitié énervé. Il finirait par faire de vous un moine.

— Ah! dit Warwick d'un air rêveur, on a vu de plus grands miracles que celui-là. Souvent les plus vaillants de nos ancêtres, devenus les plus humbles et les plus soumis des moines, sont allés mourir dans des cloîtres. Si j'avais gouverné ce royaume aussi longtemps que Henri, ou si je menais encore deux ans cette vie de tumulte et d'agitation, je comprendrais très-bien la douceur du repos monacal. D'où vient le vent? Toujours contraire! toujours contraire! Je ne puis supporter ce retard! »

Les vents avaient toujours été contraires à Marguerite d'Anjou, mais maintenant plus que jamais. De mémoire d'homme, on n'avait vu un temps si constamment défavorable, et nous croyons que l'histoire ne nous en offre pas d'exemples.

Le comte accomplit au mois d'octobre la promesse qu'il avait faite de rétablir le roi Henri sur le trône. Depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril suivant, Marguerite, avec le jeune et royal couple, resta sur la côte, attendant un bon vent. Trois fois, malgré tous les avertissements des mariniers d'Harfleur, elle mit à la mer; trois fois elle fut rejetée sur la côte de Normandie, et ses vaisseaux très-endommagés. Ses amis assuraient que cette conspiration des éléments était l'effet de quelque sortilége. Cette croyance, qui fit de rapides progrès en Angleterre, réjouit beaucoup la duchesse de Bedford, et releva la réputation de frère Bungey, qui s'arrogeait tout le mérite de la résistance des éléments. Il faut même avouer qu'en cette circonstance ses prédictions étaient bien justifiées. Beaucoup de personnes supplièrent Marguerite de ne point tenter la Providence et de ne pas se confier à la mer; mais la reine était ferme dans sa résolution, et son fils se riait des présages. Cependant les vaisseaux ne pouvaient quitter le port que pour être ramenés sur la côte.

Tous les jours, la première question de Warwick, au lever du soleil, était celle-ci : « D'où vient le vent? » Tous les soirs, avant de se livrer au repos, il disait en soupirant : « Les vents sont contraires. » Les vents qui s'opposaient à l'arrivée du royal cor-

tége apportaient aux voyageurs, involontairement retenus au rivage, courriers sur couriers, messages sur messages. A la fin, Warwick, ne pouvant endurer plus longtemps à distance les mortelles angoisses de l'attente, vint lui-même à Douvres, et, du haut des blanches falaises, il guettait à toute heure les voiles du navire qui devait porter Lancastre et sa fortune. Cette veille continuelle lui fut encore plus insupportable que l'attente à distance, et, le cœur rempli de tristesse, Warwick partit pour son château, où se trouvaient alors Isabelle et Clarence. Hélas! qu'était devenu le bonheur domestique d'autrefois?

CHAPITRE IV

Retour d'Edouard d'York.

Les vents soufflaient toujours, la tempête se déchaînait sur la mer, et Marguerite ne venait pas. Tout à coup, dans l'orageux mois de mars, les pêcheurs du Humber aperçurent un seul navire, sans pavillon ni flamme, cruellement endommagé par les vents contraires, et qui se dirigeait vers le rivage, luttant courageusement contre les flots. Le navire n'était pas de construction anglaise, mais il ressemblait, par sa grosseur et par sa forme, aux vaisseaux employés par les Orientaux dans leur commerce : il tenait à la fois du navire marchand et du navire de guerre.

Les paysans de Ravensport, dans la baie duquel le vaisseau se dirigeait rapidement, crurent que c'était un bâtiment marchand en détresse. Ils se rassemblèrent sur le rivage, et quelques-uns lancèrent leurs bateaux à la mer. Mais le navire allait toujours; et comme l'eau augmentait à cause de la marée, et devenait extraordinairement profonde, il jeta silencieusement l'ancre tout près de la côte, à un quart de mille de la foule.

Le premier qui sauta à terre était un chevalier de haute stature, portant une armure complète et richement incrustée d'arabesques d'or. Un autre chevalier succéda au premier, également revêtu d'une armure, bien fait aussi et bien proportionné, mais d'une prestance moins imposante. Puis, des entrailles du noir vaisseau sortirent l'un après l'autre des soldats armés,

dont le nombre dépassait de beaucoup l'idée qu'on s'était faite de la capacité du bâtiment. Enfin le premier chevalier se plaça au milieu d'un groupe de cinq cents hommes; puis on descendit une centaine de chevaux bardés de fer et harnachés; en dernier lieu, on vit sauter sur le rivage les matelots et les rameurs, armés seulement de casques et de petites épées. Il ne resta personne à bord.

« Maintenant, dit le principal chevalier, remercions Dieu et saint Georges de nous avoir sauvés de la tempête, et de nous opposer pour ennemis, non plus des vents invisibles, mais des ennemis corporels.

— *Beau sire*, s'écria le chevalier qui avait débarqué immédiatement après le premier, et qui, par son maintien et par ses vêtements, paraissait d'un rang plus élevé que ceux qui le suivaient; beau sire, voici une bien petite armée pour reconquérir un royaume! Prions le ciel que nos vaillants compagnons échappent aussi heureusement à la tempête.

— Il est, par ma foi, vrai que nous ne sommes pas assez pour nous priver d'un seul homme, dit le chef gaiement; mais, voyez, j'espère que nous trouvons là des gens pour nous faire accueil. »

Et il indiqua les paysans qui s'approchaient lentement du groupe de ces gens armés, mais qui, s'arrêtant à une petite distance, continuaient de jeter sur les nouveaux débarqués des regards de surprise et d'effroi.

« Holà! braves gens, cria le chef en se dirigeant vers la foule, comment appelez-vous ce village?

— Ravensport, n'en déplaise à Votre Seigneurie, répondit un des paysans.

— Ravensport..... entendez-vous, lords et amis. Acceptons l'augure. C'est ici qu'a débarqué, revenant de l'exil, Henri de Bolingbroke, connu plus tard dans notre histoire sous le nom de Henri IV. Sur cette terre, on ne trouve ni blé ni arbre; les menus fruits n'y viennent pas, il n'y pousse que des rois. Mais écoutez! » Le son d'un cor se fit entendre à une petite distance, et, quelques instants après, on vit dans le fond une centaine d'hommes sortir d'un pli de terrain, et, lorsque les deux troupes se reconnurent, elles échangèrent de bruyants et joyeux saluts.

Au moment où s'avançait cette nouvelle troupe de renfort, les paysans et les pêcheurs, attirés par la curiosité, et encouragés par l'attitude pacifique des soldats débarqués, se rapprochèrent pour se joindre aux premiers arrivés.

« Qui êtes-vous et que voulez-vous? » demanda un des assistants qui paraissait être mieux élevé que les autres, et qui, de fait, était un petit franklin.

Il ne reçut pas de réponse de ceux auxquels il s'adressait

plus directement, mais le chef, entendant la question, défit immédiatement son casque, qu'il remit à l'un des hommes de sa suite; puis, tournant vers la foule un visage d'une remarquable beauté, à la fois majestueux et animé, il dit à voix basse :

« Nous sommes Anglais comme vous, et nous venons ici pour réclamer nos droits. Vous me paraissez être de vaillants et honnêtes garçons. Porte-enseigne, déploie notre bannière. » Aussitôt le porte-enseigne déploya un drapeau où se voyait un soleil sur champ d'azur. « Marchez sous cette bannière, continua le chef, et, pour chaque jour de service, vous recevrez un mois de paye.

— Par ma foi, dit le franklin, promenant autour de lui des regards de sinistre défiance ; cela ne se fait pas comme ça. Et qui êtes-vous donc, monsieur le chevalier, pour lever des hommes dans le royaume du roi Henri?

— A genoux, ici! s'écria le second chevalier. Vous voyez devant vous votre vrai seigneur et souverain, Édouard IV ! Vive le roi Édouard ! »

Les soldats répétèrent ce cri, auquel se joignirent les joyeux vivat du nouveau détachement qui arrivait; mais la foule ne répondit pas. Ils échangèrent des regards d'effroi, et se retirèrent rapidement du milieu des troupes. Dans le fait, tout le canton était dévoué à Warwick, et ces paysans, pour la plupart, s'étaient réunis au premier soulèvement qui avait pour chef John Coniers. Le franklin fut le seul qui ne bougea pas. C'était un homme de résolution et de verte franchise : du pur sang anglais coulait dans ses veines. Lorsque les acclamations eurent cessé, il prononça ce peu de paroles :

« Nous tous qui sommes ici, nous ne connaissons d'autre roi que le roi Henri. Nous craignons que vous ne nous trompiez. Nous ne pouvons croire qu'un grand prince comme celui que vous appelez Édouard IV consentît à débarquer avec une poignée d'hommes pour livrer bataille aux armées de Warwick. Nous vous conseillons de remonter dans votre vaisseau et de vous en retourner aussi vite que vous êtes venus, car l'Angleterre est lasse de querelles et de batailles, et ce que vous nous conseillez là est une trahison. »

Du détachement qui venait d'arriver sortit un jeune homme de petite taille, sans armure, portant un riche vêtement, quoique taché par la tempête. Il posa sa main sur l'épaule du franklin, en lui disant ;

« Mon brave garçon, j'aime ta franchise; tu as raison. Pardonne l'échauffourée de ces bonnes gens-là, qui ne peuvent oublier encore aujourd'hui que leur chef a porté une couronne. Nous ne sommes pas revenus pour agiter ce royaume, ni pour rien entreprendre contre le roi Henri, que les saints ont favorisé. Non, par saint Paul, nous ne sommes revenus que pour récla-

mer nos biens injustement confisqués. Mon noble frère que voici n'est pas roi d'Angleterre, puisque le peuple ne le veut pas, mais il est duc d'York, et il se contentera de rentrer en possession des titres et domaines laissés par notre père. Pour moi, qui m'appelle Richard de Glocester, je ne demande que la permission de passer mon âge mûr comme j'ai passé ma jeunesse, c'est-à-dire sous les yeux de mon très-illustre parrain, Richard Nevile, comte de Warwick. Vous pouvez faire part de nos intentions à vos concitoyens. Où conduit cette route?

— A York, dit le franklin adouci, malgré son esprit pénétrant, par le charme irrésistible de la voix qui lui parlait.

— Avec votre permission, milord duc et frère, dit le prince Richard, nous prendrons ce chemin en conservant l'attitude de gens qui portent une pacifique requête. Que Dieu vous protége! amis et compatriotes; demandez au ciel pour nous que le roi Henri et le parlement nous rendent justice. Nous ne sommes pas excessivement riches maintenant, mais des jours meilleurs viendront. En attendant, recevez ceci. » Puis, tirant à pleines mains des pièces de monnaie de sa sacoche, il les jeta au milieu de la foule des paysans.

« Mille tonnerres! Que veut-il dire avec ses humbles requêtes adressées au roi Henri et au parlement? dit tout bas Edouard à lord Say, pendant que la foule cherchait à ramasser les pièces, et que Richard, le sourire sur les lèvres, entrait dans le groupe et conversait avec le franklin.

— Laissez-le faire, je vous en prie, mon souverain. Je devine son sage dessein. Et maintenant, à nos vaisseaux. Quel ordre doit-je porter au capitaine?

— Les autres vaisseaux feront voile ou jetteront l'ancre à leur gré. Mais quant au bâtiment qui a porté Édouard, roi d'Angleterre, sur la terre de ses ancêtres, il ne s'en retournera pas. »

Alors le royal aventurier fit signe au capitaine de vaisseau flamand qui était débarqué avec tous les matelots. Les larges vêtements de ces hommes de mer formaient un singulier contraste avec les cottes de mailles des guerriers au milieu desquels ils se mêlaient.

« Ami, dit Édouard en français, tu m'as dit que tu voulais partager ma fortune, et que tes braves compagnons étaient comme toi remplis de courage et de fidélité.

— Oui, sire. Il n'y a pas un homme qui en voyant votre visage et en entendant votre voix, ne se sente animé du désir de servir un homme sur le front duquel la nature semble avoir inscrit le titre de roi.

— Tu peux, à ton tour, avoir confiance en moi, dit Édouard; il n'y aura pas de prince du sang qui soit plus cher à mon cœur que vous et les vôtres, vous qui êtes mes amis à l'heure



du danger. Puisqu'il en est ainsi, le navire qui a porté de tels cœurs et de telles espérances ne doit pas mentir à sa noble mission. Tout est-il prêt?

— Oui, sire, vos ordres sont exécutés. Toutes les mesures sont prises pour l'incendie.

— Eh bien donc ! que ce signal de feu fasse savoir de rocher en rocher, de ville en ville, qu'Édouard le Plantagenet, une fois le pied sur le sol d'Angleterre, ne quittera ce pays que pour descendre dans la tombe. »

Le capitaine s'inclina avec un sourire sinistre. Les matelots, qui avaient tout préparé pour l'incendie concerté entre le capitaine et le prince, et dont Édouard avait étroitement gagné les cœurs malgré leur insouciante nature, suivirent leur chef vers le vaisseau, et restèrent sur le rivage, formant un groupe silencieux. Les soldats, moins bien renseignés, regardaient ce qui se passait avec indifférence; et, en ce moment, Richard revint aux côtés d'Édouard.

« Songez bien, lui dit-il en le prenant à part, que lorsque Henri Bolingbroke débarqua ici, il n'annonça pas qu'il marchait contre le trône de Richard II. Il déclara qu'il ne venait réclamer que son duché, et les habitants, gagnés par la justice de sa cause, devinrent plus tard les instruments de son ambition. Ce doit être notre politique; avec deux mille hommes vous n'êtes que duc d'York, avec dix mille vous êtes roi d'Angleterre. En passant dans ce pays, je me suis entretenu avec beaucoup de gens, j'ai sondé les dispositions du canton, et je trouve qu'elles ne sont pas assez mûres pour que vous puissiez espérer de les voir s'exposer à partager votre fortune. Mais les sympathies mûrissent vite quand arrive le succès.

— O douce figure d'enfant, mais profonde cervelle de vieillard ! dit Édouard avec admiration. Quel roi tu aurais fait ! »

La pâle figure de Richard se colora d'une rougeur subite qui ne s'était pas encore effacée lorsqu'une torche enflammée fut lancée en l'air; elle retomba en tournoyant sur le vaisseau; un moment après on entendit un sourd craquement, suivi d'une immense clarté.

Tout à coup s'éleva du pont, le long des voiles, une gigantesque colonne de flamme : le rivage et toute l'étendue des cieux s'empourprèrent; la lueur se refléta sur les visages et sur l'armure de la petite armée. De loin, à plusieurs milles de distance, le feu fut aperçu par les sentinelles de maints châteaux forts occupés par les troupes de Lancastre; à la vue de cette flamme sinistre s'avançant avec la rapidité de ce feu qui autrefois annonça à Clytemnestre le retour du roi d'Argos, les chevaux sortirent de leurs écuries, et les courriers montèrent en selle. Les nouvelles portées par cette clarté, passant devant tous les postes, trouvèrent en arrivant lord Warwick dans sa grande

salle, le roi Henri dans son palais, Elisabeth dans son sanctuaire. Le sol anglais sentit encore une fois le pied de fer de l'intrépide Édouard.

CHAPITRE V

Progrès du Plantagenet.

Quelques mots suffiront pour donner une idée de la formidable invasion que nous venons d'indiquer dans le chapitre précédent. Quoique le duc de Bourgogne eût défendu à ses sujets par des proclamations publiques d'aider le retour d'Édouard, cependant, sur les instances de sa femme ou les fatigantes représentations de son beau-frère, il s'était décidé à donner secrètement au monarque détrôné une somme de cinquante mille florins pour l'aider à lever des troupes, et il avait frété, sous main, des vaisseaux flamands et hollandais pour le transporter en Angleterre. Mais les forces auxquelles le hardi Édouard confiait ses destinées étaient si peu considérables qu'on eût dit que le duc de Bourgogne l'envoyait à sa perte. Édouard fit voile de la côte de Zélande; les vents, quoique moins intraitables que ceux qui soufflaient dans la direction du port où Marguerite et sa troupe attendaient une brise favorable, étaient encore contraires. N'osant aborder à la côte de Norfolk, si bien surveillée par Warwick et par Oxford qui avaient rempli ce pays d'hommes armés, il fut poussé par la tempête dans la baie de Humber, où nous l'avons vu débarquer. Maintenant nous suivons sa marche.

La petite bande se mit en mouvement et s'arrêta la nuit dans un village, à deux milles dans l'intérieur des terres. Quelques cavaliers furent détachés pour aller à la découverte des autres vaisseaux qui portaient le reste de la troupe expéditionnaire. Le débarquement de ces soldats s'était effectué avec bonheur dans différents endroits. Avant le point du jour, Anthony Woodville et ses gens avaient rejoint leur chef dont l'entreprise semblait lui avoir été inspirée par le désespoir, car toutes ses forces, y compris les quelques matelots attirés sous la bannière de l'aventurier, s'élevaient à environ deux mille hommes. On tint alors un conseil secret où se manifestèrent les plus vives alarmes. Chaque détachement donnait les mêmes renseignements sur la triste indifférence de la population qu'on avait en vain

essayé d'exciter en faveur d'Édouard. Des courriers furent envoyés dans différentes directions pour sonder mieux encore les dispositions du voisinage. Ils revinrent tous avant l'heure de midi; quelques-uns étaient tout meurtris: les manants avaient fait pleuvoir sur eux une grêle de pierres, ou les avaient accueillis à coups de bâton. Personne n'avait répondu aux cris de: « Vive le roi Édouard! » C'est alors que tout le monde rendit justice à la profonde sagacité de Glocester qui avait donné au roi un si habile conseil. Richard envoya un message secret à Clarence: on prit immédiatement la résolution de marcher vers York et de faire savoir tout le long de la route que le fugitif n'était revenu que pour réclamer son héritage particulier et pour adresser des représentations au parlement qui avait assigné le duché d'York à Clarence, son frère cadet.

« Tel est le pouvoir de la justice sur l'esprit des hommes, dit la chronique, que tous se sentirent émus de compassion en présence de cette requête, et commencèrent à se rapprocher de lui, ou du moins à ne pas lui résister. Ainsi ces hardis imposteurs, portant la plume d'autruche, signe distinctif du prince de Galles, et criant sur leur chemin: « Vive le roi Henri! » arrivèrent aux portes d'York quatre jours après leur débarquement. »

Là, et non sans beaucoup de délais et de pourparlers, Édouard fut admis seulement en sa qualité de duc d'York, et à la condition qu'il jurerait d'être le fidèle et loyal sujet du roi Henri; ce fut à la porte même par laquelle il devait entrer qu'Édouard prêta ce serment qu'on exigeait de lui, en présence d'un prêtre sur le point de dire la sainte messe, et en recevant le corps de notre auguste Sauveur!

Édouard ne s'arrêta pas longtemps à York; il continua sa marche. Deux hauts dignitaires gardaient ces provinces, Montagu et le comte de Northumberland, auquel Édouard avait rendu ses domaines et ses titres, et qui était rentré au service de Lancastre sur la promesse qu'on les lui conserverait. Cet homme, vrai serviteur des circonstances, qu'on avait vu s'attacher à tous les partis, jugea prudent cette fois de rester neutre; mais Édouard devait passer à quelques milles du château de Pontefract où se tenait Montagu à la tête de forces imposantes qui pouvaient l'anéantir d'un seul coup. Édouard était prêt pour l'attaque; mais il espérait tromper le marquis, comme il avait trompé les citoyens d'York, et cela d'autant plus facilement que Montagu avait toujours montré pour lui la plus vive affection. S'il ne réussissait pas, il était également résolu à mourir sur le champ de bataille plutôt que de manger encore une fois le pain amer de l'exil. Mais quelle ne fut pas sa joie, quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il vit Montagu et le comte de Northumberland rester dans l'inaction? Édouard, avec sa petite troupe, parvint à traverser sans accident fâcheux ce terrible passage. Hélas! Montagu avait

reçu ce jour-là même l'ordre du duc de Clarence, coprotecteur du royaume, de laisser passer Édouard, pourvu que celui-ci eût peu de troupes, qu'il consentît à prêter serment à Henri et à ne prendre que le titre de duc d'York.

« Le comte votre frère, lui écrivit Clarence, a éprouvé de cuisants remords; il voudrait oublier ce qui s'est passé, ne fût-ce que pour l'amour de mon père, et réunir tous les partis par l'abdication volontaire d'Édouard. A tous hasards, je marche vers le Nord, et vous ne combattrez pas avant que je sois revenu. »

Le marquis connaissait les scrupules qui avait tourmenté Warwick dans ses heures de tristesse; en outre, il n'avait pas le droit de désobéir au coprotecteur, ni de motif pour suspecter la conduite du gendre de lord Warwick. Il faut dire aussi qu'il ne se souciait guère lui-même de devenir l'exécuteur d'Édouard qu'il avait autrefois si fidèlement aimé; c'est pourquoi, malgré la légère surprise que lui causa l'indulgente conduite du prince, il eut pleine confiance dans la missive. Il se préoccupait d'autant moins de l'idée qu'il allait livrer un libre passage aux exilés, qu'il savait combien ils étaient peu nombreux; en outre, il était convaincu que, si le comte venait à changer de projets, Édouard s'avançant de plus en plus au milieu de populations hostiles, dans la direction même des provinces où déjà les lords Exeter et Oxford réunissaient leurs troupes, se trouverait plus facilement au pouvoir de son ennemi.

Mais pour Édouard cette liberté de passage était tout. Cela donnait à penser que Moutagu, aussi bien que Northumberland, prêtait les mains à son entreprise; que la position était moins risquée et moins désespérée qu'on ne l'avait cru au premier abord; qu'il pouvait enfin trouver ses plus puissants alliés au milieu de ces hommes qu'on supposait à tort être ses ennemis. Il profitait maintenant de la popularité qu'il s'était acquise auprès des officiers même de Warwick, lors de son voyage à Middleham. Beaucoup de ces officiers étaient des chevaliers ou des gentilshommes qui avaient leur résidence dans les provinces qu'il traversait. Ils ne se joignirent pas à lui, mais ils ne s'opposèrent pas à son passage. Alors on vit accourir vers le « soleil d'York » d'abord les aventuriers et les condottieri qui, dans les guerres civiles, se mettaient avec le parti qui les payait; puis les mécontents, les ambitieux et les nécessiteux. Les irrésolus commencèrent à prendre un parti, les neutres à opter entre les deux camps. D'abord humbles et suppliants pétitionnaires, les yorkistes, à mesure qu'ils avançaient dans le pays, s'élevaient à la dignité de défenseurs d'une cause. Doncaster d'abord, Notthingham, puis Leiscester, toujours animées de cet esprit de ville dont nous avons déjà parlé, ouvrirent leurs portes au roi marchand.

Oxford et Exeter atteignirent Newark avec leur armée. Édouard marcha à leur rencontre, leur fit prendre le change sur le nombre de ses soldats, les effraya et les mit en fuite. Une fois que l'ennemi prend la fuite, les amis semblent sortir de terre de tous les côtés. Le roi aventurier se trouva aussitôt entouré de gentilshommes, de chevaliers et de nobles, tous ses partisans par leur position sociale et par leur naissance. A ses côtés accoururent Lovell, Cromwell et d'Eyncourt, toujours fidèles à la maison d'York, et Stanley qui n'avait jamais été fidèle à aucun parti; puis les braves chevaliers Parr et Norris et de Burgh; enfin on ne vit pas moins de trois mille vassaux, appartenant à lord Hastings, l'homme nouveau, se rendre à l'appel de ses courriers et rejoindre leur chef à Leicester.

Édouard de La Marche, qui avait débarqué à Ravensport avec une poignée de brigands, voyait maintenant une armée de roi sous sa bannière. C'est alors que l'audacieux parjure jeta le masque; c'est alors qu'on vit paraître, non plus l'humble duc d'York proscrit et suppliant, mais un roi indigné faisant appel à son peuple. L'Angleterre avait sous ses yeux deux souverains avec des armées égales. Il ne s'agissait plus d'étouffer une rébellion : c'était maintenant une question de dynastie.

CHAPITRE VI

Lord Warwick aux prises avec l'ennemi sur le champ de bataille et avec le traître à son foyer.

Lord Warwick avait pris toutes les précautions humainement possibles pour empêcher l'invasion ou pour l'arrêter dès le début. Toutes les côtes sur lesquelles Édouard pouvait effectuer son débarquement étaient fortement défendues; et si la baie d'Humber avait été laissée dégarnie de troupes régulières, c'est que la plus simple sagesse permettait de croire qu'Édouard, à moins d'être fatalement conduit à sa perte, ne choisirait pas pour son débarquement un endroit précisément situé au milieu de populations hostiles, en face des armées de Northumberland et de Montagu. Lorsque le comte apprit l'arrivée d'Édouard à York, loin de montrer la faiblesse que lui attribuait le perfide Clarence, déjà en correspondance avec Glocester, il envoya par Marmaduke Nevile l'ordre formel à Montagu d'arrêter Édouard

dans sa marche et de lui livrer bataille avant qu'il eût le temps de pénétrer jusqu'au centre de l'île. Nous allons expliquer pourquoi l'envoyé ne put parvenir près du marquis. Les messages et les mesures de Clarence le devancèrent de quelques heures.

Quand Warwick eut appris qu'Édouard avait impunément franchi Pontefract et qu'il était arrivé à Doncaster, il vola d'abord vers Londres pour disposer ses moyens de défense : il confia Henri aux soins de l'archevêque d'York, passa la revue des troupes déjà établies dans le voisinage de la capitale et marcha rapidement sur Coventry où il avait laissé Clarence à la tête de sept mille hommes; pendant ce temps-là, il dépêchait de nouveaux courriers à Montagu et à Northumberland, réprimandant vertement le premier pour sa négligence, et lui enjoignant d'attaquer en toute hâte Édouard et de tomber sur ses derrières. L'activité du comte, la promptitude et l'habile prévoyance du général forment un pénible contraste avec les fautes, la pusillanimité et la trahison de ceux qui devaient le seconder, et qui jusqu'ici, comme nous venons de le voir, avaient fait avorter ses plus sages projets. Malgré l'air morose et mécontent de Clarence, Warwick n'avait encore eu aucun motif de douter de sa fidélité. Le serment qu'il avait prêté non-seulement à Henri à Londres, mais à Warwick à Amboise, était le plus fort qui ait jamais lié un homme. Si le duc n'avait pas obtenu tout ce qu'il avait désiré, il avait encore beaucoup plus à perdre et à craindre en passant dans le parti d'Édouard. Quand il avait appris le débarquement, il s'était prononcé plus hardiment que tous les autres contre cette expédition; Isabelle surtout, dont le comte s'exagérait l'influence sur son mari, avait oublié, à la nouvelle du danger qui menaçait son père, tous ses sujets de mécontentement pour revenir à ses premiers sentiments de tendresse.

La vérité est que, pendant la courte absence de Warwick, Isabelle avait fait tout son possible pour réparer ses premiers torts et pour engager Clarence à tenir son serment. Son caractère versatile et irrésolu avait, il est vrai, diminué beaucoup son influence sur l'esprit du duc; car les natures comme celle de Clarence demandent à être gouvernées par l'ascendant d'une volonté ferme et soutenue. Cependant elle put obtenir de lui une lettre secrète pour Richard, dans laquelle il lui déclarait qu'il était enfin résolu à ne pas abandonner son beau-père.

Cette lettre parvint à Glocester, au moment où les envahisseurs marchaient sur Coventry, ville fortifiée devant laquelle le duc de Clarence était campé. Richard, après quelques instants de profonde et silencieuse réflexion, fit venir son confident Catesby.

« Marmaduke Nevile, que nos éclaireurs ont arrêté sur le chemin de Pontefract, est en sûreté et à l'arrière-garde?

— Oui, milord : nous n'avons que trop de prisonniers. Faut-donner l'ordre au prévôt de mettre fin à sa captivité?

— Toujours pressé, Catesby, dit le duc avec un sourire féroce. Non, écoute, Clarence hésite : s'il tient ferme pour Warwick et que les deux armées nous combattent ouvertement, nous sommes perdus : d'un autre côté, si Clarence se joint à nous, sa défection nous amènera non-seulement les hommes qu'il commande, mais encore tous les vassaux appartenant aux domaines et au duché d'York qui, dégagés de tout devoir à l'égard du comte, seront facilement attirés vers leur véritable et légitime chef : cet exemple sèmera la défiance et l'alarme parmi les ennemis, fera espérer à nos partisans de nouvelles désertions, et la capitale s'ouvrira devant nous. Mais Clarence, je le répète, hésite. Tiens, voici la lettre qu'il a adressée d'Amboise au roi Édouard : tu le vois, sa femme, la fille de Warwick, approuve la promesse que contient cette lettre : si cette lettre parvient à Warwick et que Clarence la sache entre les mains du comte, il ne restera plus à Georges qu'à se joindre à nous. Il n'osera jamais affronter la présence du comte, une fois que ses relations avec Édouard auront été révélées.

— C'est parfaitement vrai; c'est une subtilité très-légale, milord, dit le légiste Catesby avec admiration.

— Tu peux me servir, et voici comment : retourne vers sir Marmaduke : fais semblant de partager ses sympathies, de te montrer bien disposé pour le comte, de désirer l'amitié et la faveur de Warwick : fais semblant de me trahir et de m'avoir dérobé cette lettre. Donne-la au jeune Nevile; facilite adroitement son évasion, comme à mon insu ; recommande-lui de ne pas perdre un moment, une seule minute, pour aller retrouver le comte et pour lui faire part de ce secret important, de la trahison préméditée de son gendre.

— J'exécuterai vos ordres, que je comprends très-bien; mais comment le duc saura-t-il en temps opportun que la lettre doit parvenir à Warwick?

— Je verrai le duc dans sa tente.

— Et comment favoriserai-je l'évasion de sir Marmaduke?

— Envoie-moi ici l'officier qui garde le prisonnier; je lui donnerai l'ordre de t'obéir en tout point. »

Les ennemis avançaient. Le comte, cependant, était arrivé à Warwick. Il en partit en toute hâte pour se jeter dans Coventry, mieux fortifié, et devant lequel Clarence était toujours campé. Édouard s'avança sur la ville de Warwick, ainsi abandonnée; et Richard, pendant la nuit, monta à cheval et se dirigea seul vers le camp de Clarence.

Le lendemain, le comte était occupé à donner à ses lieutenants l'ordre de marcher en avant, de se joindre aux troupes de son gendre, qui étaient à un mille environ des fortifications

et de s'avancer sur Édouard, qui le matin même avait quitté Warwick, lorsque tout à coup sir Marmaduke Nevile parut brusquement devant lui, prononçant ces mots d'une voix tremblante : « Prenez garde! prenez garde! » Puis il lui remit la fatale lettre que Clarence avait adressée d'Amboise.

Jamais coup plus rude ne fut porté au cœur d'un homme. La perfidie de Clarence pouvait être dédaignée, mais les dernières lignes, qui révélaient la trahison de sa fille! aucune parole ne saurait peindre l'angoisse de ce malheureux père.

La lettre tomba de ses mains : il resta anéanti, et avant qu'il fût revenu à lui, des hommes pâles d'émotion entrèrent brusquement et lui rapportèrent comment, au milieu des joyeuses fanfares et des drapeaux déployés, Richard de Glocester avait conduit le duc de Clarence dans les bras d'Édouard. Se dérobant à ces messagers de sinistres nouvelles qui ne pouvaient plus le surprendre maintenant, le comte se dirigea seul vers la chambre de sa fille.

Il lui mit la lettre dans les mains et, se croisant les bras, il lui dit :

« Que penses-tu de ceci, Isabelle de Clarence? »

La terreur, la honte, le remords qui s'emparèrent de la malheureuse; ses lèvres couvertes d'une pâleur mortelle, son cri étouffé; sa torpeur momentanée, suivie d'un élan du cœur qui la fit tomber aux pieds de son père et étreindre ses genoux, tout disait au comte, s'il en avait douté auparavant, que la lettre ne mentait pas, qu'Isabelle en avait connu et approuvé le contenu.

Il la regarda pendant qu'elle se traînait à ses pieds; ses yeux avaient une telle expression qu'Isabelle fit bien de les éviter.

« Ne me maudissez pas! s'écria Isabelle, atterrée par le silence même de son père. Ce n'a été qu'un court moment de frénésie, de funestes conseils, une fatale passion! Je devins folle à l'idée que mon enfant avait perdu une couronne. Je me suis repentie! je me suis repentie ! Clarence sera encore fidèle. Il l'a promis, il me l'a juré. Il a écrit à Glocester pour rétracter tout, pour....

— Femme, Clarence est dans le camp d'Edouard. »

Isabelle se releva brusquement. Le cri de sauvage désespoir qu'elle poussa donna au moins au cœur ulcéré de son père une triste consolation. Sans doute elle n'avait pas pris part à la dernière trahison. Une expression plus douce, une expression de pitié, sinon de pardon, se répandit sur son visage sombre.

« Je ne te maudis pas, dit-il, je ne te fais pas de reproche. Ta faute porte avec elle son châtiment. De tristes augures planent sur le foyer du traître. Tu ne verras plus un saint



amour dans le sourire de ton mari. Ses baisers seront impurs comme celui de Judas. Tu te dégageras de son étreinte avec horreur, en songeant que cet homme a trahi ton père outragé, et qu'il a été son bourreau peut-être. De tristes augures planent aussi sur le bercéan de l'enfant pour l'amour duquel l'ambition de la mère n'aura produit que la perfidie de la fille. Malheur sur toi! Malheur sur l'épouse et la mère! Mon pardon même ne peut détourner ta condamnation.

— Tuez-moi! tuez-moi!» s'écria Isabelle en s'élançant vers lui; mais, en voyant son père détourner son visage et se croiser les bras sur son sein, ce noble sein qui ne devait plus être un refuge pour sa fille, elle tomba inanimée sur le plancher.

Le comte promena ses regards autour de lui pour voir s'il n'y avait pas là quelque témoin de sa faiblesse, prit doucement sa fille dans ses bras, la déposa sur son lit, et, se penchant un moment sur elle, il pria Dieu de lui pardonner.

Puis il quitta la chambre, ordonna aux femmes d'Isabelle de lui préparer salitière, et les portes de la ville s'ouvrirent avant qu'elle eût repris ses sens, pour laisser passer la voiture fermée qui portait l'infortunée duchesse à la nouvelle demeure que son mari avait choisie chez l'ennemi de son père. Le comte, de la fenêtre de sa tour, vit sortir la litière, et il se dit à lui-même :

« Je me serais senti faiblir tant que je l'aurais eue avec moi dans les mêmes murs. Maintenant, et pour toujours, je veux l'oublier, elle et son crime. La perfidie a épuisé contre moi toutes ses ressources, mon âme est à l'épreuve de toutes les tempêtes. »

Le soir arrivèrent des messagers d'Édo d et de Clarence, qui étaient retournés à Warwick, offrant au comte son pardon, et lui promettant dignités, faveur, pouvoir. Pour Édouard, le comte ne daigna lui faire aucune réponse. Il dit au messager de Clarence :

« Rapporte à ton maître que j'aime mieux rester toujours ce que je suis que de ressembler à un duc traître et parjure. Dis-lui que je suis résolu à ne pas mettre bas les armes avant d'avoir perdu la vie, ou anéanti jusqu'au dernier de mes ennemis. »

Après cette terrible défection, le peu de forces qui restaient à Warwick, la panique répandue parmi ses soldats par la désertion du duc, la haute importance des intérêts attachés au succès de ses armes, l'invincible supériorité que devait donner à Édouard un combat, quand bien même le résultat en serait douteux, tout défendait à Warwick de répondre à l'attente de ses ennemis, et de s'abandonner à son courage impétueux pour livrer immédiatement une imprudente bataille.

Édouard, après s'être avancé sous les murs de Coventry par une inutile bravade, se dirigea vers Londres. Ce fut là que le comte envoya Marmaduke pour enjoindre à l'archevêque d'York et au lord-maire de tenir bon pendant trois jours, leur promettant de leur amener des forces qui assureraient un triomphe durable. Déjà, en effet, accouraient sous sa bannière Montagu, brûlant de réparer son erreur; Oxford et Exeter, revenus de leur première alarme, dont ils s'indignaient eux-mêmes. Son neveu, Fitzhugh, amenait au comte ses propres vassaux de Middleham; Sommerset accourait de l'Ouest; sir Thomas Dymoke du Lincolnshire, et le chevalier de Lytton avec ses hardis vassaux du Peak. Le brave Hilyard attendait, non loin de Londres, avec un armée composée de yeomen et de bandits, tenus comme autrefois dans le devoir par sa rude énergie, et par les talents militaires de sir John Coniers. Si Londres pouvait tenir jusqu'au moment où toutes ces troupes seraient réunies, la perte d'Édouard était inévitable.

LIVRE DOUZIEME

BATAILLE DE BARNET

CHAPITRE PREMIER

Un roi dans sa ville espère recouvrer son royaume. Une femme dans sa chambre craint de perdre le sien.

Édouard, à la tête de son armée, parvint jusqu'à Saint-Alban. Grandes furent l'émotion et la joie éprouvées par les habitants du sanctuaire de Westminster. La chambre de Jérusalem devint la grande salle de conseil des amis d'York. Grandes furent l'émotion et la terreur éprouvées par les habitants de la ville de Londres. Le timide Stokton avait été élu lord-maire. Terrifié à la pensée qu'il devait se décider entre le parti d'Édouard ou le parti de Henri, le timide maître Stokton tomba ou feignit de tomber malade. Sir Thomas Cook, bourgeois riche et influent, et membre de la Chambre des communes, avait été nommé remplaçant de Stokton. Sir Thomas Cook eut peur aussi et se sauva. L'administration de la ville tomba alors entre les mains d'Ursewike le greffier, zélé partisan d'York. Grande fut l'émotion, grand surtout fut le mépris de la populace lorsque l'archevêque d'York, espérant, par ce moyen, réchauffer l'enthousiasme, plaça le roi Henri sur un cheval, et le fit parader dans les rues, de Chepeside à Walbrook, de Walbrook à Saint-Paul. C'était pitié à voir ! car la nouvelle de l'arrivée d'Édouard, et le trouble subit apporté dans les facultés du pauvre roi, l'avaient fait tomber dans une de ces attaques épileptiques auxquelles il était sujet depuis son enfance, et qui expliquaient même ses fréquents moments d'absence. Il sortait d'un accès. Ses yeux étaient fixes, son visage effaré, sa tête tombante. Un pareil antagoniste, comparé au vigoureux Édouard, excita la pitié chez quelques-uns, et la moquerie chez le plus grand nombre. Deux mille gentilshommes yorkistes étaient dans les divers sanctuai-

res ; aidés et conduits par le comte d'Essex, ils sortirent tout armés en criant impunément dans toutes les rues : « Vive le roi Édouard ! » La popularité d'Édouard à Londres était augmentée parmi les marchands par le souvenir assez intéressé des dettes énormes qu'il avait laissées, et que sa victoire seule pouvait lui permettre de payer à ses bons créanciers. Les femmes, toujours partisans actifs dans un pareil moment, et toujours utiles, désertèrent le foyer domestique pour recruter tous les bras forts et tous les cœurs braves en faveur du bel ami de leur sexe. L'archevêque yorkiste de Cantorbéry s'y prit de son mieux avec les ecclésiastiques; et le greffier yorkiste, déploya toutes ses ressources pour se concilier les bérets. Alwyn, fidèle à ses principes antiféodaux, excitait tous les jeunes gens libres à soutenir le roi-marchand, le protecteur du commerce, l'homme *de son siècle*. Les autorités de la ville commencèrent à céder à leur propre inclination et à celle de la capitale. Cependant l'archevêque d'York avait six mille soldats à sa disposition, et Londres aurait pu être sauvé pour Warwick si le prélat eût agi avec énergie, avec zèle et avec fidélité. L'appel qu'il fit à la loyauté du peuple pendant la procession du roi Henri, prouve que c'était là sa louable intention. Mais voyant le peu d'effet produit par cette parade, lorsqu'en rentrant au palais épiscopal il se trouva en présence de cet innocent et infortuné jouet des partis, qui pouvait à peine respirer et articuler un seul mot, le pusillanime prélat se détourna en murmurant des paroles de mépris.

« Clarence, se dit-il à lui-même, n'aurait pas déserté sans l'espérance de trouver auprès du roi Édouard de plus grands avantages. » Puis il réfléchit et se concerta avec son confrère de Cantorbéry. Pendant qu'ils s'entretenaient tous les deux, arriva Catesby, porteur de messages remplis de promesses et de témoignages d'affection d'une part, et de menaces de vengeance de l'autre. Bref, la coupe d'amertume de Warwick n'était pas encore remplie : ce soir-là, l'archevêque et le lord-maire de Londres eurent une entrevue, et la Tour fut rendue aux amis d'Édouard. Le lendemain, Édouard et son armée entrèrent au milieu des acclamations de la populace. Il se rendit à cheval à Saint-Paul, où l'archevêque se présenta à lui, conduisant par la main Henri, encore une fois prisonnier; de là, Edouard se rendit à l'abbaye de Westminster, et, encore tout souillé de l'atroce parjure qu'il avait commis à York, il adressa au ciel des actions de grâces pour la victoire qu'il venait de remporter. Le sanctuaire laissa sortir les royaux fugitifs, et, tout triomphant, Édouard conduisit en grande pompe, au château de Baynard, sa femme et son nouveau-né, avec Jacqueline et ses autres enfants.

Le lendemain matin, c'est-à-dire le troisième jour, Warwick.

fidèle à sa promesse, marcha sur Londres avec les forces imposantes qu'il avait réunies. La trahison était consommée. La capitale était rendue, et le roi Henri réintégré dans la Tour.

En considération de ces événements, dit le chroniqueur, le comte vit qu'il ne lui restait plus d'autre ressource que de risquer la bataille. Il s'arrêta donc à Saint-Alban pour faire reposer ses troupes, et, marchant de là vers Barnet, il campa sur la hauteur qu'on appelait alors la Bruyère ou la chassa de Gladsmoor, et attendit l'ennemi.

Edouard ne retarda pas longtemps cette rencontre qui devait être sérieuse. Entré à Londres le 11 avril, il se prépara à quitter la ville le 13. Indépendamment des troupes qu'il avait amenées avec lui, il avait reçu de nouveaux renforts des sanctuaires et des autres endroits de la capitale où ses partisans s'étaient cachés. Londres lui envoya de sa courageuse jeunesse une troupe d'élite d'archers et de hallebardiers enrôlés par Alwyn, qui fut nommé leur chef par Edouard. Alwyn fit oublier sa soumission à la restauration de Henri, par l'activité signalée qu'il déploya en faveur du jeune roi, dont il associait la cause avec les intérêts de sa classe et avec la prospérité de la grande cité commerciale. Quelques années plus tard, Londres le récompensa de son dévouement en le mettant à la tête de l'administration municipale. Ce fut le même jour, le 13 avril, quelques heures avant le départ de l'armée d'York, que lord Hastings entra dans la Tour pour donner l'ordre de laisser sortir l'infortuné Henri, qu'Édouard avait résolu d'emmener avec lui.

Il avait donné ses ordres, et il revenait sur ses pas, lorsque Alwyn, sortant d'une des cours intérieures, s'approcha de lui dans une grande agitation, et lui dit :

« Pardonnez-moi, milord, si, dans un moment aussi grave, j'appelle votre attention sur une personne que vous avez peut-être oubliée.

— Ah! la pauvre jeune fille! Mais, dans le peu de mots que nous avons rapidement échangés ensemble, vous m'avez dit qu'elle était en sûreté, et qu'elle était bien.

— *En sûreté*, milord, oui, mais *bien*, non. Ah! je vous en prie, écoutez-moi. Je vais me battre pour vous et pour votre roi. Un gentilhomme de votre suite m'a prévenu que vous aviez épousé une noble dame à l'étranger. S'il en est ainsi, cette jeune fille, à laquelle j'ai longtemps voué un amour si sincère, pourrait vous oublier, et se donner à moi. Oh! laissez-moi emporter cet espoir pour augmenter mon courage!

— Mais, dit Hastings déconcerté et changeant de visage, le temps presse, et je ne sais où est cette demoiselle...

— Elle est ici, interrompit Alwyn, dans ces murs, dans cette cour là-bas. Je viens de la quitter. Vous, qu'elle aime, vous l'avez oubliée; moi, qu'elle dédaigne, j'y pense toujours. Je suis

venu pour voir si elle était en sûreté, pour lui conseiller de rester ici maintenant, quoi qu'il arrive, et, à chaque mot que je lui disais, elle m'interrompait en prononçant un nom, et ce nom était le vôtre. Et lorsque, piqué au vif, et dans un moment de dépit, je me suis écrié : « Il ne mérite pas un pareil dévoue« ment, car on m'a dit, Sibyll, que lord Hastings avait trouvé « une femme dans son exil! » je vois encore le regard qu'elle m'a lancé, le cri qu'elle a poussé. « Prouve-le! prouve-le, Alwyn! » m'a-t-elle dit. Je l'ai interrompue en lui disant : « Tu « pourrais encore, pour l'amour de ton père, devenir ma fidèle « épouse. »

— Et qu'a-t-elle répondu, Alwyn?

— Ce qu'elle a répondu, le voici : « Pour l'amour de mon « père, je ne puis faire qu'une chose, c'est de continuer à vivre, « et... » Ses sanglots étouffèrent sa voix ; puis elle répéta : « Je « ne crois pas ce que tu me dis, tu me trompes. De sa bouche « seule j'entendrai mon arrêt. » Allez donc la trouver en homme franc et sincère, comme il convient à un noble lord. Vous n'avez qu'une phrase à dire, et une fois ces loyales paroles prononcées, votre cœur sera plus léger et votre bras plus fort. »

Hastings enfonça son chapeau sur son front, réfléchit quelques instants, puis répondit à Alwyn : « Conduis-moi, tu as raison. Je lui dois cette déférence, à elle et à toi. Et comme demain mon âme peut comparaître devant Dieu, le pardon de cette pauvre enfant pourra diminuer le nombre déjà trop grand de mes péchés. »

CHAPITRE II

. . . . . . Du faucon qui te guette
Un baiser, c'est la mort, et non pas le bonheur.

Hastings se présenta devant la jeune fille à laquelle il avait engagé sa foi. Ils étaient seuls, mais on pouvait entendre dans la pièce voisine le bruit produit par la machine *Eurêka*. Heureuse machine inanimée! elle se meut, elle travaille, elle s'épuise en efforts pour changer la destinée de tant de millions d'hommes! mais elle n'a ni oreilles, ni yeux, ni sentiments, ni cœur, autant d'avenues par lesquelles pénètre le chagrin. Sibyll avait reconnu... oui, elle avait reconnu les pas de son



amant dans l'escalier : elle se réveilla comme en sursaut de cette lourde et glaciale léthargie dont Alwyn, par ses paroles, avait enchaîné chez elle l'âme et la vie; elle s'élança au-devant d'Hastings qui parut sur le seuil, et, dans le délire de sa joie, elle se jeta sur son sein.

« Tu es donc revenu! C'est bien toi! C'était donc un mensonge! c'était donc un mensonge! Le ciel te bénisse! te voilà. » Mais soudain elle se recule aussi vite qu'elle s'était avancée; puis elle le regarde fixement en lui disant : « Lord Hastings, on m'apprend que ta main est promise à une autre. Est-ce vrai?

— Écoute-moi, répondit le gentilhomme. La première fois que je.....

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! il ne me répond pas... il balbutie... Mais réponds-moi, est-ce vrai?

— Oui, c'est vrai; je suis marié à une autre. »

Sibyll ne tomba pas inanimée sur le sol, elle ne laissa éclater aucune plainte passionnée; mais le bel incarnat de son teint, qui colora ses joues pour un moment, se changea en une pâleur mortelle; ses lèvres se fermèrent, ses jolis doigts entrelacés se serrèrent convulsivement, et l'on put voir le tremblement de ses bras. Aucun autre signe, d'ailleurs, ne trahissait son émotion.

« Je vous remercie, milord, lui dit-elle, de cet aveu plein de franchise. Je n'en demande pas davantage. Que le ciel vous bénisse, vous et les vôtres! Adieu!

— Arrête! je veux que tu m'entendes; cela est nécessaire. Tu sais combien, dans ma jeunesse, j'ai tendrement aimé Catherine Nevile. Devenu homme, j'ai senti le souvenir de cet amour se raviver dans mon cœur; mais, en face de ton doux sourire, je le croyais effacé pour jamais. Je te quittai pour aller demander au roi son consentement à notre union. Je ne parlerai point des obstacles qui s'élevaient entre nous, je m'efforçais de les aplanir, lorsque j'appris que Catherine, devenue veuve, était rendue à elle-même. Sur son invitation, je me rendis chez elle, et j'appris qu'elle m'avait toujours aimé et qu'elle m'aimait encore. Je retombai dans l'ivresse de mes jeunes rêves.... Puis vinrent les revers et l'exil. Catherine renonça à ses habitudes, à sa fortune, à son pays natal, pour accompagner l'exilé ; et ainsi, les souvenirs, la reconnaissance, la fatalité, tout a concouru à faire ma femme de l'amante de ma jeunesse. Aucune autre n'aurait pu remplacer ton image dans mon cœur, aucune autre n'aurait pu me faire oublier la foi que je t'avais jurée. Ton souvenir m'a toujours poursuivi, et me poursuivra jusqu'à la fin de ma vie. Encore maintenant, je n'ose te dire que je t'aime toujours, et cependant.... » Il s'arrêta un instant et reprit bientôt : « Mais assez! assez! Je t'aime,

je te respecte plus qu'une sœur. Grâce au ciel et à ta vertu, mon infidélité te laisse pure et sans tache. Ta main peut encore être une bénédiction pour l'homme qui en sera plus digne que moi. Si notre cause triomphe, ton sort et celui de ton père seront le plus cher objet de ma sollicitude. Mais je ne dormirai tranquille, ma conscience n'aura de repos que lorsque je t'entendrai me dire, toi épouse honorée et peut-être mère, répandant autour de toi le bonheur dont tu jouiras toi-même : « Tu m'avais trompée, eh bien ! pourtant je suis « heureuse. »

A ces derniers mots, un froid sourire effleura les lèvres de la jeune fille : c'était le sourire d'un cœur brisé ; il disparut bientôt. Puis, avec ce mélange de douceur et de fierté, d'indulgence et de fermeté élévée qui lui était propre, elle fit un triste et sublime effort pour conserver sa dignité et pour cacher son désespoir.

« Un plus long entretien, milord, serait inutile. Je suis justement punie de mon fol orgueil. Une femme ne doit pas aimer au-dessus de sa condition. Ne vous intéressez pas davantage à mon sort.

— Non, non, interrompit le lord bourrelé de remords, je veux m'en préoccuper, au contraire, jusqu'au moment où tu auras choisi quelqu'un qui ait plus que moi le droit de te protéger. »

En l'entendant encore une fois exprimer le désir de la remettre à un autre, un mouvement de noble indignation vint contracter ce visage qu'elle avait réussi jusque-là à rendre calme, au prix des plus grands efforts.

« Perfide ! s'écria-t-elle avec chaleur, ta fausseté à mon égard me donne-t-elle le droit d'en tromper un autre ? Moi, me marier ! Moi, jurer au pied des autels un amour anéanti.... anéanti pour toujours ! anéanti comme mon propre cœur ! Pourquoi te jouer de moi en me jetant au visage ces mots menteurs : « Tu es pure et sans tache ? » Mon âme est-elle restée vierge? Les larmes que j'ai répandues pour toi, les frissonnantes émotions de mon cœur au seul son de ta voix, tes baisers, ce gage qui brûle encore sur mon front et sur mes lèvres, me permettent-ils de porter à un autre amant les restes consumés d'une âme que tu as ravagée, que tu as déflorée? Que les hommes ont des idées basses et grossières ! Ils s'imaginent que rien n'est perdu quand le corps est resté pur ! Tu ne sais donc pas ce que c'est que la fraicheur des premiers sentiments, la fleur des pensées innocentes, le premier soupir, la rougeur qu'on sent monter au visage, tu ne sais donc pas qu'on n'éprouve qu'une fois ces impressions? C'est là ce qui constitue la véritable dot qu'une jeune fille doit apporter au foyer dont elle s'approche avec le titre d'épouse. Quelle dérision ! quelle insulte ! venir me parler à moi du bon-

heur de l'autel! Tu n'as jamais connu, milord, toute la sincérité de mon amour pour toi! »

Pour la première fois depuis leur entretien, elle soulagea son cœur en versant un torrent de larmes.

Hastings était presque autant qu'elle accablé par l'émotion. Quoiqu'il fût familiarisé avec de pareilles scènes de séparation, où les jeunes filles font des reproches à leurs amants qui implorent leur pardon, tout en soupirant un mélancolique adieu, il ne trouva pas un mot à répondre à ce transport de douleur irrésistible, et il se sentit à la fois humilié et soulagé quand Sibyll, avec un de ces efforts désespérés, qui à lui seul épuise des années de vie et vous rend insensible à toutes les autres épreuves possibles réservées dans l'avenir, retint ses larmes brûlantes, et reprit en ces termes avec une douceur surhumaine :

« Pardonnez-moi, milord; je ne voulais pas vous adresser de reproches; ces paroles me sont échappées; n'y pensez plus. Je voudrais au moins me séparer de vous maintenant comme j'avais espéré le faire à la dernière heure de mon existence, sans amertume comme sans colère, afin qu'en mon âme et conscience je pusse me dire, quels que fussent mes autres torts : « Mes lèvres n'ont jamais violé le serment de mon cœur.... Aucune de mes paroles n'a pu lui causer le moindre chagrin. » Et maintenant, lord Hastings, séparons-nous avec des sentiments de charité. Adieu pour toujours, pour toujours! Vous avez épousé une femme qui vous aime, sans aucun doute, aussi tendrement que je vous ai aimé moi-même. Ah! gardez avec soin cette affection. Il y aura des moments, même dans votre carrière, où un peu d'amour vous sera plus doux que beaucoup de renommée. Si vous pensez que j'aie quelque chose à vous pardonner, voici la prière que je fais de tout mon cœur, et que je ferai tant que je vivrai : O Dieu! pardonnez à cet homme comme je lui pardonne! Faites de sa demeure la demeure de la paix; inspirez à ses proches, à ceux qui lui sont chers, les sentiments de fidélité et d'amour que moi-même autrefois.... »

Elle s'arrêta, car les paroles l'étouffaient; puis, se cachant le visage, elle avança la main en signe de charitable adieu.

« Ah! si j'osais prier comme toi, murmura Hastings en pressant de ses lèvres cette main brûlante, comme je l'importunerais de mes supplications pour qu'il te dédommageât, par d'innombrables bénédictions, de tout le mal que je t'ai fait! Et le ciel m'exaucera.... oui, il m'exaucera. » Il pressa la main de Sibyll contre son cœur, la laissa retomber et disparut.

Dans la cour, il fut accosté par Alwyn.

« Vous avez été franc, milord?

— Oui.

— Et elle le supporte ?...

— Vois comment *elle* pardonne, et combien je souffre, » dit Hastings en tournant son visage vers son rival. Alwyn vit des larmes couler le long des joues du gentilhomme. « Maintenant, reprit-il, ne me questionne plus. »

Il y eut un long moment de silence. Ils sortirent de l'enceinte de la Tour et arrivèrent sur le bord du fleuve. Hastings s'apprêtait à dire adieu de la main à Alwyn, en montant dans le bateau qui devait le porter au conseil de guerre assemblé au château de Baynard, lorsque le commerçant l'arrêta et lui dit d'un air inquiet :

« Ne pensez-vous pas que, pour le moment, la Tour soit le plus sûr refuge pour Sibyll et pour son père ? Si nous sommes vaincus et que Warwick revienne, ils seront protégés par le comte : si nous sommes vainqueurs, vous les défendrez contre leurs ennemis.

— Assurément.... Dans les deux suppositions, la Tour est leur plus sûr abri. »

Là ils se séparèrent. Peu de temps après, Hastings, qui conduisait l'avant-garde, se dirigeait vers Barnet ; les fantassins volontaires se mirent également en marche sous les ordres d'Alwyn. L'armée d'York s'avançait. Le vigilant et énergique Glocester, qui était chargé de surveiller les derniers préparatifs, sortit nécessairement de la ville après tous les autres officiers. Tout à coup, pendant que son cheval était attaché à la porte du château de Baynard, il entra armé de pied en cap dans la chambre où se trouvait la duchesse de Bedford avec ses petits-enfants.

« Madame, dit-il, j'ai une grâce à vous demander qui, je l'espère, ne vous déplaira pas. Mes lieutenants me font savoir que des bruits alarmants ont été répandus parmi mes soldats : on parle d'une espèce de terreur superstitieuse qui se serait emparée des esprits à l'occasion de bombardes et de canons terribles inventés par un sorcier à la solde de lord Warwick. Votre illustre frère Bungey s'est charitablement rendu au milieu d'eux, leur donnant la promesse que les brouillards qui s'étendent maintenant sur la terre, dureront toute la nuit et dans la première partie de la matinée de demain. S'il ne nous trompe pas, nous pourrons poster nos hommes de façon à éluder l'artillerie de l'ennemi. Mais le bon frère a une influence si notoire, on croit si fermement que les vents qui ont repoussé Marguerite ont obéi à ses charmes, que les soldats demandent à cor et à cri qu'il nous accompagne, et que, sur le champ de bataille même, il détruise les effets des enchantements du nécromancien lancastrien. Le bon frère, plus accoutumé à combattre des démons que des hommes, est effrayé ; il résiste. Comme il est d'une grande importance qu'il

nous montre de la bonne volonté, et qu'il fasse croire à nos soldats que nous avons le sorcier le plus puissant, je vous prie de lui ordonner de nous suivre et de lui rendre le courage Il attend dehors.

— Conseil excellent, ma foi, et plein de sagesse, mon cher Richard ! s'écria la duchesse. Le frère Bungey est en effet un homme puissant. J'obtiendrai de lui qu'il accède à vos désirs. » Et la duchesse sortit de la chambre.

Les craintes réelles que le moine éprouvait pour sa personne se calmèrent enfin quand on lui promit qu'on le placerait dans un endroit parfaitement sûr pendant la bataille, et qu'on satisfit sa cupidité par la perspective d'une ample récompense. Il consentit à accompagner les troupes à une condition : c'est que l'atroce sorcier qui l'avait si souvent contrecarré dans ses plus belles opérations magiques, que le sorcier qui avait surveillé la construction des maudites bombardes, et qui avait prédit la première défaite et la fuite d'Édouard, conjointement avec la diabolique invention qui contenait toute la force de sa malicieuse sorcellerie, lui serait livré, conformément à la promesse faite précédemment par Jacqueline ; en outre, ledit sorcier devait l'accompagner sur le champ de bataille, où il romprait, par une contre-manœuvre, les enchantements du nécromancien lancastrien. La duchesse, enchantée d'acheter à si bon marché le consentement du moine, et, d'ailleurs, éprouvant une crainte superstitieuse pour la science occulte d'Adam, avait un motif de plus pour désirer de se défaire de cet homme : c'était un motif purement politique. Pendant qu'elle était dans le sanctuaire, elle avait arraché d'Élisabeth le terrible secret qui pouvait faire d'Adam un ennemi dangereux et compromettant pour les intérêts et l'honneur d'Édouard. Elle accepta donc avec un joyeux empressement la proposition du moine.

Un fort détachement fut en conséquence envoyé à la Tour avec le moine. Derrière suivait un chariot couvert, destiné à transporter Bungey et sa victime.

Cependant Sibyll, après être restée quelque temps dans la chambre où Hastings l'avait abandonnée seule à sa douleur, passa dans la pièce où son père était en muette communication avec son *Eurêka*.

La machine était complète; elle avait reçu tous les perfectionnements dont son inventeur était capable. Pensant que les préjugés de haine qui s'étaient élevés contre elle venaient de sa forme grossière, le pauvre savant avait cherché à lui donner une grâce imposante : il l'avait peinte et dorée de ses mains ; elle était brillante et réjouissait l'œil par ses couleurs vives ; son extérieur était digne du diamant précieux et propice qu'elle recélait dans son sein.

« Vois donc, mon enfant, dit Adam, quelle beauté ! quelle grâce !

— Oui, mon bon père, » répondit la pauvre jeune fille, cherchant à se donner un air souriant. Puis, après un court moment de silence, elle continua : « Mon père, dans ces derniers temps, il me semble que je t'ai trop négligé : pardonne-moi; aussi bien je n'ai en ce monde d'autre objet de préoccupation que toi. Laisse-moi toujours à tes côtés quand tu travailles; je ne veux pas rester seule; je n'ose pas rester seule! Mon père! mon père! que Dieu protège ta vie innocente! Sous les cieux, je n'ai que toi à aimer! »

Le brave homme se retourna d'un air soucieux, et, de ses mains tremblantes, releva ce visage affligé qui se cachait sur son sein; puis, regardant sa fille avec tristesse, il lui dit :

« Il t'est survenu quelque nouveau chagrin, ma fille. Il me semblait, en effet, entendre encore une autre voix que la tienne dans cette chambre. Est-ce que lord Hastings....

— Mon père, épargne-moi ! Tu n'avais que trop raison ; tu ne l'as que trop bien jugé ! Lord Hastings est marié à une autre. Mais vois, je puis sourire encore.... je suis calme. Mon cœur ne se brisera jamais, tant qu'il t'aura pour objet de son amour et de ses ardentes prières. »

Sibyli l'enlaça de ses bras, et il sortit de son monde idéal pour redescendre encore sur la terre. Sans doute il ne pouvait offrir à sa fille aucune consolation, mais, pour une pauvre abandonnée, il y avait encore quelque adoucissement à sa douleur dans ces paroles d'amour, dans ces larmes de pitié.

Ils étaient assis l'un à côté de l'autre; la nuit tombait; l'*Eu-réka* restait oubliée au moment où elle allait atteindre sa perfection. Ils ne remarquèrent pas les torches dont les reflets rougissaient, par intervalles, les murailles de leur chambre, et faisaient reluire les couleurs vives et brillantes de l'élégante machine. Ces torches éclairaient la litière qui devait transporter Henri le Pacifique sur le champ de bataille où allait se décider le sort de sa dynastie. Les torches disparurent, et de la sombre forteresse sortit le roi prisonnier.

La nuit succéda au soir ; l'éclat rougeâtre des torches brilla encore sur l'*Eurêka*, en promenant leurs fantastiques lueurs sur ses formes bizarres. Des pas, des voix, un bruit d'armes se firent entendre dans la cour, sur l'escalier, dans la chambre voisine. Soudain, la porte s'ouvrit, et l'on vit entrer, suivi d'une dizaine de soldats, le terrible frère Bungey.

« Ah! ah! maître Adam, quel est le plus grand magicien maintenant? Arrêtez cet homme et emmenez-le! Monsieur le sergent, aidez-moi à emporter cette diabolique machine. Oh! oh! voyez-vous comme il l'a enjolivée? comme il l'a faite belle? Tout cela, c'était pour la bataille, je le parierais. »

Les soldats s'étaient déjà emparés d'Adam, qui, stupéfait de surprise plus que de crainte, ne proféra pas un mot et n'es-

saya pas de lutter. Mais ce fut en vain qu'ils cherchèrent à détacher de lui les bras protecteurs de Sibyll qui l'enlaçaient : une force surnaturelle, que lui donnait en ce moment la superstitieuse croyance qu'il ne lui arriverait aucun mal tant qu'elle serait à côté de lui, animait la frêle créature; et quelque grossiers que fussent ces soldats, ils reculèrent devant la nécessité d'employer la force brutale à l'égard d'une personne si jeune et si belle. Ses petites mains étreignaient le pauvre homme si vigoureusement que l'épée seule semblait capable de séparer la fille du père.

« Ne lui faites pas de mal! ne lui faites pas de mal! ou vous en répondrez, frère, s'écria-t-elle les yeux flamboyants. Si vous l'arrachez de mes bras et que le roi Édouard soit vainqueur aujourd'hui, lord Hastings aura votre vie. Si la victoire est réservée à Warwick, vos jours sont également comptés : ainsi, prenez garde et arrière! »

Le moine tressaillit. Dans sa soif de vengeance, il avait oublié lord Hastings. Il craignait qu'en laissant Sibyll, celle-ci, par ses dénonciations, ne lui suscitât dans son amant un ennemi puissant. D'un autre côté, si lord Warwick remportait la victoire, quelle vengeance n'obtiendrait-elle pas du grand protecteur de son père! Il résolut donc d'emmener immédiatement la fille avec le père. Si la tournure des événements de la journée lui permettait de se défaire de Warner, il pourrait aussi trouver l'occasion de se débarrasser pour toujours du témoignage de Sibyll. Il avait déjà fait ses petits calculs quand il avait manifesté le désir d'avoir Warner avec lui; car si Édouard triomphait, Warner, l'objet de sa haine, devenait sûrement sa victime; si le comte avait le dessus, il pourrait se faire un mérite auprès de Warner de l'avoir non-seulement épargné, mais encore sauvé en le prenant avec lui. Conformément à cette politique à double tranchant, le moine répondit à Sibyll de sa voix mielleuse :

« Silence, ma fille! Si votre père est fidèle au roi Édouard, et s'il vient au secours de ma science, au lieu de l'entraver, peut-être ne regrettera-t-il pas le voyage qu'il aura fait. Et s'il vous plaît de venir avec lui, il y a encore de la place dans la voiture; nous n'en rirons que mieux. Soldats, ne leur faites pas de mal; je suis sûr qu'ils nous suivront tranquillement. »

A peine avait-il dit ces mots que les hommes, après s'être signés, soulevèrent l'*Eurêka*. Adam, la voyant sortir de la chambre, suivit instinctivement les porteurs. Sibyll, soulagée par cette pensée qu'à tout événement, elle partagerait le sort de son père, et ne prévoyant d'ailleurs aucun danger réel du parti qui comptait Hastings et Alwyn dans ses rangs, ne hasarda aucune autre remontrance.

L'*Eurêka* fut hissée dans l'énorme voiture, et sépara comme une barrière le moine de ses prisonniers.

Lorsque le chariot se mit en marche, frère Bungey, s'adressant poliment à ses compagnons de voyage, leur affirma qu'ils n'avaient rien à craindre si Adam ne songeait pas à troubler ses enchantements. Les captifs ne répondirent pas un mot; mais, se serrant l'un contre l'autre, ils échangèrent de temps en temps des paroles de consolation, se tenant aussi loin que possible de l'ex-tregetour. Celui-ci s'était assuré la société d'un compagnon beaucoup plus sympathique sous la forme d'une grande bouteille de cuir; aussi ne tarda-t-il pas à tomber dans ce silencieux sommeil de satisfaction que procurent ordinairement les libations faites au Dieu des vendanges.

Le chariot, suivi d'autres fourgons de bagages qui marchaient à l'arrière dans cette nuit mémorable, s'avançait tristement. Le brouillard continua à envelopper la terre, conformément aux savantes prédictions du moine. Le sourd gémissement des chariots, le pas des soldats, le monotone cliquetis de leurs armes, et de temps à autre le hennissement d'un cheval qui se faisait entendre dans le lointain, étaient les seuls bruits qui interrompissent ce morne silence. Tout à coup, lorsqu'ils furent près de leur destination, Sibyll, relevant la tête sur le sein de son père, frissonna en croyant entendre le chant rauque et le tintement des clochettes des sinistres tymbestères.

CHAPITRE III

Un temps d'arrêt.

Édouard, au milieu d'une nuit profonde et d'un épais brouillard, avait fait arrêter ses hommes à tout hasard sur la bruyère de Gladsmoor, et avait entouré le camp de palissades et de retranchements. Il voulait se mettre précisément en face de l'ennemi, mais l'obscurité l'empêchant de voir l'emplacement de l'armée de Warwick, ses soldats furent rangés seulement en face de l'aile gauche du comte, du côté de Hadley, laissant l'aile droite sans adversaires. Cette méprise fut une très-heureuse fortune pour Édouard; car l'artillerie de Warwick, et les nouvelles et terribles bombardes qu'il avait construites étaient placées à la droite de l'armée du comte : celui-ci, dans sa prévoyance, supposant naturellement qu'il avait devant lui l'aile gauche d'Édouard, ordonna à ses canonniers de tirer toute la

nuit. Édouard, remarquant par intervalles la lueur des canons, s'aperçut de l'avantage que lui donnait son heureuse méprise; et, afin que Warwick ne s'en doutât pas, il renouvela l'ordre de garder le plus profond silence. C'est ainsi que son erreur lui fut beaucoup plus profitable que ne le furent à son ennemi les plus sages précautions et les plus savantes manœuvres.

Ce fut une matinée froide, humide et sombre, que celle du 14 avril, jour du samedi saint. Aux événements de cette journée étaient attachées les destinées de toutes les personnes qui jusqu'ici, dans le courant de cette histoire, ont semblé se mouvoir dans des orbites diverses autour de la lumineuse étoile de Warwick. En ce moment, dans cette heure décisive, la vaste et gigantesque destinée de l'illustre comte contenait le sort de tout ce que sa lumière ou son ombre avait touché : non-seulement le voluptueux Édouard, le parjure Clarence, la hautaine Marguerite, son vaillant fils, la douce Anne, la repentante Isabelle, le sombre et criminel Richard, le brillant Hastings dans sa grandeur naissante y étaient directement intéressés; mais de l'issue du combat dépendaient encore la réalisation des espérances d'Hilyard, les intérêts du commerçant Alwyn, l'existence de cette race franche, chevaleresque, vaillante et encore à moitié normande qui trouvait dans sa personne et dans ses compatriotes saxons, dont le type ordinaire était Marmaduke Nevile, ses plus rudes antagonistes. La destinée, dans son violent tourbillon, entraînait aussi, d'une façon inexorable, jusqu'aux existences du naïf savant et celle de sa fille, obscure et dévouée. C'est vers cet océan sanglant que couraient, pour s'y engloutir, tous les ruisseaux divergents.

Mais au-dessus de tous ces intérêts individuels planaient d'autres intérêts beaucoup plus imposants dont allait décider une bataille si mémorable dans l'histoire d'Angleterre. Cette journée devait amener la ruine ou le triomphe d'une dynastie, la chute du baronnage militaire dont Richard Nevile était la plus parfaite personnification, la plus belle fleur, et l'on peut dire le plus grand comme le dernier représentant. Cette domination rappelait, il est vrai, des idées de troubles et d'abus; mais en même temps elle rappelait les plus fiers et les plus grands souvenirs des premiers jours de l'histoire d'Angleterre, avec toutes les libertés conquises depuis l'invasion normande, et toutes les gloires qui ont rendu l'île fameuse entre les nations, depuis Runnymede jusqu'à Crécy. L'issue de cette bataille pouvait au contraire amener l'élévation d'un despotisme rusé, sournois et impérieux; appuyé sur les sympathies croissantes des artisans et des commerçants, et aboutissant d'une part à la tyrannie des Tudors, à la réaction républicaine sous les Stuarts, à l'esclavage et à la guerre civile; d'autre part, à la concentration de toutes les forces vitales du génie vers un gouvernement absolu et énergique. De là résul-



taient l'épanouissement d'une civilisation plus élégante, la culture des lettres et des arts dans une cour polie, les franchises, la puissance et les ressources d'une population commerciale destinée à s'élever au-dessus d'une tyrannie qu'elle avait d'abord tolérée, et à ouvrir aux Saxons émancipés les marchés de l'univers. Ainsi, des événements de cette journée dépendait l'avenir incertain et vacillant de ces grands intérêts rivaux. Loin de nous donc ces vulgaires exigences de ceux qui, ne comprenant ni les profondes vérités de la vie, ni la grandeur de l'art idéal, demandent au poète ou à l'historien la mesquine et misérable moralité qu'on appelle la justice poétique, justice qui n'a aucune réalité ni dans notre monde de tous les jours, ni dans les sombres pages de l'histoire, ni dans les hautes conceptions des génies luttant contre des énigmes que l'art et la poésie seuls peuvent deviner; une justice enfin qui est inconnue dans la rue et sur la place publique, inconnue du patriote mourant sur l'échafaud, ou du martyr expirant dans les flammes; une justice inconnue de Lear et d'Hamlet, d'Agamemnon et de Prométhée. Des millions entassés sur des millions, des siècles accumulés sur des siècles, ne sont que de minces items dans ce grand total que fera l'ange au jugement dernier, pour fixer, à l'égard de l'homme, l'infaillible jugement de Dieu.

Ce fut une matinée froide, humide et sombre, que celle du 14 avril. Ce jour-là même Marguerite et son fils, la femme et la fille du comte, débarquèrent enfin sur les plages de l'Angleterre. Arrivaient-ils pour leur joie ou pour leur douleur? pour le triomphe ou pour le désespoir? L'issue du combat qui devait se livrer sur les bruyères de Gladsmoor en décidera. Orne tes salles, Westminster, pour le triomphe du roi lancastrien, ou bien, ô tombeau, ouvre-toi pour recevoir le saint Henri et son noble fils! Le faiseur de rois marche devant vous, saint Henri, et devant votre noble fils! Il marche devant vous pour vous préparer un trône parmi les vivants, ou un tranquille séjour parmi les morts!

CHAPITRE IV

La bataille.

Ce fut une matinée froide, humide et sombre, que celle du 14 avril. Un brouillard épais enveloppait encore les deux ar-

mées; mais à travers la brume on entendait leur bruit et leur mouvement, le hennissement des chevaux, et le son retentissant de leur armure. Par instants, une manœuvre de l'une ou de l'autre laissait voir à l'ennemi, à travers le brouillard, comme une forme indistincte que l'obscurité semblait rendre gigantesque. Il y avait quelque chose de fantasmagorique et de surnaturel dans ces sinistres apparitions, qui, à peine entrevues à travers l'atmosphère brumeuse, s'évanouissaient aussitôt. En ce moment, Warwick découvrit la méprise de ses canonniers; car, en face de son aile droite, le silence des yorkistes était toujours le même, tandis qu'en face de l'aile gauche, à travers l'épaisse vapeur, on entendit tout à coup comme le sourd grondement de la guerre qui se réveille. Le comte ne perdit pas un moment pour réparer l'erreur de la nuit. Les bombardes furent rapidement roulées vers l'aile gauche, et, prompt comme l'éclair, le canon fit une trouée dans ce voile épais qui séparait les deux armées; non loin de l'endroit même où Hastings rangeait l'aile placée sous son commandement, les boulets vinrent ouvrir les rangs serrés de ses soldats. La mort avait commencé son festin.

Cependant, au même moment on entendit s'élever, au sein de l'armée yorkiste, de puissantes clameurs d'enthousiasme à peine dominées par l'explosion des bombardes. Celui qui aurait entendu ces cris, paraissant pour ainsi dire sortir de l'unique poitrine d'une multitude armée, s'en souviendrait comme du son le plus entraînant et le plus glorieux qui ait jamais fait battre le cœur d'un homme : c'est qu'à ce moment le roi Édouard passait à cheval devant cette partie de ses troupes. Son armure était polie comme un miroir, mais sans ornement, et semblable à celle qui revêt maintenant son effigie à la Tour. La housse de son coursier était parsemée de soleil d'argent, emblème répété sur toutes ses bannières. Il avait la tête nue, et à travers l'épaisse atmosphère, l'or de sa riche chevelure semblait littéralement rayonner. Suivi de son écuyer qui portait son casque et sa lance, et des lords composant son état-major, le bâton de commandant à la main, il passa lentement devant le front de cette armée résolue, et fit halte à l'endroit où il crut que sa voix pourrait le plus facilement se faire entendre. Il arrêta alors son cheval, et leva la main comme pour imposer silence aux acclamations de ses soldats; même en ce moment, pendant qu'il parlait, une grêle de flèches fut lancées par les archers de Warwick, et le brouillard, au milieu du silence de l'armée, fut percé à jour par la lueur et les boulets des bombardes.

« Anglais et amis, dit le valeureux chef, les actions hardies demandent peu de paroles. Devant vous, vous avez l'ennemi. De Ravensport à Londres, je me suis avancé, la trahison fuyant

mon épée, la loyauté accourant sous ma bannière. Je n'avais que deux mille hommes, le 14 mars, quand je suis entré en Angleterre; aujourd'hui 14 avril, quinze mille hommes sont sous mes drapeaux. Qui osera dire maintenant que je ne suis pas roi, quand un mois a suffi pour recruter dans mes fidèles sujets une armée vraiment royale? Vous savez à présent que ma cause est la vôtre et celle de l'Angleterre. Ceux que nous avons à combattre voulaient gouverner au mépris des lois; ce sont des barons que j'avais comblés de faveurs, et qui voudraient réduire ce pauvre royaume, gouverné par le roi, les lords et les communes, à n'être que l'apanage et la propriété d'un ambitieux sans égal, le parc, j'oserais le dire, et le domaine privé de lord Warwick. Gentilshommes et chevaliers de l'Angleterre, laissez-les faire, eux et leur populace, et vous verrez bientôt vos propriétés envahies, vos existences menacées, et les lois foulées aux pieds. Quelle différence y a-t-il entre Richard de Warwick et Jacques Cade, si ce n'est que le nom du premier est plus noble, et par conséquent sa trahison plus grande? Hommes du peuple et soldats de l'Angleterre, qui êtes libres après tout, quoique d'une condition humble, savez-vous ce que veulent ces lords rebelles qui gouverneraient au nom des Lancastres? Ils veulent vous ramener au servage et à la glèbe comme autrefois vos ancêtres. Vous devez votre affranchissement des barons aux justes lois de mes aïeux, vos souverains. Gentilshommes et chevaliers, hommes du peuple et soldats, Édouard IV, remonté sur son trône, ne retirera pas de la victoire un plus grand profit que vous. Ce n'est pas ici une guerre de caprice chevaleresque, c'est la guerre de la loyauté contre la perfidie. Ainsi, point de quartier. N'épargnez ni chevaliers ni manants! Warwick, soyez-en sûrs, ne frappera pas les communes; vraiment non, la populace est son amie. Je vous le dis... » Ici Édouard s'arrêta épuisé par sa rage de tigre. Les soldats qui, comme lui, avaient soif de sang, virent ses yeux étinceler, ses dents grincer, lorsqu'il ajouta d'une voix basse, mais tout aussi distincte : « Je vous le répète, *tuez-les tous!* Quel est le talon qui aurait peur d'écraser la vipère?

— Oui, oui! fut l'horrible réponse qui siffla à travers les morions et les casques.

— Écoutez! courez sur leurs bombardes, continua Édourad l'ennemi, qui l'emporte sur nous par ses archers et ses canonniers, voudrait bien nous combattre de loin; sus! sus! Combattons de près, corps à corps. Avancez, bannières; sonnez, trompettes! Sir Olivier, mon casque. Soldats, si mon étendard vient à tomber, regardez le panache de votre roi; en avant! »

En ce moment, avec des cris plus sauvages et plus retentissants qu'auparavant, à travers une grêle de flèches, au milieu

des boulets, se précipitant plutôt qu'il ne marche, le centre d'Édouard s'élance contre les troupes de Sommerset. Mais, sur une partie du camp où les retranchements paraissaient être les plus forts, se trouvait un petit détachement qui ne prit pas part à l'action générale.

A gauche du cimetière de Hadley, le voyageur peut remarquer encore aujourd'hui une muraille basse. De l'autre côté de cette muraille se trouve un jardin qui n'était alors qu'une éminence inculte dans les bruyères de Gladsmoor. En cet endroit, une troupe d'hommes complétement armés, montés sur des chevaux qui piaffaient d'impatience, en entouraient un autre porté par un morne coursier. Cet homme avait une robe bleue, la couleur de la royauté et de la servitude : c'était Henri VI. Dans le même espace de terrain se tenait le frère Bungey, le pied sur l'*Euréka*, et murmurant des enchantements afin que les brouillards qu'il avait prédits et qui avaient protégé les yorkistes contre les coups de feu tirés pendant la nuit, se prolongeassent encore pour la plus grande confusion de l'ennemi. Tout près de lui, sous un arbre chétif et sans feuille, était Adam Warner, la corde au cou. Sibyll demeurait fidèlement près de lui, ne craignant ni les flèches ni les canons. Toutes ses terreurs se concentraient sur la seule existence qui lui faisait aimer la sienne. Cette éminence, ces personnages dominaient le théâtre du combat. Les oreilles du débonnaire Henri entendaient sans se l'expliquer le sourd cliquetis des armes à travers le brouillard. L'acier heurtait contre l'acier.

« Divin père! s'écria le saint roi, et ce jour est le samedi saint, le plus solennel des jours de paix!

— Tais-toi, dit le frère d'une voix tonnante, tu troubles mes enchantements. *Barabbarara-santhinoa-vapores augmentabo, confusio inimicis, Garabbora vapor et brouillardini.* »

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur la disposition de l'armée de Warwick. L'aile droite était sous le commandement du comte d'Oxford et du marquis de Montagu. Le premier, qui avait sous ses ordres la cavalerie, était à l'avant-garde; le dernier, suivant son habitude, se tenait à l'arrière-garde au milieu d'une nombreuse escorte de chevaliers, et, suivi d'une foule de squires pour aides de camp, il dirigeait de là le mouvement général. Cette aile se composait en majeure partie de lancastriens, jaloux de Warwick et qui ne consentaient à se soumettre aux ordres de Montagu que parce qu'il partageait le commandement avec Oxford, leur favori. Au milieu se trouvait le corps principal des archers, avec un bon nombre de hallebardiers sous les ordres du duc de Sommerset : là aussi les lancastriens étaient en majorité et partageaient les sentiments de jalousie nourris contre Warwick par les soldats d'Oxford. L'aile gauche, formée en grande partie par les yeomen et les vassaux

de Warwick, était commandée par le duc d'Exeter et par le comte lui-même. Les deux armées avaient un corps de réserve considérable, et Warwick, outre cette ressource, avait choisi parmi ses propres vassaux une troupe d'archers d'élite : il les avait habilement placés sur la lisière d'un bois, qui s'étendait alors du parc de Wrotham jusqu'à la place occupée aujourd'hui par la colonne, élevée en mémoire de la bataille de Barnet, sur la grande route du Nord. Il avait eu soin de garantir ces archers par des barricades hautes et solides, du côté où ils se trouvaient exposés à la cavalerie d'Édouard : chaque ouverture entre les barricades ne pouvait laisser passer qu'un cavalier à la fois, et encore cet étroit passage était-il défendu par une ligne formidable de piques : on pouvait donc trouver là, en cas de retraite forcée, un abri sûr. Ces dispositions prises, et avant qu'Édouard s'avançât sur la division de Sommerset, le comte passa à cheval devant les troupes soumises à son commandement spécial, et selon la coutume du temps, suivie par son royal ennemi, il harangua les troupes. Dans cette division se trouvaient ceux qui l'aimaient comme un père et le vénéraient comme un être surnaturel; les vassaux qui avaient été ses camarades et qui avaient grandi avec lui, qui l'avaient accompagné dans ses premiers combats, qui avaient vécu dans ses nombreux châteaux, qui avaient mangé à sa table splendide avec les sentiments de rude et franche familiarité des siècles primitifs que le comte aimait à maintenir parmi eux. En ce moment le coursier noir de lord Warwick s'arrêta immobile à l'avant-garde. L'écuyer du comte portait derrière lui son casque, surmonté de l'aigle de Monthermer, dont les ailes se déployaient au milieu des plumes noires. Lorsque la noble physionomie du comte se retourna avec calme du côté de ses resplendissantes armures, on entendit un bruit bien différent des vulgaires acclamations qui avaient salué la présence du jeune Édouard. Par une de ces étranges sympathies qui circulent parfois dans les masses et les pénètrent d'un sentiment commun, tous ces adorateurs de Warwick s'aperçurent en même temps de l'altération qu'une année avait apportée dans les traits de leur chef, de leur père. Ils virent les cheveux grisonnants de cette tête olympienne, les rides de ce front altier, les lignes creusées dans ce visage mâle et bronzé sur lequel, dans leur naïve admiration, ils croyaient voir l'empreinte de deux divinités : la Bienfaisance et la Valeur. Chaque soldat se sentit dans les veines comme un frémissement de tendresse et de respect : on eût pu voir des larmes de dévouement sur plus d'une mâle figure. Ce n'était pas un capitaine impitoyable dans sa cruauté, s'adressant à ses massacreurs mercenaires, c'était un chef, un père appelant à son aide, dans ce moment critique de son orageuse destinée, les sentiments de reconnaissance, d'amour et de respect.

« Mes amis, mes suivants et mes enfants, dit-il, le champ de bataille sur lequel nous sommes entrés n'a pas de retraite : c'est ici que votre chef doit vaincre ou mourir. Ce n'est pas un parchemin généalogique, ce n'est pas un nom tiré de la cendre froide des morts, qui constituent le titre légitime d'un roi. Nous autres Anglais nous ne serions que des esclaves, si, en donnant la couronne et le sceptre à un homme mortel comme nous, nous ne lui demandions pas en retour les vertus d'un souverain. Jadis, entouré par de mauvais conseillers, Henri VI a laissé ternir son règne ; le bien du pays a été compromis. Mes griefs personnels me paraissent grands, mais ils n'étaient pas plus grands que les dangers qui menaçaient ma patrie. Je crus que la race d'York donnerait à l'Angleterre un gouvernement plus sage et plus heureux. Quelle a été mon erreur, à cet égard, vous le savez déjà en partie. Vous avez vu un prince débauché et vicieux, une noblesse dégradée par des mignons et des sangsues de la nation, un peuple dépouillé par les pourvoyeurs des plaisirs du roi, un pays tourmenté par la guerre et la sédition. Mais vous ne savez pas tout : Dieu a fait du foyer un autel digne de tous les respects ; eh bien ! nos foyers ont été profanés ; nos femmes et nos filles ont été traitées comme des courtisanes ; le libertinage a gouverné le royaume. La parole d'un roi devrait être une colonne capable de soutenir le monde. Quel est celui qui s'est confié à Édouard, sans avoir été trompé ? Le voilà les armes à la main, ce déloyal imposteur avec le fardeau du parjure sur la conscience. Dans la ville d'York, dans la ville de son père, il prêta, vous le savez, il y a trois semaines, un solennel serment de fidélité au roi Henri. Et maintenant le roi Henri est son prisonnier, la sainte couronne du roi Henri est sur la tête de l'homme qui l'a trahi et qui ose nous appeler traîtres. Quel nom serait assez avilissant pour lui ? Édouard promettait d'être un homme loyal et je l'ai servi. Il a montré qu'il n'était qu'un roi cruel, bas, hypocrite et débauché ; je l'ai abandonné. Puissent tous les cœurs libres, dans tous les pays libres, traiter ainsi les rois, quand ceux-ci deviennent des tyrans ! Vous combattez contre un usurpateur cruel et sanguinaire, dont la bravoure ne peut excuser la noirceur : vous combattez non-seulement pour le roi Henri, cet homme pieux et débonnaire, vous combattez pour son jeune et vaillant fils, le descendant de Henri d'Azincourt qui a, au témoignage des vieillards, le visage du héros son aïeul : j'ai éprouvé, pour moi, qu'il avait la noblesse et la royale franchise de cet ancêtre illustre ; vous combattez pour la liberté de votre pays, pour l'honneur de vos femmes : pour des objets bien plus précieux qu'un roi, pour la justice et l'humanité, pour la vérité ; vous combattez pour empêcher le succès des crimes honteux qui excitent l'indignation des hommes vertueux, c'est-à dire les lois violées, les échafauds en per-

manence, l'hypocrisie de celui qui règne, la débauche sans pudeur organisée dans les conseils d'un gouvernement impitoyable. L'ordre que j'ai toujours donné dans la guerre, je le donne encore maintenant ; nous faisons la guerre aux auteurs du mal et non à leurs malheureux instruments, nous faisons la guerre à nos oppresseurs et non à des frères égarés. Frappez toutes les têtes empanachées, mais le combat fini, épargnez le soldat. Ecoutez !.... Pendant que je parle, j'entends votre ennemi qui s'approche. Étendards, en avant ! Sonnez, trompettes ! Maintenant, donnez-moi mon casque et puisse Dieu nous accorder un glorieux triomphe ou un glorieux tombeau ! En avant, mes amis ! Montrez à ces apprentis de Londres les cœurs fiers et courageux des soldats de Warwick et du Yorkshire ! En avant, mes braves enfants ! Warwick ! Warwick ! »

Lorsqu'il eut fini sa harangue, il brandit au-dessus de sa tête la terrible hache d'armes qui avait abattu plus d'un ennemi sur le champ de bataille, comme la faux du moissonneur fait tomber les épis : et avant que les trompettes eussent cessé de résonner, les troupes de Warwick et de Glocester se rencontraient et combattaient corps à corps.

Bien que le comte, en découvrant la position de l'ennemi, eût fait transporter de son aile droite une partie de son artillerie, cependant c'était sur ce point que se trouvait encore la majeure partie de ses troupes et le plus grand nombre de ses pièces. Ce fut donc de ce côté que Montagu, amenant escadron sur escadron au secours d'Oxford, pressa si vivement les soldats d'Hastings, que la bataille offrit l'aspect le plus défavorable pour les yorkistes. On eût dit, en vérité, que le succès qui avait toujours couronné les mouvements militaires de Montagu devait encore amener un dernier triomphe. Placé, comme nous l'avons dit, à l'arrière-garde, avec ses écuyers, armés à la légère et montés sur des coursiers rapides, il dirigeait les mouvements de la bataille avec cette pénétration calme qu'aucun autre chef de l'armée ne possédait en ce moment. Hastings fut débordé, et, malgré la valeur de ses hommes, ils ne purent résister au nombre.

Édouard, au milieu du carnage, arrêta son coursier en entendant les cris de victoire qui remplissaient les airs.

« Par le ciel ! s'écria-t-il, les soldats de l'aile gauche sont des lâches! Ils fuient ! ils fuient ! Sir Humphrey Bourchier, courez à lord Hastings, dites-lui de faire défiler vers nous les hommes qui lui restent ; et maintenant avant que nos soldats d'ici s'aperçoivent de ce qui vient de se passer là-bas, chargeons, chevaliers et gentilhommes, en avant ! en avant ! brisons la ligne de Sommerset, et droit au cœur du comte rebelle ! »

Aussitôt, la visière baissée et la lance en arrêt, Édouard et sa cavalerie se précipitèrent à travers les archers et les halle-

bardiers de Sommerset. Complétement bardés de fer, impénétrables aux armes de l'infanterie, ils massacrèrent tous ceux qui se trouvaient sur leur passage, se frayant un chemin au milieu des cadavres et des flots de sang. Entre tous, Édouard se signala par sa rage et par sa cruauté. Lorsque sa lame eut volé en éclats et qu'il tira de l'arçon de sa selle sa forte et noueuse massue, malheur à qui osait entraver sa marche ! Rien ne garantissait de ses coups, ni le casque d'acier, ni le bonnet de cuir, ni la jaquette de peau, ni la cotte de mailles. En vain Sommerset lui-même se jeta dans la mêlée. Dès le moment où Édouard et sa cavalerie furent parvenus à ouvrir un passage à l'infanterie, les avantages de la journée furent à moitié regagnés. Ce n'était pas une course rapide à travers des troupes ouvertes et refermées aussitôt que voulait Édouard ; il voulait enfoncer le coin dans le chêne. Là, solidement postée au centre des troupes de Sommerset, doublant les rangs de chaque côté, ne s'avançant que pour revenir en arrière, s'il y avait un casque à briser, un homme à renverser, la puissante troupe d'Édouard élargissait la brèche de plus en plus; enfin ses bandes arrivèrent au galop et de plus en plus serrées, tandis que le centre de l'armée de Warwick, semblable aux vagues qui tourbillonnent en se précipitant dans un gouffre, paraissaient se presser en désordre autour de la trouée, toujours s'élargissant, faite au milieu de leurs rangs.

Mais dans cet intervalle les troupes d'Hastings, harcelées de près, s'étaient dispersées ; repoussées du champ de bataille, elles fuyaient en masse vers la ville de Barnet ; un grand nombre de soldats ne s'arrêtèrent qu'à Londres, où ils répandirent la nouvelle de la victoire du comte et de la désastreuse défaite d'Édouard.

A travers le brouillard, le frère Bungey distinguait les yorkistes d'Hastings qui fuyaient et il entendait même leurs cris de détresse; Sibyll aussi, à travers le brouillard, put voir au bas des retranchements qui protégeaient l'endroit où ils se trouvaient, un cavalier armé portant sur son casque le cimier bien connu d'Hastings; il avait la visière levée et rappelait les fuyards, avec des cris de rage et des reproches méprisants. Alors elle s'élança en avant, et, en présence du danger que courait Hastings, elle oublia sa cruauté passée et l'appela par son nom; mais son cri, son faible cri se perdit au milieu des mille bruits de la guerre. Cependant le moine, craignant d'avoir embrassé le mauvais parti, renonça à ses enchantements pour adresser les plus lâches excuses à Adam; il lui affirma que, sans son intervention, il aurait été massacré à la Tour, et que la corde qu'on lui avait mise autour du cou n'était qu'une vaine et insignifiante satisfaction accordée aux préjugés des soldats.

« Hélas! grand homme, lui dit-il à la fin de son discours, je

vois que tu es encore plus puissant que moi; tes charmes, bien que tu sois silencieux, sont plus efficaces que les miens, et pourtant je me suis assez époumoné : *Confusio inimicis Taralorolu*, je ne veux pas de mal au comte... *Garralora, brouillardini et nubes*. Seigneur, que va-t-il advenir de moi? »

Cependant Hastings, à la tête d'un petit corps de cavalerie qui se composait de chevaliers et d'écuyers spécialement choisis pour le combat à l'épée, lutta en gentilhomme humilié et en soldat animé par la fureur du désespoir, et, reconnaissant qu'il était impossible de rallier les fuyards, sa petite troupe et lui se frayèrent un chemin à travers les rangs d'Oxford et arrivèrent au milieu des ennemis, apportant un nouveau renfort au redoutable bras d'Édouard.

CHAPITRE V

La bataille.

Le brouillard devint si intense que Montagu ne pouvait plus rien distinguer sur le champ de bataille. Cependant, conservant, à son poste, son sang-froid et son courage, assailli par une grêle de traits qui pleuvaient autour de lui et qui souvent venaient s'émousser sur son armure en acier de Milan, le marquis recevait les rapports de ses aides de camp, qu'on me passe l'expression moderne, à mesure qu'ils sortaient du brouillard pour accourir à ses côtés.

« Eh bien, dit-il en apercevant une estafette qui avançait à toutes brides, nous avons battu Hastings et ses mercenaires; mais je n'aperçois pas l'étoile d'argent de la bannière de lord Oxford.

— Lord Oxford, milord, a poursuivi l'ennemi jusqu'au bout de la bruyère.

— Que les saints nous protègent! Oxford est-il fou? Il perdra tout, s'il se laisse entraîner hors de la plaine. Retournez vite, monsieur. Non! attendez, dit-il en voyant paraître un autre aide de camp. Quelles nouvelles de l'aile de Warwick?

— Elle est rudement harcelée, brave marquis. La ligne de Glocester paraît innombrable; déjà elle commence à déborder le comte. Le duc lui-même semble excité par l'enfer. A



deux reprises, son bras léger a bravé la hache d'arme du comte, qui a épargné le jeune homme pour terrasser ses compagnons.

— Bien! Et que devient le centre, monsieur? en voyant arriver un troisième messager.

— Au centre, Édouard fait rage; il a pénétré dans l'épais brouillard; mais Sommerset tient toujours vigoureusement. »

Montagu se tournant vers le premier aide de camp lui dit :

« Allez, monsieur, courez vite, et dites à Oxford de cesser toute poursuite et de revenir en toute hâte avec ses hommes à l'aile gauche et d'attaquer Glocester par derrière. Allez! allez! il s'agit de la vie et de la victoire. S'il arrive à temps, la journée est à nous! »

L'aide de camp partit et le brouillard enveloppa le cheval et le cavalier.

« Trompettes, sonnez le rappel, » dit le marquis.

Puis après un moment de réflexion :

« Quoique Oxford, dit-il, nous ait pris notre principale force en cavalerie, il nous reste encore de bonnes lances, et il faut appuyer Warwick. Ainsi donc, au comte. *Laissez aller!* Montagu! Montagu! »

Et, la lance en arrêt, le marquis et les chevaliers de son escorte qui n'avaient pas encore payé de leurs personnes, descendirent au galop la petite colline et rencontrèrent une troupe supérieure en nombre que commandaient les lords d'Eyncourt et Say.

En ce moment, Warwick courait le même danger que les troupes d'Hastings lorsqu'elles avaient été mises en déroute; car, surpris dans une position analogue par Glocester, à la tête d'un nombreux détachement, il était presque cerné par les troupes du duc. Glocester lui-même justifia admirablement la confiance qui avait remis à son jeune bras la fleur de l'armée d'York. Malgré l'épaisseur du brouillard, le manteau couleur de sang qu'il portait sur son armure, la tête de sanglier qui grinçait des dents au sommet de son casque, brillaient et rayonnaient partout où sa présence était nécessaire pour ranimer la lenteur ou aiguillonner le courage. Les deux armées croyaient voir quelque chose de fantastique et de surnaturel dans la valeur sauvage de cette petite et légère figure si singulièrement armée et qui poussait ce cri de guerre aigu : « Glocester, à l'assaut! terrassons, terrassons les rebelles! »

Cet audacieux personnage ne dédaigna pas, au milieu de sa fureur guerrière, de mettre au service de sa valeur les inépuisables ressources d'une cervelle qui comptait toujours sur la folie humaine.

« Voyez, voyez! s'écria-t-il en courant comme un météore de

rang en rang, voyez! ces vapeurs ne sont pas naturelles. Là-bas! le puissant moine, qui a retenu au port les vaisseaux de Marguerite, charme en ce moment les mystérieuses puissances de l'air. Ne craignez pas les bombardes; leurs boulets enchantés se détourneront de nos braves soldats; les noires légions de l'air combattent pour nous, car l'heure est arrivée où le démon doit rendre sa proie! »

On eût dit le démon lui-même qui vociférait ces prédictions sous son redoutable casque; puis il s'élança et disparut dans un océan de piques, se frayant un chemin sanglant.

Cependant l'infatigable puissance de Warwick défiait encore le nombre de ses ennemis dont les flots s'accumulaient, grondant autour de sa personne. A travers le brouillard, son armure noire, sa plume noire, son cheval noir, ressemblaient à un nuage orageux apparaissant au millieu d'un ciel sombre. Le noble coursier portait le puissant cavalier avec cette aisance et cette facilité que montre le cheval de course sous son poids léger. Plein d'une généreuse ardeur, dirigeant pour ainsi dire le combat, le coursier de Warwick était aussi redoutable que la hache du cavalier. Protégé contre les atteintes des flèches et de la lance par une housse d'acier, la pique qui partait de son front dégoutait de sang à mesure qu'il avançait. Les rangs, quelque serrés qu'ils fussent, ne pouvaient résister à l'élan du cheval et du cavalier. Le terrible Glocester lui-même et son frémissant cri de guerre ne produisirent plus aucun effet quand on vit le vaillant comte à travers le brouillard et qu'on entendit cette entraînante exhortation : « Allons, mes braves amis, en avant! »

Pour la troisième fois, Glocester sortit rapidement du milieu de ses compagnons d'armes qui reculaient d'effroi, se pencha sur l'arçon de sa selle, protégé par son bouclier, tenant la dixième lance depuis le commencement de la journée, car la lance, qui permettait de remplacer la force par la ruse, était son arme favorite. Il s'élança contre son colossal et terrible ennemi. Avec cette énergie opiniâtre, cette rapidité de conception qui était le fond de son caractère, et qui lui faisait renverser tous les obstacles pour arriver au point décisif, il choisit pour son but le général ennemi dans cette grande bataille comme dans celle de Bosworth, et se précipita sur le géant comme le chien saute aux cornes et aux fanons du taureau. Warwick seul, au millieu du vide que son bras meurtrier avait fait autour de lui, s'arrêta court à la vue de son ennemi, et reconnut les armes terribles et le manteau écarlate de son filleul. Même en ce moment où son sang était échauffé, où le souvenir de ses griefs personnels revenait à son esprit, où le danger était imminent, son cœur généreux, son cœur de lion se sentit pénétré d'admiration en contemplant la valeur de l'enfant qu'il

avait élevé pour les armes, en contemplant la valeur du fils de son bien-aimé York.

« Son père, se dit-il à lui-même, ne pensait guère que ce b as chercherait la gloire en attaquant son vieil ami. »

A peine ces paroles à moitié proférées expiraient-elles sur ses lèvres que la lance bien ajustée de Glocester frappa en plein sur son casque et, malgré l'habileté et la force du cavalier, le fit chanceler sur sa selle. Aussitôt le prince s'élança, et, jetant sa lance brisée, revint l'attaquer l'épée à la main.

« Arrière, Richard, arrière, enfant, dit la voix creuse du comte sortant à travers la visière, ce n'est pas ton sang que réclame ma colère, passe!

— Non, non, je ne passerai pas lord Warwick, répondit Richard d'une voix calme et presque solennelle en abaissant un moment la pointe de son épée et en relevant la visière de son casque afin de se mieux faire entendre. Sur le champ de bataille, tous les souvenirs, si doux en temps de paix, doivent s'évanouir; que saint Paul me punisse si, en ce moment même, je ne vous aime pas! Mais j'aime encore plus la réputation et la gloire. Sur la lame de mon épée reposent le pouvoir et la royauté, et ce que les âmes nobles mettent au-dessus de tout: l'ambition. Avec cela j'irais jusqu'à la poitrine de mon frère, si cette poitrine s'interposait entre moi et un avenir illustre. Tu as donné ta fille à un autre, je frappe le père pour reconquérir ma fiancée. Allons! ne m'épargne pas! car celui qui te hait le plus ne serait pas pour toi un ennemi aussi cruel que l'homme qui voit dans le triomphe ou dans la défaite de cette journée l'accomplissement ou l'anéantissement de sa fortune, la perte ou la conquête de l'objet aimé. Rebelle, défends-toi! »

Le temps ne permit pas de plus longs discours, car au moment où l'épée de Richard s'abaissait, deux de ses suivants, Parr et Milwater, s'élancèrent des rangs plus éloignés et vinrent au secours du jeune prince. Au même moment, sir Marmaduke Neville et lord Fitzhugh accoururent à cheval du côté opposé : les deux troupes s'animèrent ainsi de part et d'autre et la mêlée devint générale et terrible. L'épée de Richard cherchait toujours le comte, et Warwick, se contentant de parer ses coups, laissait tomber sa hache sur de moins nobles têtes. Milwater tomba frappé d'un coup de hache; un second coup fit tomber sir Humphrey Bourchier, qui venait apporter de la part d'Édouard un message qu'il ne devait pas expliquer ici-bas. Sir Thomas Parr tomba sous la lance de Marmaduke; ces trois cadavres élevant une barrière entre Glocester et le comte, le duc se tourna avec fureur contre Marmaduke, tandis que le comte, faisant volte-face, chargea au milieu

des rangs des ennemis, qui se dispersèrent à gauche et à droite.

« En avant ! mes braves amis ! » On entendit encore ce cri retentir au milieu de l'épais brouillard. « Ils fuient, ces tailleurs de Londres, en avant ! »

Et aussitôt, à ce cri joyeux, les gais compagnons du Yorkshire et de Warwick, les vaillants yeomen, se précipitèrent en avant. Séparé ainsi de son grand ennemi, Glocester, après avoir désarçonné Marmaduke, mit son cheval au galop pour aller secourir ses compagnons qui commençaient à plier et à reculer devant l'impétuosité de Warwick et de ses chevaliers.

Les troupes menacées en ce moment étaient celles qu'avait levées le patriotisme des habitants de Londres ; ces dignes héros du Cocagne étaient peu habitués, il faut le dire, à la discipline militaire et à cette résistance opiniâtre qui, sous la conduite de chefs habiles, fait des *paysans* anglais les soldats les plus aguerris que le monde ait jamais vus depuis le jour où la sentinelle romaine mourut, au milieu des colonnes tombantes et des flots de lave, plutôt que d'abandonner son poste sans en avoir reçu l'ordre, et cela quand la société elle-même périssait.

« Que saint Thomas nous protége ! murmura un digne tailleur, qui, dans l'élan de son courage, quand il était encore en sûreté dans la Chepe, avait accepté le grade de lieutenant. On ne croira jamais que des hommes qui ont de la fortune et une position dans la ville se laissent réduire en compote et couper en miettes par les sabots des chevaux et par les haches d'armes ; par conséquent, volte-face et sauve qui peut ! »

Puis, jetant son épée et son bouclier, le lieutenant se sauva à toutes jambes à l'approche de la colonne ennemie qui s'avançait au pas de charge, derrière le noir destrier de Warwick, apparaissant comme un géant au milieu du brouillard. La terreur est contagieuse, et les habitants de Londres tournaient le dos quand Nicolas Alwyn, avec sa voix perçante et son accent du Nord, fit retentir ce cri : « Honte à vous ! Que diront de nous les jeunes filles d'Eastgate et de la Chepe ? Hourra pour les vaillants et intrépides cœurs de Londres ! Rangez-vous autour de moi, courageux apprentis ! que les enfants fassent les hommes ! que cette flèche relève l'honneur du Cocagne ! »

Et, tandis que la troupe demeurait irrésolue et qu'Alwyn venait de lancer sa flèche, ils virent un cavalier à côté de Warwick chanceler sur sa selle et tomber dans la poussière. Il fallait que ce fût un grand personnage, car Warwick lui-même arrêta son cheval, et avec lui la colonne. C'était, en effet, le duc d'Exeter en personne que la flèche d'Alwyn avait mis hors de combat. Cet incident, joint à l'effet produit par

l'énergique harangue du vaillant orfévre, contribua à ranimer les timides, et Glocester, après avoir fait un détour, étant venu les rejoindre, ils reformèrent leurs rangs, et une grêle de flèches accompagna ces cris qui retentirent de nouveau : « Hourra pour la ville de Londres! »

Mais la charge de Warwick n'était qu'interrompue ; pendant que le duc d'Exeter, blessé, était porté par ses écuyers à l'arrière-garde, le comte et sa troupe se précipitèrent au milieu des soldats de Londres, jetèrent la confusion dans leurs rangs, et, malgré tous les efforts de Glocester, parvinrent à les repousser vigoureusement. Cette manœuvre opportune contribua à dégager le comte de la position critique dans laquelle il se trouvait, et, se hâtant de profiter de son avantage, il donna l'ordre d'amener immédiatement à son aide les troupes de réserve commandées par lord Saint-John, le chevalier de Lytton, sir John Coniers, Dymoke et Robert Hilyard.

Au même moment, Édouard, après un combat des plus opiniâtres, avait pu faire une terrible trouée dans l'aile commandée par Sommerset; mais les brouillards étaient toujours si épais et si sombres que l'ennemi lui-même, qui avait jugé prudent de se retirer pour reformer son escadron dispersé, semblait avoir disparu du champ de bataille. Edouard s'arrêta pour écouter les cris de guerre qui, de différents côtés, arrivaient jusqu'à lui à travers le brouillard : c'était le seul moyen pour lui de savoir s'il avait ou non l'avantage; aussi pendant un instant le sang-froid du général fit taire la férocité du chevalier, du soldat. Il ôta son casque pour mieux écouter ; les lords et les chevaliers qui l'entouraient se trouvèrent heureux de reprendre haleine et de se remettre des fatigues de ce sanglant combat.

On n'entendait plus le cri : « Glocester, à l'assaut! » Ce cri, devenu d'abord de plus en plus faible et proféré seulement parci par-là et à de rares intervalles, se changea bientôt en cet autre cri : « Glocester, à la rescousse! »

Dans le lointain, on entendait, mêlés et confondus ensemble, les cris des deux partis : « Montagu! Montagu! frappez pour d'Eyncourt et pour le roi Édouard! Say! Say! »

« Ah! dit Édouard d'un air pensif, le vaillant Glocester faiblit! Montagu vient au secours de Warwick. Say et d'Eyncourt entravent sa marche. L'horizon s'assombrit. Hastings, cours, cours! Regagne tes lauriers et amène la réserve de Clarence ; mais, écoute-moi bien, ne t'éloigne pas de lui, il pourrait encore déserter. Oh! oh! encore Glocester à la rescousse! comme le cri de Warwick se fait entendre avec force! Par l'épée flamboyante de saint Michel, nous lui ferons modérer ces cris hautains, où moi-même je deviendrai muet avant qu'une heure me rapproche du jugement dernier! »

Édouard renoua tranquillement son casque, se posa solidement sur sa selle, et, à la tête de ses cavaliers qui se resserraient les uns contre les autres afin de n'être pas séparés dans l'obscurité, il rejoignit son infanterie et la conduisit à l'endroit où le combat se livrait avec le plus d'acharnement autour du noir destrier de Warwick et du manteau rouge du féroce Richard.

CHAPITRE VI

La bataille.

Il était à peine huit heures du matin, la bataille avait duré trois heures. Jusqu'alors la victoire penchait tellement en faveur du comte, que la fatalité la plus impitoyable pouvait seule changer la face des choses. Montagu s'était frayé un chemin jusqu'à Warwick ; Sommerset avait reformé ses rangs; les nouvelles forces, apportées par les troupes de réserve, avaient achevé de donner la supériorité au comte sur l'aile de Glocester. Les troupes fraîches d'Hilyard qui commandait l'infanterie, les cavaliers alertes placés sous les ordres de sir John Coniers, et tous les chevaliers faisaient un terrible carnage au milieu des ennemis dont ils éclaircissaient les rangs. Quant à Glocester, il combattait pied à pied, et, après avoir perdu la supériorité du nombre, il était de plus en plus refoulé vers la ville. Tout à coup un pâle et faible rayon de soleil apparut comme un fantôme, et plus semblable à la morne clarté de la lune se réflétant dans l'eau qu'à la splendeur du roi de la lumière : il perça les nuages et montra aux soldats enthousiasmés du comte la bannière et les armes d'une nouvelle troupe qui se précipitait sur le lieu de la mêlée.

« Voyez! s'écria le jeune lord Fitzhugh, l'étendard et les armes de l'usurpateur : le soleil d'argent. C'est Édouard lui-même qui nous est livré. Sus à l'ennemi! Piques, lances, épées, flèches, sus à l'ennemi et couronnons la journée! »

La même erreur fatale fut partagée par Hilyard à la vue de ces soldats s'avançant avec le soleil d'argent; il donna le signal et toutes les flèches partirent. Au même instant, comme cavaliers et fantassins s'élançaient sur l'ennemi imaginaire, le rayon disparut. Les deux troupes se mêlèrent dans le sombre brouil-



lard; mais, après une lutte de quelques instants, on entendit l'horrible cri de : « Trahison! trahison! » retentir de part et d'autre. La brillante étoile d'Oxford, qui revenait de la poursuite, avait été prise pour le soleil d'Édouard. Les amis s'étaient entre-tués, et, lorsque l'erreur fut découverte, on se soupçonna mutuellement d'avoir passé à l'ennemi. C'est en vain que Montagu et Warwick d'un côté, Oxford et ses capitaines de l'autre, cherchaient à dissiper l'erreur et à rallier ceux qui, dans leur impétuosité bouillante, s'étaient précipités les uns contre les autres. En cet instant de trouble, de confusion et d'effroi, Édouard d'York se jeta avec ses chevaliers et ses cavaliers au milieu des troupes du comte. Ses bannières, flottant dans les airs et se distinguant à peine des étendards étoilés d'Oxford, augmentèrent l'indécision et la panique générale. La voix d'Édouard retentissait comme une trompette pendant qu'à travers le brouillard son panache, blanc comme la neige, s'agitait semblable à l'écume sur la mer mugissante. Mais quel est ce bruit qui s'approche de plus en plus? Des pas de chevaux, des cliquetis d'armes, le sifflement des flèches et le cri retentissant de : « Hastings, à l'assaut! » C'était l'abondante réserve du roi Édouard qui arrivait encore fraîche et avide de gloire et de carnage. De toutes parts les yorkistes se précipitent à l'endroit où le tumulte, plus fort qu'auparavant, leur faisait entrevoir que le moment critique de la bataille était arrivé. Semblables à des vautours qui s'abattent sur un cadavre, ils se précipitèrent sur les pas d'Édouard. On vit réunis d'Eyncourt et Lovell, Cromwell avec son épée ensanglantée, et Say avec sa massue noueuse; on vit aussi le terrible Glocester, ralliant encore une fois ses mirmidons à moitié battus, arriver avec son casque brisé; mais les dents du sanglier grinçaient encore de rage et d'horreur sur le terrible cimier. Ce qui fut pour le comte encore indompté le plus horrible de tous les spectacles, ce fut l'aspect d'un soldat qui s'avançait à peine à un pied devant lui avec les armes de Clare brodées sur son brillant manteau, et entouré d'un pompeux cortége : cet homme était le parjure Clarence. On ne peut guère donner le nom de combat à la lutte qui s'engagea. Il eût été aussi facile au monarque danois de repousser les vagues de la mer loin de son siége qu'à Warwick et à ses troupes désorganisées de résister au tourbillon, au torrent des ennemis qui l'entouraient. Tantôt trompées par l'étoile d'Oxford, tantôt par le soleil d'Édouard, elles se frappaient au hasard au milieu de la mêlée. Pour achever la déroute, Sommerset et son avant-garde marchaient vers le comte au moment où l'air retentissait des cris de trahison, et où la charge d'Édouard fut exécutée. Ces hommes, presque tous lancastriens, qui doutaient de la fidélité de Montagu, sinon de celle de Warwick, se rappelant encore l'exemple de Clarence et de l'archevêque d'York, per-

dirent courage. Sommerset lui-même se mit à la tête des fuyards.

« Tout est perdu, » s'écria Montagu; et les deux frères, combattant côte à côte, affrontèrent l'ennemi dont ils arrêtèrent, pendant un moment, l'impétueuse ardeur.

« Non, tout n'est pas encore perdu, répondit le comte; j'ai encore mes archers du Nord pour garder ce bois. Je les connais, ils combattront tous jusqu'au dernier soupir. Envoyons-y donc tous les hommes dont nous pouvons disposer. Vous, rangez nos soldats; moi, je vais organiser la retraite. Où est sir Marmaduke Nevile?

— Présent.

— Remonte à cheval, jeune cousin! Je te confie une périlleuse mission. Descends au bas de la colline; tu pourras, dans ce fond, te cacher à la faveur de l'épais brouillard. Rejoins Sommerset. Il a fui dans la direction de l'Ouest; dis-lui de ma part de rallier, s'il en est temps encore, ne fût-ce que quelques cavaliers, et de tomber à l'improviste sur les derrières d'Édouard: il peut encore tout réparer. S'il refuse, que la perte de son roi, que le massacre des braves qu'il abandonne retombent sur sa tête. Vite! à toutes brides, Marmaduke! Encore un mot, ajouta le comte tout bas; si tu échoues dans ta démarche auprès de Sommerset, ne reviens pas, réfugie-toi au sanctuaire. Tu es trop jeune pour mourir, cousin! Pars, et tiens-toi dans le fond de la vallée. »

A peine Marmaduke eut-il disparu, que Warwick, se retournant vers ses frères d'armes, leur dit :

« Fitzhugh, mon vaillant neveu, et vous, braves cavaliers qui m'entourez, nous voilà cinquante en tout. Hâte-toi, Montagu; au bois! au bois! »

Dans ce siècle héroïque, tel était le noble respect qu'inspiraient certaines individualités, même au milieu de ces masses réunies par la guerre, qu'il semble que l'histoire empiète sur le roman, quand elle nous montre jusqu'à quel point l'épée d'un seul homme pouvait, sur le champ de bataille, redresser la mauvaise fortune. Pendant que Montagu, avec une prompte habileté et une voix ferme et sonore qui promettait encore la victoire, emmenait le reste de ses troupes, et se retirait en bon ordre sur la lisière du bois, Warwick et sa bande de chevaliers protégeaient cette manœuvre contre l'attaque des innombrables cavaliers qui sortaient avec impétuosité des rangs épais et serrés d'Édouard. Tantôt se divisant, pour charger par détachements isolés, tantôt se réunissant et ne formant qu'un seul corps, ils barcelaient, étourdissaient et fatiguaient par leurs manœuvres l'ennemi impatient d'en finir. Jamais, dans aucune de ses guerres, lorsque son bras invincible était encore dans toute sa vigueur, jamais Warwick n'avait surpassé, comme dans cette heure mémorable et décisive, la vaillante chevalerie

de son temps. Trois fois, presque seul, il pénétra jusqu'au milieu des gardes du corps d'Édouard, terrassant tout sur son passage. Alors tombèrent sous sa hache d'armes lord Cromwell et le redoutable lord de Say. Puis, sans respecter plus longtemps l'objet même de sa vieille amitié, il précipita Glocester dans la poussière. La dernière fois il arriva jusqu'à Édouard lui-même, renversant le porte-enseigne du roi, et désarçonnant Hastings qui se jetait sur son passage. Édouard, en le voyant, serra les dents avec une joie sinistre, se leva sur ses étriers, et un instant la massue du roi et la hache du comte se rencontrèrent avec le bruit de deux tonnerres. Mais aussitôt une centaine de chevaliers coururent à la rescousse, et frustèrent le vengeur de sa proie; ainsi, chargeant et se retirant tour à tour, et, après chaque attaque, s'éloignant de plus en plus de cette innombrable armée, qui réduisait le lion aux abois, ce grand chef et ses chevaliers dévoués, malgré l'effrayante décroissance de leur nombre, réussirent pourtant à couvrir l'habile retraite de Montagu. Lorsqu'il furent arrivés sur la lisière du bois, et qu'ils se furent élancés à travers l'étroit passage laissé libre entre les barricades, les archers du Yorkshire justifièrent la confiance de leur seigneur, et saluèrent son arrivée par de gais vivat: on eût dit les joyeuses acclamations d'un jour de mariage.

Mais, hélas! bien peu de ses compagnons avaient survécu à cette entreprise, prodige de courage et de désespoir. Sur les cinquante chevaliers qui avaient partagé les périls, onze seulement gagnèrent le bois, et bien que dans ce nombre on comptât les hommes les plus éminents, sauf sir John Coniers, qui avait été tué ou qui avait pris la fuite, les chevaux, plus exposés que les cavaliers, avaient été blessés pour la plupart et mis hors de service. En ce moment, comme tout à l'heure, le soleil se montra tout à coup; cette fois, ce n'était plus une faible échappée, mais un large et splendide rayon qui permit d'embrasser plus facilement qu'à la clarté d'un jour nébuleux toute l'étendue du champ de bataille.

A droite et à gauche, les restes de la cavalerie de Warwick fuyaient rapidement; les lances d'Oxford et les piques de Sommerset avaient disparu; Exeter, percé par la flèche d'Alwyn, gisait froid et privé de sentiment loin du champ de bataille, et abandonné même par ses écuyers.

En face des archers et des soldats que Montagu avait dérobés au danger, se tenait l'innombrable et bruyante armée d'Édouard avec ses mille bannières reflétant les rayons du soleil qui venait de paraître tout à coup. Édouard, en présence des derniers débris de l'armée de son rival qui stationnait près du bois, craignit un piége, et le désir qu'il avait de compléter sa victoire et sa vengeance lui inspira le sage parti de s'arrêter brusquement.

A la vue de cette multitude immense qui se déployait pour les anéantir, à la pensée du danger qu'ils couraient, les quelques soldats du comte, comprenant que leur perte était certaine, tant ils étaient en petit nombre devant cette multitude, poussèrent tous en même temps une exclamation de douleur et d'effroi.

« Mes enfants, s'écria Warwick, ne vous découragez pas. Henri, à Azincourt, était dans une position pire que la nôtre! »

Cependant ce murmure de mécontentement et de désespoir continua dans les rangs des archers les plus fidèles des vassaux du comte. A la fin, on vit s'avancer leur capitaine, un vieillard aux cheveux gris qui avait encore de la vigueur, et que les ans n'avaient pas courbé : solide débris de cent batailles.

« Retournez à vos hommes, Mark Forester! » dit le comte sévèrement.

Le vieillard n'obéit point; il s'approcha de Warwick, et tomba à genoux à côté de son étrier.

« Fuyez, milord; la fuite est possible pour vous et vos cavaliers. Fuyez à travers ce bois, nous vous ferons un rempart de notre corps. Vos enfants, car vous êtes le père de vos soldats, vos enfants de Middleham ne demandent pas de meilleur sort que de mourir pour vous. N'est-ce pas? dit le vieillard en se relevant et en se tournant vers les soldats, qui répondirent par une acclamation générale.

— Mark Forester a bien parlé, dit Montagu. C'est sur vous, en effet, que repose le dernier espoir de Lancastre. Nous pouvons encore rejoindre Oxford et Sommerset. Venez par ici, dans ce bois ; et il mit la main sur la bride que tenait le comte.

— Chevaliers et messieurs, dit le comte descendant de cheval et relevant à moitié sa visière pour s'adresser aux cavaliers, que ceux qui veulent fuir se sauvent avec lord Montagu. Que ceux qui dans une juste cause ne désespèrent jamais de la victoire, ou qui ne craignent pas, en mettant les choses au pis, de voir face à face leur Créateur après une mort glorieuse et héroïque, descendent comme moi. » Aussitôt chaque chevalier, Montagu en tête, de s'élancer de son coursier.

« Camarades, continua le comte s'adressant cette fois à ses vassaux, quand les enfants combattent pour l'honneur de leur père, le père ne cherche pas à fuir le danger dans lequel il a entraîné ses enfants. Que serait pour moi la vie, quand je l'aurais souillée par une lâcheté en abandonnant mes bien-aimés vassaux qui auraient répandu leur sang pour moi? Édouard a proclamé qu'il n'épargnerait personne. L'insensé! il nous donne ainsi une force surhumaine, la force du désespoir. A vos arcs! Une flèche qui atteindrait le tyran au défaut de

sa cuirasse suffirait pour disperser cette armée. Sir Marmaduke vient de partir pour rallier le noble Sommerset et ses cavaliers. Encore une petite heure de vigoureuse défense, l'ennemi sera surpris par derrière, et l'avantage de la journée regagné. Ainsi du courage et du cœur! » Ici le comte releva entièrement sa visière, et montra son visage serein. « Est-ce là, dites-moi, la figure d'un homme qui croit que toute espérance est perdue? »

Pendant cet intervalle, le soleil, qui brilla tout à coup, découvrit au roi Henri, de l'éminence où il se trouvait, la dispersion de ses amis. Derrière les palissades qui protégeaient le lieu où il était placé, venaient déjà se grouper les *curieux qui ne combattent pas*, comme le dit la chronique, qui s'aventuraient pour apprendre les nouvelles lorsque le bruit des canons diminuait, et qui en ce moment, remplissant le cimetière de Hadley, cherchaient à apercevoir Henri le saint ou Bungey le sorcier. Au millieu d'eux brillaient les robes des tymbestères, se pressant de plus en plus contre les barrières, comme les loups, attirés par le sang, cernent en se rapprochant le feu dont s'entourent pendant la nuit quelques voyageurs du Nord. En ce moment le moine, se tournant vers un des gardes placés près de lui, dit :

« Les brouillards ne sont plus nécessaires maintenant; la journée reste au roi Édouard. Qu'en pensez-vous?

— Certainement, grand maître, dit le garde, rien ne manque au triomphe du roi, sinon la mort du comte.

— Infâme nécromancier, entends cela! cria Bungey à Adam. A quoi servent maintenant tes bombardes et ton talisman? Mais écoute! dis-moi le secret de ceci, de cette maudite machine qui est là sous mon pied, et j'épargnerai ta vie. »

Adam haussa les épaules avec une impatience dédaigneuse.

« Si je ne te donne ma science, mon secret te sera inutile. Misérable ignorant, fais-moi tout le mal que tu voudras ! »

Le moine fit signe à un soldat qui se tenait derrière Adam. Celui-ci prit, sans mot dire, le bout de la corde passée autour du cou du savant et la jeta par-dessus une branche de l'arbre mort.

« Arrête! dit tout bas le moine; attends que je te donne l'ordre. Le comte peut encore se tirer d'affaire, » se disait-il à lui-même. Et il recommença à vociférer ses enchantements.

Cependant les yeux de Sibyll s'étaient détournés un instant de son père; car les rayons du soleil, éclairant la vallée, avaient tout à coup montré au loin à ses yeux le pignon de la vieille ferme et le verger sans feuilles, qui ne souriait plus, hélas! sous sa verdure éclatante. Qu'il était loin du champ de bataille cet asile de paix, demeure autrefois heureuse où elle avait attendu l'arrivée du trompeur!

Les pensées du roi voué au malheur étaient plus élevées et plus saintes. Il avait détourné son visage de la plaine, et ses yeux étaient fixés sur le clocher de l'église voisine. Pendant qu'il était plongé dans cette contemplation, la cloche du beffroi fit entendre ses sons solennels. C'était l'heure de la prière du samedi, et au milieu de l'horreur du carnage, la sainte coutume n'était pas interrompue.

« Écoutez, dit lo roi tristement, cette cloche appelle plus d'une âme à Dieu. »

Pendant que ceci se passait sur l'éminence de Hadley, Édouard, entouré par Hastings, Glocester et ses principaux officiers, profita du retour inattendu du soleil pour reconnaître l'ennemi et sa position, avec ce coup d'œil du génie qui découvrait les plus sûrs moyens de destruction.

« Ce jour, dit-il, ne me donne point la victoire, n'affermit point ma couronne, si Warwick échappe vivant. A vous, Lowell et Ratcliffe ! je vous confie deux cents chevaliers. N'ayez qu'un seul but, la tête de comte rebelle.

— Et Montagu ? dit Ratcliffe.

— Montagu ! non.... le pauvre Montagu ! je l'aimais comme le fils de ma pauvre mère ; et jamais je ne l'ai offensé, se dit-il à lui-même. Je puis donc lui pardonner. Épargnez le marquis. Ce bois m'offusque. Ils peuvent avoir plus de forces que n'en accuse la poignée d'hommes qui se montrent sur la lisière. Viens ici, d'Eyncourt ! »

Quelques minutes après, Warwick et ses hommes virent deux troupes de cavaliers se détacher du corps d'armée : l'une prit à droite, l'autre prit à gauche. Elles étaient suivies de longs détachements de soldats armés de piques, qu'elles protégeaient. Puis le gros de l'armée marcha d'un pas lent et ferme vers son faible ennemi. Leur dessein était facile à comprendre : on voulait le cerner dans son dernier asile. Mais Montagu et son frère n'avaient point perdu de temps pendant cette pause ; ils avaient posté habilement la plus grande partie des archers au milieu des arbres, et les soldats armés de piques contre les barricades, formées de pieux effilés et de troncs d'arbres renversés. A l'endroit où l'issue laissée libre pour les cavaliers était sans défense, Hilyard et ses hardis compagnons vinrent prendre place, remplaçant l'ouverture par leurs poitrines d'acier.

En ce moment, au son des clairons et des trompettes, au milieu des flots ondoyants des panaches, des piques et des drapeaux, les hommes de la mort s'élançaient en foule, et Warwick, devant ses troupes, dominait tout de sa taille majestueuse. Pas une plume de son cimier n'avait été coupée ou arrachée ; il était debout à côté de son célèbre coursier, la visière encore levée. Il avait donné l'ordre d'ôter l'armure de

fer du poitrail de son coursier, et le noble animal, se sentant soulagé de ce poids, semblait aussi dispos que son cavalier. Pas un crin n'avait bougé, excepté aux endroits où l'écume du mors avait taché sa robe luisante. L'avant-garde des yorkistes, qui s'avançait lentement, entendait le terrible hennissement de la bête. Le cheval et le cavalier ressortaient au milieu de cette petite troupe, et Lowell, poussant son cheval à côté de Ratcliffe, lui dit à l'oreille :

« Malepeste ! j'aimerais mieux que le roi Édouard m'eût demandé ma tête que celle du vaillant comte.

— Silence ! jeune homme, dit l'inexorable Ratcliffe. Je ne m'inquiète pas de savoir de quel bois est faite l'échelle qui sert à m'élever. »

Pendant que ces deux personnages s'adressaient ainsi la parole, Warwick, se tournant vers Montagu et vers ses chevaliers, leur dit :

« Notre seule espérance est dans le courage de nos hommes. Autrefois, à Touton, quand je donnai le trône à ce traître, je tuai de ma main mon noble Maleck, pour montrer qu'en cet endroit même je voulais vaincre ou mourir; et, par ce sacrifice, je remplis les soldats d'un tel feu, que nous tournâmes à notre avantage les chances de la journée. Qu'il en soit de même aujourd'hui. O messieurs ! dans un autre moment, vous ririez de moi, parce que vous voyez ma main trembler, cette main où la pauvre bête a si souvent pris sa nourriture. Saladin, toi le dernier de ta race, sers-moi à l'heure de ta mort comme tu m'as servi dans ta vie. Ce n'est pas pour moi, ô le plus noble coursier qui ait jamais porté un chevalier! ce n'est pas pour moi que je fais cette offrande. »

Il baisa le destrier au front, et Saladin, comme s'il avait le pressentiment du coup qu'il allait recevoir, baissa humblement sa noble tête en léchant la main gantelée de son maître. Il y avait entre le cheval et le cavalier des liens d'attachement si étroits, qu'un sacrifice humain n'aurait pas produit plus d'impression sur les assistants. Puis, lorsque, d'une main couvrant les yeux de la bête, le comte abaissa de l'autre avec la rapidité de l'éclair le poignard étincelant, un sourd gémissement circula dans tous les rangs. L'effet fut indicible ; les soldats virent que c'était à eux, et à eux seuls que le comte remettait le soin de sa fortune et de sa vie. Ils étaient prêts à tenter des efforts surhumains. Il n'y avait plus pour Warwick de moyens de fuir : par conséquent, ils vivaient et mouraient dans la personne de Warwick. Les ennemis comme les amis du comte comprirent tout ce qu'il y avait de résolution dans cet acte de désespoir. Édouard lui-même, en s'avançant devant ses troupes, contempla le sacrifice et en saisit la portée. La victoire de Touton

revint à sa mémoire avec un étrange frisson de remords et de terreur.

« Il mourra comme il a vécu, dit Glocester avec admiration. Si je vis pour un pareil combat, que Dieu m'accorde une pareille mort! »

A peine le duc avait-il prononcé ces mots, à peine Warwick, un pied sur le corps de son muet ami, eut-il donné le signal, qu'on entendit le bruit des flèches meurtrières lancées du bois par les archers contre les yorkistes; et l'ennemi, s'avançant toujours, marcha sur plus de cent cadavres. Malgré la grande supériorité du nombre, l'habileté des archers de Warwick, la force de sa position, les obstacles opposés à la cavalerie par les barricades, rendaient l'attaque extrêmement périlleuse. Mais Édouard ordonna des mesures promptes et énergiques; il n'hésita point à prodiguer la vie de ses soldats; à mesure qu'un rang tombait, un autre accourait à la place. Devant les barricades se tenaient Montagu, Warwick et le reste de cette invincible chevalerie, la fleur de l'ancienne bravoure normande. Comme les vagues impuissantes se brisent contre un rocher, les soldats d'Édouard venaient échouer contre le front de cette phalange serrée et bardée de fer. Le soleil brillait toujours dans le ciel, et la victoire d'Édouard n'était pas encore assurée. Que Marmaduke ramenât les troupes de Sommerset pour attaquer les derrières de l'ennemi, et Montagu et le comte sentaient que le succès pouvait encore leur appartenir. Souvent le comte s'arrêtait pour entendre si le vent ne lui apporterait pas le cri de Sommerset; souvent Montagu levait sa visière pour voir si les bannières et les lances du duc lancastrien ne venaient pas à leur secours; et pendant que le comte écoutait, que Montagu promenait ses regards dans la plaine, l'armée d'Édouard paraissait de plus en plus nombreuse. Le régiment qu'avait enthousiasmé l'opiniâtre énergie d'Alwyn était en marche, et les gens de Londres, encouragés par l'audace du jeune Saxon, s'avançaient sans se laisser effrayer par le massacre de leurs devanciers. Cependant Alwyn, évitant le quartier défendu par les chevaliers, tourna un peu vers la gauche, où son œil pénétrant et familiarisé avec les brouillards du Nord, avait découvert le côté faible de la barricade, c'est-à-dire le poste occupé par Hilyard; Alwyn, laissant l'arc de côté, résolut d'emporter le passage à la pointe de la pique, arme qui correspondait à la baïonnette moderne. La première attaque, qu'il dirigea lui-même, fut assez impétueuse pour forcer une entrée. La masse des soldats pesait sur les premiers rangs, et Hilyard n'avait pas assez d'espace pour le maniement de son épée à deux poignées, qui avait fait tant de besogne ce jour-là. Tandis que de ce côté la lutte était acharnée et incertaine, l'aile droite, conduite par d'Eyncourt, avait pénétré dans le bois. Etonné de ne

découvrir aucune embuscade, il tomba sur les archers par derrière.

La lutte présenta alors un spectacle horrible qu'on a peine à décrire : les cris et les gémissements, le rugissement et le hurlement inexprimable de l'homme abandonné à sa fureur, faisaient un bruit infernal à travers les branches des arbres sans feuilles. En ce moment, Édouard, avec cette habileté et cette promptitude du général consommé, fit avancer une de ses lourdes bombardes. Warwick et Montagu, et la plupart des chevaliers postés aux barricades, furent appelés au secours des archers pris ainsi par derrière ; mais au même instant, le rempart fut emporté par une bombarde. Quelques minutes après, cavaliers et fantassins s'élancèrent par l'ouverture. Au milieu du bruit étourdissant des armes, on entendit la voix d'Édouard qui criait : « Frappez! pas de quartier! la victoire est à nous! — La victoire est à nous! la victoire est à nous! » répétèrent les troupes derrière Édouard; et le cri parcourut tous les rangs. Il parvint jusqu'aux oreilles du captif Henri, et l'interrompit dans sa prière. Il arriva aussi jusqu'au moine impitoyable dans sa vengeance, qui donna le signal au soldat mercenaire. Il arriva jusqu'au prêtre qui entrait sans crainte dans l'église de Hadley. La cloche, dont le son devint plus vif et plus harmonieux, invitait le vivant à se préparer à la mort, et l'âme à s'élever bien au-dessus de la cruauté, de la perfidie, des plaisirs, de la pompe, de la sagesse et de la gloire de ce bas monde. Soudain, au moment où le bruit de la cloche cessait, on entendit du haut de l'éminence un cri de détresse, un cri de femme, que domina bientôt l'explosion d'une bombarde dans la plaine.

Les yorkistes s'élancèrent à travers le passage forcé par Alwyn.

« Rends-toi, mon brave, dit le hardi commerçant à Hilyard dont l'énergie, obstinée comme la sienne, excitait son admiration. D'ailleurs enentendant Robin appeler ses hommes, il avait reconnu un compatriote du Nord. Rends-toi et je veillerai à ta sûreté. Regarde : vous êtes battus.

— Insensé, répondit Hilyard, grinçant des dents, le peuple n'est jamais battu. »

A peine avait-il prononcé ces mots que la bombarde rechargée le mettait en pièces.

« En avant pour Londres et la couronne! s'écria Alwyn, ce sont les citoyens qui sont le peuple. »

En ce moment, Ratcliffe et Lowell, à la tête de leurs chevaliers respectifs, fendirent la troupe des yorkistes et galopèrent en avant pour accomplir leur dernière mission.

Derrière la colonne qui rappelle la grande bataille de cette mémorable journée s'étend maintenant une espace triangulaire

en face duquel se trouve une petite maison. A cette époque, cette partie de terrain était un lieu inculte et boisé, et à l'endroit où dans la haie s'élève des arbres chétifs, types de notre civilisation rabougrie, s'élevaient deux chênes gigantesques, contemporains des guerriers de la conquête normande. Ces deux chênes avaient grandi l'un à côté de l'autre, et, bien que leurs racines fussent entrelacées et leurs branches entremêlées, aucun des deux ne s'était nourri aux dépens de l'autre. Ils se dressaient alors égaux en grandeur, ces deux géants jumeaux de la forêt. Warwick et Montagu prirent leur dernière position devant les deux chênes dont la grosseur les protégeait par derrière. Devant eux s'élevaient des remparts de cadavres, appartenant aux deux armées : car dans cette guerre acharnée, tous, jusqu'au dernier, étaient accourus à côté des deux frères. Maintenant ils étaient seuls, livrés au sublime désespoir du courage, au milieu des débris du combat, et résistant à l'inexorable destin. Ils avaient gagné ensemble ce lieu de refuge devant les vulgaires assaillants qui reculaient, les laissant se défendre contre la mort, derrière des monceaux de cadavres. Alors ils levèrent leur visière, comme pour s'adresser un dernier adieu ici-bas.

« Pardonne-moi, Richard, dit Montagu, pardonne-moi ta mort. Si je n'avais pas eu confiance aveugle dans l'ordre fatal de Clarence, le féroce Édouard n'aurait pas passé vivant Pontrefact.

— Tu n'as rien à te reprocher, répliqua Warwick, nous ne sommes que les instruments d'une volonté plus sage que la nôtre. Que Dieu t'absolve, mon frère, nous laissons ce monde livré à la tyrannie et au vice; que le Christ reçoive nos âmes! »

Pendant un instant, leurs mains se tinrent serrées, puis il se fit un horrible silence.

Au loin, de tous les côtés, aux rayons du soleil resplendissant se déployait l'armée victorieuse. Ce repos suffit pour montrer la grandeur de leur résistance, le plus beau de tous les spectacles, même dans la position la plus désespérée, c'est-à-dire la résistance de quelques cœurs généreux à la force brutale du nombre. Des milliers de soldats les voyaient à leur poste; aucun n'osa s'avancer contre eux. Le souvenir des exploits de Warwick, les preuves qu'il avait données de son courage dans cette journée mémorable, l'éclat de sa fortune et de son nom faisaient craindre aux timides de le frapper, et faisaient rougir les braves de le tuer. Le vaillant d'Eyncourt s'élança à bas de son coursier et s'avança vers eux. Sa suite l'accompagna.

« Rendez-vous, milord, rendez-vous, vous avez fait votre devoir.

— Rends-toi, Montagu, dit tout bas Warwick. Édouard ne

peut t'en vouloir; la vie a ses douceurs, on le dit du moins.

— Non, quand elle ne nous laisse plus ni puissance ni gloire. Sir chevalier, nous ne nous rendons pas, répondit le marquis d'un ton calme.

— Mourez donc et faites place aux hommes nouveaux que vous avez tant méprisés, s'écria la voix du cruel Ratcliffe qui s'était approché à pied vers les arbres et convoquait au carnage sa meute altérée de sang. »

L'ombre du soleil avait déjà franchi sept points sur le cadran, et la hache de Warwick et l'épée de Montagu avaient envoyé sept âmes devant le juge suprême. Dans ce moment décisif, au milieu de la torpeur gnérale, de la stupéfaction et du silence des assistants, la guerre se continuait concentrée autour de ces deux chênes.

Mais le nombre venait accroître le nombre à mesure que la lutte s'échauffait. Montagu, frappé, tomba sur un genou; Warwick le couvrit de son corps. Une centaine de haches résonnèrent autour du casque du comte qui se baissait; une centaine de lames brillèrent autour des jointures de sa cuirasse. Deux cris furent entendus en même temps; par-dessus les monceaux de cadavres, à travers la foule qui se serrait sous l'ombrage des chênes, s'élança le coursier de Glocester. Le combat avait cessé, les bourreaux se tenaient muets, formant un demi-cercle. Côte à côte gisaient Montagu et Warwick, serrant encore dans leurs mains de fer, l'un sa hache, l'autre son épée.

Le jeune duc, la visière levée, contempla en silence le cadavre des deux ennemis; puis, descendant de cheval, il dénoua lui-même le casque du comte. Ravivés un moment par la fraîcheur de l'air, les yeux du héros se rouvrirent, ses lèvres remuèrent, puis faisant un faible effort, il souleva sa hache sanglante. La multitude armée qui l'entourait recula d'effroi. Mais l'âme du comte, sur le point de s'envoler, n'ayant plus qu'une conscience obscure de tout ce qui se passait, s'était dérobée à cette scène de lutte et à ses dernières pensées de vengeance et de colère pour s'abandonner à de plus tendres souvenirs, à ces souvenirs qui s'effacent les derniers des cœurs sincères et généreux.

« Ma femme!... mon enfant! murmura le comte d'une voix peu distincte. Anne!... Anne!... vous que j'aime, que Dieu vous console! »

Et son dernier souffle s'exhala avec ces mots; sa tête retomba lourdement sur la terre, notre mère. Il n'était pas défiguré; son visage était calme comme celui d'un soldat dont la mort courageuse est la digne conclusion d'une courageuse existence.

« Ainsi, murmura le sombre et rêveur Glocester, qui ne

songeait pas à la foule qui l'entourait, ainsi périt la race de fer! Le voilà gisant à terre, le dernier baron qui contrôlait les actions de la couronne et commandait le peuple. L'âge de la force expire avec la chevalerie et les exploits guerriers; et, au-delà du cadavre de ce grand homme, je vois poindre l'aurore d'une ère nouvelle. Heureux maintenant celui qui saura comploter, intriguer, caresser et sourir! » Puis, se réveillant comme en sursaut de sa rêverie, ce prince passé maître dans l'art de la dissimulation, dit d'un ton de tristesse et de reproche : « Vous vous êtes trop pressés, chevaliers et gentilshommes; la maison d'York est assez puissante pour épargner d'aussi nobles ennemis. Sonnez, trompettes, mettez-vous à vos rangs et faites passage, voici le roi Édouard; vive le roi! »

CHAPITRE VII

Les derniers pèlerins de la longue procession s'acheminant vers le terme commun.

Le roi et les princes ses frères, immédiatement après la victoire, revinrent à cheval vers Londres pour y annoncer leur triomphe. Les fantassins restèrent par derrière pour se remettre de leurs dures fatigues; les paysans et les villageois du canton se portèrent en foule vers le cimetière de Hadley, saisis à la fois de crainte et de surprise : car c'était en cet endroit que le roi Henri, ramené alors tristement dans sa prison, dont les portes devaient pour toujours se refermer sur lui, c'était en cet endroit que le roi était resté pour assister à l'anéantissement de l'armée levée en son nom; c'était là qu'on portait les restes inanimés de Warwick et de Montagu; une bière était préparée pour recevoir leurs corps, qu'on devait transférer à Londres; c'était là que le célèbre moine avait conjuré les brouillards, exorcisé les bombardes, et déjoué les infernales manœuvres du sorcier lancastrien.

Ce fut là enfin qu'un jeune officier yorkiste, traversant la foule, passa avec un prisonnier qu'il avait fait. Il le conduisait à la tente de lord Hastings, le seul des généraux dont on pût espérer des mesures de clémence : il était resté derrière

le roi et ses frères pour surveiller le transport des illustres morts.

« Restez près de moi, sir Marmaduke, dit le yorkiste; il faut que nous voyons Hastings, pour qu'il tente d'apaiser le roi; et, s'il désespère de pouvoir obtenir votre pardon, il pourra du moins, après une pareille victoire, favoriser la fuite d'un ennemi.

— Ne t'inquiète pas de moi, Alwyn, dit le chevalier. Quand je vis que Sommerset ne prenait conseil que de sa terreur, je revins pour mourir à côté de mon chef; mais, hélas! il était trop tard. Maintenant, mieux vaut la mort. Ce que les parents, les amis, l'ambition et l'amour donnent aux autres hommes, je le trouvais, moi, dans un sourire de Warwick. »

Alwyn, rempli d'un bienveillant respect pour la loyale émotion de son prisonnier, profita de sa préoccupation pour l'entraîner loin d'un groupe considérable de chevaliers et de soldats réunis autour des deux frères magnanimes, dans une attitude de respect et de morne tristesse, si naturelle à des compagnons d'armes. Il se dirigea vers une foule plus modeste qui se composait de paysans, de bourgeois et de femmes tenant des petits enfants à la mamelle; et tout à coup il aperçut une bande de jeunes filles dansant au son de leurs tambourins autour d'un arbre sans feuilles, et chantant un refrain sauvage, mais joyeux et animé.

« Que signifie cette ignoble réjouissance? dit le marchand à un yeoman qui regardait la bouche béante.

— Ce sont de pauvres filles qui dansent autour du maudit sorcier que frère Bungey a fait étrangler avec la sorcière sa fille. »

Un frisson, sinistre pressentiment, parcourut les membres d'Alwyn; il s'élança, en dispersant paysans et tymbestères de son épée encore teinte de sang. Ses pieds se heurtèrent contre quelques débris; c'étaient ceux de la pauvre *Eurêka*, mise en pièces à cause du diamant. Aux yeux de l'illustre moine, la machine de l'homme de génie n'avait plus de valeur, puisque la science de l'inventeur ne pouvait se transmettre à son bourreau; mais la superstition, la sottise et la tromperie étaient devenues précieuses, et l'imposteur qui avait détruit la machine s'appropria le joyau.

A l'arbre dépouillé de feuilles était suspendu le cadavre d'un homme; au-dessous gisait une femme, morte aussi. Était-elle morte de la main cruelle de l'homme ou de la miséricorde du ciel, aucun signe ne pouvait le faire deviner. Le savant et l'enfant, la science et l'innocence étaient déjà refroidis par la mort. Le siècle impitoyable les avait dévorés, comme il dévore ceux qui le devancent ou qui restent en arrière, enveloppant dans la même condamnation l'innocence retardataire et la science trop pressée.

« Pourquoi cet attroupement, manants ? dit une voix habituée à commander.

— Ah ! lord Hastings, approchez, regardez ! s'écria Alwyn.

— Ah ! ah ! ah ! » hurla Graul en emmenant ses sœurs ; et elles dansaient, et elles criaient et lançaient leurs tambourins. « Ah ! ah ! la sorcière et son amant ! Ah ! ah ! belle diablesse a pris beau diable ! Ah ! ah ! la sorcellerie et la mort vont ensemble, comme tu finiras par l'apprendre, bel amant ! »

Peut-être bien des années après, lorsque les accusations de sorcellerie, de débauche et de trahison résonnèrent aux oreilles d'Hastings, et que, sur un signal de Glocester, il vit entrer, pour l'arrêter, des hommes armés, peut-être ces paroles sinistres revinrent-elles à sa mémoire.

A cette même heure, les portes de la Tour s'ouvraient devant le peuple. Au sortir de la victoire, Édouard et ses frères, gens bien dévots en effet que ces trois Plantagenets, étaient allés à Saint-Paul pour adresser au ciel des actions de grâces; puis au château de Baynard, pour ramener la reine et ses enfants à la Tour. En ce moment, le son des trompettes fit taire les joyeuses acclamations de la foule, car, sur le balcon de la fenêtre qui regardait la chapelle, le héraut venait d'annoncer qu'Édouard allait se montrer au peuple. Dans la cour d'honneur, sur les murailles, sur les palissades se pressaient les soldats, les bourgeois, le voleur même et la femme débauchée. Toutes les conditions et tous les âges de la vie, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, se poussaient, se serraient, murmuraient, s'agitaient, se coudoyaient, trépignaient ;... pauvres créatures d'un moment !....

En haut, sur les créneaux, flottait, aux rayons du soleil couchant, le drapeau victorieux d'Édouard : deux soleils en face l'un de l'autre. Une seconde, puis une troisième fois les trompettes résonnèrent, et, au balcon, la couronne sur la tête, et le corps toujours enfermé dans son armure, apparut le roi. Qu'importaient à la foule sa fausseté et sa perfidie, ses débauches et sa cruauté ? tous les vices ne sont-ils pas toujours effacés par le succès? Hourra pour le roi Édouard! *L'homme du siècle* avait un caractère conforme à celui de son siècle. Courageux dans la guerre, rusé dans la paix, il avait les sympathies de son temps. Le roi était donc sur le balcon. A sa droite était Élisabeth, tenant dans ses bras un enfant en bas âge, l'héritier du trône d'Angleterre. La duchesse montrait son fier visage au-dessus de l'épaule de la reine. A côté d'Élisabeth était le duc de Glocester s'appuyant sur son épée, et à la gauche d'Édouard, Clarence, l'homme parjure, inclinait sa belle tête devant la multitude joyeuse. A la vue du roi vainqueur, de l'aimable reine, et surtout du jeune héritier qui promettait de longs jours à la dynastie d'York, le peuple éclata en cris d'enthousiasme. « Vive le roi !

vive le fils du roi ! Élisabeth, machinalement, détacha ses yeux humides d'Édouard pour les porter sur le frère du roi, et soudain, comme poussée par un press. .timent maternel, elle serra son enfant contre son sein, quand elle vit Richard, duc de Glocester, ce jeune héros de la journée, qui devait être plus tard le terrible vengeur de Warwick, arrêter son regard brillant et fatal sur cette frêle et innocente existence, faible barrière entre l'ambition d'un génie implacable et l'héritage du trône d'Angleterre !

FIN



TABLE DES MATIÈRES

LIVRE SEPTIÈME

LA RÉBELLION POPULAIRE

LIVRE HUITIÈME

LE DERNIER LIEN ENTRE LE FAISEUR DE ROIS ET LE ROI SE BRISE

LIVRE NEUVIÈME

LES VAGABONDS ET LES EXILÉS

LIVRE DIXIÈME

LE RETOUR DU FAISEUR DE ROIS

LIVRE ONZIÈME

NOUVELLE SITUATION DU FAISEUR DE ROIS

LIVRE DOUZIÈME

BATAILLE DE BARNET

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

COULOMMIERS. — Typog. A. MOUSSIN.

